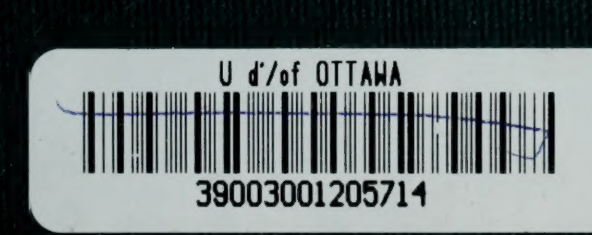

U d'/of OTTAWA
39003001205714

9-15-69

SOUVENIRS

DU

MARQUIS DE VALFONS



Héliog. Dujardin.

MÉMOIRES SUR LE XVIII[e] SIÈCLE

SOUVENIRS

DU

MARQUIS DE VALFONS

VICOMTE DE SEBOURG

COMTE DE BLANDÈQUES, BARON D'HELESMES

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI

Commandeur de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur du fort de l'Écluse.

1710-1786

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

M. LE MARQUIS DE VALFONS

Revus et précédés d'une Notice

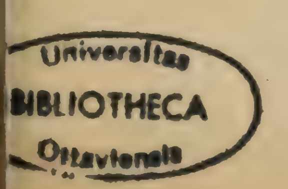
PAR M. GEORGES MAURIN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100
Place Beauvau.



NOTICE

Les *Souvenirs* du marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, racontent une carrière militaire bien remplie, ainsi résumée dans cet extrait de ses états de services : « A assisté à vingt-six sièges, six grandes batailles, a eu trois chevaux tués sous lui à la bataille de Lawfeld[1]. » Cette brève phrase évoque tout un passé d'homme de guerre, utilement employé sur les champs de bataille de Bohême, de Flandre et d'Allemagne, c'est-à-dire dans toutes les campagnes du règne de Louis XV. Mais l'officier expérimenté était doublé d'un

1. Archives particulières de la famille de Valfons ; lettres patentes du roi Louis XV, en date du mois de septembre 1764, érigeant la terre de la Calmette en marquisat, au profit : 1° de Louis de la Calmette de Valfons, président à mortier du parlement de Metz ; 2° de Charles de Valfons de Sebourg, gouverneur du fort de l'Ecluse, major général et maréchal de camp ; 3° de Marc-Antoine de Massilian, commissaire général de la Marine ; 4° de Charles-Marie de Fontanille, capitaine dans Royal-cavalerie, *tant en faveur dudit sieur Président, ses enfants nés ou à naître en légitime mariage, qu'en faveur des trois frères dénommés.* — Nous désignerons ces archives désormais sous l'abréviation : *A. V.*

homme d'esprit et de goût, qui fit presque toute sa carrière dans le service d'état-major et put approcher familièrement des princes du sang et des généraux commandants en chef. Il a recueilli ainsi bien des secrets dérobés aux yeux du profane. Très élégant cavalier d'ailleurs, homme du monde accompli, il ne passait pas inaperçu dans les salons à la mode. Ses fréquentes campagnes et une pointe d'humeur indépendante l'ont empêché de s'y attarder. Il y eut cependant trop de succès et y fut trop répandu pour ne pas avoir récolté nombre de ces anecdotes d'une si médisante joliesse dont ses contemporaines avaient le secret. De là vient le double caractère de ces *Souvenirs*, à la fois instructifs pour l'histoire militaire du temps et très mondains : ils nous font passer tour à tour des galeries de Versailles aux plus lointains champs de bataille, et c'est leur charme, comme la garantie de leur authenticité, qu'ils n'ont pas été écrits pour la postérité et reflètent fidèlement la carrière de leur auteur.

Charles de Mathei de Valfons naquit à Nîmes en 1710[1]. Son père, Jean-Louis, seigneur de la Calmette, y exerçait la charge héréditaire dans la famille de lieutenant particulier de la Sénéchaussée. Sa mère, Antoinette de Fabre, était fille du seigneur de Besouce et

1. La famille Mathei était originaire d'Italie. Au XVIe siècle, elle francisa son nom en celui de Mathieu, pour se conformer aux prescriptions de l'édit de 1539. Au XVIIIe siècle seulement, elle reprit la forme primitive du nom, qui fut fixé définitivement par les lettres patentes de 1764. C'est ainsi que le gouverneur de Longwy, dont il va être question, grand-oncle de notre auteur, est désigné dans les actes officiels sous le nom d'*André de Mathieu*.

petite-fille du comte de Chazelles, ancien ambassadeur en Espagne. Ils avaient eu six enfants, six beaux garçons qui, tous, devaient marquer leur place dans le monde. C'était, comme on le voit, un magnifique exemplaire de ces vieilles familles provinciales, réserve de l'aristocratie française et dont le sang généreux fournissait sans cesse de nouveaux défenseurs à la nation. Le frère aîné succéda d'abord à son père, puis devint président à mortier au parlement de Metz; deux entrèrent dans les Ordres; trois suivirent le parti des armes et y réussirent avec des fortunes diverses. Charles était le second et montra, dès l'enfance, de brillantes dispositions, dont les promesses ne devaient pas être démenties par l'avenir. On comprend aisément l'orgueil de cette mère si bien entourée et qui se souvint du mot de la mère des Gracques, lorsqu'elle répondit au lieutenant général comte de la Fare, lui disant à propos de sa mise discrète : « Madame, vous vous en rapportez à votre jolie mine. — Non, Monsieur, mais la parure de mes enfants me tient lieu de diamants. »

Les troubles civils connus sous le nom de guerre des Camisards appelèrent l'attention de la Cour sur le lieutenant général de la sénéchaussée de Nîmes. La modération de son caractère, son impartialité, sa conduite prudente et ferme lui avaient acquis l'estime et la sympathie générales. Dans bien des cas, il fut un médiateur autorisé et nécessaire, inspirant aux plus ardents le respect et à tous la confiance. Une des entrevues du maréchal de Villars et du célèbre chef camisard Jean Cavalier eut lieu dans une de ses maisons. L'auteur des *Souvenirs* nous a transmis une anecdote caractéristique

de la popularité de ses parents. Sa mère fut arrêtée un jour dans la carrière de Barutel[1], aux environs de Nîmes, par une troupe de rebelles, et, reconnue par leur chef, à qui elle avait sauvé jadis la vie, fut, au lieu d'être molestée, reconduite avec respect dans son château de la Calmette.

Les services rendus par M. de la Calmette attirèrent sur lui l'attention de la Cour et lui firent confier diverses missions importantes, telle la présidence des Grands Jours du Gévaudan. Bien que descendue de son ancienne importance, cette charge temporaire et délicate n'en exigeait pas moins des magistrats d'une autorité éprouvée. Si son ambition personnelle fut satisfaite de ces honneurs provinciaux, lui et sa femme eurent des visées plus hautes pour leurs fils et s'imposèrent des sacrifices considérables pour leur assurer un brillant avenir et leur ouvrir la voie de grands honneurs. Les aînés furent envoyés à Paris et élevés au collège des Jésuites, rendez-vous de la jeune aristocratie du temps, où ils coudoyèrent les fils des plus anciennes maisons de France et contractèrent de précieuses amitiés. Charles était encore sur les bancs de l'école lorsqu'il fut pourvu d'une lieutenance dans le régiment de Royal-cavalerie. Il avait onze ans, c'est assez dire que ce bre-

---

1. La carrière dite de Barutel est ouverte dans la chaîne de collines qui sépare Nîmes de la plaine du Gardon, où est situé le village de la Calmette. C'est un des nombreux *déserts*, c'est-à-dire endroits retirés au milieu des garrigues, où se réunissaient les réformés pour célébrer leur culte, après la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut toujours un passage difficile de route de Nîmes à Alais et particulièrement propre aux embuscades en temps de guerres civiles.

vet n'avait d'autre signification que l'octroi de la propriété d'un grade dans l'armée. Il ne vouait pas nécessairement son obtenteur à la profession militaire. Mais Charles avait le goût des armes, fortifié par un précieux souvenir de famille tout récent. Son grand-oncle, André de Mathieu, seigneur de Castellas, y avait fourni une très brillante carrière, et, de simple volontaire au régiment de la Marine, s'était élevé au grade de maréchal de camp, gouverneur de Longwy. Par sa brillante défense de Haguenau, en 1675, il avait illustré son nom et mérité le cordon rouge de commandeur de Saint-Louis à la création de l'ordre[1]. Sa réponse au grand Condé était demeurée célèbre. Comme le prince émettait quelque doute de la résistance que pouvait faire la place de Haguenau, il lui avait écrit : « Tant que Mathieu sera Mathieu, Haguenau sera au Roi. »

Comme son petit-neveu, M. de Castellas était un cadet de famille peu fortuné; il avait gravi, à force de services et de campagnes, les échelons de la hiérarchie militaire, élevant avec lui le nom de la famille et lui faisant franchir le fossé que les préjugés de l'ancien régime mettaient entre la noblesse de robe et celle d'épée. Le souvenir de ce vaillant, le désir de l'imiter, de le dépasser si possible, hantaient l'esprit de Charles de Valfons; passant à Longwy tout jeune officier, il alla visiter le mausolée de son grand-oncle, et il écrira dans ses *Souvenirs :* « Je rendis dans le fond de mon

1. Les états de services de M. de Castellas inscrivent comme campagnes : 1646, 1647, 1648, 1649, Catalogne; 1650, Ardennes; 1652, sous Paris; 1654, 1655, 1656, 1657 et 1658, Flandre; 1672 et 1673, Hollande; 1674 et 1675, Alsace; 1676, 1677 et 1678, Rhin.

cœur hommage à ses vertus et demandai à Dieu la grâce de l'imiter. »

La cavalerie était alors, comme aujourd'hui, plus encore peut-être, un corps dont la tenue et le luxe relatif étaient redoutables aux bourses médiocres. Charles échangea donc son brevet pour une lieutenance au régiment de Piémont, un des célèbres *petits vieux* de l'ancienne infanterie française, dont la cohésion et l'esprit de corps faisaient un corps d'élite, de ceux que les généraux gardaient comme une réserve pour les coups de force. Il fit ses débuts au siège de Kehl, en 1733. « Au premier coup de canon, écrit-il, je sentis que de mon zèle et de mon application dépendait ma fortune. » Aussi ne s'épargna-t-il pas et fit-il preuve, dans une reconnaissance, d'une activité et d'une sûreté de coup d'œil dans l'appréciation du terrain qui firent dire au duc de Noailles, son chef direct : « Ce jeune homme sera un jour major général. » Sa prédiction devait se réaliser.

En attendant, et grâce à une substitution de vêtement causée par l'obscurité, qui lui fit revêtir la redingote de son chef, notre jeune lieutenant fut pris pendant quelques heures pour le duc de Noailles lui-même et put ainsi connaître, avec l'illusion des respects accordés au haut commandement, les douceurs d'un luxe auquel il n'était pas encore habitué.

Il fut peu après promu capitaine et pourvu d'une des compagnies nouvellement créées au régiment en prévision de la guerre imminente. Restait le plus difficile, en remplir les cadres. Le nouveau capitaine ne pouvait songer à le faire que dans son pays natal, où sa famille

et lui étaient avantageusement connus. On y avait sans doute beaucoup recruté déjà. Toutes les vocations guerrières avaient été satisfaites, provoquées même. Mais Charles de Valfons avait la séduction de la jeunesse et de l'entrain; il avait grandi au milieu des robustes Cévenols de la vallée du Gardon et, enfant, partagé leurs jeux; il était populaire. Aussi parvint-il assez facilement à recruter le noyau de sa compagnie et à lui donner une apparence respectable. Il fallait maintenant conduire à bon port, c'est-à-dire au dépôt du régiment, cette troupe turbulente, non encore disciplinée, prompte à gagner la main. La tâche était difficile, pour peu que la destination fût éloignée. Deux fois, notre jeune capitaine dut traverser la France avec de nouvelles recrues. La seconde fois, il conduisait vingt-sept hommes, sans autre officier et accompagné d'un seul sergent, à quelque deux cent trente lieues de Nîmes, à Spire. C'est un chapitre de l'histoire des anciennes mœurs militaires, bien curieux et comme détaché d'un roman d'aventures, que la narration de ce voyage, raconté avec belle humeur. La préoccupation de l'ordinaire y joue un grand rôle; on prenait les nouveaux soldats par l'estomac, en attendant la gloire.

Les *Souvenirs* nous initient aux petites misères de l'officier sans fortune, tenu à un certain état de maison et obligé de faire des avances au Trésor pour l'entretien et la solde de sa troupe. Il trouva chez les siens un appui matériel et moral inlassable. Sa mère n'hésita pas à vendre une partie de son argenterie pour l'aider dans un moment difficile. Son frère aîné, le président de la Calmette, prit la place du chef de famille décédé

et tout naturellement en accepta les devoirs. Aussi Charles n'hésita-t-il pas à recourir à lui. « J'ai su être discret, lui écrit-il, quand j'ai pu ne vous être point à charge. Mais le mal presse, mon cher frère, et, sans un prompt secours, je ne sais que devenir. Il est inutile de vous faire mon apologie en vous disant que je n'ai pas dépensé un sou mal à propos. Les frais indispensables et le peu d'appointements m'ont mis dans l'état où je suis. On ne passe pas trois hivers de suite au régiment; les capitaines qui ont 1,200 francs de pension n'osent en passer deux [1]. »

Mais les services ainsi discrètement sollicités n'étaient que des avances au compte courant familial. Charles devait être à son tour, pour ses plus jeunes frères, pour ses neveux, le plus vigilant des soutiens, toujours préoccupé de leur santé, de leur situation présente, désireux d'assurer leur avenir, d'accroître la situation et le nom de la famille. La tendresse de cœur qui unit tous ces frères est vraiment admirable; elle se traduit parfois par des expressions d'une touchante simplicité. « Vous trouverez chez moi, écrit-il, peu de ressources du côté de l'esprit; mais le cœur sera toujours le même à votre égard, toujours tendre. Ce sera son épithète pour vous [2]. »

Valfons se calomniait. Ses *Souvenirs* et sa correspondance témoignent au contraire d'une intelligence vive et affinée; il écrit sans affectation de beau style, mais avec précision et une réelle pureté de langage : sur le

1. A. V. — *Correspondance inédite;* lettre du 5 mai 1738.

2. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 15 décembre 1740.

terrain de la Cour, comme sur le champ de bataille, il voyait vite et juste.

Il désirait vivement entrer dans le service de l'état-major, qui le ferait sortir de la foule des officiers d'infanterie et donnerait à sa juvénile ambition les occasions de se distinguer. Ce corps n'existait pas dans l'ancienne organisation militaire ; chaque officier général pourvu d'un commandement appelait près de lui les officiers de choix qui devaient lui servir d'auxiliaires. En définitive, c'étaient toujours les mêmes ; le difficile était de forcer les portes du début. Grâce à la protection du duc de Richelieu, Valfons fut choisi par le maréchal de Belle-Isle pendant la campagne de Bohême ; il réussit dans ce service, et, après la levée du siège de Prague, fut chargé par son chef de missions spéciales. Un de ses jeunes frères, le chevalier de Fontanille, servait dans la même armée et eut la malchance d'être fait prisonnier aux environs d'Egra. Toute la famille d'être aussitôt en émoi ; mais, grâce aux pressantes démarches du nouvel officier d'état-major et aux influences que sa position lui permettait de mettre en jeu, il fut assez vite remis en liberté.

Charles de Valfons fut nommé colonel, en 1743, au siège d'Ypres et sur le champ de bataille même. Il servait alors près du comte de Clermont, celui que les soldats appelaient familièrement le général-abbé, et fut un de ses aides-majors généraux aux sièges de Furnes et de Fribourg.

Au début de 1745, nous le trouvons colonel d'un régiment de grenadiers royaux et désigné pour l'armée de Flandre. Mais, presque aussitôt, il était détaché à

l'état-major du maréchal de Saxe, et c'est aux côtés de cet illustre chef qu'il assista à la bataille de Fontenoy. Cette journée fut une date décisive de sa vie et il s'y est étendu dans ses *Souvenirs* avec une complaisance marquée. Son compte rendu, je ne dis pas sa relation, est tel, d'ailleurs, qu'on doit l'attendre d'un jeune officier d'état-major à cheval depuis le matin jusqu'au soir, sans cesse en mouvement, aux aguets des évolutions des ennemis pour en rendre compte à son chef, donnant volontiers sa manière de voir, plus prompt encore à obéir et à porter les ordres reçus. Il n'a pas vu et n'a pas raconté toute la bataille; mais ses renseignements sont précieux pour les parties qu'il a approchées.

Le maréchal de Saxe le connaissait à peine, et même, au moment où il lui fut présenté, avait mis un autre nom sur sa figure, circonstance fâcheuse qui le priva d'une citation méritée, mais lui donna peut-être la satisfaction de se redire à lui-même les éloges que le maréchal adressait à son sosie. La connaissance, d'ailleurs, fut bientôt faite, et Valfons[1] devint un des aides de camp préférés du maréchal, un de ceux qu'il tutoyait dans ses moments de familiarité et dont le nom revient le plus souvent dans l'histoire du baron d'Espagnac.

Le maréchal lui donna une première preuve de

---

1. Le nom de l'auteur est orthographié différemment par M. d'Espagnac. Il devient tour à tour : Valfon, Valfons, Valfonds et même Walfons. Cette dernière orthographe est celle du maréchal de Saxe, dans une des deux lettres de lui reproduites dans les *Souvenirs*.

cette bienveillance en le détournant d'une résolution dictée par un mouvement de dépit et en l'attachant à sa personne au cours de la campagne de 1746. Cet incident est raconté par l'auteur lui-même dans une de ses lettres : « Les colonels de Flandre ont eu ordre de se rendre à leurs régiments, le 22 du mois dernier. J'en étais exempt, mais la distinction était cruelle. J'ai quitté Versailles avec mon parti pris de marcher à la tête d'une compagnie de grenadiers de Piémont, comme étant le premier capitaine du régiment à remplacer aux grenadiers. M. le maréchal de Saxe a approuvé mon zèle, qui n'est uniquement que devoir. Mais il n'a pas consenti à me voir faire le service de capitaine et m'a ordonné de rester auprès de lui pour y faire les fonctions de colonel et d'aide-major général, supposé qu'il marchât aux ennemis[1]. »

A la bataille de Raucoux, Valfons était aux côtés du maréchal, et nous trouvons dans ses notes intimes un curieux témoignage de l'intimité existant entre le chef illustre et son aide de camp. C'est un compte rendu supposé fait par le maréchal au roi Frédéric II de Prusse, notre allié intermittent et qui l'était à ce moment. Au bas se trouve, de la main de l'auteur, la mention suivante : « Lettre que j'ai écrite la nuit du 11 au 12 octobre 1746, dans l'antichambre du maréchal de Saxe, comme s'il écrivait lui-même au roi de Prusse.

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 19 janvier 1746. — Il n'était pas rare de voir des compagnies de grenadiers commandées par des officiers d'un rang supérieur. C'était la conséquence de la distinction entre la *fonction* et le *grade*. Mais la discipline n'y trouvait pas son compte.

Le 13, je la lus au maréchal qui l'approuva. » Ce projet de lettre fut-il transformé en document officiel et envoyé? Il semble bien que non, et qu'il demeure seulement comme une vivante évocation de ce soir de bataille, où l'aide de camp de service de nuit consacre sa longue veillée à raconter la gloire de son chef. L'écriture d'ailleurs atteste que les trente-cinq ans de Valfons avaient à cette heure indue et après les fatigues de la journée grand besoin de sommeil[1].

L'année suivante, c'est Lawfeld, encore une des grandes victoires de Maurice de Saxe. Valfons, lancé sans cesse en reconnaissance sur le champ de bataille par le maréchal, eut trois chevaux tués sous lui; l'un d'eux sortait des équipages royaux et lui avait été donné sur l'ordre du Roi lui-même, accompagné d'un de ces gracieux sourires dont Louis XV avait le secret. Il finit la journée sur « l'Africain », un des chevaux de bataille préférés du maréchal, et, comme rendu prudent par ses mésaventures successives, il hésitait à le prendre, il s'attira cette boutade flatteuse : « Prends, prends; aujourd'hui toi, c'est moi[2]. »

Le maréchal ne répugnait point à la continuation de la guerre, et ne tira pas de cette victoire de Lawfeld tout le profit désirable. Valfons sut très bien le remarquer : mais il garda ses réflexions pour lui et ne les confia

1. Ce document est à peu près illisible. Aussi n'avons-nous pas pu l'utiliser comme nous l'aurions voulu pour compléter le récit de la bataille de Raucoux, inséré dans les *Souvenirs*.

2. Le fait est raconté à peu près dans les mêmes termes dans les *Souvenirs* et dans l'histoire du baron d'Espagnac, dont nous citons en note un extrait en son lieu de référence.

qu'à son manuscrit. Le culte qu'il avait pour son illustre chef n'en souffrit pas le moins du monde et se laisse apercevoir dans les *Souvenirs*, dès qu'il est question de lui : il se glorifie quelque part d'être « celui qui n'a fait que lui obéir ».

L'hiver qui suivit la paix, il alla passer quelques jours à Chambord et recueillit de la bouche même du maréchal des détails intimes sur ses campagnes et de précieux enseignements de théorie militaire dont on retrouve comme l'écho dans ses *Souvenirs*, surtout quand leur auteur est conduit par le cours des événements à apprécier les insuffisants successeurs du vainqueur de Fontenoy. Qu'on lise la défense et la théorie de l'infanterie, l'art de ménager les troupes et de les maintenir en bon état, et l'on appréciera combien les leçons reçues à Chambord ont été soigneusement recueillies, et par quel disciple attentif et intelligent!

En 1753, la situation de Charles de Valfons se transforma complètement par suite de son mariage, dont l'histoire est un vrai roman d'amour en plein XVIIIe siècle. Au cours de ses changements de garnison, dans sa jeunesse, il avait été reçu dans la maison du vicomte de Sebourg, de la famille d'Esclaibes, une des plus anciennes et des plus riches du Hainaut français. Il y avait là une fille unique. Notre jeune officier lui fit naturellement un brin de cour, qui se transforma insensiblement en une affection solide. Les deux jeunes gens s'aimèrent, et Mlle de Sebourg déclara à son fiancé qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui. Ce serment échangé en 1737 fut fidèlement tenu, et le mariage eut lieu après la nomination de Valfons

comme brigadier et la mort de M. de Sebourg père. Il prit alors le nom et les armes de sa femme et fut désormais connu sous le nom de vicomte de Sebourg. Nommé gouverneur du fort de l'Ecluse, il put, grâce aux émoluments de ses charges et à la fortune de sa femme, tenir un état de maison considérable. Le cadet de famille s'effaçait de plus en plus devant le brillant officier général.

Dès les premiers coups de canon de la guerre de Sept Ans, il demanda à être employé et fut désigné pour l'armée du Rhin. Ses lettres de service portaient qu'il serait employé comme premier aide-major général, avec promesse de remplacer le major général, si ce titulaire était blessé ou absent. Avant même que les hostilités fussent commencées, de Valenciennes, pays de sa femme où il était allé pour former ses équipages, il put se rendre compte de l'insuffisance des préparatifs et les signale avec mélancolie dans sa correspondance : « C'est toute la France qui compose le corps de M. de Butler. Ils sont 240 officiers et ils vont bientôt voir mourir leurs chevaux de faim. Ils ont 1,600 chevaux et seulement 700 rations pour les nourrir[1]. » A son arrivée au quartier général, il fut placé comme major général auprès de Chevert, dont il trace le joli portrait suivant : « Je le compare à Mahomet : un berger habile, audacieux, faisant tout servir à nos projets, séduisant les peuples. Si vous voyez nos militaires ! Ils réclament sans cesse parce qu'il parle toujours, mais d'une façon

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 12 avril 1757, datée de Valenciennes.

instructive. Le Roi ne peut trop le payer. Il ensorcelle les siens pour le bien servir. Il a un grand état de maison où l'enseigne est cajolé en même temps qu'il feint de prendre les conseils d'un vieux lieutenant-colonel[1]. » Valfons était chef d'état-major de Chevert et son second à l'affaire des bois d'Hastenbeck. Journée brillante qui semblait présager à nos armes des succès qu'elles ne connurent pas. Il s'y distingua de telle sorte que le maréchal d'Estrées lui dit en conseil de guerre et en présence des princes du sang alors à l'armée : « On ne peut être plus content de vous que je ne le suis. Je l'ai écrit au Roi et je vous en fais l'hommage public[2]. »

Le grade de maréchal de camp aurait dû récompenser cette brillante conduite. Il n'en fut rien, du moins sur le moment. La Cour, éloignée du théâtre des événements, n'apprécia pas suffisamment les services rendus par le détachement aux ordres de Chevert, qui avait supporté presque tout le poids de la journée, et distribua indifféremment les faveurs à toutes les troupes. Que pouvait d'ailleurs la recommandation du maréchal d'Estrées? Battu en brèche par Mme de Pompadour et son parti, il allait être destitué. Valfons fut indigné de ce rappel, non qu'il eût pour M. d'Estrées la même admiration que pour Maurice de Saxe et même pour Chevert; mais disgracier un général victorieux au lendemain même d'un succès lui paraissait une monstruosité. « J'avais toujours ouï dire, écrit-il, que la loyauté

1. A. V. — *Corresp. inéd.*; lettre du 12 juin 1757, datée du camp de Rheden.

2. A. V. — *Corresp. inéd.*; lettre du 2 août 1757, datée du camp de Grossensfeld.

et la franchise étaient l'apanage de tout honnête militaire : ici, ils ont la fausseté et la noirceur des procureurs au Châtelet. Je ne quitte pas M. d'Estrées depuis son rappel et jusques à son départ qui est après-demain[1]. » A partir de ce moment, son pessimisme s'accrut et non sans raison. L'armée s'usait dans des marches continuelles. Elle avait d'ailleurs en face d'elle un terrible adversaire, que Valfons connaissait depuis longtemps et dont, en militaire avisé, il appréciait toute la valeur : « On est fort inquiet ici ; le roi de Prusse n'était qu'à cinq lieues de M. de Soubise. Je souhaite qu'il ne l'attaque pas. Ses troupes ne sont point bonnes ; il serait battu..... L'armée marche sur Brunswick, où je serai après-demain. C'est la tentative du roi de Prusse qui nous vaut cette corvée qui va achever de nous écraser, surtout notre pauvre cavalerie qui n'est point grasse..... Ce roi de Prusse m'inquiète pour mon petit neveu. C'est le seul régiment de confiance de M. de Soubise, et sûrement, si les autres font mal, celui-là se fera écraser[2]. »

Le jeune officier dont il est ici question était le fils aîné du président de la Calmette, sur qui reposait l'espoir de la famille, et qui continuait le nom et les traditions de son oncle au régiment de Piémont, où il servait dans cette campagne comme lieutenant. Si l'on se souvient que Piémont avait une vieille réputation à soutenir, qu'il ne s'épargnait pas et qu'on ne l'épargnait pas, on

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 5 août 1757, datée d'Eldersdorf.

2. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 20 septembre 1757, datée de Zelle.

comprendra les transes de notre auteur, qui se trahissent dans ses lettres avec une anxiété d'autant plus grande que les mouvements des armées les écartent l'un de l'autre : « Mon petit s'éloigne de moi ; à présent, ils sont assez près de Leipsick. Nous avons été assez près sans pouvoir nous voir. Je souhaite qu'il ne fasse pas la guerre cet hiver[1]. »

Mais les armées française et ennemie se rapprochent ; une hardie manœuvre de Frédéric le met en présence de Soubise. Valfons essaye de se rassurer par des raisonnements et des comparaisons d'effectif ; mais il connaît trop bien l'adversaire pour être tout à fait tranquille : « Le roi de Prusse n'a que 25 à 28,000 hommes ; M. de Soubise a 30,000 Français, 5,000 Autrichiens et 12,000 Impériaux. Si on ne fait pas d'étourderie, le Roi doit être écrasé. Nous nous tenons prêts, à tout événement, à secourir M. de Soubise, dans la très vive persuasion qu'il n'en aura pas besoin. Je suis dans les transes pour le petit. »

Malheureusement, « l'étourderie » fut commise. La nouvelle du désastre de Rosbach éclata comme un coup de foudre dans l'état-major français. « Le fatal courrier de M. de Soubise est arrivé ; il a été battu avant-hier par le roi de Prusse qui n'avait que 20,000 hommes contre plus de 50,000. Mes réflexions me suffoquent..... J'attends des nouvelles avec l'inquiétude de l'amour des miens[2]. »

---

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 25 octobre 1757, datée d'Halberstadt.

2. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 4 novembre 1757, datée de Brunswick.

Ce fut seulement dix jours après qu'il fut rassuré sur le sort de son neveu : « Je reçois à l'instant des nouvelles du petit; il les dit avec la bonne foi de la jeunesse. Les 4 bataillons de Piémont sont réduits à 2; ils ont eu 80 officiers tués ou blessés. Le petit en est quitte pour un coup de fusil dans ses habits. Il m'assure fort qu'il n'a pas quitté les drapeaux de son bataillon, mais qu'il a tout perdu, équipages, chevaux, etc., etc. Je vais y pourvoir. Il n'a mangé que deux petits morceaux de pain pendant ces trois jours, et il trouve que c'est encore trop pour des militaires forcés à fuir[1]. » Quelques jours après, rassuré définitivement sur le sort de tous les siens, et, sinon consolé, du moins réconforté par cette pensée que l'honneur de son régiment était sorti sain et sauf du désastre, il retrouve un peu de sa belle humeur et de son entrain habituels : « C'est presque une maman qu'un bon oncle. Il n'y a pas moyen ici de faire M[me] Bobinette : il faut tout donner. J'ai partagé sur-le-champ ma bourse et mon linge, et l'ai envoyé au petit bonhomme, qui s'est très bien conduit, de l'aveu de tous ses camarades, mais qui a tout perdu. Mon grand-oncle, lieutenant-colonel de Piémont[2], en est pour quatre coups de sabre et prisonnier[3]. »

L'hiver fut terrible pour notre malheureuse armée. Au duc de Richelieu succéda le comte de Clermont,

---

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 1[er] novembre 1757, Brunswick.

2. Michel Scipion de Cray, né à Nîmes, le 15 juillet 1696. Lieutenant-colonel de Piémont en 1757, réformé à la suite des blessures reçues à Rosbach.

3. A. V. — *Corresp. inéd.;* 4 novembre 1757, de Brunswick.

près de qui Valfons avait bien souvent servi. Il se crut autorisé, par cette ancienne collaboration et son expérience du pays, à faire entendre des conseils qui ne furent pas écoutés et dont le prince semble même lui avoir su mauvais gré. « Ce qui m'afflige le plus, écrit-il, c'est que nos officiers quittent par douzaines. Vous vous souvenez comme nous courions tous au siège de Bruxelles. J'ai eu le malheur d'en voir partir plus de cent lorsqu'ils se sont imaginé qu'ils marchaient aux Hanovriens. L'esprit de la nation est changé..... Malgré mon mécontentement très fondé, je n'en suis pas encore venu au point d'oser partir, quand on peut recevoir ou aller aux ennemis. Cette façon de penser est à moi, et heureusement ne dépend pas des autres[1]. »

Ces moments d'humeur noire et de découragement deviennent alors chez lui de plus en plus fréquents. Les affaires allaient de mal en pis; il se sentait peu écouté, suspect même à son chef direct; on l'écartait volontiers du grand état-major pour lui confier des détachements pénibles; il voyait sans cesse retarder sa promotion au grade supérieur. « On dit qu'on a accordé bien des grades à l'armée de Soubise; il faut bien consoler les affligés. On ne m'a rien donné pour Hastenbeck. Mais il est sûr que pour un bon citoyen la plus belle récompense est le succès de sa nation et d'en être le témoin. Ils ne m'ôteront pas celle-là[2]. »

---

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 8 décembre 1757, datée de Brunswick.

2. A. V. — Lettre du 7 janvier 1758, de Hanovre. Valfons fait allusion à la victoire d'Hastenbeck, où il avait la juste fierté d'avoir rempli un rôle des plus utiles.

Au cours de cet hiver 1757-58, Valfons exerça souvent des fonctions plus importantes que son grade ne le comportait. Il était resté peu d'officiers généraux à l'armée; le poids du service retombait donc toujours sur les mêmes. Chargé des réquisitions et des fournitures destinées à assurer la nourriture des troupes, il obtint des autorités locales les témoignages les plus flatteurs pour sa modération et son tact. Au cours de la retraite si lamentable connue sous le nom de retraite du Hanovre, il fit fonction de major général à l'arrière-garde. « C'est du même tonneau que la Bohême, écrit-il; aussi en résulte-t-il bien de la lie que nous ne devrions pas avaler[1]. »

Les maladies décimaient l'armée. « Il n'y a pas eu de batailles; mais nos marches et surtout nos soixante-douze heures de bivouac se font déjà sentir. Je suis convaincu qu'il meurt plus de cent soldats par jour. Encore ne sommes-nous pas au plus mauvais moment. Si on nous laisse toujours serrés, nous péririons tous : cela est sûr. Il y a des compagnies qui n'ont que six hommes pour faire le service; et puis tout est si cher, et dévasté! Je me tais; j'en dirais trop[2]. »

Ce plus mauvais moment redouté fut celui des marches forcées exécutées pour repasser le Weser. Nos malheureux soldats, mal vêtus, insuffisamment nourris, peu préparés à subir les rigueurs d'un dur hiver et d'un climat étranger, tombaient en route ou

---

1. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 7 janvier 1758, de Hanovre.

2. A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 10 janvier 1758, de Hanovre.

entraient aux hôpitaux en masse. Dans une lettre du 15 février 1758, Valfons estime à près de 15,000 le nombre des malades à évacuer. « Je ne vais à l'hôpital que la mort dans l'âme et j'y pleure des larmes de sang. Qu'on gagnerait de batailles avec ces pertes-là ! »

La santé de Valfons fut si cruellement éprouvée par les fatigues de cette campagne d'hiver, qu'il dut rentrer à Paris, en congé de convalescence, en avril 1758. Quelques mois après, il fut compris dans la promotion des maréchaux de camp (10 février 1759) et reprit du service presque aussitôt. Il fut attaché à l'état-major du maréchal de Senneterre, chargé de la défense des côtes du littoral ouest contre les menaces de débarquement des flottes anglaises. Nous ne possédons aucun détail sur cette période de sa vie. Pour le soldat de Fontenoy et d'Hastenbeck, cette mission, si utile fût-elle, ne parut pas digne d'être mentionnée.

Avec la paix de 1763, la carrière active de Valfons était terminée; celle de la Cour lui demeurait ouverte et nous a valu deux chapitres intéressants d'anecdotes et de souvenirs. Les honneurs vinrent successivement accroître la dignité de sa situation : en 1764, la terre de la Calmette érigée en marquisat et dont les lettres patentes attributives rappellent longuement les faits de guerre auxquels il fut mêlé; en 1771, le cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis; en 1780 enfin, sa promotion au grade de lieutenant général.

Ces actes de la faveur royale récompensaient un peu tardivement pendant la paix des services rendus pendant la guerre. Mais, et c'est à l'éloge de Valfons, l'indé-

pendance de son caractère en fut surtout la cause. Nous savons qu'il avait brillé dans le monde et y avait fait preuve, dans certaines occasions, d'une diplomatie réelle. On peut citer comme exemples son intervention pour amener la réconciliation du maréchal de Saxe avec le comte de Clermont, et encore ses actives démarches pour que le maréchal allât rendre visite au comte d'Argenson, à son retour à la Cour. Mais cette diplomatie était d'une nature particulière, faite de franchise gracieuse, d'une obstination câline et d'une grande habileté dans le maniement de la louange; elle n'allait pas jusqu'à la souplesse et au déguisement de sa pensée. Dès que la question de sa dignité entrait en jeu, le fils des vieux magistrats cévenols, dont il portait en lui la fierté héréditaire, se redressait et avait des répliques cruelles. Au ministre d'Argenson lui disant avec une solennité administrative qu'il n'avait pas à se plaindre de s'être vu préférer dans un mouvement d'autres officiers, puisque les nouveaux brigadiers s'appelaient de Rohan et de Polignac, il réplique prestement : « Je vous remercie de m'apprendre leurs noms, je ne les avais pas entendu prononcer par M. le maréchal de Saxe au milieu des coups de fusil de Raucoux. » Le duc de Richelieu avait été son premier protecteur; au moment où il remplace le maréchal d'Estrées, il l'accueille très aimablement par ces paroles : « A présent, nous vivrons souvent ensemble. » Valfons, furieux de la disgrâce imméritée de d'Estrées et qui affecte d'être constamment avec lui, de répondre aussitôt : « Je le désire, Monsieur le Maréchal; mais à la façon dont je fais mon métier, on n'est jamais sûr de ce bonheur-

là. » Le mot était joli ; un pur ambitieux ne l'aurait pas trouvé, et surtout l'aurait gardé pour lui.

C'est qu'en effet Valfons ne déteste rien tant que les roués et d'être confondu avec ceux qu'il appelle quelque part les courtisans militaires. Il veut bien prendre sa part très large des joies mondaines, permises ou tolérées, et la tolérance était grande au XVIIIe siècle ; il aime à respirer le parfum de la Cour, et se vante parfois d'avoir cueilli dans son gracieux parterre féminin quelques-unes des plus belles fleurs qu'on y rencontre. Mais toute cette partie, si attirante soit-elle, de sa vie ne doit pas être une entrave au libre développement de ses facultés militaires ; bien au contraire. Valfons nous apparaît comme le prototype de l'officier d'état-major de l'ancien régime, passionné pour son art, homme de pratique plus que de théorie, de belles manières, aimant les aventures, les reconnaissances hardies, les chevauchées en pleine vue sur le champ de bataille, avec toujours le sourire aux lèvres et l'élégant dédain du danger.

L'auteur des *Souvenirs* professe pour le Roi un respect profond et absolu : il fait allusion à ses amours sans le moindre mouvement de critique, ni même d'étonnement ; on sent le gentilhomme prêt à mourir pour son prince et ne discutant pas ses actes. Il se met tout de suite à sa place avec la marquise de Pompadour ; avec elle, il se risque jusqu'à un demi-flirtage, tempéré par le respect qu'il doit à l'élue du Roi. Il a aussi le sentiment très vif de la hiérarchie nobiliaire et admet très bien que les princes du sang ou les très grands seigneurs aient certains privilèges... pourvu toutefois qu'ils ne se mêlent pas de commander des

armées, s'ils n'y entendent rien. Sur ce point, il est intraitable et rien n'empêchera le franc militaire de dire tout haut sa pensée. Un Soubise est Rohan ; c'est entendu : qu'il domine à la Cour, rien de mieux. Sur le champ de bataille, c'est un soldat justiciable de tous les militaires. Les coteries et les factions de la Cour lui importent peu ; il ne veut être d'aucune et pousse sa pointe sans rien entendre. C'est avec la plus belle indifférence du monde qu'il consigne les anecdotes hostiles ou favorables à tel ou tel. Mme de Pompadour aime fort le maréchal de Saxe ; elle a raison, car c'est un grand général ; elle déteste M. d'Argenson ; c'est grand dommage, car il est bon ministre de la Guerre. Mais M. de Choiseul aussi est un ministre bien utile ; et M. de Bernis a du bon aussi, et M. de Maupeou avait un père bien respectable. D'ailleurs, ils n'ont jamais perdu de bataille, et c'est l'essentiel dans la vie d'une nation.

Charles de Valfons mourut en 1786, à Paris, dans l'appartement qu'il occupait sur le quai Malaquais, et fut enterré à Saint-Sulpice, le 8 février. Sa femme était morte deux mois auparavant, l'instituant pour son héritier. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Il légua la totalité de ses biens à ses neveux et nièces, qu'il aimait si tendrement et dont il avait pourvu l'avenir avec tant de sollicitude. C'étaient :

Le marquis de Valfons, maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis, le « petit combattant de Rosbach » ;

Le comte de Valfons, capitaine de cavalerie, qui fut massacré aux Carmes en 1792 [1] ;

1. Le comte de Valfons fut la seule victime laïque de ce massacre ; il avait été voir son confesseur et voulut partager ses dangers.

M[mes] la marquise de Broglie, la comtesse de Rotalier, la comtesse de Narbonne-Lara et la baronne de Pages.

Les *Souvenirs* ne sont pas à proprement parler des mémoires proprement dits, embrassant la suite régulière des événements. Leur auteur a seulement voulu fixer les principaux épisodes d'une carrière longue et bien remplie, non en vue d'une postérité à laquelle il ne songeait pas, mais pour lui-même et pour ses héritiers directs.

Il s'est trouvé par surcroît que l'ancien officier d'état-major avait une singulière précision de style, voyait clairement les choses, et que son témoignage éclairait bien souvent des points laissés obscurs par les documents officiels contemporains. Aussi ont-ils été fréquemment utilisés par les plus considérables historiens du XVIII[e] siècle : Taine, M. P. de Nolhac, le duc de Broglie surtout, qui les a cités très souvent. D'autres écrivains leur ont emprunté des passages sans en nommer l'auteur et en dénaturant parfois leur caractère.

Il nous a semblé dès lors utile d'en donner une édition définitive et autorisée, qui leur restituât leur physionomie essentielle. C'est le côté militaire qui, sans être exclusif, met surtout en vedette ces *Souvenirs*. Il suffisait d'en élaguer des détails vraiment par trop intimes, de restituer avec soin le texte de l'auteur et d'y ajouter le récit un peu technique sans doute, mais très utile, du siège de Prague. Nous avons cru intéressant d'ajouter en appendice trois lettres de l'auteur qui racontent la fameuse retraite de Prague.

Nous avons également emprunté à sa correspondance, malheureusement en grande partie disparue, la

matière de quelques notes, surtout pour la campagne d'Allemagne, sur laquelle il reste une série un peu plus complète de lettres adressées à divers. Sauf ces quelques emprunts, nous avons été très sobres d'annotations. Un index général placé à la fin du volume facilitera l'identification des divers personnages cités au cours de ces *Souvenirs*.

On remarquera quelques négligences de style, qui, d'ailleurs, n'obscurcissent jamais la pensée. Respectueux du texte de l'auteur, nous avons cru devoir les laisser subsister; nous n'avons pas estimé cependant que ce respect dût s'étendre à l'ancienne orthographe.

L'auteur avait une écriture large et généralement très lisible; il n'employait aucun signe de ponctuation, et c'est la seule difficulté que présente la transcription de ses manuscrits. Familier avec les cartes géographiques, il mettait assez exactement l'orthographe du temps aux noms de lieux qu'il cite; nous l'avons laissé subsister dans la plupart des cas, n'employant les noms modernes que dans des cas très rares, localités célèbres consacrées par l'usage ou erreurs évidentes.

L'histoire militaire du XVIIIe siècle fut longtemps négligée, sous l'influence des froissements d'un patriotisme humilié. On s'est aperçu qu'elle comptait de belles pages, que nos armes connurent de longues périodes de succès, et que l'incapacité des Soubise et des Richelieu ne doit pas faire oublier les Maurice de Saxe, les Chevert et cet habile stratégiste dont les leçons servirent à l'éducation militaire de Napoléon, le maréchal de Maillebois. Les *Souvenirs* contribueront à mettre les choses au point. Ils s'ouvrent sur les champs de bataille

glorieux de la Flandre, avec les grands noms de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, et s'ils nous conduisent tristement aux champs glacés du Hanovre et de Rosbach, ils témoignent du moins que nos troupes n'avaient point démérité et furent toujours héroïques. Puissent-ils en même temps mettre un peu plus en lumière la figure sympathique d'un officier général de notre ancienne armée, qui ne commanda jamais en chef, mais fut toujours à la hauteur de tâches souvent délicates et servit utilement sa nation et son roi.

Georges Maurin.

SOUVENIRS

DU

MARQUIS DE VALFONS

CHAPITRE PREMIER

Les Années de Jeunesse.

1710-1740

1710 : Premières années. — 1719 : Etudes au Collège des Jésuites à Paris. — 1727 : Entrée au régiment de Piémont; Les années de garnison. — 1729 : Lille; Fêtes pour la naissance du Dauphin. — 1731 : Gravelines; Leçon de discipline militaire. — 1732 : Verdun. — 1733 : Siège de Kehl; Campagne au bord du Rhin. — 1734 : Commission de capitaine; Levée d'une compagnie à Nîmes; Mort du père de M. de Valfons; Souvenirs rétrospectifs sur la révolte des camisards. — 1735 : Départ de Nîmes pour l'armée; Bergensheim. — 1736 : Valenciennes; Voltaire et Mme du Châtelet; Promesse de mariage avec Mlle de Sebourg. — 1739 : Metz; M. de Belle-Isle; M. le duc de Richelieu. — 1740 : Landau; Garnison à Strasbourg; Le comte et la comtesse de Broglie; Visite incognito du prince royal de Prusse à Strasbourg; Hospitalité fastueuse du cardinal de Rohan ; M. de Brou, intendant d'Alsace; Préparatifs de campagne.

Je suis né en Languedoc, où résidait ma famille. Mon père, qui avait été élevé à Paris, appré-

ciant la supériorité de l'éducation qu'on y reçoit, me fit partir très jeune pour le Collège des Jésuites, où se trouvait déjà mon frère aîné. J'y arrivai à la fin de l'année 1719, et j'eus pour condisciples les fils des plus grandes maisons du royaume. En 1721, un de mes oncles, major de cavalerie et ami du comte d'Evreux, obtint pour moi une lieutenance dans la cavalerie de la Régence.

Au mois de juin 1727, j'entrai avec mon grade dans le régiment de Piémont, alors à Montauban. M. de Maulevrier[1], qui en était colonel, me reçut à merveille, et quelques mois après me conduisit à Bordeaux, puis à Bayonne, où je ne restai que peu de temps. En 1728, je suivis M. de Maulevrier dans ses terres, où je passai l'hiver. Il y vivait en grand seigneur, mais fort tristement.

Au printemps, je fus rejoindre mon régiment à Angers, d'où nous partîmes pour Lille.

Au mois de septembre 1729, il y eut une fête admirable pour la naissance de M. le Dauphin; M. le duc de Boufflers fit tout ce que son zèle pour le Roi et sa magnificence personnelle purent lui

1. Louis-René-Edouard Colbert, comte de Maulevrier, né le 14 décembre 1699, colonel du régiment de Piémont le 6 mars 1719, brigadier le 1er août 1734, maréchal de camp le 1er janvier 1740, lieutenant général le 1er mai 1745, fit les campagnes de la succession de Pologne, de Bohême et d'Italie, où il remplaça M. de Mirepoix à la tête du corps d'observation de Nice; mort le 29 novembre 1750 à Parme, où il était ministre plénipotentiaire près de l'Infant-Duc; il s'était ruiné entre temps par ses constructions.

inspirer. Depuis le Gouvernement jusqu'à la Grande-Place, on dressa des tables où les gens du peuple mangèrent et burent successivement pendant plusieurs heures, chacun d'eux ne quittant sa place que pour la céder à un autre.

La garnison était composée de huit mille hommes. Chaque soldat, cavalier ou dragon, reçut de la libéralité du duc une livre et demie de viande, deux livres de pain et un pot de bière. Le soir, on fit partir un très beau feu d'artifice, après lequel on retourna au Gouvernement, où trois cents femmes de qualité de la province trouvèrent un excellent souper avec plus de deux mille officiers de différentes garnisons. Tout fut terminé par un bal et de belles illuminations.

Je restai à Lille jusqu'au mois d'août 1730, et fus passer six mois dans ma famille, que je quittai en mars 1731, pour aller rejoindre mon corps à Gravelines. La garnison était composée du deuxième bataillon de Piémont et du régiment de Lorraine-infanterie. M. de Flacourt[1], officier aussi sage que plein de mérite, m'apprit jusqu'à quel point on devait se confier à l'esprit de subordination du soldat vis-à-vis de l'officier. On vint lui dire pendant qu'il dînait que la compagnie des grenadiers

1. De Flacourt, né à Paris; successivement volontaire, lieutenant et capitaine au régiment de Piémont, capitaine de grenadiers et chevalier de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant-colonel en 1734, lieutenant du Roi à Bergues, en 1742.

de Piémont et celle de Lorraine, ayant eu une dispute, avaient couru aux armes. Tous les officiers sautèrent sur leur épée. « Non, Messieurs, s'écria-t-il, cela n'est pas nécessaire. » Et s'adressant à moi : « Valfons, prenez votre canne et faites rentrer les grenadiers. »

M. de Flacourt, par son sang-froid, me donna la foi et la confiance. J'arrivai au quartier où régnait le tumulte. A la simple voix d'un jeune officier, tout rentra dans le devoir; les soldats de Piémont, à qui je parlai d'abord, obéirent sur-le-champ; ceux de Lorraine les imitèrent sans insister. Le calme rétabli, je retournai en rendre compte à mon commandant, qui me dit : « J'ai voulu vous montrer à quel point l'autorité du Roi, placée même dans de jeunes mains, doit être respectée; ce n'est que quand on a l'air d'en douter que le soldat ose y manquer. »

Je quittai Gravelines au mois de septembre 1731, pour aller à Calais, où je passai l'hiver et l'été suivants. Au mois de septembre 1732, le régiment que je suivais partit pour Verdun; tous les officiers de l'état-major étant absents, je fus chargé, seul, de la discipline, et c'est à cette première épreuve que je dois le zèle et le goût que j'ai mis depuis à mon métier.

Le maréchal de Berwick arriva à Verdun pour rassembler l'armée qui devait se porter en Alsace et au bord du Rhin; nous en faisions partie, et on

nous dirigea quelque temps après sur nos cantonnements.

J'assistai au siège de Kehl en septembre 1733. Aux premiers coups de canon, je sentis que de mon zèle et de mon application dépendait ma fortune. M. le duc de Noailles, depuis maréchal de France, commandant la tranchée, demanda un officier major pour porter ses ordres; je fus nommé. Il voulut savoir si un ouvrage avancé était revêtu; je m'offris et pris tout de suite un sergent et quatre grenadiers avec lesquels je me glissai devant toute la garde de tranchée attentive à mon action, car au commencement d'une guerre tout paraît merveilleux. Quoique très jeune, je mis autant de précaution que d'audace pour moi et ma petite troupe : je vis très bien ce que je désirais connaître, et le fis remarquer au sergent des grenadiers.

A mon retour, je rendis compte au duc de Noailles de mon excursion, l'assurant que l'ouvrage était revêtu, les fossés secs, mais larges et profonds, très à l'abri d'un coup de main. Sa surprise fut d'autant plus grande, que l'ingénieur en chef d'une place voisine l'avait assuré que ce n'était qu'un ouvrage en terre, fait à la hâte, et qu'on pouvait emporter sur-le-champ. Si on l'avait cru, nos grenadiers y auraient péri sans succès. Le duc de Noailles me remercia, me loua beaucoup et me prédit que je serais un jour major général.

Deux heures avant la nuit, arriva un détachement de la gendarmerie à pied, qui, par zèle, avait demandé à monter la tranchée et prétendait, à cause de la distinction de ce corps, avoir le premier poste. M. le duc de Noailles, qui voulait ménager les gendarmes, m'ordonna de les placer à la droite, ce que je fis. En les quittant, je leur dis : « Messieurs, vous ferez bien d'approfondir la tranchée, vous y êtes trop à découvert; voilà des pelles et des pioches. » On m'écouta en ricanant; mais à l'entrée de la nuit la garnison commença à faire un feu très vif, et ces messieurs cherchèrent, en travaillant avec beaucoup de vivacité pour s'enterrer, à réparer un temps qui plus tôt eût été plus utilement employé.

La nuit était fraîche; le duc de Noailles, auprès de qui j'étais assis, me prêta une de ses redingotes. J'allai un instant à la queue de la tranchée, où je trouvai un feu entouré d'officiers et de travailleurs; on me fit place avec des marques de respect qui m'étonnèrent moins lorsque je m'aperçus que c'était aux insignes de l'ordre du Saint-Esprit placés sur la redingote du duc de Noailles que je devais et ma place et ces hommages. Je revins à mon premier poste auprès du duc, qui, une heure avant le jour, céda au sommeil. J'allais en faire autant, lorsqu'un garçon d'office me dit : « Monseigneur, voilà votre chocolat bien moussé et de bonnes rôties. »

Je bénis l'honnête garçon qui me traitait si bien et si poliment. J'en profitai, je pris le meilleur chocolat, et il partit. Le grand jour venu, M. le duc de Noailles demanda son chocolat, très étonné du retard; on va chercher le garçon d'office, qui jure que Monseigneur l'a pris et a mangé les rôties du meilleur appétit. J'étais sorti lorsqu'on fut l'appeler, ne me souciant pas d'assister à son interrogatoire. Je quittai la redingote qui avait fait mon bonheur, toujours par l'opération du Saint-Esprit. J'allai faire quelques tours dans la tranchée, et ne revins qu'après qu'on eût cherché, mais en vain, à prouver au duc qu'il avait pris son chocolat.

A l'examen de la brèche, le duc de Noailles voulait la faire attaquer, quoique les officiers d'artillerie la trouvassent encore trop escarpée; mais le duc soutenait que c'étaient là celles qu'on emportait le plus aisément, parce que la garnison, trop confiante, n'était pas sur ses gardes. Cependant, M. le maréchal de Berwick n'en jugea pas ainsi, et deux jours après la place capitula.

Chaque régiment eut sa destination : la nôtre fut d'aller former un camp, sous les ordres du chevalier de Givry, dans le bas de la plaine de Friedlingen, pour construire un pont sur le Rhin, protégé par Huningue. Ce corps était composé des régiments de Piémont, de Lyonnais et d'Angoumois, ayant pour colonels MM. de Maulevrier, le

duc de Retz et le duc de Fleury. On avait porté dans le haut de la plaine un poste de cinquante dragons à cheval du régiment de Beaufremont. Le capitaine avait détaché en avant quinze hommes et un lieutenant, qui, pour la sûreté du poste, étaient entourés de vedettes. Nous vîmes sortir du village de Friedlingen plusieurs paysans menant par la bride leurs chevaux, chargés d'un sac et allant au marché. Les vedettes crièrent : « Qui vive ! » On répondit : « *Guter freund !* » qui veut dire : *bon ami*. Mais lorsque les paysans crurent avoir dépassé les premiers postes, ils jetèrent leurs sacs, leurs blouses de toile, leurs chapeaux, et montèrent à cheval : c'étaient des hussards déguisés ; ils sabrèrent et enlevèrent le petit poste. Le capitaine monta vite à cheval pour secourir sa petite troupe ; mais il n'était plus temps, et il fut trop heureux d'en sauver le reste en se retirant vis-à-vis six cents hussards du général Pétrache qui débouchèrent du village.

La maraude fut si multipliée et si cruelle, que M. de Givry lui-même monta un jour à cheval pour imposer aux soldats ; je l'accompagnai. Nous courûmes toute la journée ; la nuit venue, nous traversions un bois fort clair, lorsqu'un dragon de Beaufremont nous aperçut. J'étais à quelques pas de M. de Givry qui cria : « Qui vive ! » Le dragon n'hésita pas et répondit : « Dragon d'ordonnance. »

Il passa trop près de moi pour que je ne visse pas sa présence d'esprit, qui le sauva. Le drôle était à pied, menant en lesse une vache, sur laquelle il sauta au qui vive! de son général, et continua sa route comme s'il eût été sur son cheval.

Dans ce même camp, nous reçûmes une ordonnance qui prescrivait de former un quatrième bataillon. La Cour laissait les colonels maîtres du choix des officiers. M. de Maulevrier me dit qu'une nouvelle compagnie me ruinerait; qu'il avait fait un accommodement pour moi avec un vieil officier qui demandait sa retraite, et que moyennant sept mille francs j'aurais une compagnie bien plus solide que celles qu'on allait lever. Cet arrangement, qui me parut avantageux, pensa me perdre en me retardant. Tous mes jeunes camarades, dont dix de mes cadets, partirent pour leurs différentes destinations.

Le mauvais temps nous força de lever notre camp et de nous cantonner dans de gros villages sur la rive gauche du Rhin. J'étais à Piessen, à une demi-lieue de Neuf-Brisach; le service s'y faisait très exactement; le général Pétrache avait un corps de six mille Autrichiens sur la rive droite, et feignait par beaucoup de marches et de contremarches de vouloir passer le fleuve pour nous surprendre. Nous avions beaucoup de patrouilles.

Une nuit, plusieurs dragons, arrivant successivement au galop, nous assurèrent que les ennemis avaient passé le Rhin au-dessus de nous. M. de Flacourt, ancien et bon militaire, qui avait fait toute la guerre de la Succession, commandait alors le régiment.

Il fit marcher et porter sur la chaussée les grenadiers, soutenus par le premier bataillon posté dans les haies et les premières maisons; le second bataillon borda tout le front; le troisième à la droite le long du Rhin, les piquets sur la place, pour se porter où besoin serait; les équipages, chargés fort promptement, furent envoyés avec escorte sur les glacis de Neuf-Brisach; on fit faire des communications entre les bataillons, et sur-le-champ on envoya de tous côtés des patrouilles commandées par des officiers intelligents, afin de n'être pas surpris. La sagesse et le sang-froid de M. de Flacourt donnèrent à tous cette confiance qu'inspirent toujours l'habileté et la bonne disposition; ç'a été une bonne leçon pour toute ma vie. D'autres dragons, plus instruits que les premiers, nous apprirent que c'étaient des pêcheurs dans leurs barques qui avaient occasionné l'alerte; on nous fit rentrer au jour.

L'inquiétude de nos généraux nous fit parcourir les bords du Rhin et souvent passer les nuits au bivouac; enfin, la veille des Rois, en 1734, on nous renvoya excédés à Schelestadt, où je reçus une

lettre de M. de Maulevrier; il me mandait combien il était fâché que mon marché pour une ancienne compagnie eût manqué : l'officier s'était dédit; mais heureusement un des nouveaux capitaines avait, en se mariant, renvoyé sa commission; il m'en faisait passer une, et je trouverais l'ordre à mon quartier assemblé à Nîmes. Devant être rendu à Belfort le 1er avril, je n'avais pas un moment à perdre, ayant à peine cinquante jours pour faire deux cents lieues; néanmoins, je partis, marchant nuit et jour, et arrivai à Nîmes cinq jours après.

On avait levé dans cette ville dix nouvelles compagnies pour différents régiments : je ne pus que glaner. Ma famille se prêta à tout, me donna de l'argent, et M. le marquis de la Fare, lieutenant général commandant de la province, ordonna au commissaire des guerres de me passer complet lorsque j'aurais quarante hommes. Il prolongea mon séjour jusqu'au 1er avril. Ces secours me furent de la plus grande utilité; je persuadai à mes recrues de ne prendre que la moitié de leur argent, et de se contenter d'un billet pour le reste de la somme. Ils consentirent à cet arrangement, et le 1er avril je partis avec mon lieutenant, mon sous-lieutenant et quarante hommes, dont plus de vingt excellents soldats.

Ma mère, toujours bonne et tendre, m'avait donné deux chevaux et deux mulets. Tout arriva

à bon port à Belfort, où je trouvai le quatrième bataillon. Mes camarades furent très étonnés qu'en si peu de temps j'eusse pu faire autant de chemin et former une compagnie; nous nous occupâmes à instruire et à discipliner nos nouveaux soldats. Les anciens bataillons nous avaient fourni de bons officiers majors, d'excellents sergents et de bons caporaux. Ce nouveau bataillon était composé à miracle; il y avait beaucoup de jeunes gens fort aimables, et j'y retrouvai neuf élèves des Jésuites de Paris; la gaieté la plus suivie remplissait nos journées.

Je pris un semestre et retournai dans les terres de mon père; j'y jouissais du bonheur d'être au sein de ma famille, mais une maladie qui survint à mon père le força de regagner la ville; j'y eus, pendant quarante jours, une douce et triste occupation, ce fut de le veiller. Il s'était si fort accoutumé à mes soins, que ses gens lui paraissaient tous maladroits. L'affection donne des forces et rend plus utile; je ne m'y refusai pas et passai les vingt dernières nuits à son chevet, où son ami l'évêque de Nîmes[1] venait très souvent. Dans ses derniers moments, après que mon père eût répondu avec autant de dévotion que de fermeté aux prières des agonisants, tout le monde sortit; je m'aperçus d'un mouvement de ses yeux et d'une

1. Jean-César de la Parisière, successeur de Fléchier.

plus grande pâleur sur son visage ; je pris de l'eau des Carmes, et le soulevant, je lui dis :

« Mon père, ce n'est qu'une faiblesse ; votre médecin, très habile, espère toujours de vous.

— Ne me flattez pas, mon enfant, je ne désire pas la vie, Dieu m'a fait une trop grande grâce de me donner le temps d'être disposé à paraître devant lui. Je crois, avec sa miséricorde, y être préparé ; peut-être dans un autre temps serais-je moins heureux. »

Ce furent ses dernières paroles ; il expira dans mes bras. Il possédait toutes les vertus. Né avec autant d'esprit qu'on en peut avoir, l'éducation du collège Louis-le-Grand, à Paris, et les meilleurs maîtres y avaient ajouté tout ce que l'art peut y faire. Chargé de plusieurs commissions, aussi difficiles qu'honorables, de la part du Roi, il s'est acquitté de toutes à la satisfaction de son maître, constatée par des pensions et des honneurs. Des lumières très étendues, une fermeté inaltérable, une probité souvent tentée, mais toujours intacte, faisaient le fond de son caractère. Après son dernier soupir, je sonnai : à l'instant, la chambre fut remplie des membres de la famille et de nos gens. Ma mère, qui adorait son mari, fit des extravagances dictées par la plus cruelle douleur. Je la fis enlever de dessus son corps, où elle s'était précipitée, et après trois heures ses parents obtinrent d'elle qu'elle irait chez son père, à la cam-

pagne. Elle n'y consentit qu'après m'avoir fait promettre que je garderais le corps à vue pendant trente-six heures. Je lui ai tenu sévèrement parole, malgré tout ce que cette tâche avait de pénible. Au bout de ce temps-là, nous escortâmes le convoi de mon père jusqu'à sa terre principale, où il avait désiré être inhumé; le chemin était couvert de gens à qui il avait rendu service et de ses paysans qui le regrettaient beaucoup : mes larmes lui ont rendu l'hommage le plus sincère.

Je passai l'hiver à réparer les pertes continuelles que je faisais à ma compagnie. On avait mis après le siège de Philippsbourg le régiment de Piémont à Spire, où malheureusement était l'hôpital de l'armée. Le mauvais air saisit tous nos jeunes soldats qui y périrent. Je perdis de ma seule compagnie vingt-sept hommes. Chaque lettre que je recevais me mettait dans la plus grande affliction, à laquelle s'ajoutaient la cherté et la difficulté de remplacer tant de pertes en si peu de temps. La bonté de ma mère et sa générosité y pourvurent; je lui cachais mon chagrin pour ne pas augmenter les siens; mais sa tendresse l'éclaira, et, devinant ma gêne, elle n'hésita pas à envoyer secrètement sa toilette d'argent chez un orfèvre; elle en eut mille écus, qu'elle me donna avec plus de plaisir que je n'en eus à les recevoir.

Elle était encore belle comme le jour, et sa phy-

sionomie reflétait l'image de son âme; elle aimait uniquement ses enfants; pour eux, rien ne lui a jamais coûté, au point qu'un jour M. de la Fare, son ami, commandant en Languedoc, la voyant avec une mise fort simple à une fête qu'il donnait, lui dit :

« Madame, vous vous en rapportez à votre jolie mine.

— Non, Monsieur, mais la parure de mes enfants (nous l'entourions et étions très bien mis) me tient lieu de diamants. » Elle plaisait à tous par les grâces de sa beauté, et surtout par son désir de rendre service. A l'époque où les maréchaux de Montrevel et de Villars commandaient en Languedoc, les troubles qu'occasionnaient les camisards[1] avaient mis la province en combustion. Ma mère fut très utile et eut un jour la récompense de sa vertu compatissante. Allant d'une terre de son père à celle de son mari, et traversant un

1. Camisards, surnom donné par dérision aux protestants cévenols qui, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes et des persécutions qui en furent la conséquence, se révoltèrent contre l'autorité royale. Cette guerre civile dura de 1702 à 1709. Deux maréchaux de France y furent successivement employés, M. de Montrevel et l'illustre Villars. Ce surnom vient du mot languedocien *camiso*, chemise. Mais on diffère sur la cause de son application aux révoltés. Les uns prétendent qu'à l'assaut nocturne du pont de Montverd, en 1702, les assaillants, pour se reconnaître, avaient revêtu un sarrau de toile blanche ou grise. Une autre opinion veut qu'on ait voulu qualifier ainsi, par mépris, ces bandes irrégulières qui procédaient surtout par attaques nocturnes.

chemin détourné entre des montagnes dans une chaise à deux, avec sa femme de chambre et un seul laquais, elle fut arrêtée par plusieurs hommes embusqués qui, le fusil haut, ordonnèrent au postillon de descendre. Un d'eux s'approcha de la portière, et la regardant avec surprise :

« Ah! Madame, à quoi vous exposez-vous? que je suis heureux d'être ici pour vous sauver l'honneur et la vie, vous devant moi-même l'un et l'autre : regardez devant vous! »

C'étaient cent cinquante camisards armés, couvrant une grande assemblée de huguenots qui se faisait tout près de là. Ma mère reconnut dans ce libérateur un de ses anciens porteurs qu'on avait arrêté faisant la contrebande, et qui eût été pendu sans la protection du maréchal de Villars, obtenue par elle[1]. Cet homme l'escorta jusque dans la plaine, près de son château, en bénissant mille fois son étoile de l'avoir mis à même de lui prouver si utilement sa reconnaissance. Il la quitta en la priant de n'être plus si imprudente. Elle nous racontait souvent ces détails pour nous former le caractère et nous montrer qu'on gagne toujours à être humain et à secourir les malheureux.

---

1. L'histoire impartiale et critique des camisards n'a jamais été écrite. Il semble résulter cependant des documents connus que Villars dirigea cette triste guerre avec une modération plus grande que son prédécesseur, Montrevel, et tempéra la rigueur de ses instructions autant qu'il lui était possible.

Ce fut chez elle, dans un cabinet de son appartement à Nîmes, que se fit l'entrevue du maréchal de Villars et de Cavalier, qui, simple fils d'un boulanger, était à dix-huit ans à la tête des protestants révoltés. Il avait tant de crédit sur les siens, que la Cour eut la complaisance de traiter avec lui pour que tous les camisards rentrassent dans le devoir et lui accorda un brevet de colonel : il ne parvint pas à amener une soumission complète, mais du moins sa capitulation désorganisa le parti. Sa troupe ayant refusé de le suivre, il déserta et prit du service en Hollande, d'où il conduisit un régiment en Espagne et prit part à la bataille d'Almanza. Il a été employé ensuite dans l'armée anglaise et est mort major général et gouverneur de l'île de Jersey. Il était de petite taille, frêle et blond; mais son énergie et son fanatisme suppléaient à tout[1].

Après le départ de Cavalier, Rolland, le second chef des camisards, homme violent et intraitable, avait essayé de continuer la lutte contre l'autorité du Roi. M. de Villars, qui voulait en finir, mit à sa poursuite ses meilleurs officiers, avec deux compagnies de dragons. Rolland, réduit bientôt à un petit nombre de partisans, traqué de partout, fut trahi par un des siens, tandis qu'il s'oubliait à

1. Cavalier mourut à Chelsea, près de Londres, en 1740. Avant d'entrer au service de l'Angleterre, il avait été employé dans l'armée piémontaise.

un rendez-vous galant au château de Castelnau. On essaya de le sauver en lui ouvrant une porte qui donnait sur la campagne. Mais toutes les issues étaient cernées, et comme les officiers voulaient le prendre vivant, il se défendit avec la fureur du désespoir, jusqu'à l'instant où un dragon l'abattit d'un coup de fusil. J'ai vu souvent, étant dans la propriété de mon père, proche de ce lieu, la chambre où couchait cet homme redouté et le gros arbre auquel il s'était adossé pour vendre chèrement sa vie.

Ce château de Castelnau est sur une colline de la rive gauche du Gardon, à mi-chemin en allant d'Alais à Nîmes. Il est fortifié et très bien conservé pour son âge, car la tradition du pays rapporte qu'il fut dévasté, il y a de cela neuf cents ans, par des seigneurs du voisinage. Un gros mur en bosse, dont on voit encore de bons restes, a fait juger qu'il avait dû être bâti en premier lieu du temps des Visigoths. Il est de la forme d'un carré inégal flanqué de quatre tours. Les corps de logis renferment une cour intérieure avec une seule poterne, qui est garantie par une herse et un mâchicoulis.

Il y avait dans le plus haut étage d'une des tours une sorte de moulin à vent dont la meule était mise en mouvement par une roue de forme particulière posée à plat dans l'intérieur de la tour : huit petites fenêtres percées de biais tout à

l'entour du mur donnaient entrée au vent, de quelque côté qu'il lui plût de souffler, et ainsi la meule pouvait tourner et le moulin fonctionner par tous les vents, ce qui devait être utile pour n'aller point au dehors s'approvisionner de pain pendant les sièges.

Un puits très profond creusé dans le roc à l'intérieur de la cour fournissait de l'eau très pure à la garnison, qui avait ses logements dans trois galeries l'une sur l'autre. Les murs sont d'une bonne toise d'épaisseur, défendus en plusieurs endroits par des mâchicoulis et couronnés d'un chemin de ronde avec un parapet garni tout autour de merlons et de créneaux. Il n'est pas étonnant que ce château si bien fortifié ait été vivement disputé dans toutes les guerres du Midi. C'est du reste un lieu très plaisant, avec de beaux sites, bien boisé, en fort bon air, et quand le ciel est pur, on voit de la terrasse jusqu'à soixante clochers et un grand nombre d'habitations[1].

---

1. Le château de Castelnau fut acquis en 1500 par la famille Boileau, qui remonte au célèbre Etienne Boileau, prévôt de Paris en 1256. La révocation de l'édit de Nantes envoya en exil ou en captivité les seigneurs de Castelnau, alors zélés protestants. Pendant leur absence, le château servit fréquemment de poste défensif et de refuge aux camisards. Il a échappé à la Révolution, les habitants s'étant réunis pour le défendre et ayant seulement bouché les interstices des créneaux qu'ils avaient ordre de détruire. Le marquis de Valfons actuel a hérité de cette propriété par suite du mariage de son père avec une demoiselle Boileau de Castelnau.

Je partis au mois de mars 1735 avec vingt-sept hommes de recrues, un sergent, quatre valets, trois chevaux et deux mulets, pour faire les deux cent trente lieues qui séparent Nîmes de Spire. Quelque secours que m'eût donné ma famille, j'étais effrayé de la dépense que m'allait occasionner tant de monde ; j'ose dire que mes soins, ma peine, mon activité, tout m'aida, au point d'accomplir ce voyage à souhait. Mes deux mulets portaient tous les havresacs de mes soldats. Un laquais monté partait la veille pour acheter de la viande à la boucherie et nous faire préparer à dîner au lieu indiqué. Il passait outre tout de suite pour aller à la couchée commander le souper et faire le logement chez le bourgeois. Ce logement était la seule chose que le Roi eût accordée.

Je partais à quatre heures du matin, après avoir fait manger la soupe à mes soldats ; à six heures, au premier village, ils avaient un morceau de pain et un coup d'eau-de-vie ; à dix heures, un bon dîner avec une soupe, une bonne portion de viande, du pain à discrétion et une bouteille de vin pour trois hommes. Nous nous reposions jusqu'à une heure après midi ; au bout de deux heures de marche, on donnait de l'eau et du vin et un morceau de pain ; à six heures du soir, nous arrivions au gîte. La soupe était alors sur la table avec de bons gigots et de la salade ; chacun avait sa demi-bouteille, et quand elle ne suffisait pas,

j'accordais quelques bouteilles de supplément, mais avec réserve. Je laissais jaser une heure, j'envoyais tout le monde au lit, je fermais la porte, soupais moi-même, et avant de me coucher je faisais ma ronde pour voir si tout était selon mes volontés. Le besoin de sommeil qu'avaient les hommes après de longues marches leur ôtait l'envie de courir.

A trois heures du matin, j'étais levé, habillé ; je voyais soigner mes chevaux, manger la soupe, et nous repartions. Quand la journée paraissait trop longue et qu'il restait encore quelques lieues à faire, je mettais pied à terre ainsi que mon laquais et faisais monter sur mes chevaux ceux qui étaient les plus las. Je leur racontais des histoires étant à pied au milieu d'eux, et, comme on dit, nous trompions le chemin.

Tout alla à merveille jusqu'à Vienne, où comptant les dépenses avec l'hôte, il me demanda beaucoup plus que je n'avais payé chez les autres aubergistes. Je rabattis quelque chose sur son mémoire. Il feignit de s'en contenter ; mais lorsque tout mon monde fut parti, il s'avança hardiment, et je vis sur-le-champ sa femme, la servante et deux valets d'écurie arriver sur moi pour me saisir. L'homme me dit avec arrogance :

« A présent que nous sommes seuls, vous payerez ce que je vous ai demandé. »

Sans hésiter, je le pris au collet, et tirant mon

épée dont je lui appuyai la pointe sur l'estomac, je dis à sa femme et à ses valets que j'allais le tuer si on faisait un pas. Ce coquin, plus pâle que la mort, leur cria de rester où ils étaient; sa femme se jeta à genoux, me demandant la vie de son mari, lui-même m'ouvrit la porte de l'écurie, où était mon cheval, et qu'il avait fermée d'abord. Je me rendis aussitôt chez l'exempt de la maréchaussée, dont j'avais toujours soin en arrivant de me faire indiquer le logement en présence de mes soldats, afin de leur imposer. Celui-ci ne fut point surpris de l'insolence de mon hôte, qu'il alla prendre avec deux cavaliers pour le mener en prison; je lui dis qu'il suffirait de l'y laisser vingt-quatre heures. Je me débarrassais ainsi de cette canaille sans avoir été forcé de blesser personne.

J'arrivai à Lyon, où M. Périchon, prévôt des marchands, connu par son esprit, sa politesse et le secours constant qu'il donnait aux troupes, me rendit un très grand service en faisant mettre sur le coche d'eau de Lyon à Châlons toute ma recrue; je pourvus amplement à leur subsistance; nous y prîmes quarante-huit heures de repos qui délassèrent mes soldats, et j'envoyai à terre mes chevaux et mes mulets déchargés et libres de leurs fardeaux. Nous repartîmes tous gaiement de Châlons et arrivâmes enfin à Spire, au bout de dix-sept jours, sans qu'il me manquât personne; cela

a été l'opération la plus pénible de ma vie et la plus utile.

Ma compagnie se trouva complète, et d'une bonne espèce d'hommes. On nous laissa jusqu'au 20 mai à Spire, et de là nous fûmes campés et cantonnés à un gros village nommé Bergensheim, où nous passâmes tout l'été. Les régiments d'Artois et de Brie étaient de la brigade; ce fut cette année que les Russes, au nombre de six mille, parurent pour la première fois sur le Rhin, à l'armée du prince Eugène. Ils essayèrent d'emporter une redoute gardée par un détachement de Richelieu, mais ils furent repoussés. M. le duc d'Enghien commandait un corps de trente-cinq mille hommes; il tenait le plus grand état. On avait par imprudence placé les magasins de foin trop près de la rivière. Les Prussiens, alliés des Autrichiens, campés à la droite du Rhin, tirèrent plusieurs obus pour les brûler; nos canonniers leur répondirent, et pendant ce temps-là toute l'armée déblaya le foin et le transporta en lieu sûr.

Au mois d'octobre, tout ce corps se porta sur la Moselle, aux ordres de M. de Belle-Isle. Après l'affaire de Clæsen, on nous renvoya en cantonnement pour l'hiver dans trois gros villages, Rooth, Laken et Kerviller; ce sont de véritables petites villes sous le rapport de la propreté des bâtiments.

Nos quartiers étaient bons, on nous y fit une

pension très honnête qui me mit fort à mon aise. Le moindre secours est si utile à qui en fait un bon usage! La paix se fit en 1736, et nous partîmes pour Valenciennes, où j'arrivai le 11 mai.

J'y soupai le même soir chez le vicomte de Sebourg, gentilhomme très aimable. Le comte de la Marck, lieutenant général, cordon bleu, commandait la ville; M. de Séchelles en était intendant, et y rassemblait toutes les femmes de la province et tous les jeunes colonels des environs. Voltaire y vint avec Mme du Châtelet; sa maison ne désemplissait pas; il y avait toujours d'excellents soupers et souvent des bals nombreux, très parés, où l'on donnait de beaux concerts. M. de Saint-Maurice était lieutenant du Roi; je causais souvent avec lui parce qu'il me racontait des traits de Louis XIV, dont il avait été premier page; plus tard, il fut placé en qualité de major dans le régiment du Roi. Un jour qu'il précédait dans sa marche ce corps, qui devait camper à Maintenon, il vint rendre compte au Roi qui, le tirant à part, lui dit :

« Saint-Maurice, ne répondez pas au Roi, mais à votre colonel; sommes-nous bien complets?

— Oui, Sire.

— Beaux et bien tenus?

— Oui, Sire, je puis assurer à mon colonel que le régiment du Roi est fait pour passer en revue sous les yeux de Sa Majesté.

— Tant mieux, car nous avons bien des envieux. »

La veille de mon départ de Valenciennes pour Longwy, soupant près de M[lle] de Sebourg, chez son père, elle me dit :

« Il est donc très décidé que vous partez demain ?

— Oui, il faut bien s'y déterminer, malgré mes regrets. »

J'avais beaucoup vécu avec elle ; je lui avais fait ma cour très assidûment. Mais sa sagesse m'avait toujours maintenu quand j'avais voulu hasarder quelques propos de tendresse. Le moment était pressant, nous allions nous séparer, et son embarras redoublait.

« Quoi ! ne pouvez-vous pas nous donner quelques jours de plus ?

— Non, cela est impossible.

— Eh bien ! sachez ce qui se passe dans mon âme, et ce que je vous ai caché avec tant de peines et de soucis : je suis trop touchée de vos soins pour ne pas vous dire combien je vous aime, et je vous donne ma parole d'honneur que je n'aurai jamais d'autre mari que vous. »

Bien qu'elle m'eût écouté avec complaisance, je ne croyais pas avoir fait autant de progrès sur son cœur. Je voulus rester pour lui témoigner toute ma reconnaissance :

« Non, vous ne devez cet aveu qu'à la certitude de votre départ ; si vous restiez, je ne vous verrais plus ; j'exige aussi que vous ne m'écriviez jamais.

— Quoi, après des engagements aussi forts ?

— Oui, car ils sont honnêtes ; je veux bien un jour être votre femme, mais jamais je ne serai la maîtresse de personne.

— Eh bien ! lui dis-je, mettons que vous n'ayez rien dit ; je vous rends une parole que je ne puis accepter, vous êtes aussi libre qu'auparavant. »

Elle m'assura s'en tenir à son premier propos et s'éloigna. Je partis avec un vrai regret de n'avoir pas été plus tôt instruit[1].

J'arrivai à Longwy ; M. de Visé, ancien capitaine aux gardes, en était gouverneur ; il y vivait très bien, et me caressait beaucoup. Je questionnais souvent son expérience ; il me parlait de Louis XIV et me montrait combien il était toujours Roi. Lorsqu'il se promenait dans les jardins de Marly, ses officiers de garde se mêlaient avec les courtisans pour le suivre ; aucun étranger n'y paraissait sans sa permission. Un jour, il aperçut au bout d'une allée du monde venant à lui ; il demanda qui c'était : on lui dit que les ambassadeurs hol-

1. La parole échangée fut fidèlement tenue et le mariage de Charles de Valfons avec Mlle de Sebourg eut lieu en 1752, après la mort de M. de Sebourg père.

landais profitaient de la permission qu'il leur avait donnée de voir les jardins.

« Visé, dit-il, passez devant moi. »

Et entrant un moment dans la charmille, il ôta ses gants à franges de soie, donna un coup de peigne à sa perruque, remit des gants à franges d'or qu'il portait dans sa poche; puis se redressant et plaçant bien sa tête :

« Il faut être toujours sur ses gardes vis-à-vis des étrangers. »

J'allai voir, à Longwy, le tombeau d'un de mes grands-oncles paternels, qui en avait été gouverneur après avoir eu le régiment de la Marine. Brigadier en 1678, gouverneur en 1684, cordon rouge à l'institution de l'ordre (mai 1693), il était mort en septembre de la même année. C'était un très brave militaire, qui, entre autres actions à la guerre, avait si bien défendu Haguenau, que les ennemis avaient été forcés d'en lever le siège. Je rendis, dans le fond de mon cœur, hommage à ses vertus, et demandai à Dieu la grâce de l'imiter[1].

Le propos de Mlle de Sebourg me trottait dans

---

1. C'est André de Mathieu, seigneur de Castellas, dont nous avons donné les états de service et la fière réponse au prince de Condé, dans une note de l'introduction. M. de Castellas avait été inhumé à Longwy, dans la chapelle de Saint-Sébastien, où sa veuve, née Thérèse de Moussay, lui fit élever un mausolée, détruit pendant la Révolution, et dont il ne reste plus la moindre trace.

la tête; elle était aimable, fille de qualité et pouvait être un jour très riche; je proposai à un de mes camarades d'aller passer le carnaval à Valenciennes. Nous y arrivâmes à pied, laissant nos chaises dans le faubourg, pour n'être pas remarqués. Nous descendîmes à notre ancien logement, où l'hôtesse me raconta tout ce qui s'était passé depuis mon départ; le maître à danser m'enseigna une nouvelle contredanse, faite du jour et apprise par les dames de la ville. Nous entrâmes au bal de l'Intendance, masqués de la même façon et de manière à ne pouvoir être reconnus. La nuit fut délicieuse. Je tarabustai tout le monde dont je savais l'histoire secrète, assurant que je passais ma vie avec ces dames qui, pour m'éprouver, voulurent me faire danser la nouvelle contredanse; je m'en acquittai mieux qu'elles. Enfin, à huit heures du matin, je me démasquai, au grand étonnement de tous; on ne concevait pas comment j'avais pu me déguiser huit heures de suite. Au bout d'une quinzaine de jours, je retournai à ma garnison. Mlle de Sebourg, redoutant les conséquences de son premier aveu, avait évité toute conversation particulière pendant mon séjour.

En 1739, nous allâmes à Metz, où je passai l'été. J'y fis ma cour à M. et à Mme de Belle-Isle, qui y avaient le plus grand état. Les travaux pour les fortifications rassemblaient une armée dans cette

ville. J'y voyais souvent une comédienne aussi jeune que jolie ; avant de me décider à prendre un semestre, je voulus consulter son goût pour moi. Elle me demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain, elle me dit :

« Je vous avoue que, réflexions faites, un jeune militaire point riche et une fille de mon état se ruineraient à passer un hiver ensemble ; nous ne pouvons nous voir tout au plus que pendant l'été. »

Je retournai alors en province, chez ma mère, où je menai une vie très retirée jusqu'au passage du duc de Richelieu, qui venait commander pour la première fois en Languedoc. Il soupa à l'évêché ; je ne voulus pas me mettre à table pour être plus à portée de lui faire ma cour ; je l'avais vu à l'armée ; il ne cherchait qu'à plaire, et y réussissait à coup sûr. Au premier mot que je lui dis, son accueil fut charmant. La joie qu'on avait de le voir se peignait dans tous les yeux ; il voulut l'augmenter encore par ses caresses et sa coquetterie naturelle.

« Vous êtes bien jeune pour ne pas souper, me dit-il.

— Monsieur le duc, répondis-je, on soupe tous les jours, et les instants de se rapprocher de vos bontés sont très courts. »

Alors, éloignant sa chaise et me faisant place auprès de lui :

« Mettez-vous là, je le veux. »

Et tout de suite il me fit mille questions. A la fin du souper, il me dit :

« Vous viendrez à Montpellier m'aider à faire les honneurs d'un bal que j'y donne jeudi prochain ; Mme de Richelieu sera arrivée, je vous présenterai ; elle vous recevra bien, car vous ressemblez parfaitement au duc de la Trémouille, qui est son parent et qu'elle aime beaucoup ; du reste, vous ne devez pas l'ignorer, on a dû vous le dire souvent. »

Je fus à Montpellier, où il me reçut avec bonté et me mena aussitôt à la toilette de Mme de Richelieu, qui, de la meilleure foi du monde, me prenant pour son cousin, me dit :

« Voilà une belle plaisanterie, de changer de nom et d'uniforme ! Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit à Paris la galanterie que vous me faites de venir aux Etats ? »

M. de Richelieu m'accabla de bontés et m'ordonna de n'avoir pas d'autre maison que la sienne.

Je restai à Montpellier une partie du temps des Etats, entouré des bontés de Mme la duchesse et de M. le duc de Richelieu, qui y mit le comble en me proposant de l'accompagner dans le voyage qu'il allait faire à Paris ; j'en fus fort aise. Il descendit à Lyon chez l'intendant, où la fièvre le prit et l'obligea de s'arrêter quelques jours ; il ne vit personne que moi, et je passais des heures délicieuses à l'entendre conter quelques anecdotes

de sa vie. Sa santé rétablie, nous reprîmes le chemin de Paris. Arrivé à son hôtel, il redoubla de caresses et m'offrit son crédit; je le quittai, pénétré de la plus vive et la plus juste reconnaissance.

J'allai chez un de mes camarades, logé à l'hôtel de Bourbon, et qui m'y avait retenu un appartement. Le lendemain, pour être plus libre et jouir uniquement de l'Opéra, dont j'étais affamé, il me proposa de dîner dans l'hôtel même, qui n'était occupé que par des militaires ; nous descendîmes dans la salle à manger, où nombre d'anciens officiers étaient déjà assis à l'entour de la table. J'étais très bien mis et fus fort surpris de leur vivacité à se lever et d'une contenance respectueuse trop marquée pour mon rang.

Comme j'ôtais mon épée et plaçais mon chapeau, je les entendis dire entre eux : « Que vient donc faire ici M. le duc ? Aurait-il eu la complaisance de vouloir dîner avec l'officier de son régiment qui l'accompagne, il est assez poli pour cela. » Ils se rangèrent tous pour me faire place ; mon camarade les désabusa en convenant de l'extrême ressemblance qui avait si fort surpris Mme de Richelieu à Montpellier. Ce fut la conversation du dîner. Le lendemain matin, j'envoyai chercher le meilleur cordonnier de Paris ; c'était par hasard celui de M. de la Trémouille ; en me prenant mesure, il me regarda vingt fois et me dit :

« C'est incroyable ! Vous avez la même mesure que M. le duc. »

Je ne répète ces petites circonstances que pour prouver combien la ressemblance était exacte.

J'allai à Villepreux voir M. de Maulevrier, colonel du régiment où j'étais ; il s'y ruinait à faire bâtir un très beau château, sur un tout petit fief, dans le parc de Versailles. A la fin du dîner, je lui demandai un congé à partir du mois de mai : il me l'accorda sous condition que je n'irais pas à Valenciennes. Cette exception me déplaisait beaucoup ! Car c'était mon seul objet. Mais pendant son séjour dans cette ville il y avait été un très zélé courtisan de Mlle de Sebourg et très fâché qu'elle n'eût pas calculé les grades en me préférant, de simple politesse pourtant ; il en était irrité et voulait en tirer cette petite vengeance. J'en fus affligé, mais je partis pour m'y rendre jusques au 1er de juin qui était la fin de mon semestre. Je n'avais pas besoin de son secours jusque-là. En arrivant, je dis mes regrets à M. de Séchelles, ami intime de M. de Belle-Isle ; il me dit :

« Je vais réparer la mauvaise humeur de votre colonel, en demandant à M. de Belle-Isle la permission de vous laisser ici. »

La réponse tarda peu, et fut telle que je la souhaitais. Je ne rejoignis mon corps à Metz que le 1er juillet. M. de Maulevrier, ne pouvant contredire son supérieur, M. de Belle-Isle, qui lui avait

fait la politesse de l'avertir de cette prolongation, feignit d'en être content et n'osa m'en témoigner son regret.

Je passai la plus grande partie de l'hiver de 1740 à Landau, où je jouis des amusements de la garnison. J'allai encore à Valenciennes pour le carnaval. Il me semblait que c'était le chemin de partout. M. de Séchelles m'y recevait toujours bien et y procurait de grandes distractions dont je profitais. Le régiment fut envoyé à Strasbourg, où je le rejoignis. M. le maréchal de Broglie y commandait une garnison nombreuse. Je faisais trop souvent et trop chèrement la partie de la maréchale, qui jouait bien et très heureusement. La confiance que les officiers du régiment avaient en ma façon de jouer me fit trouver beaucoup d'associés : je les ruinai tous. L'ascendant de la maréchale était toujours le plus fort.

Le comte de Broglie, aujourd'hui maréchal, était alors à Porentruy[1], avec quelques compagnies de grenadiers, pour faire rentrer dans l'obéissance des sujets de l'évêque, qui avait imploré contre eux le secours de la France. La comtesse de Broglie était restée à Strasbourg. Jeune, aimable, gaie, elle ne voulait que plaire et s'amuser, sans

1. La petite ville de Porentruy, rattachée aujourd'hui au canton de Berne, était, avant la Révolution, le siège de l'évêché souverain de Bâle et pouvait être occupée par une garnison française en temps de guerre.

autres vues. Je fus assez heureux pour trouver de l'indulgence dans sa politesse ; elle voulait causer souvent avec moi, et me permit d'aller à sa toilette, voir le plus beau teint du monde.

L'habitude a l'air de l'affection, et l'affection suivie ressemble fort à l'amour aux yeux du public ! Mais je rends l'hommage le plus sincère à Mme de Broglie ; elle était respectable à tous égards, et n'a pas vis-à-vis de moi, malgré toutes les apparences, le plus petit reproche à se faire ; nous nous aimions beaucoup parce que nous étions très jeunes et très gais ; elle était sûre de moi, et me disait souvent : « Ah çà ! nous allons beaucoup causer, mais je parlerai toujours, car j'ai mille choses à dire. »

La maréchale s'impatienta de notre bonheur et de notre causerie ; j'étais toujours à table auprès de la comtesse, surtout le soir, et souvent nos rires trop suivis importunaient la maréchale, très aigre de son naturel. Il y avait au milieu de la table un grand surtout qui l'empêchait de nous voir. Elle ordonna à son maître d'hôtel de le supprimer, ce qui lui permettait de nous surveiller et de nous contenir.

Je dis au maître d'hôtel que son service n'avait plus bon œil depuis l'enlèvement du surtout.

« Eh ! Monsieur, je le vois bien, mais Mme la maréchale n'en veut plus, je ne sais pourquoi.

— Mais, dit la comtesse, pourquoi ne le rem-

placez-vous pas par quelques dormants, pâtés ou croquantes ! »

Et dès le soir on mit de ces pièces au milieu de la table, et nous les détruisions, forçant tout le monde à en manger. L'économie de la maréchale en fut déconcertée. Le maître d'hôtel fut grondé, le grand surtout remis, et nous de rire derrière cet abri du succès de notre expédient.

Notre amitié devint si intime et si vive, que Mme de Villars, mère de la comtesse, qui idolâtrait sa fille et ne vivait que pour elle et pour Dieu, au demeurant pleine d'esprit et de pénétration, crut voir sa fille exposée à un danger fait pour la perdre. Elle en jugeait ainsi d'après le public et les propos de plusieurs de mes camarades, jaloux de la préférence dont j'étais l'objet. Elle me pria donc un jour de passer dans sa chambre, et me dit avec l'effusion d'un cœur pénétré et qui s'ouvre malgré lui :

« Vous connaissez, Monsieur, ma tendresse pour ma fille : elle est au delà de toute expression ; Dieu m'en punit par mes frayeurs. Elle est sage, et de sa vie, sur cet article, elle ne m'a donné le moindre chagrin ; mais quand on voit sans cesse l'homme qui plaît, que devient-on ? Oui, Monsieur, ma fille a pour vous une amitié inquiétante pour moi ; je vous demande en grâce de la voir moins souvent, de vous livrer moins à l'attrait de causer avec elle. »

En me parlant ainsi, elle cherchait par la vivacité de ses regards à pénétrer ce qui se passait en mon âme. J'aurais voulu qu'elle y put lire ; elle y eût trouvé de l'honnêteté, la plus tendre amitié pour sa fille, point d'amour, et peut-être quelques désirs passagers, effet de ma jeunesse plutôt que de la tentation.

« Il faut, Madame, lui dis-je, que vous ayez bien de la confiance en ma probité pour m'apprendre le prétendu secret de Mme votre fille. Si, cachée près de nous, vous aviez entendu nos conversations les plus intimes, vous seriez rassurée, je vous le jure avec la sincérité que je me dois à moi-même ; il n'y a que de la gaieté et de l'amusement dans le cœur de Mme de Broglie ; jusqu'à ce jour, pas une de ses expressions n'a révélé le moindre goût pour moi ; l'amour porte avec lui un sérieux qui ne ressemble point à notre joie.

— Mais, Monsieur, l'amour prend toutes les formes : je serais la femme la plus heureuse si votre langage était aussi vrai qu'il est convenable. »

Cependant elle feignit de se laisser persuader ; mais je voyais toujours un fond d'inquiétude ; elle me répéta :

« Je ne serai tranquille qu'en vous voyant plus rarement ensemble.

— Ce sera bien pis, Madame ; moins on nous

verra d'intelligence dans le monde, plus on sera porté à nous supposer d'accord pour nous réunir en particulier. »

Je la laissai dans l'embarras du doute et de l'indécision. Elle avait grand tort, car, je le déclare, la comtesse était sage. Elle était au désespoir de n'être pas à Paris, ce qu'elle me prouva par sa réponse à un de ses gens qui, devant moi, lui demanda son congé sans autre motif que l'envie de retourner à Paris :

« Votre congé pour partir d'ici? vous ne l'aurez que quand on me donnera le mien. » Et puis en riant : « Ils disent que c'est si cher de vivre à Paris ! je consens à ne leur coûter que quatre sous par jour : un cervelas et un petit pain, en faut-il davantage? »

Elle m'avait choisi pour confident, et souvent ses embarras et ses petites tracasseries intérieures étaient le sujet de longues conversations que nous finissions toujours par égayer.

J'avais lu dans une relation de voyage qu'aux Indes il y a une sorte de religieux, appelés kalenders, qui courent le pays avec une sonnette à la main, s'arrêtant vis-à-vis des portes et demandant à être introduits dans les maisons pour y raconter des histoires extraordinaires dont on leur paye le récit. Je me procurai une sonnette et eus la patience d'apprendre au fils de la comtesse, qui n'avait que trois ans, deux histoires bien simples ; on lui

fit un habit de kalender, et avec sa petite sonnette il vendait et débitait son petit conte pour une dragée. Ces plaisanteries amusaient sa mère, qui me témoignait toujours sa reconnaissance de mon attachement.

C'est à cette époque qu'étant à l'auberge fameuse de Strasbourg, nommée *le Corbeau*, j'y jouais avec Mme de Schomberg, qui, venant de Paris, passait pour aller en Saxe dans des terres qu'elle possédait près de Dresde ; je l'avais vue à Paris dès ma plus tendre enfance. On annonça trois étrangers qui venaient d'Allemagne : l'un s'appelait le comte Dufour. En s'approchant très poliment, ce dernier dit :

« Madame, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je sais trop votre nom pour ne pas vous offrir mes hommages : j'arrive de Bohême ; j'ai trouvé à Nuremberg ces messieurs, avec qui je continue ma route. »

Mme de Schomberg, répondant à ces politesses, offrit des sièges. Nous cessâmes de jouer. En commençant à causer, le comte Dufour parlait avec esprit et vivacité, et surtout avec une facilité dans les expressions françaises qui n'avaient rien d'un étranger. Il éternua, et aussitôt ses deux compagnons de voyage se mirent sur pied avec empressement et d'un air très respectueux. Il ne put s'empêcher de sourire, et leur fit signe de la main de se rasseoir, ce qui me donna à penser, et je

mis plus de réserve dans mes questions. Un moment après, Thech, le maître de l'auberge, passant derrière moi, me dit :

« Monsieur, ce comte Dufour est le prince royal de Prusse, qui voyage incognito avec deux de ses courtisans. »

Je compris alors l'énigme de la contenance respectueuse que je venais d'observer ; le comte me pria de souper avec lui ; j'étais engagé avec Mme de Schomberg, qui très poliment lui proposa de partager notre repas. Je lui demandai s'il comptait séjourner pour voir Strasbourg, m'offrant à lui servir de guide, et je l'invitai à dîner pour le lendemain, ce qu'il accepta.

En arrivant, il avait envoyé demander s'il n'y avait pas quelques officiers de la garnison au café. Le hasard fit que Coincy[1] et deux autres, ayant dîné longuement, prenaient du café ; ils crurent que c'était quelque nouvelle débarquée qui cherchait pratique. Un peu en pointe de vin, ils acceptèrent l'aventure et suivirent le garçon de l'auberge, qui les conduisit chez Mme de Schomberg, où ils furent très étonnés de me voir. Le comte Dufour se leva, et, prenant congé de Mme de Schomberg, il dit à

---

1. De Montreuil de Coincy était un camarade, au régiment de Piémont, de l'auteur; capitaine au corps le 26 juillet 1741, aide-major général en Bavière en 1743, colonel de grenadiers, puis brigadier en 1748 et maréchal de camp le 20 février 1761. Nous retrouverons son nom souvent dans les *Souvenirs*, car sa carrière fut parallèle à celle de Valfons.

ces messieurs : « Je suis flatté de votre complaisance et vous prie de me la continuer en montant pour souper. »

Je le suivis jusque sur l'escalier et dis à Coincy :

« Mettez des précautions ; on assure que ce prétendu comte Dufour est le prince royal de Prusse. »

Leur souper se passa gaiement ; le comte ne cessa de questionner Coincy, plus en état de répondre que ses camarades, car il était aide-major. En sortant de table, il fut convenu que le lendemain matin on irait voir monter la garde et ensuite à l'inspection de deux bataillons de Piémont pour visiter leur linge et autres nippes.

Le comte Dufour n'était pas encore couché que je m'étais déjà rendu chez M. le maréchal de Broglie pour lui dire ce que j'avais vu et ce que m'avait dit l'hôte de l'auberge, renseigné malgré le silence des gens du comte. M. le maréchal envoya M. de Laigle, neveu de la maréchale, pour offrir au noble étranger un logement chez lui et tout ce qu'il pouvait désirer. Le comte Dufour fut très fâché de ce message, craignant d'être reconnu, et remercia M. de Laigle, alors colonel d'Enghien, qui le laissa coucher.

Le matin, Coincy le mena sur la place où défilait la garde, et il fut très étonné de voir le peuple s'assembler autour de lui ; un soldat déserteur

prussien, engagé dans nos troupes, quittant son rang, était venu se prosterner à ses pieds en criant :

« Sire, je vous demande ma grâce !

— Vous vous trompez, dit le comte Dufour très embarrassé ; je ne suis point le roi de Prusse ; mais si je le suis, je vous accorde ce que vous demandez. »

Ce malheureux soldat faisait des extravagances de joie, la foule augmentait ; Coincy emmena le comte aux autres bataillons, et ensuite à l'arsenal, où il témoigna sa surprise de voir à la porte de la fonderie cent pièces de canon de bronze de vingt-quatre qu'on venait d'y couler ; de là il parcourut les remparts et la citadelle, dont les fortifications lui furent montrées par Du Portail le fils, ingénieur. On lui fit remarquer dans l'intérieur de la citadelle les statues des rois bienfaiteurs. Il dit : « Oui, il y a beaucoup de rois, mais il est bien difficile de l'être réellement et d'en remplir tous les devoirs. » Il revint à l'auberge, toujours suivi par la foule.

Le maréchal de Broglie et M. de Brou, intendant d'Alsace, depuis garde des Sceaux [1], tinrent un conseil où ils eurent d'abord envie de lui donner une compagnie de grenadiers sous prétexte d'une garde d'honneur, mais en effet pour s'assu-

1. Paul-Esprit Feydeau de Brou, garde des Sceaux, chancelier en 1762.

rer de sa personne en attendant le retour d'un courrier qu'on allait expédier : heureusement, ils ne s'arrêtèrent point à cette idée. M. le maréchal renvoya M. de Laigle demander au roi de Prusse, dès que son état ne fut plus douteux, l'heure à laquelle il pourrait lui offrir ses hommages, s'il ne lui convenait mieux de venir au Gouvernement. Le comte Dufour, gardant toujours l'incognito, mais excédé de tous ces messages et surtout d'être découvert, répondit qu'il allait manger un morceau, et qu'il passerait à trois heures chez le maréchal.

J'avais dit le matin à Coincy de le mener à mon auberge, très bien habitée, où un excellent cuisinier m'avait fait un beau dîner. Le Roi y serait sûrement venu s'il n'avait point été trop tôt dévoilé ; il me fit exprimer ses regrets et y joignit six bouteilles de vin de Champagne couleur de rose qui était sa boisson ordinaire, nous priant de les boire à sa santé. Je fus bien déçu ; mes camarades étaient aimables et faits pour lui donner une idée avantageuse de la composition des troupes françaises. A quatre heures après midi, il vint chez le maréchal, qui le reçut dans un appartement au rez-de-chaussée, et qui, en s'avançant, lui dit :

« A qui ai-je l'honneur de parler, est-ce au comte Dufour ou au Roi?

— Au comte Dufour, répondit-il avec humeur.

— Veut-il me permettre de lui présenter ma femme et ma belle-fille?

— Comme vous voudrez. »

La visite fut courte ; l'impatience le prit, et je le vis sortant dans la cour comme un jeune lion inquiet de n'être pas en liberté. Il remonta en carrosse, promettant de se rendre à la comédie, où le maréchal avait fait inviter toutes les dames pour parer les loges, ordonnant ensuite au Gouvernement une fête qui devait être suivie d'un bal.

Nous attendions encore à six heures au spectacle, et l'on ne commençait point, lorsque Algalotti[1], un des deux compagnons de voyage, vint à la loge du maréchal où j'étais, et lui dit :

« Monsieur le maréchal, le roi de Prusse, qui est déjà à Kehl, m'envoie pour vous remercier de toutes les politesses que vous avez faites au comte Dufour ; il est parti et ne profitera pas de la comédie ni de votre souper. »

Le maréchal lui témoigna tous ses regrets, bien fâché qu'un séjour aussi court et l'incognito que le Roi avait voulu absolument garder ne lui eussent pas permis de donner à Sa Majesté de plus grandes marques de son respect.

1. François Algalotti, né à Venise en 1712, poète et auteur italien très fécond. Frédéric II l'appela à sa Cour, le nomma son chambellan et lui donna le titre de comte. Mais plus prudent ou plus indépendant que Voltaire, Algalotti sut quitter à temps son patron, dont il conserva l'amitié jusqu'à sa mort.

Je demandai à Algalotti quel était le troisième personnage qui accompagnait le comte Dufour. Il m'apprit que c'était le comte de Varte-Lében, adjudant général du Roi et son favori. Dix-huit mois après, le roi de Prusse, passant à Prague pour aller se mettre à la tête de son armée en Moravie, voulut bien se rappeler son aventure de Strasbourg, dont pourtant il ne parlait pas avec plaisir, très contrarié d'avoir été reconnu, car il voulait pousser jusqu'à Metz. J'ai toujours imaginé qu'il en avait su mauvais gré au maréchal de Broglie. M. de Séchelles, chez qui il était descendu à Prague, dit en causant :

« L'Empereur est un très bon prince.

— Oui, reprit vivement le roi de Prusse ; les princes bons doivent espérer le royaume des cieux ; mais, avec cette seule qualité, on acquiert difficilement ceux de la terre. »

Je soupais souvent chez M. le cardinal de Rohan[1], qui avait un état de souverain et où toute la province se rassemblait ; j'allai plusieurs fois à Saverne; le château, le parc, tout y est grand; M. le cardinal l'ornait par sa présence. La beauté de son visage toujours riant inspirait la confiance ; il avait la vraie physionomie de l'homme destiné

---

1. Armand-Gaston-Maximilien de Rohan (1674-1749), évêque de Strasbourg, cardinal en 1712. C'est lui qui sacra Dubois comme archevêque de Cambrai et devint, grâce à cette complaisance, chef du conseil de conscience et membre du conseil de régence.

à représenter ; l'ensemble de ses traits lui donnait toujours cet air qui fait adorer ; un regard qui ne lui coûtait rien était une politesse. On jugera de l'immensité du château et de la quantité de gens qui l'habitaient : l'abbé de Ravennes, qui était à la tête de tout, et dont l'amitié et les soins avaient payé les dettes et arrangé les affaires très délabrées du cardinal, me disait que depuis le garçon de cuisine jusqu'au maître de la maison, tout compris, on comptait sept cents lits.

Il y avait toujours de vingt à trente femmes des plus aimables de la province. Très souvent, ce nombre était augmenté par celles de la Cour et de Paris. La plus grande liberté y régnait ; un maître d'hôtel parcourait le matin les appartements, prenant note de ceux qui voulaient être servis chez eux, soit seuls, soit ensemble. On avait le plus excellent dîner à l'heure demandée ; ceux qui descendaient dans la salle à manger en trouvaient un non moins bon. Des chevaux, il y en avait cent quatre-vingts, et des calèches à volonté. Le soir, il fallait être à neuf heures à l'appartement, et tout le monde soupait ensemble, ce qui avait toujours l'air d'une fête.

Le cardinal, homme du monde, trouvait des expédients à tout : le château était si plein, un jour où j'arrivais de Strasbourg avec M. de Brou et quelques femmes, qu'une dame venue avec un jeune militaire crut qu'il ne fallait point prolonger

son séjour, et qu'il était de sa discrétion de céder son appartement aux arrivantes ; son portemanteau fait, ses ordres donnés, elle vint remercier le cardinal et prendre congé. J'étais auprès de lui. Ne sachant jamais dire que : « restez », il demanda pourquoi un si prompt départ.

« Monseigneur, l'univers est ici ; je reviendrai quand la foule sera un peu diminuée.

— Non, Madame, vous n'êtes jamais de trop ; il faut demeurer, je l'exige. »

Le valet de chambre tapissier, chargé de la distribution des appartements, faisait la grimace et répétait tout bas à son maître :

« Monseigneur, il n'y a pas de quoi la loger.

— Taisez-vous, vous êtes un sot. »

La dame, qui ne demandait pas mieux, fut bientôt décidée et obéit avec plaisir. Le cardinal tira à part son valet de chambre :

« Est-ce que l'appartement des bains est plein ?

— Non, Monseigneur.

— N'y a-t-il pas deux lits ?

— Oui, Monseigneur, mais ils sont dans la même chambre, et cet officier...

— Eh bien ! ne sont-ils pas venus ensemble ? Les gens bornés comme vous voient toujours en mal ; vous verrez qu'ils s'accommoderont très bien, et il n'y a pas la plus petite réflexion à faire. »

L'ordre fut exécuté, et je n'ai entendu ni la dame, ni le militaire s'en plaindre.

Avec un pareil maître de maison, tout est bonheur : aussi le temple ne désemplissait pas, et il n'était femme ou fille de bonne maison qui ne rêvât Saverne. Je remarquai que tout y était de bon conseil, jusqu'au dessus des portes, où il y avait pour légende un mot latin : *suadere*, qui veut dire *persuader*. Chacun y travaillait, et souvent le succès suivait le désir. J'y ai vu les plus belles chasses : six cents paysans rangés avec des gardes de distance en distance formaient une chaîne d'une lieue, parcourant un terrain immense devant eux, en poussant des cris, battant les bois et les buissons avec des gaules.

On était à les attendre au bas des coteaux, où ils conduisaient toute sorte de gibier ; on n'avait qu'à choisir pour tirer. On faisait trois battues comme cela jusqu'à une heure après midi, où la compagnie, femmes et hommes, se rassemblait sous une belle tente au bord d'un ruisseau, dans quelque endroit délicieux ; on y servait un dîner exquis, assaisonné de beaucoup de gaieté ; et comme il fallait que tout le monde fût heureux, il y avait des ronds et des tables creusés dans le gazon pour tous les paysans. On distribuait par tête une livre de viande, deux livres de pain et une demi-bouteille de vin. La halte finie, le chaud un peu passé, chacun allait reprendre de nouveaux postes et la battue recommençait.

On choisissait son terrain pour se mettre à

l'affût, et de crainte que les femmes n'eussent peur étant seules, on leur laissait toujours l'homme qu'elles haïssaient le moins pour les rassurer. Il était extrêmement recommandé de ne quitter son poste qu'à un certain signal, afin d'éviter les accidents de coups de fusil ; tout était prévu, car avec cet ordre il devenait impossible d'être surpris. Il m'a paru que les femmes à qui j'avais entendu le plus fronder le goût de la chasse aimaient beaucoup celle-là. La journée finie, on payait bien chaque paysan, qui ne demandait qu'à recommencer, ainsi que les dames.

Tout respirait la liberté comme la magnificence : un jour maigre, le cardinal me demanda si j'étais descendu aux cuisines ; c'était une chose curieuse. Il m'y mena un quart d'heure avant qu'on ne servît : quel fut mon étonnement de voir un étalage de la batterie la plus nombreuse tout en argent !

L'abbé de Ravennes, vieux conseiller d'Etat, avait toujours de l'humeur, surtout le matin, en parcourant les corridors et les appartements ; il trouvait tout plein de poudre, criait pour les meubles et se plaignait à M. le cardinal de l'indiscrétion publique :

« Qui le sait mieux que moi, Monsieur l'abbé ? je ne suis occupé le soir qu'à regagner ceux avec qui vos criailleries du matin m'ont brouillé.

— Mais les meubles !

— Eh bien ! on les frottera, on les remplacera ; liberté et facilité, Monsieur l'abbé, sans quoi nous ferions de ceci un désert. »

J'étais assez souvent à table près de lui ; sa causticité me plaisait, et puis il avait des anecdotes curieuses, dont je tirais parti.

Un soir que le hasard avait mis à sa gauche une très jolie femme, un jeune homme placé près d'elle, de l'autre côté, allongeant le pied sous la table, jouissait de tout son bonheur en sentant un pied répondre au sien avec vivacité ; mais quel fut son étonnement d'entendre l'abbé de Ravennes lui dire tout haut et très impatienté :

« Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis pas femme à ça. » C'était sur le pied de l'abbé que ce monsieur témoignait ses désirs ; je n'ai jamais vu de meilleure scène.

L'électeur de Cologne, grand par sa naissance comme par son état et ses revenus, ne pouvait revenir de l'étonnement que lui causait la magnificence du cardinal. Il est vrai qu'il vivait en souverain. Manuzic, une autre de ses habitations, n'est point aussi grandiose ; c'est un genre plus sauvage, moins embelli, mais très agréable, surtout par ses belles chasses. Il fallut quitter ces résidences enchantées pour retourner à Strasbourg.

On augmenta nos compagnies de dix hommes à la mort de l'empereur Charles VI ; la guerre allait

se déclarer pour disputer cette immense succession : il fallut songer à mon petit équipage. M. de Brou, intendant d'Alsace, avec qui je passais ma vie, avait quatre chevaux de main ; je crus pouvoir le prier de m'en céder un, celui qu'il montait le moins ; c'était lui faire plaisir que de le mettre dans le cas d'être utile. Il dit : *oui*, et le marché fut conclu à quinze louis, prix que le cheval lui avait coûté. Il ne voulut point accepter la somme, et après m'avoir pressé de le prendre comme un prêt, il consentit à ce que je remisse l'argent à son piqueur, qui vint le lendemain chez moi, suivi d'un palefrenier menant le cheval équipé de tout point avec un harnais qui valait à lui seul plus de quinze louis ; je dis au piqueur de le faire emporter ; il me répondit :

« M. de Brou m'a chargé de vous dire que le cheval était vendu avec son harnais, que sans cela il n'y avait point de marché fait. »

J'eus beau insister, il fallut accepter une galanterie aussi noble.

La conduite de M. de Brou fut toujours la même à mon égard ; il avait ordonné au trésorier de l'armée de m'avancer sur son compte tout l'argent dont j'aurais besoin. J'ai été assez heureux pour n'en pas abuser : pénétré de son honnêteté, je me la rappelle avec plaisir. Je lui envoyai de Nuremberg un présent, plus pour lui prouver ma reconnaissance que pour m'acquitter, et n'ai

cessé de lui écrire pendant toute la guerre de Bohême.

Je fus très occupé du reste de mes arrangements : nous étions trois camarades très liés, l'équipage se fit en commun. Mes deux amis étaient trop riches pour des capitaines d'infanterie : l'un avait douze mille francs, l'autre huit mille. Mais la conduite est au-dessus de toutes les richesses ; je le leur ai prouvé souvent dans la suite en les secourant et fournissant à nos besoins communs[1].

Nous avions un haquet attelé de quatre bons chevaux, qui portait nos grosses provisions et nos malles escortées par deux valets montés ; six mulets, un cheval de suite chacun ; un cuisinier monté avec des cantines d'osier, allant toujours au campement pour tenir la soupe prête ; un premier domestique de confiance qui était pourvoyeur, maître d'hôtel... et le reste ; une grande tente où nous couchions tous les trois, une seconde où nous

---

1. « Ma compagnie, écrit à ce moment Valfons à son frère de la Calmette, est faible et vilaine. Il a fallu prendre des précautions pour, au moment de l'augmentation, n'avoir pas dix hommes à faire au lieu de cinq. Pour cela, je me suis adressé à l'état-major qui, pour un objet aussi nécessaire, m'en a avancé. Mais l'argent pris à l'état-major m'a mis en arrière à mon auberge. Il y a dix mois que je n'ai plus de domestique; je suis le seul capitaine dans ce cas-là. Si vous pouviez m'envoyer quelque argent, ce serait un secours bien placé... On ne doute pas ici que M. le Cardinal ne se trouve forcé de faire la guerre. Le roi de Prusse marche avec ses troupes en Silésie, et l'électeur de Bavière complète les siennes. » — A. V. *Correspondance inédite*. Lettre du 15 décembre 1740, datée de Strasbourg.

mangions et où se tenaient nos gens, une troisième qui nous servait de salon, toutes bien doublées, et beaucoup de canonnières de coutil pour nos gens. C'était l'ordinaire et l'équipage les mieux entendus de l'armée. L'intérieur et la dépense, dont j'étais chargé, étaient aussi régulièrement tenus que l'extérieur. Nous vivions très bien. Cependant, j'avais besoin de la guerre pour ma fortune, je le sentais ; mais, quand on est jeune, le plaisir a la préférence. Je menais une vie délicieuse, et il me semblait quitter tous les bonheurs.

Nous passâmes le Rhin au mois d'août 1741 pour aller en Bohême.

CHAPITRE II

La Campagne de Bohême. — Siège de Prague.

1741

Origines de la guerre de Bohême. — M. de Belle-Isle. — Escalade de Prague. — Nomination de M. le maréchal de Broglie. — Mésintelligence des deux maréchaux. — M. de Ségur est obligé de rendre Linz. — Combat de Sahay. — Retraite de M. de Broglie sur Prague. — L'armée française y est assiégée. — Défection de Frédéric, roi de Prusse. — Inactivité de l'armée saxonne. — Investissement des Français à Prague. — Manque d'approvisionnements. — 13 août : blocus complet. — Grande sortie. — Hésitations du maréchal de Broglie. — L'armée du maréchal de Maillebois et celle de l'électeur de Bavière marchent au secours de Prague. — Levée du siège.

Après la mort de l'empereur Charles VI, la grande-duchesse Marie-Thérèse, sa fille aînée et son héritière selon la Pragmatique Sanction, envoya un chambellan à l'électeur de Bavière pour lui demander son amitié et lui offrir ses Etats d'Italie, à la condition qu'il se désisterait de ses prétendues prétentions sur les autres Etats et qu'il

donnerait sa voix pour élire empereur le grand-duc de Toscane, son mari.

L'Electeur était sur le point d'acquiescer à ces offres; mais celles du roi de Prusse lui parurent si brillantes, qu'il aima mieux abandonner toute négociation avec la Cour de Vienne, pour se livrer entièrement à ce prince, qui forma lui-même l'alliance entre les quatre grandes puissances.

M. le maréchal de Belle-Isle, qui s'était chargé de cette importante affaire, dans laquelle la France devait jouer le premier rôle, envoya M. de Mortaigne pour reconnaître les trois différentes routes par lesquelles l'armée auxiliaire du Roi devait se porter en Bohême et régler avec l'Electeur les dispositions nécessaires pour les opérations futures.

Quand le moment où l'Electeur devait agir arriva, les troupes françaises se mirent en marche pour faire valoir ses droits. Il était convenu qu'on se porterait droit en Bohême. La Cour de France changea d'avis et il fut résolu de commencer les opérations en Autriche pour attaquer la Reine au centre de ses Etats et en tirer de fortes contributions.

Ce changement fut contre le bien de nos troupes, qui ne trouvèrent point sur leur marche des magasins établis. Les troupes bavaroises surprirent Passau et se rendirent maître du château. L'Electeur marcha sur Linz avec ses troupes et la première colonne française, commandée par M. le

marquis de Leuville[1]. Après s'y être fait recevoir en qualité d'archiduc, successeur légitime de Charles VI, il se porta à Saint-Pölten, à dix lieues de Vienne. Il y fut joint par le général Schmettau qui, ayant quitté le service de la reine de Hongrie, s'était jeté chez le roi de Prusse.

Ce général persuada à l'Electeur de rester à Saint-Pölten pour donner de la jalousie aux Autrichiens; mais dans le vrai, le roi de Prusse, las d'avoir l'armée du général Nieupert vis-à-vis lui, se servait de Schmettau pour faire faire cette fausse démarche à l'Electeur. Cette ruse lui réussit. L'armée de Nieupert, qui lui avait fait tête jusques à la prise de Neiss, le quitta et marcha sur Prague. Le roi de Prusse, au lieu de le suivre, se mit dans des quartiers de rafraîchissement, époque mémorable qui donna les premiers soupçons du peu de fidélité et de bonne foi de ce prince.

L'électeur de Bavière, résolu à se mettre en possession de la Bohême pour annuler la voix de ce royaume dans la Diète, s'occupa uniquement de la prise de Prague. M. de Gassion, lieutenant général qui conduisait la colonne française de gauche, passant par Amberg, marcha pour investir

1. Louis-Thomas du Bois de Fienne, marquis de Givry, puis de Leuville, d'une famille du pays chartrain, né le 24 septembre 1668. Il fut lieutenant général, grand bailli de Touraine et gouverneur de Charlemont. Il tomba malade au cours de cette campagne et mourut le 3 avril 1742, sous les murs d'Egra.

cette ville, en même temps que les troupes saxonnes, sous les ordres du comte Ruttowsky, remontaient l'Elbe pour s'y rendre. Cette manœuvre se fit contre le projet et l'idée de M. de Belle-Isle, dont le dessein était toujours de retenir tous les Français en Autriche, et de laisser le soin de s'emparer de Prague aux seuls Saxons, dont le nombre était de vingt-deux mille, plus que suffisant pour cette besogne.

L'Electeur quitta Saint-Pölten et marcha sur Prague par Freistatt, escorté du corps des carabiniers de la brigade du Roi et de la Reine-cavalerie et du régiment de Beauce. Il se crut en grand danger à Piseck par la marche du prince Lobkowitz, qui remontait la Moldau. L'Electeur envoya des ordres très pressants à M. de Gassion de venir le joindre pour le renforcer. Celui-ci, qui sentait l'impossibilité d'arriver à temps, s'en excusa et continua sa route sur Prague. L'Electeur, malgré ses frayeurs, poursuivit sa route sans trouver les ennemis et arriva heureusement à Horselitz, à trois lieues de Prague où il trouva M. de Gassion avec les troupes françaises.

La première division de notre armée s'était repliée de Saint-Pölten : une partie, sous les ordres de M. de Ségur, resta à Linz; l'autre, commandée par M. de Leuville, occupa Budweis.

Les choses en cet état, la communication de Bohême en Autriche était bien établie. Mais il

était question de se rendre maître de Prague sans perdre un moment, l'armée de la Reine marchant à tire-d'aile pour secourir cette place. La ville fut investie le 21 novembre 1741. La droite de l'armée de France était appuyée vers la Moldau, au village de Strasnitz, et la gauche au parc appelé de l'Etoile. L'armée saxonne était à la gauche des Français, un peu plus éloignée de la ville. Toutes les troupes étaient campées sur les hauteurs. On aurait pu croire que les deux armées réunies suffiraient pour investir la place de tous côtés. Mais sa trop grande étendue ne le permit pas, et le côté de la rive droite de la Moldau resta libre aux ennemis qui étaient les maîtres, en arrivant, d'y jeter le secours qu'ils auraient jugé à propos. La prise de Prague était une opération aussi pressée que difficile. Il n'y avait point de gros canons.

Les ennemis marchaient avec tant de vivacité qu'ils n'étaient plus éloignés de la ville que de trois marches, ce qui décida l'Electeur à tenir chez lui un conseil de guerre, composé de M. de Gassion, du comte Ruttowsky et du chevalier de Belle-Isle qui avait devancé son frère à l'armée, le maréchal étant resté malade à Dresde.

Après bien des discussions, on résolut de tenter l'escalade : ce fut le chevalier de Belle-Isle qui y détermina l'Electeur, appuyé du général saxon, qui répondit des suites; l'escalade eut lieu dans la nuit du 25 au 26 novembre.

La ville fut emportée. L'entrée des deux nations s'y fit avec la plus exacte discipline ; personne ne songea à jouir du droit de conquête. On ne s'occupa qu'à la disposition des troupes pour la sûreté de la place[1].

Aussitôt que l'Electeur eût appris cet heureux événement, il alla en rendre grâce à Notre-Dame des Victoires, et de là se rendit à Prague où il entendit le *Te Deum* dans la cathédrale ; il visita les attaques et retourna au camp, dont il ne revint que le lendemain 27 novembre, pour s'établir dans le château. Il ne fut proclamé roi de Bohême que le 15 décembre 1741.

L'Electeur, avant d'être maître de Prague, avait craint que l'armée du Grand-Duc ne lui tombât sur le corps, et avait ordonné à MM. de Törring et de Leuville de venir le joindre. Ils abandonnèrent Thein et Budweis, et apprirent l'escalade. M. de Leuville arriva avec les Français le 27 novembre à Konigsæk, à deux lieues de Prague. Il y eut beaucoup d'embarras pour le partage des prisonniers et des quartiers : aussi envoya-t-on une

---

1. L'exacte discipline observée par les troupes à l'escalade de Prague frappa beaucoup les contemporains, et on en trouve la trace dans les mémoires militaires de l'époque : « Ce qui est incroyable, écrivait M. de Mirepoix, c'est que nous ayons pu, dans ces conditions, contenir le soldat et empêcher le désordre. Il n'y a pas eu une seule maison de pillée. » (*Détail de la prise de Prague*, par M. de Mirepoix; cité par M. Albert Duruy, dans son livre : *L'Armée royale en* 1789.)

partie des troupes cantonner dans les environs de la ville.

L'armée de la Reine, qui s'était arrêtée sur la Sazawa, marcha sur la haute Moldau. M. le comte de Saxe fut détaché avec six mille hommes pour l'observer et tomber, s'il était possible, sur l'arrière-garde; mais il ne put l'atteindre. On fit marcher tous les Saxons et quelques Français commandés par M. de Polastron en Moravie; en même temps, M. d'Aubigné, avec les brigades de Piémont et d'Anjou et neuf escadrons de cavalerie, alla occuper Budweis; mais l'ennemi ne prit pas le change, hâta sa marche et arriva à Tabor et Budweis avant nous. Nos troupes et les Bavarois se replièrent le 25 décembre derrière la Wottawa, et prirent poste, la droite à Strakowitz, et la gauche à Piseck.

M. le maréchal de Belle-Isle, tombé malade à Leipsick, au cours de ses voyages, se crut obligé d'écrire à la Cour pour qu'on envoyât un maréchal de France se mettre à la tête des troupes, n'étant point en état de s'en charger lui-même; il écrivit une seconde lettre pour renouveler sa demande. Ce fut ce qui occasionna le départ de Strasbourg de M. le maréchal de Broglie et son arrivée à Piseck. En arrivant, il tint conseil de guerre, et, sur ce qu'il apprit de la marche de l'armée du Grand-Duc, il expédia des ordres à toutes les troupes de le rejoindre à Piseck, ce qu'elles exécutèrent par une marche de nuit. Le matin du 28 décembre, M. le

maréchal rangea lui-même son armée en bataille. A dix heures, on entrevit celle du Grand-Duc qui se forma et fut en bataille à midi. Les deux armées restèrent toute la journée en présence, n'ayant que Piseck et la petite rivière de la Wottawa entre deux. Le soir, un détachement des ennemis, commandé par un lieutenant-colonel, attaqua la porte appelée de Budweis : il fut repoussé et perdit une trentaine d'hommes et son commandant. Les soldats français, qui étaient à l'entour du feu et au bivouac, ne quittèrent point leur place et y eurent une tranquillité qui fait honneur à la nation.

Nos troupes restèrent au bivouac depuis le 27 décembre jusques au 6 janvier 1742. Les officiers sans tente et les soldats ne pouvant dormir dans leurs canonnières[1] à cause du froid excessif, une fatigue aussi vive occasionna de cruelles maladies qui firent périr la moitié de l'armée. Dans le courant de l'hiver, elle occupa Piseck, Kestrau, Stierna, Strakowitz, Vollin et Vinterberg ; la cavalerie était sur les derrières.

Le 24 janvier de l'année 1742, M. de Ségur, qui s'était laissé investir dans Linz, fut obligé de se rendre avec près de dix mille hommes qui capitulèrent à la condition de ne porter d'un an les armes

1. Espèce de tentes composées de deux toiles formant toiture, mais dépourvues de parois ; elles n'abritaient pas sur les côtés et, par conséquent, offraient une protection très insuffisante contre les intempéries.

contre la reine de Hongrie. Cette faute mit le comble à nos malheurs. Si M. de Ségur avait abandonné Linz et s'était retiré derrière Passau, derrière Linz, tout était réparé, et nos affaires auraient pu prendre une tournure avantageuse. Mais cette faute donna lieu à la faiblesse de l'officier bavarois qui commandait le château de Passau et le rendit[1]. M. de Törring fit une grande faute de ne point y mettre un officier sûr et en état de défendre un poste d'une aussi grande importance. Ce général se fit battre près de Schwending avec quelques troupes qu'il avait ramassées. Ce fut pour lors que toute la Bavière fut inondée d'Autrichiens qui en tirèrent des contributions énormes après s'être emparé de Munich, dont l'Electeur n'était sorti que peu de temps auparavant.

Le roi de Prusse avait mis ses troupes en quartiers d'hiver en Silésie et s'était rendu à Berlin où il apprit le mauvais tour que prenaient nos affaires. Il partit sur-le-champ et, quoiqu'au milieu de l'hiver, vint se mettre à la tête de son armée qu'il mena en Moravie, d'où il s'occupa uniquement à tirer des contributions énormes; après quoi il abandonna la Moravie et se retira sur le

---

1. M. de Ségur voulait abandonner Linz et se replier sur Scharding. Ce fut l'électeur de Bavière qui s'obstina à conserver cette ville et doit porter la responsabilité de ce que Valfons appelle, avec raison, une faute. Cf. général Pajol : *Histoire des guerres sous Louis XV*, t. II, p. 163 et 164.

haut Elbe, où il avait fait assembler des magasins.

Les Saxons étaient partis auparavant, ne pouvant subsister dans les quartiers que le roi de Prusse leur avait assignés, et qui avaient été entièrement mangés. Les Saxons y perdirent beaucoup de monde de misère et de maladie, et vinrent cantonner dans le cercle de Leitmeritz où M. de Séchelles avait fait assembler sept cent mille rations de foin et d'avoine, qu'ils ne voulurent jamais rendre.

Enfin, le 24 janvier 1742, l'électeur de Bavière fut élu roi des Romains et couronné empereur le 12 février suivant, sous le nom de Charles VII. Tout semblait nous promettre un meilleur succès et chacun s'attendait à voir réparer toutes les fautes de la campagne précédente.

M. le maréchal de Broglie fit entreprendre par M. le comte de Saxe le siège d'Egra, qui se rendit le 18 avril, après onze jours de tranchée[1].

Combat de Sahay. — L'armée se mit en marche à la fin de mai, l'avant-garde composée de hussards, de compagnies franches à cheval, de cinq cents carabiniers et trois cents dragons soutenus par trente-neuf compagnies de grenadiers.

---

1. M. de Valfons y assistait et a laissé un journal de ce siège, que nous n'avons pas cru devoir reproduire à cause de son extrême sécheresse.

La marche se fit d'abord avec beaucoup d'ordre jusques aux étangs de Sahay. Nos dragons chassèrent d'abord les hussards de la Reine, qui occupaient les chaussées. Les paysans assurèrent que les ennemis s'étaient retirés et avaient repassé la Moldau. On les crut; nos dragons et carabiniers s'avancèrent avec assurance à la gauche du village de Sahay. Dans le temps que le reste de la cavalerie avait été faire un grand tour à droite pour tourner les marais, l'infanterie défila sur la chaussée au milieu de l'étang de Sahay. Le régiment de Navarre, qui tenait la tête, s'aperçut qu'un grand nombre de pandours occupait le village ; il y marcha et, malgré un feu terrible, les en délogea. Sans les avertissements de M. de Belle-Isle, M. le maréchal de Broglie, qui croyait Sahay inoccupé, y serait entré sans escorte et aurait été passé par les armes.

Cependant, nos carabiniers et dragons virent sortir du bois trois régiments de cuirassiers autrichiens; ils ne leur donnèrent pas le temps de se former et les chargèrent au grand trot, les obligeant à rentrer dans le bois où ils étaient soutenus de leur infanterie avec du canon.

L'infanterie marchait toujours et se formait en arrivant vis-à-vis le bois. On se canonna jusques à neuf heures du soir. L'armée française coucha en bataille. Les ennemis firent beaucoup de feu et profitèrent de la nuit pour se retirer. Ce n'était

que l'arrière-garde de l'armée du prince Lobkowitz, au nombre de deux mille chevaux et autant de grenadiers qui, surpris par nous, firent volte-face et la plus belle et la plus sage de toutes les manœuvres. Le prince commandait en personne. Le 27, notre armée se porta sur la Moldau.

M. de Belle-Isle aurait voulu profiter du petit avantage remporté sur le prince Lobkowitz pour l'attaquer et prendre Budweis, ou bien, ce qui lui paraissait plus nécessaire, retourner à Piseck pour y attendre les renforts arrivant de France. Il ne fut point écouté et partit pour se rendre à Dresde et auprès du roi de Prusse.

Notre armée resta dans la même position; M. d'Aubigné fut détaché à Cheim avec les brigades de la Marine et du Royal-Allemand; M. de Boufflers, à Crumean, avec la brigade de Navarre et trois régiments de dragons. Le prince Charles, voyant le roi de Prusse toujours immobile à Kuttenberg, marcha sur Cheim, où il arriva le 4 juin, sans que M. d'Aubigné en fût informé. Les ennemis parurent le 5, à la pointe du jour, vis-à-vis Cheim; les régiments de la Marine et de Nice furent obligés d'abandonner leur camp tendu et tous leurs équipages. Nice fut un peu maltraité; mais la bonne contenance de la Marine contint les ennemis. La brigade du Royal-Allemand ne fit sa retraite qu'avec beaucoup de peine. Les hussards passèrent à gué la Moldau, prirent beau-

coup d'équipages et firent prisonnier M. de Villemeur, maréchal de camp.

On apprit cette nouvelle à midi, au camp devant Budweis. M. de Broglie fit aussitôt replier notre armée sur Sahay; mais, au sortir du village de Frauenberg, les troupes légères hongroises à pied et à cheval chargèrent vivement notre arrière-garde et y mirent de la confusion. Les carabiniers firent dans cette occasion une habile manœuvre; se voyant un peu en désordre, ils se jetèrent dans une futaie qui était à leur droite, s'y reformèrent et en ressortirent le sabre haut, chargeant les ennemis avec vivacité, les poussant à plus de trois cents pas, où ils les continrent à coups de carabine.

Les brigades de la Marine et du Royal-Allemand nous rejoignirent sur les cinq heures du soir. Nous marchâmes toute la nuit et nous arrivâmes le 6 à Vodian. Nous fûmes suivis par l'armée du prince Charles, forte de trente à quarante mille hommes, qui y parut à midi. M. de la Fare, lieutenant général, fut chargé de défendre le passage du pont de Vodian avec deux brigades et les compagnies de grenadiers.

On avait ordonné aux équipages de l'armée et du quartier général de charger (les bagages); ils se mirent en marche à deux heures pour Piseck. On en vint rendre compte à M. le maréchal de Broglie qui, s'apercevant qu'ils pouvaient être coupés par Cheim, ordonna à M. de Champigny,

major général, de les envoyer arrêter au pont. Celui-ci ne trouva personne sous sa main qui en sût le chemin. Ce retardement donna le temps aux hussards ennemis de tomber sur les équipages; peu se sauvèrent. La caisse militaire et la cassette de M. de Broglie furent prises. Le reste arriva dans le plus grand désordre à Piseck.

Nous y campâmes le 7 et le 8, sur la nouvelle que l'armée du prince Charles avait tourné la passe de Piseck; nous abandonnâmes cette ville pour venir camper à Psibrau. Toute l'infanterie fit treize lieues en vingt-six heures pour fuir une armée qui ne la suivait pas, le prince Charles ayant campé les 8, 9 et 10 juin sur les hauteurs de Stierna.

Notre retraite se faisait dans le plus affreux désordre. Nos magasins et les malades de Piseck furent abandonnés sous la garde de quatre cents hommes et d'un commandant de bataillon qui furent enlevés deux heures après notre départ. Le magasin de Vodian et de petits détachements laissés à Stierna et à Strakowitz, sans savoir pourquoi, eurent le même sort.

Les équipages se sauvèrent à Egra; la cavalerie, qui avant l'affaire de Sahay était restée dans les quartiers, eut le temps de se retirer. Sept bataillons de milice, qui étaient à Pilsen, eurent aussi celui d'arriver à Prague sous les ordres du comte Danois; les huit autres allèrent à Egra.

Le 11 juin, nous vînmes camper à Beraun, où on donna les magasins au pillage, de crainte que l'ennemi n'en profitât. On aurait cependant eu le temps d'en faire transporter la plus grande partie à Prague.

Notre armée séjourna à Beraun le 12; elle en partit le 13, à deux heures du matin, pour Prague, où elle arriva le même jour.

Jamais on n'a pu comprendre ce qui engagea M. le maréchal de Broglie à quitter Beraun avec tant de précipitation, après avoir assuré à M. de Séchelles qu'il lui donnait cinq à six jours pour évacuer les magasins. Nous fuyions devant quelques centaines de hussards. A la vérité, la rivière de Beraun est guéable en beaucoup d'endroits; mais encore aurait-il fallu que l'armée ennemie l'eût passée en défilant devant nous. Rien n'était plus simple que d'y rester au moins quelques jours, d'autant plus que M. de Belle-Isle avait engagé le roi de Pologne à faire passer quelques régiments de cavalerie de son armée, alors à portée de nous, dans le cercle de Saatz, pour venir nous joindre à Strakowitz et même à Beraun. Mais ces troupes rentrèrent dans leur pays lorsqu'elles apprirent que nous avions fui sous Prague.

L'armée arrivée près de Prague, on fut fort indécis sur le camp que l'on prendrait. M. le maréchal de Broglie avait chargé M. de Thiers, maréchal général des logis de l'armée, de marquer son camp

du côté de la rive droite de la Moldau. Il alla reconnaître toutes les hauteurs de ce côté-là et n'y trouva aucun emplacement convenable. On se décida enfin à placer l'armée dans un bassin que forme la rivière, la droite appuyée à la rivière, la gauche à un jardin assez fort, mais dominé de partout. La ville se trouvait derrière l'armée.

M. de Belle-Isle revint de Dresde le 14 et alla visiter avec M. de Broglie la position de l'armée, qu'il trouva très défectueuse ; mais les deux maréchaux ne purent s'entendre.

On espérait du reste n'être pas longtemps dans cette situation et on se flattait d'un prompt secours de la part du roi de Prusse et de l'armée saxonne ; mais on ne fut malheureusement que trop tôt désabusé. On apprit, le 18 juin, que le roi de Prusse avait signé le 14 de ce mois sa paix particulière avec la reine de Hongrie et que ce prince avait abandonné ses alliés au moment qu'ils avaient le plus besoin de lui. Tout fut sacrifié à ses intérêts particuliers et par sa crainte que les Français continuant des manœuvres aussi désavantageuses, il ne se trouvât toutes les forces de la Reine sur les bras et ne reperdît la Silésie.

Les Saxons, de leur côté, restèrent dans l'inaction dans le cercle de Saatz, et parurent chancelants sur le parti qu'ils avaient à prendre, d'autant que leurs Etats étaient menacés d'une invasion des troupes hongroises. Ils quittèrent la Bohême quel-

MÉMOIRES SUR LE XVIII[e] SIÈCLE

SOUVENIRS

DU

MARQUIS DE VALFONS

VICOMTE DE SEBOURG

COMTE DE BLANDÈQUES, BARON D'HELESMES
LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI
Commandeur de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur du fort de l'Écluse.

1710-1786

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

M. LE MARQUIS DE VALFONS

Revus et précédés d'une Notice

PAR M. GEORGES MAURIN

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100
Place Beauvau.

que temps après et on parla d'un traité de neutralité qu'ils avaient signé avec la Cour de Vienne. M. le maréchal de Broglie était destiné pour commander l'armée de Bavière, mais la Cour décida qu'il continuerait à avoir le commandement de l'armée où il se trouvait et que M. de Belle-Isle y servirait en second.

Les ennemis n'avaient pas marché si promptement que M. le maréchal l'avait cru ; ils ne vinrent camper à Beraun que le 20 juin.

M. le maréchal de Belle-Isle avait proposé de se porter sur Horselitz, où la situation du pays est si avantageuse qu'on pouvait y arrêter les ennemis en cas qu'ils eussent voulu pénétrer pour investir Prague. Ce projet ne fut pas plus écouté qu'un autre, infiniment judicieux, qui consistait à renvoyer toute la cavalerie à Egra et à la joindre à douze cents dragons et aux sept bataillons de milice qui y étaient restés, pour former un corps de dix à douze mille hommes capable de raffermir les Saxons dans notre alliance. M. de Belle-Isle se chargeait de la défense de Prague avec l'infanterie seule, qui y avait de quoi vivre pour un an. M. de Broglie rejeta bien loin cette proposition.

Les deux maréchaux ne s'entendaient pas plus sur la disposition de notre armée autour de la ville. M. de Belle-Isle aurait voulu occuper les hauteurs pour en tenir les ennemis éloignés et faire de gros détachements pour fourrager au

loin. M. de Broglie ne pouvait revenir de la bonne opinion qu'il avait de la bonne position de son camp. Cependant, quand les ennemis se furent rapprochés de Prague et eurent campé le 24 juin entre Kœnigsaal et la ville, il résolut de faire quelques changements à son camp. Mais ils furent insuffisants pour guérir le mal, car, au lieu d'occuper les hauteurs, il se borna à les faire occuper par des postes, qui n'étaient ni fortifiés, ni assez considérables.

Cependant, M. de Belle-Isle, qui s'était chargé de la ville, travailla à la mettre en défense contre les ennemis et contre les habitants eux-mêmes; en quelques jours, il débrouilla le chaos qu'il y avait dans cette place immense et défectueuse; il établit des communications faciles, et bientôt chaque partie se trouva en sûreté et à l'abri de l'insulte extérieure.

On reçut de la Cour l'ordre de proposer aux ministres de la Reine de négocier sur la base que les Français évacueraient Prague et toute la Bohême, moyennant quoi la Reine en ferait autant à l'égard de la Bavière. On convint d'une conférence qui se tint, le 2 juillet, dans une maison située entre les deux armées. M. de Belle-Isle y traita avec M. de Kœnigseck, mais le Grand-Duc, trompé par l'opinion que toute l'armée française ne montait pas à seize mille hommes, dont une partie malade et l'autre découragée, fit faire des

conditions si dures, qu'après le retour d'un courrier envoyé à Versailles, toute négociation cessant, l'on ne songea plus qu'à défendre Prague, que les ennemis se promettaient de prendre de vive force.

Ils firent passer de l'autre côté de la Moldau un corps de troupe commandé par M. de Bathiany, composé de quelques régiments de hussards de la noblesse et de la milice hongroise. Ces corps se répandirent de tous côtés pour masquer Prague, de telle sorte qu'à partir du 8 juillet il n'y eut plus moyen de faire passer aucun courrier.

M. de Bathiany aventura singulièrement son camp en le posant, depuis le 30 juillet jusques au 9 août, près du Ruherat, où l'on pouvait aller facilement à lui. M. le maréchal de Belle-Isle proposa d'en saisir le moment. L'entreprise était sûre; la grande armée, malgré ses ponts, ne pouvait lui donner aucun secours. Mais M. le maréchal de Broglie ne goûta point ce projet. M. de Bathiany reconnut sa mauvaise position, la changea et mit un ravin impraticable devant lui.

Le Grand-Duc attendait sa grosse artillerie, pour le transport de laquelle toute la noblesse d'Autriche avait fourni les chevaux d'équipage. L'armée de France continua ses travaux à l'intérieur et à l'extérieur de la place. Chaque nuit, on envoyait, outre les patrouilles, de petits détachements qui souvent escarmouchaient avec les pandours.

M. le maréchal de Broglie, qui ne devait point être attendu sous Prague, n'y trouva aucun magasin. Comme les opérations devaient se faire sur le Danube, on avait porté toutes les attentions et les approvisionnements de ce côté-là. Tout ce qui était dans les cercles de Pilsen avait été pillé ou abandonné aux ennemis. Il restait encore des dépôts considérables, du côté de Lobkowitz, confiés à la garde des Saxons qui, d'un moment à l'autre, pouvaient se retirer. M. de Séchelles proposa d'en faire venir une partie à Prague, d'en renvoyer à Dresde et de faire transporter le reste à Egra. M. le maréchal dit qu'il serait toujours à temps. Les Saxons partirent; les magasins furent pris par les ennemis et servirent à leur subsistance pendant le siège.

Le 26 juillet, l'ennemi s'approcha et vint camper près du parc nommé de l'Etoile. Le Grand-Duc nous resserra de tous les côtés par de petits camps et des postes détachés. M. de Broglie, qui n'avait jamais voulu déférer au sentiment de M. de Belle-Isle, fit retirer les carabiniers et les hussards qui couvraient la gauche de notre camp, ce qui avait un air de timidité. Il tint notre cavalerie en bataille dans le coude que forme la Moldau et elle y resta depuis midi jusques à la nuit. Les ennemis avaient poussé une tête presque sur nos grand'-gardes.

L'article du fourrage devint aussi nécessaire que

difficile et commença à inquiéter M. de Broglie. Il n'y avait de débouché que par des défilés occupés par les Autrichiens. Le maréchal résolut de se porter en personne sur les hauteurs, au delà de Troja, pour voir s'il n'y avait pas moyen de fourrager, ce qui eut lieu le 29 juillet. Il fit défiler, à deux heures après minuit, trois mille hommes d'infanterie par un pont construit près de Troja et les posta sur le haut du débouché, à droite et à gauche, pour occuper les ravins et les vignes. Il se mit lui-même à la tête des carabiniers et de quatre brigades de cavalerie. Notre avant-garde, composée de cent cinquante hussards, culbuta les postes ennemis et leur fit vingt-cinq prisonniers. M. le maréchal marcha avec confiance et porta sa cavalerie entre deux bois, laissant pourtant à sa gauche un espace qu'elle ne pouvait remplir. Les ennemis s'aperçurent de cette faute et s'emparèrent d'un des côtés du bois. On s'aperçut même qu'une troupe de hussards ennemis s'était glissée entre le bois et la gauche de notre cavalerie, par le vide dont j'ai parlé, et s'apprêtait à nous charger par derrière. Pour les contenir et les chasser, on fit faire volte-face au dernier escadron, mouvement que les autres cavaliers prirent pour un ordre de retraite, et firent sur-le-champ demi-tour à droite, sans commandement. Le régiment de Clermont et quelques autres tinrent ferme, ce qui rétablit un peu le désordre et donna le temps à M. de

Broglie de se porter sur une hauteur où il resta quelque temps en bataille. Il s'aperçut trop tard qu'il était impossible de fourrager et prit le parti de se retirer. Il ordonna à la cavalerie de faire volte-face. Chargée vivement par les hussards en exécutant ce mouvement, elle prit le trot jusques aux deux bois, d'où il sortit un feu assez vif qui la mit au galop, jusqu'à ce qu'elle fût sous la protection de notre infanterie. Nous eûmes environ cent cinquante hommes tués ou blessés, parmi lesquels trente-cinq officiers.

M. le maréchal fut convaincu par lui-même de l'impossibilité de tenter un fourrage général. Il n'y avait presque pas de fourrages dans Prague. Les chevaux se nourrirent pendant quelques jours de feuilles, d'un peu de paille hachée et d'avoine, qu'on distribua en magasin. On fourragea à pied tant que l'on put, sous la protection du canon de la place et en se battant contre les ennemis qui se présentaient partout. Les dragons et cavaliers sortaient du camp, à pied, sans ordre et sans officiers; ils chargeaient sur le dos de gros ballots de fourrage, à la faveur des coups de fusil que tiraient leurs camarades. Tout cela palliait le mal et ne le guérissait pas.

Le 1er août, il y eut un conseil chez M. le maréchal, auquel assistèrent, outre M. de Belle-Isle, l'archevêque et les principaux magistrats. On y drit des arrangements, en conséquence desquels il

fut publié, le lendemain, que tous les bourgeois de Prague eussent à renvoyer hors de la ville leurs chevaux, et ce, en deux fois vingt-quatre heures, sous peine de 500 florins d'amende par chaque cheval. L'ordre fut exécuté et plusieurs familles des plus notables sortirent de la ville. Ce fut pour lors que Prague sentit tous ses malheurs; les plaintes et les gémissements se firent entendre; tous avaient l'air consterné. Ils le furent bien davantage en apprenant que le Grand-Duc ne voulait recevoir ni hommes, ni chevaux, qui furent obligés de passer la nuit entre les deux armées.

Prague était si peu pourvu, que le matin la livre de lard se vendait 40 sols, et que le soir elle valait 4 livres. On commença à distribuer de la viande de cheval. Les malades de l'hôpital n'eurent plus que moitié bœuf et moitié cheval pour leur bouillon; des poules médiocres se vendaient 5 livres la paire.

La dureté du Grand-Duc fit voir une chose unique. On donnait un beau cheval pour 50 sols et une paire de poulets en coûtait 100. On fit visiter toutes les maisons dans le but de prendre tout le fourrage pour conserver au moins quatre chevaux par compagnie, pendant que les autres serviraient à nourrir le soldat et le cavalier. On continua donc à en tuer journellement; il y eut d'abord quelque dégoût que la faim fit bientôt disparaître.

Les ennemis firent attaquer plusieurs de nos

postes par leurs pandours, et tous les jours étaient marqués par de nouvelles escarmouches. L'action la plus vive de cette espèce fut le 7 d'août, contre nombre de volontaires français de tous les corps. Elle se passa à notre avantage.

Le même jour, ils firent encore un mouvement à leur grande armée, dont ils étendirent la gauche entre la ville et un ravin appelé de la Schaswa ; ils firent devant leur camp un retranchement considérable ; le reste se trouvait naturellement fortifié par des murs de jardin qui en coupaient toutes les avenues. Ils travaillèrent à une batterie de canons sur une hauteur, à leur gauche, pour battre nos gardes avancées et deux de nos postes, appelés, l'un : des deux cents chevaux, et l'autre : de Piémont. Leur dessein était de nous obliger à les abandonner, non pas en les attaquant, parce que cette opération était trop difficile pour eux, mais en les écrasant de bombes et de canons. Ils le pouvaient facilement, occupant toutes les hauteurs de ce côté, et toutes leurs batteries étant retranchées comme je l'ai dit et soutenues par tout leur camp.

Ils firent aussi une autre batterie à leur droite, à un endroit nommé le Vieux-Retranchement, et dont ils s'emparèrent le 11. Ce vieux retranchement avait été fait pour couvrir la partie de la ville appelée le Laurensberg et défendre les approches de la place, qui était entièrement plongée de ce côté-là. Le temps avait dégradé cette fortifica-

tion et nous négligeâmes mal à propos d'en faire usage. Les ennemis s'en emparèrent et commencèrent à y remuer de la terre.

Les deux batteries furent bientôt en état et firent pendant quelques jours un grand feu, tant sur nos deux postes que sur le Laurensberg : mais nous ne fûmes obligés de les abandonner que dans la nuit du 15 au 16.

Le 13 août, on apprit par un espion que le roi de France faisait marcher l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres de M. de Maillebois, au secours de Prague. Cette nouvelle répandit une joie universelle dans toute notre armée. M. de Belle-Isle proposa d'en profiter en attaquant les batteries et les retranchements des assiégeants. M. de Broglie n'y voulut point consentir. Mais, comme les ennemis faisaient un feu continuel sur la ville et le camp avec dix batteries différentes, il fit rentrer toute l'armée dans la ville. Avant de nous retirer, nous fîmes sauter tous nos postes et toutes les maisons qui auraient pu être utiles à l'ennemi, et nous arrachâmes toutes les palissades de notre camp.

Pour lors, nous fûmes totalement enfermés dans la place et nous ne doutâmes plus que les ennemis ne voulussent nous assiéger dans toutes les formes. Nous ne fûmes pas longtemps à découvrir leur plan d'attaque. Car le 16 août, s'étant emparé de la hauteur appelée la Maison-Rouge, ils y ouvrirent la tranchée et dans la nuit établirent

une parallèle de trois cents toises devant le front de la place, appelé la porte Sainte-Marguerite, ayant leur gauche à la Maison-Rouge et la droite au vieux retranchement.

Le 19 août, à la pointe du jour, on fit la grande sortie. Elle fut extrêmement vive et tout à notre avantage. Les ennemis y eurent beaucoup de monde tué ou blessé. On leur fit trois cent dix prisonniers et trente-quatre officiers; on encloua onze canons, on brisa sept mortiers. Les grenadiers de Piémont prirent et ramenèrent deux pièces de canon et un drapeau. Les autres régiments en prirent quatre.

M. le maréchal de Belle-Isle aurait souhaité que, sans donner le temps aux ennemis de se reconnaître, on fût sorti le lendemain sur eux et en grande force. Mais M. de Broglie s'y opposa. Cependant, le 22 au matin, il vint trouver M. de Belle-Isle pour lui faire part des ordres qu'il avait donnés pour une grande sortie : elle fut annoncée à onze heures du matin et ne se fit qu'à quatre heures du soir. L'affaire fut sanglante. Les assiégeants prévenus avaient eu le temps de s'y préparer et de renforcer leurs tranchées et tous leurs postes. Malgré ces précautions, la valeur de nos troupes les fit pénétrer partout. Les ennemis plièrent et prirent la fuite. Mais leurs troupes de soutien marchèrent avec vivacité. L'ardeur des Français les avait portés trop avant et en désordre. Notre

retraite s'en ressentit ; nous perdîmes neuf cents hommes tués ou blessés, dont cent six officiers ; entre autres, MM. le marquis de Tessé, de Vermont et de Molac y perdirent la vie. Les ennemis y furent aussi très maltraités : nos soldats ayant fait peu de quartiers, ne ramenèrent que deux cent quatre prisonniers, dont quatorze officiers. On leur prit aussi deux drapeaux et on encloua l'artillerie qui se trouva dans la tranchée.

Il y eut le lendemain une petite trêve de deux jours pour retirer les blessés et enterrer les morts. Après quoi le feu de la place continua, celui des ennemis fut très médiocre. On recommença les petites sorties de nuit, qui réussissaient toutes.

Le 25, M. le maréchal se décida enfin à faire sortir son infanterie des fossés et à la faire camper sur les remparts. Outre le mauvais air et l'humidité, il y avait à craindre que les ennemis ne l'eussent attaquée en jetant des feux d'artifices sur les tentes entassées les unes contre les autres, ce qui aurait mis un désordre affreux et empêché le soldat de se former. Pendant ce trouble, on aurait essuyé le feu des ennemis, maîtres du chemin couvert, où l'on ne pouvait monter que très difficilement. Il n'y avait aucune protection à attendre du rempart, qui n'était point gardé. Le même jour, on défendit de sonner les cloches, même celles des horloges. On avait soupçonné les moines, et avec

raison, de donner par leur moyen des signaux aux assiégeants.

On ne pouvait trop prendre de précautions contre les habitants de Prague ; on visita de nouveau leurs maisons pour achever de les désarmer. M. de Broglie ne voulut point croire M. de Belle-Isle, qui lui proposait de procéder à cette visite avec ordre et de faire des amas d'armes étiquetés dans un magasin. Chaque officier visita dans son quartier, s'emparant des plus belles armes que plusieurs vendirent. Beaucoup en eurent par un ordre exprès de M. de Broglie, ce qui indisposa beaucoup la noblesse de Prague, jalouse de ses privilèges, auxquels l'Empereur lui-même, à la prise de cette ville, n'avait pas osé toucher.

M. de Belle-Isle se rendit le 31 à une seconde conférence proposée par M. de Kœnigseck, qui lui offrit des conditions plus avantageuses que celles si hautainement repoussées auparavant par le Grand-Duc. M. de Belle-Isle refusa à son tour. Le feu n'avait pas discontinué.

Il se répandait de temps en temps des bruits sur l'envie que les ennemis avaient de tenter une escalade générale, pendant qu'ils nous occuperaient du côté de la grande attaque, près de la porte Sainte-Marguerite. Mais toutes les précautions étaient prises pour leur en ôter l'envie et s'opposer à toute espèce de surprise.

Le 3 septembre, les assiégeants démasquèrent

de nouvelles batteries ; leur feu d'artillerie devint plus vif qu'il n'avait été auparavant. Ils commencèrent dans la nuit une seconde parallèle et la mirent en communication avec la première. Mais des sorties dirigées par M. de Mortaigne retardèrent leur travail et leur firent perdre beaucoup de monde.

Nous eûmes encore une alerte le 8, sur l'avis que les ennemis avaient formé le dessein de tenter encore quelque nouvelle attaque. On plaça vis-à-vis la brèche des madriers pour détourner les ricochets ; on mit aussi des blindages dans le dedans de la place pour être à couvert des bombes dont les ennemis jetaient une quantité étonnante.

Le 11, le feu des ennemis parut diminuer. On apprit ce jour-là par Dresde que l'armée de Maillebois se joignait le même jour à celle de Bavière, à Amberg, pour marcher droit au secours de Prague. On crut remarquer que les assiégeants arrachaient les palissades de la grande redoute à la droite de leur tranchée. Une sortie que nous fîmes pendant la nuit ne rencontra presque personne.

Le lendemain, leur canon tira sans aucune direction, plus pour faire du bruit qu'aucun effet. Le soir, on n'entendit plus rien.

Pendant cette nuit, ils mirent le feu à tous leurs camps et à quantité de maisons, ce qui fit le spectacle d'un incendie général à une lieue à la ronde ;

on fit sortir des travailleurs pour combler leurs ouvrages.

Enfin, dans la nuit et dans la matinée du 14, ils se replièrent sur leur centre et se mirent en marche, laissant en bataille jusques au soir une très grosse arrière-garde, composée de cavalerie, d'infanterie et de hussards, qui n'empêcha pas de démolir leur tranchée par nos travailleurs, soutenus de trente et une compagnies de grenadiers.

Telle fut la fin du siège de Prague. Il faut rendre justice à M. de Belle-Isle; l'armée française lui doit la défense de Prague et son salut. Des soins infatigables, une fermeté qui donnait de l'audace aux troupes, des dispositions toujours judicieuses, et, ce qui fit notre plus grand bonheur, M. le maréchal de Broglie s'en rapporta à lui pendant le siège et le laissa agir avec moins d'opposition. Aussi paraissait-il assez rarement aux ouvrages attaqués, au lieu que M. de Belle-Isle s'y rendait régulièrement deux fois par jour et entrait dans le moindre détail. Ses ordres étaient toujours clairs et avaient tout prévu. Il était le premier ingénieur du siège. M. le chevalier de Belle-Isle et M. de Mortaigne le secondaient avec zèle. Tous les soirs, chaque officier chargé d'un détail particulier recevait de nouveaux ordres. On aurait dit, par leur netteté et leur précision, que M. de Belle-Isle n'avait qu'un seul de ces détails dans la tête.

Les ennemis, en partant, avaient laissé deux mille ou trois mille hussards et douze cents pandours ou Croates qui, postés très près des portes de la ville, empêchaient les paysans d'y rien porter, ce qui remit les vivres à un aussi haut prix que pendant le siège.

M. le duc de Brissac fut chargé de porter la nouvelle de la levée du siège au Roi, et M. de Beauvau partit aussi pour rendre des lettres plus particulières à la Cour.

. . . .

M. de Valfons, à son tour, fut chargé par M. le maréchal de Belle-Isle d'une mission particulière en Saxe, sur laquelle il ne donne pas de détails. La capture de son frère, le chevalier de Fontanille, par les troupes autrichiennes et les efforts qu'il fit pour obtenir sa mise en liberté l'occupèrent beaucoup. Aussi n'a-t-il pas continué le récit des événements qui suivirent et du second blocus de Prague, et n'a-t-il laissé sur cette période que des notes informes. Il revint cependant reprendre son poste près du maréchal et assista à la fameuse retraite qui rendit le nom de Belle-Isle célèbre. Pour suppléer dans une certaine mesure à cette lacune, nous donnons en appendice des lettres de lui à sa famille, qui donnent des détails intéressants sur cette retraite et les souffrances endurées par l'armée française.

CHAPITRE III

Campagne des Pays-Bas. — Le Roi a l'Armée.

1744

Siège de Menin. — Fonctions de major général. — Attaque d'Halluin. — Le comte de Clermont. — Capitulation de la place. — Compte rendu au Roi. — Siège d'Ypres. — On croit le marquis de Beauvau tué. — Promotion au grade de colonel. — Lettre de M. d'Argenson. — Siège de Furnes. — Capitulation du prince de Schwartzenberg. — Séjour du Roi à Dunkerque. — Belle conduite du marquis de Mirepoix. — Service rendu à Mme de Châteauroux par un officier. — Maladie du Roi. — Ses médecins. — Le maréchal de Noailles chargé des opérations de la guerre. — Ses hésitations et ses fautes. — L'armée à la poursuite d'un lièvre. — Rechswag. — Siège de Fribourg. — Retour du Roi à l'armée. — Sa réception à Strasbourg et au camp. — Continuation du siège. — Blessures du prince de Soubise et de M. de Lowendal. — Intrigues autour du Roi pour le rappel de Mme de Châteauroux. — Le duc de Richelieu. — Ses confidences à l'auteur. — M. d'Argenson tient table ouverte. — Assaut de Fribourg. — Echec. — Capitulation inespérée. — Entrée à Fribourg. — Désintéressement de M. d'Argenson. — Départ pour Versailles.

Au mois de mai, je fus détaché auprès de M. le comte de Clermont-Prince, pour y faire les fonc-

tions de major général, pendant le siège de Menin, avec trente-cinq bataillons et vingt-deux escadrons. Nous ouvrîmes la tranchée vis-à-vis l'ouvrage à cornes du faubourg d'Halluin, si près du glacis, que la sentinelle hollandaise nous parlait, et nous menaça plusieurs fois de tirer sur nous, ce qu'elle ne fit pas, en ayant reçu la défense.

Cette facilité accéléra fort le travail de la première nuit; la garnison hollandaise étant peu nombreuse, le gouverneur, attaqué très vivement par le côté opposé qui était le plus faible de la place, y porta toute son attention; il fit, dans cette partie commandée par le maréchal de Noailles, mais qu'on appelait l'attaque du Roi, un feu très soutenu.

Il n'avait pas osé mettre beaucoup d'hommes dans l'ouvrage à cornes, qui, séparé de la place par une longue chaussée, pouvait être difficilement secouru. Au bout de quelques jours, et après avoir passé quarante-huit heures à la tranchée, je m'aperçus que cet ouvrage était peu ou point gardé, et que vers les dix heures seulement il en partait quelques coups de fusil peu nombreux dans toutes les parties de l'ouvrage. Je communiquai mes observations à M. le comte de Clermont, et lui proposai, malgré l'avis des ingénieurs et officiers d'artillerie, de tâter l'ouvrage. Ces messieurs s'y opposaient, ne voulant jamais sortir des règles; j'insistai, et la confiance que M. le

comte de Clermont avait en moi décida ce prince à m'en donner la permission pour la même nuit. J'allai au quartier du Roi faire part de mon projet à M. d'Argenson, en lui disant : « Je vous prie, Monsieur, si le succès suit mes idées, de vous souvenir que j'ai été le seul de mon avis. »

Il me reçut très bien, fit quelques difficultés, me recommandant avec amitié de ne pas me trop exposer et, pour le surplus, s'en rapportant à mon zèle. Le soir, à neuf heures et demie, je descendis dans les fossés qui étaient secs; le chemin couvert avait été abandonné dès le premier jour. J'avais avec moi la compagnie des grenadiers d'Artois, commandée par Cahors. Je fis monter à l'échelle un sergent que je suivis; je lui avais fait mettre trois pierres dans sa poche pour que, les jetant l'une après l'autre dans le fossé, s'il ne voyait personne dans l'ouvrage, ce fût un signal aux deux compagnies de grenadiers de dresser les autres échelles pour escalader; ce qui fut fait dans un instant, après le signal donné. J'avais eu beau prier M. le comte de Clermont de ne pas venir, il voulut être lui-même au pied de la première échelle. Je dois hommage à la valeur et au sang-froid de ce prince que, dans mille autres occasions, j'ai vu toujours mépriser le danger.

Arrivé sur le parapet, après nous être mis en bataille, je fis fouiller l'ouvrage et me portai tout de suite à la gorge, où, à peine placés, nous

vîmes sortir de la place un homme portant un falot, suivi d'une troupe trop éloignée de nous pour en pouvoir discerner le nombre. Pendant ce temps, j'avais envoyé un sergent et dix grenadiers pour casser les chaînes du pont-levis. Il y avait dehors quatre compagnies de grenadiers, deux piquets de dragons et des ouvriers de l'artillerie qui, avec leurs masses et leviers, eurent bientôt cassé les chaînes et abattu le pont pour s'introduire dans l'ouvrage.

Nous nous étions mis ventre à terre ; les Hollandais arrivèrent sans se douter de rien, et étaient au milieu de nous qu'ils ne nous avaient pas encore aperçus ; nul ne fit résistance, tout fut fait prisonnier : c'étaient un lieutenant et trente hommes qui, chaque soir, à dix heures, sortaient de la place en bordant le parapet, et tiraient quelques coups de fusil pour retarder notre attaque et nous faire avancer avec précaution.

Je les menai à M. le comte de Clermont, qui me reçut à merveille. J'écrivis tout de suite à M. d'Argenson, pour lui apprendre avec quelle facilité nous avions réussi. On fit alors entrer des travailleurs pour pousser des zigzags sur la chaussée qui conduisait au corps de la place. M. du Brocard, commandant notre artillerie, fit construire une batterie de douze canons pour battre en brèche.

Le surlendemain, le gouverneur, se sentant

pressé par l'endroit qu'il avait cru absolument abandonné, arbora le drapeau blanc à notre attaque et demanda à capituler. Il était midi : M. le comte de Clermont descendit de son cheval, qui allait plus vite que le mien, et m'ordonna d'en porter la nouvelle au Roi, à son quartier de Flammerdingue, écrivant à Sa Majesté que le militaire qui avait le plus hâté la réussite devait être choisi pour en rendre compte. La vitesse de mon cheval et mon impatience abrégèrent le chemin.

Je passai chez M. d'Argenson, que je trouvai à table, et lui fis part tout bas de l'objet de ma mission. Il m'accueillit avec la sympathie qu'inspirent toujours les premiers succès. J'allai ensuite chez le Roi : l'huissier me fit entrer dans la chambre où étaient M. de Richelieu et le maréchal de Noailles, à qui je commençai à faire mon récit, lorsqu'il m'interrompit en me disant :

« Voilà le Roi. » Je n'avais pu m'en apercevoir, tournant le dos au cabinet d'où sortait Sa Majesté. Je lui dis :

« Sire, M. le comte de Clermont m'envoie rendre compte à Votre Majesté que le gouverneur de Menin a arboré le drapeau blanc à l'attaque d'Alwin, et demande à capituler. »

Le maréchal de Noailles ajouta :

« Mais pourquoi ne l'a-t-il pas arboré à l'attaque du Roi?

— Monsieur, lui répondis-je, le Roi présent à son armée y domine tout, et son attaque est partout sous différents généraux.

— Cela est vrai, dit le Roi, il est égal dans quel endroit ce gouverneur mette le drapeau blanc, pourvu que nous ayons Menin. »

Le maréchal de Noailles était très fâché que ce ne fût point son attaque qui eût forcé le gouverneur à se rendre. Le Roi m'écouta avec bonté et me chargea de dire à M. de Clermont combien il était content de son zèle. Le 8 juin, Sa Majesté fit son entrée dans Menin.

Nous allâmes de là faire l'investissement d'Ypres, où je fus encore chargé du détail du corps de M. le comte de Clermont. Ayant fait placer quelques compagnies de grenadiers pour resserrer la place, je vis une redoute occupée par les Hollandais; je fis avancer un tambour et un officier pour la sommer; aussitôt, le sergent qui la gardait mit son mouchoir au bout de sa hallebarde, demanda à capituler et la permission de venir me parler; je lui dis qu'il le pouvait en sûreté. Il m'assura qu'il avait vingt hommes avec lui, du pain pour trois jours, beaucoup de poudre et de balles; que les fossés étaient si larges et si profonds, qu'il n'avait pu les franchir malgré son audace et son agilité; que sûrement nos grenadiers n'y réussiraient pas mieux, surtout ayant des coups de fusil à essuyer, et que devant

prendre la redoute à coup sûr, il était inutile d'y faire mourir tant de braves soldats, tandis qu'il allait la rendre si on voulait le laisser rentrer dans la place avec sa troupe. Je trouvai tant de bon sens et de fermeté à son raisonnement, que je crus devoir faire récompenser sa valeur, en obtenant de M. le comte de Clermont la demande qu'il sollicitait.

Notre attaque était à la gauche du canal de Boësingue; celle du Roi, commandée par le maréchal de Noailles, à la droite; nous poussâmes la nôtre avec beaucoup d'ardeur. M. du Brocard, excellent officier d'artillerie, plaçait toujours son canon très avantageusement; il tirait à ricochet, ce qui ne faisait pas grand bruit, mais beaucoup de mal aux assiégés. On prit une demi-lune, appelée la Demi-Lune verte, où les ennemis, entourés d'eau, se croyaient en sûreté. Le chevalier de Beauvau y fut blessé.

J'étais nuit et jour à la tranchée avec le marquis de Beauvau, homme brave, plein de zèle, et qui voulait être partout. Nos sapeurs étaient presque à même de culbuter les palissades du chemin couvert. Il s'en fallait bien que ceux de l'attaque du maréchal de Noailles fussent aussi près que nous; malgré leur éloignement, il fut décidé qu'on attaquerait de vive force, ce qui fut remis au lendemain.

La veille, nos grenadiers et les piquets de dra-

gons, surpris par un feu très vif qui partit à minuit du chemin couvert, crurent que c'était une sortie; ils abandonnèrent leur poste pour regagner la tranchée, où j'étais auprès de M. le comte de Clermont. Ce prince monta sur le parapet, tout à découvert, parla aux dragons et grenadiers pour les arrêter, et aussitôt se porta en avant. Je doublai le pas pour le précéder, en criant à nos troupes :

« Laisserez-vous faire l'avant-garde au prince? A moi, grenadiers! »

Tous firent demi-tour à droite, se reformèrent résolument sous le feu, et réparèrent leur première démarche en reprenant leur poste, qu'ils conservèrent toute la nuit.

Je ramenai M. le comte de Clermont dans la parallèle où il était auparavant, en lui répétant :

« Monseigneur, vous vous exposez trop. »

Il me répondit avec bonté :

« Et vous, qui marchez toujours devant moi? »

Cette aventure fit beaucoup de bruit dans l'armée; on faisait tenir à M. le comte de Clermont des propos très désavantageux aux dragons. M. de Chevreuse, qui les commandait comme mestre de camp général, m'en témoigna ses regrets. Je priai M. le comte de Clermont d'imposer silence à ces calomnies par une lettre ostensible qui rendît justice aux dragons. Il voulut bien s'y prêter, et ce fut un de mes frères, cornette dans Royal-Dragon,

qui porta la lettre à son général; elle fit grand plaisir à ce corps; M. de Chevreuse m'en a toujours su gré.

Le lendemain, au point du jour, on attaqua le chemin couvert. Nos grenadiers, guidés par M. de Beauvau, auprès de qui j'étais, sautèrent imprudemment dans l'ouvrage et y auraient perdu beaucoup de monde par le feu du corps de la place, dont les parapets n'étaient point écrêtés; je fis sur-le-champ porter des madriers destinés aux plates-formes des batteries et les fit mettre sur les traverses, ce qui préserva nos grenadiers.

Du Bourdet, capitaine de grenadiers, fut blessé; je lui donnai la main pour se relever et aller se faire panser. Je ne puis trop louer la constante valeur des deux compagnies de grenadiers de Gondrin, qui culbutèrent tout ce qui leur résistait; ceux qui, forcés par leurs blessures de se retirer, allaient à la queue de la tranchée où était l'ambulance, revenaient sur-le-champ avec leur bandeau pour soutenir leurs camarades. Je fus forcé, en les admirant, de ménager d'aussi braves gens et de placer des sentinelles au delà et derrière les sapes pour les empêcher de passer et les forcer à se retirer.

Nous perdîmes beaucoup de monde; le corps de la place n'avait point été assez battu; les Hollandais, derrière leurs parapets encore intacts, firent un feu très meurtrier : M. le marquis de

Beauvau y fut blessé; j'étais près de lui et le fis emporter; il mourut deux jours après. L'Etat perdit en lui un excellent officier, et moi un si bon ami, que ses dernières paroles au maréchal de Noailles furent pour me recommander à lui dans les termes les plus avantageux.

La place se rendit après huit jours de tranchée; la défense fut molle, excepté celle du chemin couvert. Le Roi dit à M. le comte de Clermont, le lendemain, en donnant l'ordre, les princes du sang, officiers généraux et ceux de l'état-major rassemblés :

« Comte de Clermont, vous vous exposez trop.

— Sire, c'est à M. de Valfons que Votre Majesté peut faire ce reproche, si cela en est un; il s'est conduit avec autant d'intelligence que de valeur et a beaucoup contribué à nos succès. »

M. le comte d'Argenson, qui était derrière le Roi, s'approcha en disant à demi-voix :

« Sire, voilà le moment de le récompenser et de le faire colonel. »

Le Roi me dit, avec cette bonté qui augmente toujours la grâce :

« Je vous fais colonel. »

Au sortir de son cabinet, je témoignai ma juste reconnaissance à M. d'Argenson, en le priant que mon brevet eût la même date que celle de la promotion faite un mois auparavant, ce qui, par mon ancienneté de service, me faisait passer devant tout

le monde. Il me l'accorda avec amitié et me l'apprit par la lettre suivante, que je reçus pendant le siège de Furnes :

« Au camp sous Ypres.

« Le Roi vient, mon cher Valfons, de vous donner le brevet de colonel. Vous savez combien je me suis intéressé à vous le faire parvenir. Sa Majesté a bien voulu que le brevet qui vous sera expédié ait la même date que ceux des régiments qu'Elle a accordés en dernier lieu : c'est ce que vous désiriez et ce que je désirais moi-même. Comme nous allons être quelque temps sans nous voir, je n'ai pas voulu différer à vous informer de cette grâce du Roi, que vous avez si bien méritée par vos services, dont Mgr le comte de Clermont vient de rendre les témoignages les plus avantageux. La protection dont il vous honore l'y rendra très sensible, et je vous prie de lui en rendre compte de ma part avant qu'elle soit expédiée. Soyez persuadé que c'est pour toute ma vie que je vous suis, mon cher Valfons, aussi sincèrement qu'inviolablement attaché.

« Signé : V. d'Argenson. »

Je fus destiné à suivre M. le comte de Clermont qui, à la tête de trente-cinq bataillons et vingt-huit escadrons, dont quinze de dragons, alla investir Furnes ; il était décidé qu'il n'y aurait qu'une attaque du côté de la mer, lorsqu'un gentilhomme

du pays vint me trouver et me dit en particulier :

« Ma démarche vous paraîtra peut-être criminelle vis-à-vis mon souverain. Né son sujet, je ne devrais pas donner des conseils contre son service ; mais c'est le bien et le bonheur de mon pays qui me déterminent ; si le gouverneur de Nieuport et celui de Furnes lâchent les écluses, le Furnemback et toutes nos terres sont perdues pour dix ans ; cela ne retardera la prise de la place que de quelques jours. »

Et sortant de sa poche un très bon plan, il me prouva qu'en attaquant du côté opposé on aurait mille fois plus de facilité ; puis, pour démontrer sa sincérité, il me dit :

« Ce conseil sera pernicieux pour moi, comme particulier ; j'ai une très belle maison toute neuve du côté de l'attaque que je vous propose ; elle sera écrasée par votre artillerie, mais je la sacrifie pour sauver le reste du pays. »

Il me fit sentir tout ce qu'il risquait ; je lui promis le plus profond secret et mis pourtant auprès de lui un lieutenant de grenadiers pour me répondre de sa personne. J'allai rendre compte à M. de Clermont d'une conversation qui pouvait nous être si utile et je lui menai le gentilhomme, qui ne fit que le confirmer encore plus dans l'idée de suivre ses conseils. On fit deux attaques ; celle que M. dé M*** nous avait indiquée força M. de

Schwartzenberg, gouverneur, à se rendre le troisième jour.

Le prince m'envoya dans la place pour faire la capitulation. M. de Schwartzenberg me dit en la signant : « J'ai entendu dire que les Français investissaient ma place, j'ai pris trois chemises dans ma poche et me suis jeté dedans. »

Il avait très bien calculé, puisqu'il ne tint que trois jours. Le Roi vint de Dunkerque avec Mmes de Modène, de Châteauroux et de Lauraguais, pour voir sortir la garnison qui était prisonnière de guerre; en passant devant lui, M. de Schwartzenberg s'avança pour remettre son épée à Sa Majesté, qui la prit et la lui rendit sur-le-champ avec bonté.

Notre même gentilhomme, après m'avoir fait vérifier dans l'intérieur de la place la vérité de son propos, me dit : « Il me reste encore une opération à faire; je vous demande un passeport pour aller à Nieuport; je donnerai, au nom du pays, dix mille écus au commandant de la place s'il veut bien ne pas nous inonder. » Tout cela se fit et nous fut de la plus grande utilité.

Je ne dois pas oublier de mentionner qu'à la première ouverture de la tranchée, dans la partie qui m'avait été indiquée, ayant conseillé au comte de Ségur, qui la commandait, de me laisser le détail de la distribution des troupes, je fis plusieurs dépôts de travailleurs, et à la nuit j'allai placer moi-

même les compagnies de grenadiers en avant; pour les protéger, derrière les bataillons de tranchée, je plaçai quatre piquets d'infanterie avec une chaîne de sentinelles très près les unes des autres, pour qu'une sortie, si elle avait lieu, n'effrayât pas les travailleurs, qui ne demandent jamais qu'un prétexte pour abandonner leur besogne, et qui, ne pouvant être ni vus, ni contenus, vont si loin qu'on ne peut les rassembler et que la nuit est perdue. Par ces postes en arrière, je remédiais à un inconvénient aussi grave que fréquent ; car, à minuit, les ennemis firent un feu si vif que les travailleurs prirent la fuite et tombèrent dans tous les postes, où ils furent arrêtés, rassemblés et ramenés à l'ouvrage. C'est un très bon expédient que mon zèle m'inspira, ne l'ayant jamais vu pratiquer, et que je conseille pour son utilité.

Tout le temps du siège de Furnes, le Roi resta à Dunkerque, où il apprit l'affaire des retranchements de Montalban. Les troupes, surtout le régiment de Poitou, y avaient fait des prodiges; le marquis de Mirepoix, lieutenant général[1], y avait prouvé ce que peuvent l'audace et la valeur guidées par le sang-froid : monté au haut du plateau, trop vite pour y arriver avec les grenadiers, il y trouva trois bataillons piémontais à qui il ordonna de

---

1. Le futur maréchal de France, qu'il ne faut pas confondre avec son frère, le comte de Mirepoix, lieutenant général.

mettre bas les armes, comme s'il avait une armée derrière lui, ce qu'ils exécutèrent sans résistance. Nos grenadiers ne vinrent qu'un instant après cet événement si extraordinaire.

M. le prince de Conti envoya le détail de ce succès par un officier. M. le duc d'Agenois[1] était du nombre des blessés : le Roi, en prenant Mme de Châteauroux, lui avait enlevé sa maîtresse qui n'avait pas encore oublié tout le goût qu'elle avait eu pour lui; Dumesnil, maréchal de camp, ami de tous les temps de Mme de Châteauroux, craignant qu'elle ne parût trop affligée de la blessure de M. d'Agenois, se trouva au bas de l'escalier lorsque Mme de Châteauroux descendait de voiture, et lui donnant la main, lui apprit les succès de Montalban et la blessure peu dangereuse de M. d'Agenois.

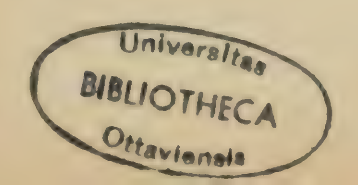
Le Roi l'attendait sur le palier, et lui dit en la voyant :

« Le prince de Conti a battu les ennemis, forcé les retranchements, et d'Agenois est blessé.

— Sire, répondit Mme de Châteauroux prévenue et rassurée, les troupes ont bien fait : ceux qui sont blessés ont rempli leur devoir; je ne puis que me réjouir, avec Votre Majesté, d'une nouvelle aussi heureuse. »

---

1. Ce n'était rien moins que le futur duc d'Aiguillon, le ministre de la fin du règne, le protégé et l'ami de Mme Du Barry.



Le soir, elle en témoigna toute sa reconnaissance à Dumesnil, qui, très peu de jours après, eut une inspection de cavalerie et le cordon rouge.

M. de Séchelles, intendant de l'armée, m'avait chargé, malgré moi, de quarante mille écus pour le détail et les frais du siège de Furnes, n'y ayant point de trésoriers. Je lui rapportai cent mille francs.

« Vous avez dépensé bien peu d'argent, me dit-il. Ce siège devait coûter davantage et contribuer à votre aisance.

— Un major général, lui répondis-je, a des devoirs ; je n'ai jamais connu que ceux de la plus sévère probité, et j'ai économisé l'argent du Roi plus que le mien. »

Mon honnêteté fut ma récompense.

J'eus avec M. d'Argenson, dans son cabinet, à Dunkerque, une conversation qui, à très bon marché, lui donna une haute idée de mes aptitudes militaires. Il ouvrit la carte des Pays-Bas sur son bureau en me disant :

« Nous sommes seuls ; la saison n'est point avancée : quelles sont vos idées et que pouvons-nous faire à présent pour occuper un grand Roi et son armée victorieuse? »

En me tenant ce propos-là, il avait les yeux fixés sur Namur et Maëstricht.

Je lui dis :

« Monsieur, nous aurons beau parcourir cette

carte, l'objet de vos désirs comme de vos opérations ne s'y trouve pas.

— Elle montre pourtant bien du pays!

— Monsieur, un ministre comme vous a de plus grands projets; c'est à Fribourg qu'il faut marcher. »

Sa surprise me prouva que j'avais deviné, quoique pour me détourner il cherchât à me prouver l'impossibilité de cette opération.

« Je demande pourtant à en être témoin, et vous prie, dans le choix qu'on va faire de l'état-major pour suivre le Roi, de comprendre votre serviteur; je désire être près de vous et j'espère y être utile. »

Il m'assura que l'armée allait se reposer, et me pria de ne parler à personne de mon idée sur Fribourg; qu'on en rirait comme d'une chimère.

Cependant, une très grande partie de l'armée, divisée par colonnes, se mit en marche pour se rendre en Alsace par le Messin ; je faisais le détail de celle qui était commandée par le comte de Ségur, lieutenant général. M. de Belle-Isle, sous qui j'avais servi en Bohême et surtout pendant la défense de Prague, me témoigna un très grand désir de causer avec M. d'Argenson. Ce ministre savait que M. de Belle-Isle était admirable pour les détails, mais craignait de se confier à lui et d'avoir l'air de chercher à apprendre ce qu'il aurait dû

savoir. Je bannis sa crainte en l'assurant que M. de Belle-Isle serait très flatté de répondre à ses questions, qu'il parlait bien, mais ne haïssait pas à montrer ce qu'il savait, surtout au ministre de la Guerre, et que sans se compromettre il en tirerait ce qu'il voudrait.

D'après mon propos, leurs conférences commencèrent, et les circonstances de l'état du Roi et de son séjour forcé à Metz par sa maladie les lièrent beaucoup ensemble. Ils se conduisirent très bien l'un et l'autre, lorsque M[me] de Châteauroux partit de Metz pour retourner à Paris.

L'armée se rassembla en Alsace, près de Schelestadt, aux ordres du maréchal de Noailles ; nous apprîmes là le danger où était le Roi. Lapéronie, son premier chirurgien, qui l'avait traité avec imprudence, perdit la tête lorsque la maladie devint plus grave, et ce fut un ancien chirurgien-major qui indiqua l'émétique, dont l'effet rendit la santé au Roi.

Je conseillai à M. le comte de Clermont d'aller à Metz et de profiter de ses entrées familières dans un moment aussi précieux ; je fixai l'indécision de ce prince qui me disait :

« Qu'irai-je faire là, et si le Roi me le demande?

— Eh bien ! Monseigneur, la réponse me semble facile ; je lui dirais : « Sire, ayant l'honneur « d'être de votre sang, Votre Majesté doit me permettre de veiller sur Elle à double titre. »

Le Roi lui sut gré de sa démarche, le reçut et le traita très bien.

Le prince Charles avait pénétré en Alsace à la tête de quarante mille Autrichiens. M. le maréchal de Noailles, pressé par tout le monde de marcher en avant et de se joindre à M. de Coigny, était dans la plus grande perplexité. Malgré l'état dangereux où se trouvait le Roi, il envoya prendre ses ordres à Metz. Sa Majesté, tout accablée qu'Elle était par la maladie, lui ordonna de marcher et de combattre ses ennemis. MM. de Séchelles et Duvernai cherchèrent à fixer l'irrésolution du maréchal en lui promettant toutes sortes de subsistances. M. le duc de Gramont et le duc de Boufflers ne cessaient de le presser ; j'étais présent à leurs sollicitations dans son cabinet ; on saisit le moment où il dit : *oui*, et de crainte de quelque réflexion, j'allai sur-le-champ au camp faire battre la générale. L'armée se mit en marche et nous nous portâmes sous Strasbourg.

Le prince Charles avait un pont sur le Rhin, à une lieue au-dessous de cette ville. M. le maréchal de Noailles conçut le dessein de le rompre et fit commander quarante compagnies de grenadiers et quarante piquets aux ordres de M. de Maubourg, lieutenant général, pour cette expédition. J'étais chargé du détail ; tout le monde se mit dans les bateaux et nous fûmes en peu de temps à la rive droite du Rhin sans être aperçus. Il n'y

avait que mille Croates à la tête du pont qui n'était point fortifié. Ils n'auraient pu tenir contre quatre mille Français, dont deux mille grenadiers. Le pont eût été sûrement enlevé et le prince Charles très embarrassé pour sa retraite, restant à la rive gauche ; mais les réflexions du maréchal suspendirent et arrêtèrent une opération aussi avantageuse que sûre.

Il nous adressa l'ordre exprès de rester dans une île et de ne point attaquer. Les ennemis, avertis par leurs patrouilles de hussards, envoyèrent sur-le-champ six mille hommes pour soutenir les Croates et fortifier la tête d'un pont aussi important. Ce fut une belle occasion perdue. Il n'y avait rien à risquer : le succès était certain.

On nous fit rentrer deux jours après à l'armée, bien fâchés d'avoir manqué un si beau moment.

Nous allâmes camper à Bischwiller, où la compagnie de Fischer fut détruite dans un détachement ; nous passâmes la rivière et l'armée se mit en bataille devant le corps de Nadasti, qui faisait l'arrière-garde des Autrichiens. Je vis là une preuve de la légèreté de la nation, que, dans les opérations les plus sérieuses, un rien occupe et distrait.

Le maréchal de Noailles m'avait envoyé porter l'ordre à M. le duc de Gramont de se former à la droite avec la brigade des gardes. A peine avais-je fait cinq cents pas que j'entends un bruit

étrange derrière moi ; je me retourne et vois l'armée dans le plus grand désordre, les cavaliers lancés pêle-mêle avec les soldats. Je revins, craignant quelque surprise : c'était un lièvre après lequel couraient toutes ces têtes folles. Ça fait trembler et doit apprendre aux officiers à contenir leurs soldats à ne jamais quitter leurs rangs.

M. de Noailles fit partir le 22, de Brumpt, trois détachements de trois mille hommes chacun, commandés par MM. de Lowendal, de Bercheny et le chevalier de Belle-Isle. Le 23, l'armée arriva à Bischwiller. M. le maréchal apprit que M. de Bercheny était en présence des ennemis ; le chevalier de Belle-Isle alla se joindre à lui. Les ennemis étaient environ trois mille dans les bois de Soufelheim, avec des abatis devant eux et un village derrière. M. de Bercheny et le chevalier de Belle-Isle, ayant pris leurs dispositions, marchèrent droit aux abatis. La première décharge des ennemis n'arrêta point nos troupes qui les attaquèrent avec vigueur ; tout fut culbuté, force pandours tués ; on ne faisait point de quartier.

On voulut reformer les lignes pour attaquer le village ; mais l'ardeur les avait déjà portées en avant et les ennemis furent chassés. Cette affaire leur coûta environ mille hommes tués, plus cent cinquante prisonniers, dont un colonel de Croates et quelques officiers. Pendant que nos troupes opéraient sur la gauche, le détachement de M. de

Lowendal, où se trouvaient M. d'Ayen et le comte de Noailles, était en présence des ennemis vis-à-vis Angenheim ; mais la brigade des gardes étant arrivée, on fit canonner le village et les bois qu'ils occupaient; au premier coup de canon, ils se dissipèrent à l'arrière des gardes qu'on plaça en colonne par demi-bataillon, à droite et à gauche de la chaussée.

On fit avancer les dix compagnies de grenadiers sur la chaussée, droit au village, les piquets à leur gauche, une colonne d'infanterie à la gauche des piquets, marchant au bois, et les grenadiers des gardes, soutenus par leurs bataillons, à la droite de la chaussée, longeant le Rhin et suivant la même direction. La cavalerie se trouvait derrière, dans une petite plaine. Les ennemis, après avoir mis le feu au village, disparurent. Nous y entrâmes sans en voir un seul ; on fit poursuivre dans la même disposition par delà le village, afin de gagner Rechswag. Il était nuit. A un quart de lieue de là, étant dans la plus grande tranquillité, une décharge de trois mille coups de fusil étonna presque tout le monde et ébranla la colonne ; tous les palefreniers, les valets et les chevaux de main qui se trouvaient sur la chaussée firent volte-face et renversèrent tout ce qui était derrière eux.

Le désordre fut grand dans les premiers moments. MM. les maréchaux et tout l'état-major de l'armée furent culbutés ; mais le tambour rappela,

et nos troupes se remirent aussitôt et marchèrent en avant.

Cette attaque si vive venait de trois mille grenadiers du prince Charles qui avaient saisi un emplacement admirable. Entre Langenheim et Rechswag, sur la chaussée, il y a un pont sous lequel coule un ruisseau qui va se perdre dans le Rhin, et à droite et à gauche de la chaussée se trouvaient deux redoutes. Les ennemis avaient devant eux le ruisseau et le pont à demi rompu. Un silence profond régnait parmi eux, et postés à trente pas, ils nous firent de front en flanc une décharge très nourrie. Les grenadiers des gardes marchèrent alors en avant, suivis de ceux de Picardie et du Roi et du quatrième bataillon des gardes, tombèrent sur les ennemis et les mirent en fuite. A cette attaque, M. Dubella, capitaine aux gardes, fut tué; M. Damfreville, lieutenant, et quatre ou cinq autres officiers grièvement blessés, et six ou sept du même régiment blessés plus légèrement.

Nous allâmes investir Fribourg ; la garnison se composait de quatorze bataillons autrichiens commandés par M. Daumitz, et sous lui par M. d'Haguenback. Le pourtour de la place était immense, et les postes à placer demandèrent des précautions, vu la force de la garnison. On perdit beaucoup de temps avant d'ouvrir la tranchée ; la confiance de M. le maréchal de Coigny et de M. de

Sallières, lieutenant général, maréchal des logis de l'armée, en fut en partie cause.

On se décida néanmoins, après avoir fait un canal pour détourner la rivière, qui, dans l'arrière-saison, devient torrent, à former la première parallèle avec deux redoutes aux deux bouts, dirigées contre les sorties. Dix-huit cents hommes d'un régiment nouvellement levé soutenaient les travailleurs ; j'avais averti les officiers et soldats qu'à minuit les Autrichiens commenceraient leur feu de rempart et de chemin couvert. Malgré mes recommandations, aux premiers coups de fusil, tous abandonnèrent leur poste et fuirent avant d'être attaqués. Nos travailleurs, sans armes, mais vieux soldats et aguerris par les sièges de Flandre, continuèrent leur ouvrage ; M. de Vaudreuil, major général, Saint-Sauveur et moi forçâmes les fuyards à reprendre leur poste en leur donnant pour exemple les travailleurs.

Je me convainquis cette même nuit de la nécessité de joindre la pratique à la théorie : un ingénieur de la plus grande habileté, qui par ses travaux avait été admiré de tous, ne put jamais tracer une simple redoute, tant les coups de fusil et l'obscurité troublent ceux qui n'y sont point habitués.

Le Roi, encore convalescent, arriva de Metz le 20 octobre, après avoir été reçu à Strasbourg avec une magnificence inspirée par l'amour du peuple

et conduite par le génie de M. Glinglin, dont une fin plus heureuse eût dû récompenser le dévouement à son Roi et les services qu'il rendit à l'armée de M. de Coigny. La noblesse et la bourgeoisie de Strasbourg avaient formé quatre compagnies à cheval, deux de gendarmes vêtus de rouge, galonnés d'or, et deux autres de chevau-légers, rouge et argent, qui allèrent fort loin hors de la ville au-devant du Roi.

Les rues par où il devait passer étaient échafaudées en amphithéâtre jusqu'au premier étage, et remplies de toutes les jolies bourgeoises de la province. Le bas de ces amphithéâtres était bordé par les troupes de la garnison jusqu'au palais épiscopal, où le Roi logeait. A la porte du palais et dans les premières salles se trouvait une compagnie de cent-suisses, composée des plus jolis enfants de la ville, depuis dix jusqu'à douze ans, vêtus comme ceux de la garde du Roi les jours de cérémonie, avec toques, fraises et des petites moustaches peintes ; ils étaient charmants. Le Roi trouva bon qu'ils fissent le service près de sa personne.

Il y eut une pêche sous les fenêtres du Roi, où l'on prit à chaque coup de filet les plus beaux poissons du Rhin. Au sortir de table, le Roi entendant beaucoup de cors de chasse, de trompettes et de cymbales, demanda d'où cela venait ; on lui dit que c'étaient des bateaux qui passaient, por-

tant une noce assez nombreuse ; il voulut la voir : ceux qui la composaient descendirent de leurs bateaux sur la terrasse, et de là dans la grande salle qui précédait l'appartement du Roi. Le soir, il y eut les plus belles illuminations, surtout celle du clocher de la cathédrale, qui fut décoré en papier transparent de toutes les couleurs nuancées avec goût, ce qui dans l'espace avait l'air du plus beau phénomène ; les feux d'artifice furent admirables.

Je reprends le récit du siège de Fribourg, où nous menions une vie moins douce, et où le feu le plus vif semait partout la mort. Le maréchal de Coigny, content de mon zèle et de ma façon de voir, m'envoyait tous les matins au Roi pour lui rendre compte de ce qui s'était passé la nuit; la satisfaction que me donnait cette commission me soutint jusqu'à la fin du siège, malgré les fatigues les plus dures.

On crut pouvoir attaquer le chemin couvert; M. le duc de Biron, colonel du régiment du Roi, commandait la tranchée. Malgré sa valeur et son désir de gloire, sa probité l'emporta; il dit que l'attaque n'étant pas mûre, on exposerait les troupes à de trop grands dangers. Effectivement, nous fûmes repoussés le lendemain, avec dix-huit cents hommes de perte. A la seconde attaque, l'ouvrage fut emporté; mais nous eûmes près de deux mille hommes tués ou blessés.

J'étais au débouché de cette seconde affaire, dont les deux compagnies de grenadiers de Bourbon avaient la tête; ces derniers, marchant audacieusement à l'angle saillant, furent engloutis à nos yeux par une fougasse.

Le chevalier de Maurins resta avec une quinzaine de grenadiers qui, flottant dans l'incertitude de tenir ou de rentrer dans la tranchée, furent enlevés et portés dans l'entonnoir de la mine par la valeur de cet officier; il demanda quelques grenadiers auxiliaires pour conserver un poste si chèrement acheté. J'étais à six pas de lui, avec ces mêmes compagnies de grenadiers de Gondrin qui avaient si bien fait à Ypres, et j'eus toutes les peines du monde à contenir leur ardeur d'aller au secours de leurs camarades; je fis passer simplement quelques grenadiers pour renforcer ceux de Bourbon, et le chemin couvert nous resta.

La curiosité imprudente de plusieurs officiers du gobelet et de la chambre du Roi les détermina à venir voir cette attaque, de la même manière qu'on va voir à Paris le feu de la Saint-Jean. M'étant approché d'eux, je leur dis qu'ils risquaient de se trouver trop exposés et ne seraient peut-être plus à temps à se retirer. Ils se repentirent en effet de ne pas m'avoir cru. L'attaque commencée, je mis des grenadiers près d'eux pour les forcer de rester en place, afin que leur fuite n'enhardît pas les ennemis. Le feu fut très vif : les bombes,

les pierres, les lances à feu se croisaient par une nuit très noire. Ils se mirent tous ventre à terre, et fort heureusement aucun d'eux ne fut blessé. Je présume qu'ils se seront dégoûtés pour l'avenir d'un pareil spectacle.

Pendant que j'étais à la tranchée avec M. le prince de Soubise, après la visite qu'il avait faite très exactement des sapes et de la seconde parallèle, un jeune homme, s'approchant de lui tout essoufflé, lui dit : « Mon prince, les ennemis ont démasqué une nouvelle batterie qui incommode beaucoup de sapeurs. »

Je l'assurai que nous venions d'en être témoins et qu'il n'y avait encore rien de bien dangereux; mais ce jeune militaire insista si fort sur la nécessité de voir ce qu'il annonçait, que M. de Soubise lui dit avec impatience :

« Eh bien! Monsieur, voyons donc; je vous suis. »

J'eus beau me joindre à tout le monde pour l'en dissuader; ce fut en vain, il ne voulut rien entendre; j'allai avec lui à la sape, guidé par le jeune étourdi, qui nous montra ce que nous avions déjà vu; mais, pendant que nous regardions encore, une pierre lancée par un des pierriers qui étaient en nombre sur le rempart cassa le bras à M. de Soubise.

Je le fis mettre sur un brancard et emporter à Saint-Georges, chez le maréchal de Coigny; j'étais encore dans sa chambre, où j'avais vu le panse-

ment, lorsque le Roi, instruit de cet événement, y arriva.

Tout le monde sortit, et j'allais en faire autant, quand M. de Soubise, en racontant mes soins au Roi, le supplia de me permettre de rester, ce que le Roi ayant bien voulu accorder, je fus témoin de mille propos obligeants de sa part et de la reconnaissance de M. de Soubise. Trois jours après, il fut transporté à Strasbourg, chez le cardinal de Rohan, son oncle, escorté par le coadjuteur, son frère, qui pensa y arriver avec la jambe cassée d'un coup de pied de cheval; ce ne fut heureusement qu'une écorchure. Je les accompagnai tous deux le plus loin que je pus, et revins cependant le soir pour attaquer le chemin couvert.

Quoique M. de Lowendal eût descendu la tranchée, il voulut être témoin de cette attaque; j'y restai près de lui; il reçut au haut de la tête un coup de fusil qui le jeta sur moi; il était très grand et très gros, et me renversa de la banquette où nous étions montés; je me relevai et le fis emporter à la queue de la tranchée pour y être pansé. La balle avait labouré profondément les chairs sans endommager le crâne; il fut aussi transporté à Strasbourg, chez le cardinal de Rohan, où Mme de Lowendal vint le joindre et où il acheva de se rétablir.

Le Roi, avant le départ de M. de Soubise, vint le voir une seconde fois et dîna chez le maréchal

de Coigny. Les jours étaient courts; je traversai à la nuit tombante une écurie assez obscure pour rejoindre mes chevaux, lorsque j'entendis marcher et parler derrière moi; je me rangeai contre la porte pour laisser passer, et j'entendis M. de Richelieu qui disait à M. d'Ayen :

« Je viens de lui donner le dernier coup de massue. » A quoi ce dernier répondit :

« Cela n'était pas nécessaire, j'avais tout fini. »

Ces messieurs s'entretenaient de l'exil de M. de Balleroy, qui avait intrigué pendant la maladie du Roi à Metz, et dont ils avaient été mécontents.

J'avais couru de très grands dangers toute la nuit à aller chercher des travailleurs au dépôt et les mener par détachements de cinquante pour faire le logement du chemin couvert, où nous perdîmes beaucoup d'ingénieurs. J'étais forcé de passer sur un petit pont de planches qui était tout à découvert, et à demi-portée de fusil des remparts, d'où les ennemis faisaient un feu si terrible, qu'à chaque fois je laissais de douze à quinze soldats tués ou blessés sur cinquante que je conduisais. M. le duc d'Ayen, aide de camp du Roi, qui était de tranchée et que j'avais placé derrière un parapet, mais très à portée de ce passage, fut témoin de mon zèle et me répéta vingt fois : « Vous vous ferez tuer. »

Il exhorta même M. de Vaudreuil, qui était près de lui, à me faire remplacer par un autre aide-

major général. Je le priai de me laisser continuer. Le matin, M. le duc d'Ayen, faisant son rapport quotidien, parla longtemps de moi avec éloge à Sa Majesté. Je lui dois cet hommage : il a saisi toutes les occasions de m'être utile par ses propos, d'autant plus avantageux qu'ils n'étaient point prodigués de sa part. J'en sentis tout l'effet lorsqu'à onze heures je vins rendre compte au Roi de tout ce qui s'était passé. Sa Majesté me dit avec bonté :

« D'Ayen a été témoin de votre conduite la nuit dernière et vient de me dire mille biens de vous. »

MM. de Bouillon et de Richelieu eurent l'obligeance de me répéter que souvent le Roi, étant à sa fenêtre, qui donnait sur le grand chemin, disait en m'apercevant au loin : « Voilà Valfons, nous serons bien instruits : il voit exactement et rend compte de même. »

Des témoignages aussi précieux m'ont toujours consolé des grâces obtenues par les autres.

Cependant le siège devenait de plus en plus difficile par l'augmentation du torrent, qui avait inondé tous les boyaux et emporté nos ponts. Les soldats étaient forcés de rester sur les revers, exposés au feu de la place. Cinquante-quatre pièces de canon en batterie nous foudroyaient et coûtaient beaucoup de monde. Le torrent devint si fort que quatorze compagnies de grenadiers à la tête de la sape furent séparées des troupes de la tranchée, qui ne pouvaient plus les soutenir.

Tous les aides de camp et autres officiers disaient qu'il n'y avait pas un seul pont qui ne fût emporté. Mon zèle, qui ne me permettait point d'être oisif, me faisait parcourir les bords du torrent; je vis un grenadier du régiment de la Marine dont l'habit ruisselait; je savais qu'il était d'une de ces quatorze compagnies dont nous étions si fort en peine, manquant de pain depuis vingt-quatre heures et pouvant être égorgées sans secours par la garnison. Je lui demandai avec empressement par où il avait passé.

« Sur un pont, me répondit-il.

— Mais on n'en voit pas!

— Oh! Monsieur, il est couvert d'un pied d'eau, mais il existe encore. »

Je lui donnai six francs pour qu'il m'apprît un chemin si utile et, prenant chacun une perche pour nous appuyer, nous passâmes, non sans difficulté, parce qu'on pouvait à peine se soutenir sur les planches, très glissantes. J'allai aux compagnies de grenadiers, les assurant que dans peu elles seraient remplacées. Je courus à Saint-Georges, chez M. le maréchal de Coigny, annoncer cette nouvelle intéressante; il était entouré d'officiers. M. de Sallières, qui était près de lui, ne croyait pas qu'un pont qu'il n'avait pas vu pût exister; les autres officiers partageaient son avis. Cependant, M. de Coigny m'ordonna sur-le-champ d'y mener les quatorze compagnies de grenadiers

qui devaient relever les premières engagées. Ma crainte était que pendant ce temps-là le pont n'eût cédé à la violence du courant et ne fût emporté, ce qui, malgré la vérité, m'aurait rendu la risée de tant d'importants inutiles qui ne savent que blâmer l'utilité d'un bon militaire. Je fus assez heureux pour retrouver le pont dans le même état qu'auparavant.

Tous les grenadiers passèrent et repassèrent, à la grande satisfaction de M. de Coigny, qui voulut sur-le-champ que j'en fusse rendre compte au Roi. Sa Majesté me recevait toujours avec cette même bonté qui soutient les forces et redouble le zèle.

Le Roi paraissait se plaire tous les matins à prolonger ses questions. Pour s'amuser, il voulut m'embarrasser et me demanda si la rivière avait baissé, et de combien. Je tirai de ma poche un morceau de baguette d'environ dix pouces de longueur en lui disant :

« Sire, voilà ce dont elle a baissé; j'ai mis depuis plusieurs jours une perche au bord pour pouvoir en rendre compte sûrement à Votre Majesté. » Le Roi ajouta : « Il n'oublie rien. »

Depuis lors, M. de Coigny n'envoya plus d'autres que moi au Roi.

Toutes les fois que j'avais un moment, j'allais voir M. de Richelieu, malgré l'éloignement et la difficulté du chemin. Depuis qu'il m'avait ramené des Etats du Languedoc, il me traitait toujours

avec amitié; je lui devais ma place d'aide-major général, qu'il avait demandée au maréchal de Noailles. A la troisième visite, il m'assura être d'autant plus sensible à mon attention, que depuis l'événement de sa très bonne amie, Mme de Châteauroux, à Metz, il était presque entièrement délaissé. Il me demanda avec amitié ce qui me faisait courir si loin, m'en témoignant un gré infini; je lui répondis que mon attachement était ancien, qu'il m'avait permis de le continuer et que j'en profitais surtout dans les moments où il y avait moins de foule chez lui.

« Eh bien! mon cher Valfons, votre amitié toujours honnête sera récompensée par une confidence ignorée de tous, et dont je vous demande le secret le plus exact. Le public, depuis le renvoi de Mme de Châteauroux, me croit noyé, et je n'ai pas de l'eau jusqu'à la cheville du pied. Ils s'écrivent depuis plusieurs jours, et j'espère que ce sera la journée des Dupes renouvelée. » Je lui en témoignais ma joie et partis en lui promettant la plus sévère discrétion. Je fus très flatté d'une confidence qui me prouvait autant son amitié[1].

---

1. M. le duc de Broglie, empruntant à l'auteur le récit de cette conversation, ajoute : « Ou de Valfons ne garda pas bien le secret, ou Richelieu en avait fait encore quelques autres communications; car Chambrier parlait de cette réconciliation, dans sa correspondance, comme d'un fait avéré et certain. » Du caractère dont on connaît Richelieu, est-il bien nécessaire de poser le dilemme, et la discrétion de Valfons n'est-elle pas justifiée d'avance?

C'était dans ce temps-là que M. d'Argenson tenait un si grand état : il avait cinq cents couverts. La première table de quarante commençait à être servie à onze heures, M. de Voyer s'y mettait pour en faire les honneurs : c'était pour les majors des différents régiments, tous très éloignés du quartier du Roi.

Un instant après, on venait chercher M. de Voyer de la part de son père qui allait établir une autre table, et successivement jusqu'à deux heures que celle de cent couverts que tenait M. d'Argenson était servie. Il nourrissait le Roi qui avait laissé sa bouche à Metz. Sa Majesté lui répéta plusieurs fois n'avoir jamais fait aussi bonne chère. C'était l'intelligence de Garnier qui prévoyait tout. Il y avait quatre haquets arrivant en poste tous les matins de Colmar, Strasbourg, Bâle, Vieux-Brissac, qui enlevaient tout aux marchés de ces différentes villes.

Tous les seigneurs attachés par leur charge à la personne du Roi avaient aussi à leur volonté et à leur heure donnée des tables particulières servies pour eux. Ce mois-là seul coûta à M. d'Argenson, à ce qu'il m'a dit, cinq cent mille francs d'augmentation. Le Roi, en arrivant à Versailles, lui donna une gratification de cent mille écus.

Le siège continuait toujours, mais lentement; les mauvais temps avaient rendu les chemins impraticables : nos convois d'artillerie surtout n'ar-

rivaient qu'avec peine. Le chemin de Vieux-Brissac à la tranchée était semé de bombes et de boulets jetés dans les bourbiers par les charretiers pour alléger leurs voitures.

Ce défaut de munitions ralentissait notre feu et laissait à celui de la place une funeste supériorité. Pressés par les circonstances et par l'impétuosité trop naturelle à la nation, on se décida pour un assaut donné en même temps aux demi-lunes et à la brèche du corps de place. C'était beaucoup hasarder; mais ce parti violent étant pris, il fallait y mettre des moyens qu'on négligea, exigeant de nos troupes une chose impossible qui était de s'arrêter sur la crête de la brèche pour épargner à la ville le pillage et ses suites inévitables.

Je descendis dans le fossé au pied de la brèche avant l'attaque. Nos grenadiers emportèrent les deux demi-lunes en les prenant par la gorge; beaucoup d'Autrichiens y furent pris ou tués. Les autres compagnies de grenadiers, malgré la hauteur et l'escarpement de la brèche, parvinrent à la crête, et si, comme je l'avais indiqué, ils eussent été soutenus par une grosse colonne d'infanterie qui eût sûrement vaincu tous les obstacles, Fribourg était pris d'assaut. Mais l'ordre mal donné de s'arrêter au haut de la brèche nous fit manquer notre opération. Ces braves grenadiers, réduits à un petit nombre, ne purent soutenir l'effort de toute la garnison qui accourut pour les repousser.

A huit heures du matin, il fallut leur ordonner de descendre et de rentrer dans la tranchée.

Que cette nuit coûta cher! et que de braves gens perdus inutilement! Ou il fallait attendre que nos batteries eussent fait à la place une plus large ouverture; ou, l'attaquant de vive force, on ne devait point chercher à ménager une ville qui se hasardait à recevoir un assaut toujours meurtrier, même dans le succès. La vraie guerre est la seule logique : c'est la conservation des siens et la destruction des ennemis; il ne faut donc jamais être arrêté par les considérations d'une humanité déplacée, qui détruit une armée en sacrifiant ses plus braves soldats.

J'eus l'affreux spectacle des blessés restés sur la brèche, et mourant faute de secours qu'on ne pouvait plus leur porter; un feu très vif de la place étant dirigé sur ce point, un de ces malheureux me frappa, surtout au milieu de ces cris déchirants; c'était un grenadier du régiment du Roi à qui un coup de fusil, traversant le corps, avait cassé les reins; j'étais sur la contrescarpe déjà ébranlée, et si près de lui que je lui criai :

« Nous allons tâcher de vous enlever. »

Il me répondit :

« Ce n'est pas à moi, qui vais mourir, qu'il faut donner vos soins, mais à un jeune officier blessé que je couvre de mon corps pour qu'une nouvelle blessure ne l'achève pas. »

J'ordonnai à deux sapeurs, avec leurs cuirasses et le pot en tête, d'aller chercher l'officier et le soldat, leur promettant une récompense s'ils les rapportaient; ils y réussirent, malgré une grêle de coups de fusil qui plut sur eux. Ce brave grenadier, digne d'un meilleur sort, mourut peu de temps après, et l'officier qui lui doit la vie existe encore.

L'assaut manqué jeta la consternation dans l'armée, déjà excédée de fatigue et souffrant beaucoup du temps. Le caractère léger du soldat, sa faiblesse dans les revers, la façon dont il est vêtu ne permettent pas la prolongation d'une campagne dans l'arrière-saison. J'ai vu périr nos plus belles troupes par des essais qui ne réussiront jamais.

La présence du Roi soutenait encore un peu le moral, mais je vis le moment où on allait donner un dernier assaut à toutes les parties de la place, et à coup sûr l'armée y eût été détruite sans succès. La sagesse du Roi s'y opposa. Le peu de lumières de celui qui avait la direction du siège nous menait à des erreurs aussi nuisibles que ridicules. On tint un conseil de guerre où assistèrent les maréchaux de Noailles, de Coigny, de Belle-Isle et de Maillebois : il y fut très sagement décidé qu'on rentrerait dans les règles qu'indique le génie pour attaquer une place aussi forte que Fribourg. Toute l'armée voulait qu'on levât le siège, tant on était dégoûté. Les officiers furent invités

à prêter leurs chevaux pour secourir les attelages d'artillerie, épuisés et sans forces. Le Roi donna l'exemple en envoyant les siens.

Au milieu de ces malheurs et de nos embarras, qui menaçaient de durer longtemps pour un résultat douteux, le gouverneur de la place arbora le drapeau blanc sur la brèche et sortit lui-même pour capituler devant le Roi. Nos chefs furent alors plus modérés que nos jeunes militaires, qui du plus morne chagrin passèrent à une gaieté excessive et déraisonnable; ils prétendaient qu'il fallait prendre les ennemis à discrétion.

Il fut convenu que la garnison rentrerait dans les châteaux; que si elle n'était pas secourue dans quinze jours, et il était impossible qu'elle le fût, elle se rendrait à discrétion. En attendant, nous resterions maîtres de la ville, dont les portes furent livrées le soir même.

Ce fut un moment bien heureux, car notre armée pouvait être anéantie par la rigueur de la saison. On trouva dans la place cinq cents pièces de canon, dont plus de deux cents aux armes de France, des munitions et des vivres de toute espèce et en abondance. La démolition des remparts fut résolue et effectuée pendant l'hiver.

J'obtins la permission de retourner à Paris après le départ du Roi, que M. d'Argenson devait accompagner; ce dernier me dit :

« Mais vous devriez rester ici jusqu'à la reddi-

tion des châteaux, pour voir comment cela se passera. »

N'ayant plus rien à faire à l'armée, je fus très contrarié d'un ordre qui retardait mes désirs. J'obéis néanmoins, et au bout de quinze jours, le courrier de Vienne étant revenu, M. Daumitz remit les châteaux à l'armée française.

M. de Coigny ayant prévenu M. de Voyer, fils du ministre, qu'il le chargerait de porter la nouvelle au Roi, avait fait placer des relais jusqu'à Belfort. Il me dit de partir avec lui, et en quarante-deux heures nous fîmes cent vingt lieues et arrivâmes à Versailles à cinq heures du matin. M. d'Argenson, qu'on éveilla, nous fit entrer dans sa chambre à coucher ; il lut dans son lit la lettre du maréchal de Coigny et me remercia de mes soins et de mon amitié, car en entrant je lui avais dit :

« Je vous rends votre fils bien portant, malgré un aussi long siège et une course aussi vive, et il ne me reste plus qu'à le féliciter du grade de brigadier que vous allez lui faire donner.

— Non, me répondit-il, à moins que le Roi ne le lui donne de sa propre volonté ; j'ai trop crié contre l'obtention des grades pour que mon fils soit promu de mon fait; c'est un chat qu'on me jette aux jambes pour voir comment je me conduirai.

— Oh ! Monsieur, je ne vous crois pas assez dupe pour le traiter différemment de tous ceux qui l'ont précédé. »

Il insista, et son fils fut la victime de ces scrupules. Le Roi était à Trianon, très affligé de la mort de Mme de Châteauroux; il ne recevait que ses plus intimes courtisans, et en petit nombre. M. de Voyer ne le vit qu'un instant et n'obtint rien, par la timidité de son père qui n'osa pas demander au Roi de le nommer brigadier.

CHAPITRE IV

Mme DE POMPADOUR. — LA BATAILLE DE FONTENOY.

1745

Bal à l'Hôtel de Ville de Paris. — Le Roi et Mme d'Étioles. — Bataille de Fontenoy. — Le maréchal de Saxe. — Le régiment de Courten ramené par M. de Valfons sous les yeux du Roi. — Succès compromis. — Victoire. — Courage du Roi. — Bravoure du Dauphin. — Mot de M. de Séchelles. — L'aide-major blessé. — Une balle en pleine cuirasse. — Cruelle déception. — Confusion de noms. — Récompense perdue. — Regrets du maréchal de Saxe. — Compte rendu par intermédiaire au roi de Prusse. — Le comte de Chazelle. — Ruse d'un officier anglais. — Conseil chez le Roi. — Fautes commises à Fontenoy. — Inaction du régiment suisse. — Le régiment des gardes mal engagé.

Mme d'Étioles (Antoinette Poisson), femme d'un fermier général, n'avait que vingt-deux ans, et par ses grâces, la légèreté de sa taille, la beauté de ses cheveux, ressemblait à une nymphe. A tant d'avantages naturels se joignaient tous ceux que l'art peut donner : bonne musicienne avec une jolie voix, déclamant très bien, elle variait les

plaisirs du Roi par des spectacles différents dont elle faisait toujours l'ornement principal.

Je donnais la main à une femme de la Cour, à un grand bal de l'Hôtel de Ville où toute la France se trouvait. La foule était si pressée, que la dame avec qui j'étais, craignant d'être étouffée, demanda secours au prévôt des marchands, M. de Bernage : il nous mena dans un cabinet où, à peine entré, je vis arriver M[me] d'Étioles, avec qui j'avais soupé quelques jours auparavant; elle était en domino noir, mais dans le plus grand désordre, parce qu'elle avait été poussée et repoussée comme tant d'autres par la foule. Un instant après, deux masques, aussi en domino noir, traversèrent le même cabinet; je reconnus l'un à sa taille, l'autre à sa voix : c'étaient M. D*** et le Roi. M[me] d'Étioles les suivit et fut à Versailles, où elle ne s'établit à demeure que quelques jours plus tard[1].

J'y étais chez quelqu'un à qui elle vint faire une première visite. Je jouais avec la maîtresse de la maison, et fus très fâché de ne pouvoir donner la main à M[me] de Pompadour; au début de sa faveur, elle se serait fait un plaisir de me protéger. J'ai toujours regretté cet instant perdu; car souvent à la Cour les plus petites circonstances pro-

---

1. M. P. de Nolhac nomme le duc d'Ayen. Il fait remarquer, empruntant ce récit à M. de Valfons, que l'auteur des *Souvenirs* fut mal renseigné et que le Roi se rendit le soir du bal, non à Versailles, mais chez M[me] d'Étioles.

duisent les plus grands effets et valent mieux, quand on a l'habileté de les saisir, que les meilleurs et les plus anciens services.

Au mois de mai 1745, je fus rejoindre à l'armée du Roi sur l'Escaut le régiment de grenadiers royaux dont j'étais colonel[1]. L'après-midi du 10, M. de Cumberland s'approcha de très près avec une nombreuse suite. M. le maréchal fit tirer quatre coups de canon sans boulet, qui l'avertirent de se retirer, ce qu'il fit. A la chute du jour, le Roi dit au maréchal : « Je vais me reposer au village de Calonne ; demain, au point du jour, je serai à la tête de mon armée. »

Le maréchal passa la nuit dans sa petite voiture d'osier, entouré de son état-major, les chevaux sellés et bridés. A minuit, une décharge très vive de coups de fusil nous éveilla : car nous dormions tous profondément, quoique j'aie entendu beaucoup louer les généraux qui, en pareil cas, avaient pu dormir. Le maréchal m'envoya au bruit. C'étaient les *grassins*[2] qui, pour inquiéter les en-

1. Les régiments des grenadiers royaux étaient des corps d'élite ne faisant pas partie des cadres du temps de paix. Ils étaient réunis seulement en temps de guerre et composés des compagnies de grenadiers de la milice royale. M. de Valfons prit part à la bataille de Fontenoy comme officier attaché à l'état-major du maréchal. Son régiment faisait partie de la seconde ligne de l'armée sous les ordres du comte de Bavière.

2. C'était un corps franc, ainsi appelé du nom de son chef, le marquis de Grassin.

nemis, tiraient beaucoup de coups de fusil dans les bois de Barry. La tranquillité de la première ligne d'infanterie que je traversais me fut d'un très bon augure.

Le 11, au point du jour, je me portai beaucoup en avant du régiment des gardes, entre Fontenoy et la redoute des bois de Barry; je vis les ennemis descendre des hauteurs de leur camp dans le fond de la plaine, commençant à se former près du bois. Je le dis à l'officier d'artillerie, qui fit avancer les huit pièces de canon du centre, et allai en rendre compte au maréchal, dont je ne commençais pour lors qu'à être connu, ayant toujours été de l'état-major de l'armée du Roi et n'ayant pas fait sous ses ordres la campagne de Courtrai.

Pendant que je lui rendais compte, il m'écoutait avec une grande attention, regardant M. de Vaudreuil, major général, pour chercher dans ses yeux s'il pouvait ajouter foi à mon rapport.

« Oui, Monsieur le Maréchal, dit le chevalier de Vaudreuil, nous servons depuis quatre campagnes ensemble; mettez-y sans hésiter toute votre confiance. Il voit bien et de très près.

— Eh bien! Monsieur, puisque vous voyez si utilement, je vais faire avancer plus d'infanterie dans le centre. »

Je le priai de suspendre cet ordre jusqu'à ce que je me fusse assuré, en y retournant, du dessein des ennemis : tout de suite je me reportai vis-

à-vis d'eux. J'en trouvais le nombre très diminué, il ne restait plus que quelques bataillons dans la plaine : toute la droite était déjà rentrée dans les bois de Barry.

Je crus qu'ils allaient changer leur ordre d'attaque et venir par leur droite à la chaussée de Leuze. Je courus en rendre compte au maréchal, qui voulut sur-le-champ porter son centre à la gauche; je lui dis de suspendre ce mouvement jusqu'à mon retour et fis très bien; car les officiers d'artillerie avaient forcé les Anglais à sortir du bois, par l'impression et la perte que leur causait notre canon, sous le feu duquel ils se mirent en colonne et en marche, ayant trois bataillons de front et trente pièces de canon à leur tête, qui dans un moment en imposèrent aux nôtres, moins forts et moins nombreux.

Je retournai à M. le maréchal, qui commença dès lors à prendre la plus grande confiance en moi, qu'il m'a continuée en mille occasions et jusqu'à sa mort. Il m'envoya à mon premier poste pour observer les ennemis. La place était devenue bien dangereuse par la quantité de coups de canon qu'ils tiraient; ils avaient partagé leur artillerie en deux, quinze pièces à leur droite et autant à leur gauche, pour que le feu croisé devînt plus meurtrier. Je sentis que plus je me rapprocherais d'eux, moins j'en essuierais les boulets qui passeraient tous derrière moi.

Ce qui avait l'air aux yeux de l'armée de plus de témérité fut mon salut; car M. le duc de Gramont[1], qui ne parut qu'un instant, fut tué. M. du Brocard, excellent officier, qui commandait notre artillerie, et à qui on vint dire près du maréchal que les huit pièces de canon ne pouvaient plus tenir contre les trente des ennemis, voulut les faire retirer lui-même. Le maréchal s'y opposa, voulant envoyer un autre officier porter cet ordre. M. du Brocard s'y obstina; comme il partait, le maréchal dit :

« Au moins, ce n'est pas ma faute; voilà un homme qui va se faire tuer! »

Il le fut en effet un peu derrière moi.

Les Anglais mirent depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures et demie pour faire une petite demi-lieue. Ils craignaient toujours quelque embuscade des bois de Barry. Ils n'étaient qu'à trois cents pas de nous que, passant à la tête des gardes-françaises, j'aperçus La Peyre[2], capitaine, à qui je dis : « Les gens que je vous mène vont mal passer leur temps, puisqu'ils trouveront l'homme de Rechswag. » C'était une aventure de guerre où il s'était très bien conduit. Il me remercia de mon souvenir et de ma politesse. Ces compliments-là sont utiles à tous et donnent un air de sang-froid à

1. Colonel des gardes-françaises.

2. Il allait être blessé au cours de la bataille et mourut des suites de sa blessure.

celui qui les fait, qui augmente la confiance de celui qui les reçoit. Je dis au maréchal que les Anglais n'étaient qu'à trois cents pas de lui et qu'ils avaient crié plusieurs fois : *House! House!* C'est leur cri de guerre, comme notre : Vive le Roi!

Le maréchal était encore convaincu que, vu sa position, ils ne l'attaqueraient pas. Cependant, je le vis se repentir de n'avoir pas fait faire une troisième redoute en avant, formant un angle saillant au centre des deux autres, ce qui aurait rendu le passage impossible.

Il m'envoya à M. le comte d'Estrées, qui était en seconde ligne derrière les gardes-françaises, à la tête de huit escadrons de cavalerie des Cravattes et Fiennes, pour lui demander s'il avait assez de troupes. Le comte d'Estrées me répondit très haut : « Oui, assez pour battre des ennemis du Roi », et très bas, en se rapprochant de moi : « et assez pour être battu, car cette position est détestable pour de la cavalerie. » Ce n'était pas la timidité qui lui dictait cette réponse; personne n'est plus brave que lui; mais il voyait trop bien.

J'allai un instant voir Cernai, colonel des Cravattes, à qui je dis : « Je veux boire à votre santé. Vous le manderez ce soir à votre femme, avec qui je vivais beaucoup cet hiver. » Je le répète, cet air facile et de gaîté est utile à tous dans ces aventures.

Je profitai d'un moment pour me porter en

avant du régiment de Bettens, au delà des redoutes à peine commencées.

Je vis les Hollandais formant une grosse colonne, marchant en très bon ordre le long du bois pour se mettre en bataille, leur gauche vis-à-vis Anthoin, leur droite vis-à-vis Fontenoy. Il s'en détacha douze bataillons pour nous attaquer. Le hasard nous servit bien. Il y avait à la rive gauche de l'Escaut quatre pièces de gros canon venant de Valenciennes, destinées au siège de Tournay. Les charretiers, la veille, en avaient détaché les chevaux pour les faire repaître dans des écuries voisines. Les canonniers restés à leur garde, voyant cette colonne hollandaise marchant sur nous, n'hésitèrent pas à la canonner aussi vigoureusement qu'heureusement.

Leur feu en imposa si fort aux Hollandais, qu'ils mirent ventre à terre, et leurs officiers ne purent jamais les faire relever ; j'étais très près d'eux avec d'Aubeterre, aussi dans l'état-major, et qui fut tué depuis à Lawfeld. Le maréchal y vint aussi, et M. de Bauffremont, qui était avec les dragons, se détacha d'eux pour l'embrasser et lui faire compliment sur la bataille gagnée. « Tout n'est pas dit, lui répondit le maréchal ; allons aux Anglais, ils seront de plus dure digestion. »

Je le suivis et marchai encore un peu devant lui avec six de mes camarades de l'état-major qui étaient très rapprochés du maréchal. Les ennemis

étaient déjà si près, que leur avant-garde tira une vingtaine de coups de fusil dont un abattit moi et mon cheval qui fut tué. C'est ce qui me sauva de la décharge générale qui se fit tout de suite et dont furent touchés mes camarades : Champignelles[1], Saint-Georges, Saint-Sauveur et Longaunay, qui en mourut.

Les gardes-françaises et le régiment de Courten ne purent tenir au feu si violent de trente canons chargés à cartouches et d'une mousqueterie aussi violente. Le régiment d'Aubeterre tint plus près de Fontenoy; le régiment royal, qui était en seconde ligne, derrière cette brigade, recula sa gauche; mais la droite ne perdit pas son terrain et se conduisit avec valeur.

Je pris un autre cheval et allai au régiment de Courten, qui s'était rallié dans la plaine, et le ramenai, sous les yeux du Roi, à son premier poste. M. de Soubise me loua beaucoup d'une conduite dont il était témoin. Je chargeai ensuite deux fois avec le régiment de Pons-cavalerie, mais sans effet. J'offris un de mes chevaux au colonel, qui avait eu le sien tué.

Le maréchal m'envoya pour faire venir des caissons de cartouches dont nous manquions. J'allai jusqu'au pont du Haut-Escaut et priai un

---

1. L'orthographe exacte est : *Champignel.*

officier du régiment d'Aubeterre d'aller au parc d'artillerie pour ne pas m'éloigner du champ de bataille. J'eus le spectacle cruel de voir mettre de la paille et des fagots dans les bateaux du pont et donner ordre à M. de Razilly, qui y était de garde avec un bataillon des gardes-françaises, d'y faire mettre le feu aussitôt que le Roi et le Dauphin y seraient passés.

Je revins auprès du maréchal, qui pendant mon absence, voyant que l'affaire tournait très mal, avait deux fois envoyé ordre à MM. le comte de la Marck et de Lorge, commandant la brigade de Piémont dans Anthoin, d'abandonner ce poste. Ils n'avaient pas obéi au premier ordre par le danger qu'il y avait que les Hollandais ne s'en emparassent, et alors la bataille eût été absolument perdue. Ils furent forcés d'obéir au second, porté par Eldorf, aide-major général; mais d'Arasse, lieutenant-colonel de Piémont, militaire expérimenté, laissa les piquets de cette brigade bordant les parapets et les compagnies de grenadiers qui étaient dans un chemin creux en avant et à la droite d'Anthoin, ce qui cacha aux ennemis le mouvement intérieur et la retraite du corps, à qui le maréchal avait donné ordre de se porter à Notre-Dame-aux-Bois pour couvrir et faciliter la retraite du Roi, s'il y était forcé. Mais le maréchal ayant réfléchi aux dangers de cet ordre, m'envoya sur-le-champ pour le révoquer. Heureusement j'arrivai

à temps, et Piémont rentra dans un poste aussi essentiel à conserver.

Les armées restèrent en présence dans l'inaction depuis midi jusqu'à midi et demi, où enfin notre attaque générale termina tout et mit les ennemis en fuite.

On avait conseillé plusieurs fois au Roi de se retirer, à quoi Sa Majesté se refusait toujours. M. de Richelieu lui répéta plusieurs fois : « Sire, la présence de Votre Majesté seule peut rétablir l'affaire et la gagner. » Et lui-même partit pour aller prendre le commandement des Irlandais et charger cette redoutable colonne qui fut écrasée dans sa retraite, surtout les vingt-huit compagnies de grenadiers qui en avaient la tête[1]. Le Roi parut sur le front de son armée et y reçut les hommages de tous par les cris redoublés de : Vive le Roi !

M. le Dauphin, qui n'avait que seize ans, demanda souvent au Roi pendant la bataille de charger à la tête de la Maison. Quelqu'un de la Cour ayant voulu s'assurer de ce fait, prit la liberté de questionner M. le Dauphin, qui répondit avec une fierté bien digne de son rang :

« Je suis trop jeune pour que la nation me connaisse, mais on ne doit point être étonné que j'aie voulu imiter les sujets de mon père. »

---

1. M. le maréchal envoya dire au Roi par le chevalier de Castellane que nous étions maîtres du champ de bataille. Le Roi n'a point repassé l'Escaut pendant l'action. (*Note de M. de Valfons.*)

A la fin de l'action, ce prince demanda à M. de Séchelles, intendant de l'armée :

« Eh bien! Monsieur, que dites-vous de cette journée? — Que M. le Dauphin est bien heureux, à son âge, d'avoir vu par lui-même à quoi tiennent les empires. »

Un aide-major général blessé dès le commencement de la journée était tout près de moi; le sang qu'il perdait l'affaiblissant beaucoup, je lui conseillai de se retirer, qu'il allait se trouver mal et qu'il profitât d'un reste de force pour gagner l'hôpital ambulant. Son zèle le faisait hésiter, et puis il me dit : « Je crains de perdre ma cuirasse qui me suffoque, et je n'ai personne pour la prendre. » Pour le décider à partir, je lui offris de m'en charger; j'avais jeté la mienne, très embarrassante par son poids. Comme il m'aidait à l'attacher, je reçus un coup de fusil dedans. Elle me sauva la vie.

Mais il m'arriva la chose la plus désagréable, que je ne sus qu'après. M. d'Argenson, ministre de la Guerre, qui m'aimait beaucoup, s'empressa de demander au maréchal, sur le champ de bataille, s'il était bien content de Valfons. Le maréchal, qui de sa vie n'avait jamais retenu les noms qui lui étaient les plus familiers, lui répondit : « Valfons? Je ne l'ai point vu; mais de qui je ne puis faire trop d'éloges, c'est de Belrieux; il s'est montré partout et m'a été de la plus grande utilité : je vous le recommande. »

Un moment après, je courus au ministre de la Guerre avec cette confiance que m'inspiraient ma conduite de la journée et son amitié. Je lui trouvai un air froid qui me glaça et me mit au désespoir, sentant très vivement combien il était cruel d'être aussi mal reçu après avoir aussi bien fait.

Trois jours après, allant à Chin, à l'ordre chez le Roi, à la suite du maréchal et très près de lui, un de mes camarades m'appela Valfons ; le maréchal me fixa attentivement et me dit avec une bonté paternelle : « Ah ! mon enfant, j'ai à réparer une erreur cruelle et injuste pour vous vis-à-vis de M. d'Argenson. Je vous ai toujours pris pour Belrieux » ; et il me raconta la question et sa réponse au ministre. « Eh ! Monsieur le Maréchal, Belrieux est mort à Worms depuis un an. » « Je vais tâcher, me dit-il de réparer une confusion qui sûrement vous a fait tort. »

Ce qui l'avait occasionnée dans l'esprit du maréchal, c'est que d'abord il n'avait pas la mémoire des noms, et ensuite qu'en revenant de Prague, Belrieux et moi avions été présentés tous les deux au Roi et en même temps au maréchal de Saxe, qui avait placé mon nom sur le visage de Belrieux, et celui de Belrieux sur le mien. J'en fus la victime. Le moment était passé, les récompenses données, et l'extrême joie d'avoir gagné une bataille, crue si longtemps perdue, un peu diminuée. Cette distraction du maréchal me coûta cher

et il a cherché à la réparer mille fois par ses caresses. J'eus beau la répéter à M. d'Argenson; tout est moment pour les grâces, et souvent l'ivresse du succès les distribue. Elle était passée : j'avoue que je n'y songe pas sans regret.

M. d'Argenson me proposa, à l'instigation du maréchal, pour porter au roi de Prusse la nouvelle de la victoire de Fontenoy. Malheureusement, le Roi se souvint que Latour, aide-major général, lui avait été envoyé par M. de Belle-Isle, et dit à M. d'Argenson qu'il fallait se servir de lui. M. d'Argenson représenta que Latour étant resté pour le siège de Tournay, n'avait point vu l'action. « Eh bien ! dit le Roi, Valfons le mènera sur le champ de bataille et lui expliquera tout. »

Ce que je fis : *sic vos non vobis*. M. d'Argenson m'en consola en me promettant de m'envoyer pour la même commission en Espagne. Son offre me plut davantage parce que la reine d'Espagne avait honoré d'une protection toute particulière un de mes oncles, M. le comte de Chazelles, et lui avait offert pendant la guerre de la Succession un régiment de dragons espagnols; il refusa, disant que, né Français, il devait servir sa patrie. La Reine en écrivit à Louis XIV, qui lui donna en France un régiment de dragons et le fit maréchal général des logis de l'armée française auxiliaire en Espagne, sous les ordres de M. le duc d'Orléans, depuis régent.

Le projet que le ministre avait conçu pour me

dédommager ne réussit pas mieux que les bonnes intentions du maréchal. L'ambassadeur d'Espagne fit demander au Roi, par le ministre des Affaires étrangères, que ce fût son neveu qui fût chargé pour sa Cour d'une commission aussi agréable. Il l'obtint facilement.

Le jour de Fontenoy, je fus chargé de faire enlever les blessés du champ de bataille. Pendant cette occupation aussi utile que triste par le spectacle de tant de malheureux souffrants, je vis un officier anglais à demi dépouillé qui, se jetant à la basque de mon habit, me dit en très bon français :

« Je suis votre prisonnier et me mets sous la garde de l'honnêteté française. »

Il portait le bras droit en écharpe dans sa cravate pleine de sang. Je l'assurai qu'il n'avait rien à craindre, qu'il était dès ce moment-là en sûreté comme au milieu de Londres, et que j'allais le confier à un sergent pour le faire panser à l'hôpital.

« Non, Monsieur, s'écria-t-il, je ne vous quitte plus. »

Touché de son état comme de sa confiance, je lui donnai un de mes chevaux, et peu de moments après je le conduisis moi-même à la Chartreuse, où était notre hôpital. En y entrant, il me demanda qui avait la première direction du lieu où nous étions.

« C'est M. de Séchelles, intendant de l'armée, qui y est présent actuellement, et sous lui des com-

missaires des guerres; vous allez être pansé sous leurs yeux, avec le même soin que nos Français.

— Je suis donc entièrement en sûreté?

— Mais oui, Monsieur, vos doutes insultent la nation.

— Eh bien! je ne suis point blessé; je me suis vu enveloppé et culbuté par la Maison du Roi, je me suis jeté à terre, j'ai ôté mon habit, retourné mes poches pour prouver aux soldats que j'avais été fouillé et qu'il ne me restait rien; de plus, pour exciter leur pitié, j'ai trempé ma cravate dans le sang d'un mort, j'ai passé mon bras dedans et conservé cent cinquante guinées que voilà.

— Elles sont bien à vous, Monsieur, lui dis-je, et vous resteront; je vous félicite du succès de votre sang-froid. »

Je le menai, en recevant mille remercîments de sa part, là où étaient les autres prisonniers anglais.

Le maréchal, me continuant ses bontés, me menait toujours avec lui à l'ordre chez le Roi, où se tenait un petit conseil de guerre entre le Roi, le maréchal et M. d'Argenson, qui, instruit et préparé par les conseils de Crémille, maréchal général des logis, et de quelques autres officiers généraux en qui il avait confiance, cherchait toujours à inspirer au maréchal les choses qui lui paraissaient les plus utiles; ces avis déplaisaient beaucoup au maréchal, qui affectait devant le Roi la plus grande indifférence pour l'opinion d'un

homme de robe. Je fus un jour témoin d'une discussion assez vive à Chin, et j'entendis le maréchal dire à M. d'Argenson, qui l'exhortait à laisser la conduite du siège à M. de Brézé :

« Monsieur, si le Roi n'est pas content de moi, qu'il donne son armée à un autre ; mais tant qu'il me la laissera, je la commanderai seul. »

Les officiers généraux, pendant l'action de Fontenoy, ne manœuvrèrent point en militaires instruits et actifs. On a la mauvaise habitude en France de ne vouloir jamais rien prendre sur soi et d'attendre toujours un ordre que le général, qui est loin, ne peut donner ; surtout ce jour-là, où le maréchal de Saxe, qui venait de subir une ponction à Valenciennes, ne pouvait tout au plus que se tenir dans sa voiture. Tout est moment à la guerre : si on ne le saisit, on ne peut fixer la victoire qui ne s'arrête que par l'habileté.

La colonne anglaise, environ dix-huit mille hommes, était, en nous attaquant, de trois bataillons de front. Lorsqu'elle se trouva entre Fontenoy et la redoute des bois de Barry, les feux de flanc de ces deux postes forcèrent les Anglais de se resserrer dans le centre de leur colonne, mais sans observer ni leur rang, ni leurs divisions, ce qui heureusement jeta la confusion dans cette masse d'hommes et les empêcha de se développer, au lieu qu'ils auraient dû le faire à la hauteur de nos deux postes et les attaquer en même temps. Maîtres de

ces positions, ils procuraient un passage sûr et facile à leur seconde ligne d'infanterie et à toute leur cavalerie. Au lieu de cela, la colonne, par sa confusion, ne put que se porter à trois cents pas en avant dans la plaine, où elle resta immobile.

C'était ce moment heureux qu'il fallait saisir, en formant une colonne à notre droite avec les deux bataillons du régiment du Roi qui étaient à la gorge de Fontenoy, le régiment d'Aubeterre et les trois de Courten formant la brigade du régiment de Royal et Hainault. M. de Biron serait toujours resté dans Fontenoy avec les deux autres bataillons du Roi et les trois de Dauphin et Beauvoisis dont M. de la Vauguyon, depuis gouverneur de M. le Dauphin, était colonel. Le comte de Danois et le marquis de Croissy, lieutenants généraux, commandaient les bataillons de notre gauche, nommés Royal-Vaisseau, 3 bataillons ; Traisnel, 1 ; la Couronne, 3 ; Biron-Soissonnais, 1 ; 7 bataillons des gardes-françaises ; 2 de Suisses ; 2 de la brigade irlandaise ; ce qui faisait en tout dans cette partie 19 bataillons. Ces deux colonnes d'infanterie chargeant en même temps la droite et la gauche des Anglais, que la Maison du Roi et les carabiniers pouvaient charger en tête, tout eût été pris ou tué.

Mais il se passa une heure sans nulle disposition, surtout à notre droite, qui resta en panne sans agir. La gauche, où était le maréchal, forma un corps d'infanterie, lorsque Normandie fut arrivé avec

huit cents hommes des gardes-françaises, Royal-Vaisseau, la Couronne et les Irlandais. Ces troupes avaient à leur tête MM. de Richelieu, de Lowendal et lord Clare, qui chargèrent très vigoureusement la droite des Anglais, la baïonnette au bout du fusil.

Quant aux gardes suisses, il n'en fut pas question de toute la bataille; ils restèrent constamment au repos, sans fuir ni attaquer, et peut-être trop prudemment, vis-à-vis des bois de Barry, entre deux redoutes.

Je ne veux pas oublier la sage précaution de M. de Montesquiou, sous-lieutenant des mousquetaires gris. A la première attaque de la Maison, qui fut repoussée, parce qu'elle se fit très mal en ordre, toujours par trop de vivacité de la part de cette troupe qui serait invincible si elle gardait plus d'ensemble, il s'arrêta à cent pas de la colonne qu'on chargeait inutilement et forma sa troupe en escadrons. Ce fut un point de ralliement et d'alignement pour toute la Maison, qui fut à même par une seconde charge plus heureuse, étant mieux dirigée et avec ensemble, de mériter un succès toujours sûr à la guerre quand on s'y conduit en gens du métier.

M. de Clermont-Tonnerre, à la tête de Royal-Roussillon-cavalerie, à qui le maréchal envoya dire de charger, eut la même conduite, faisant répondre au maréchal que son corps était le seul

dans la plaine qui en imposât aux ennemis ; qu'aussitôt que le reste de la cavalerie, très en désordre à la suite de ses charges infructueuses, serait en ordre et en bataille, il chargerait, conduite que le maréchal loua et approuva beaucoup. Lannoy, aide-major des gardes suisses et aide-major général, alla dire deux fois pendant l'action à Pestalozzy, aide-major des Suisses, de les faire marcher : ils ne voulurent jamais compromettre leurs drapeaux.

M. de Chabannes fit une très grande faute en commençant. Les ennemis arrivèrent jusqu'au ravin qui était devant les gardes. M. de Chabannes fit marcher les grenadiers de ce corps pour enlever une batterie de canons qui les incommodait beaucoup. Les grenadiers furent repoussés. M. de Chabannes fit marcher tout le corps pour aller aux ennemis. Mais, par cette manœuvre en avant, il perdit l'avantage de Fontenoy et de la redoute qui assurait ses flancs. Aussi furent-ils repoussés et mis en fuite, excepté le 3e et le 4e bataillons, qui se rejetèrent sur la redoute.

Ce fut le comte d'Argenson qui exigea de M. du Broçard de faire venir quarante pièces de canon de plus qui étaient à Douai, ce qui nous fut très utile pendant l'affaire.

CHAPITRE V

La Bataille de Raucoux.

1746

Fonctions de major général. — Brouille du maréchal de Saxe et du comte de Clermont. — Négociations épineuses. — Réconciliation. — Deux lettres du maréchal. — Siège de Namur. — Comment on entraîne une troupe. — Promesse du comte de Clermont pour porter la nouvelle au Roi. — Son manque de parole. — Reddition de la ville. — Siège des châteaux. — Leur capitulation. — Nouvelle déception. — Retour au grand quartier général. — Bon accueil du maréchal. — Bataille de Raucoux. — Reconnaissance nocturne. — Le duc de Boufflers et son fils. — Les prisonniers nus. — Le prince d'Isenbourg habillé par l'auteur. — Triomphe du maréchal de Saxe. — M. de Valfons est désigné pour aller rendre compte au Roi des détails de la bataille.

En 1746, je faisais auprès de M. le comte de Clermont les fonctions de major général. Ce prince m'accablait de bontés, de confiance et de distinctions particulières; je soupais tous les soirs chez lui. Quoique les militaires qui avaient cet honneur

fussent en très petit nombre, il s'y trouva un indiscret. La plus grande liberté faisait souvent hasarder des propos peu faits pour être répétés; M. le comte de Clermont se les permettait tous, se croyant, par sa naissance comme par la discrétion de ceux qui l'écoutaient, dans la plus grande sûreté.

Un officier général admis à ces soupers applaudissait du geste et de la voix à tout ce que disait un soir M. le comte de Clermont sur le maréchal de Saxe : c'étaient de simples plaisanteries sur son goût pour les filles. Le lendemain, cet officier alla rendre compte de cette conversation au maréchal en l'envenimant comme font toujours les délateurs; mais pour mon bonheur, voulant mettre plus de vraisemblance dans sa noirceur, il dit que souvent, par mes phrases respectueuses, j'avais rabattu les coups, au lieu de faire comme les autres, ce qui augmenta la confiance que le maréchal avait toujours eue pour moi.

Le maréchal, furieux, profitant de son autorité, commença à donner tous les dégoûts possibles à M. le comte de Clermont, en ne lui permettant plus, comme auparavant, de donner l'ordre à son corps; j'étais obligé d'aller le chercher tous les jours. Peu de temps après, il joignit à la grande armée trois brigades d'infanterie des quatre que nous avions, de plus les officiers d'artillerie et le canon, enfin une très grande partie des dragons;

ainsi ce corps, qui était très considérable, se trouva réduit à une brigade d'infanterie et à un régiment de dragons.

M. le comte de Clermont, au désespoir, voulut prendre un parti violent approuvé par ses entours : c'était de quitter l'armée en disant au maréchal qu'il était trop humiliant pour un prince du sang de France d'obéir à un bâtard étranger. On trouva la vengeance convenable ; je fus le seul qui, restant tête à tête avec le prince, eut le courage et l'honnêteté de lui dire que je blâmais ce projet, estimant que ce serait se manquer à lui-même et au Roi, et que quitter l'armée au milieu de la campagne, pour retourner s'enterrer à Berny, me paraissait un fâcheux dénouement.

« Mais que voulez-vous que je devienne, Monsieur, exposé à recevoir tous les jours de nouvelles mortifications?

— Monseigneur, vous expliquer avec le maréchal; et pour mettre Votre Altesse plus à même de régler ses démarches, je vais au quartier général chercher à m'instruire de ce qui a occasionné l'humeur du maréchal. »

Je questionnai mes camarades de l'état-major, qui, voyant de plus près et plus intimement le maréchal, pouvaient être mieux informés; je parvins à connaître les propos répétés et le sujet d'une colère juste, mais trop marquée.

De retour auprès de M. de Clermont et seuls

dans son cabinet, je lui rendis compte de tout en ajoutant :

« Je me charge, Monseigneur, de réparer le mal, si vous consentez à un expédient facile qui dépend de vous : c'est d'écrire un mot à M. le maréchal pour lui demander une conversation où vous vous expliquerez ; car les coquins brouillent tout, mais l'honnête franchise peut tout ramener.

— Non, Monsieur, je n'accepte pas, c'est me proposer d'essuyer de nouveaux affronts ; et, du reste, qui se chargerait de porter ma lettre au maréchal ?

— Moi, Monseigneur.

— Il ne la recevra pas.

— J'en fais mon affaire ; la seule grâce que je demande à Votre Altesse est de ne parler à personne de la démarche qu'Elle va faire.

— Vous la croyez donc bien hasardée, pour qu'il faille n'en rien dire ?

— Non, Monseigneur, mais je crains que les mêmes gens qui ont conseillé votre départ de l'armée ne vous détournent du seul moyen de rester ici convenablement à votre rang. »

J'eus bien de la peine à le déterminer ; cependant, le lendemain, la lettre fut écrite de sa main, devant moi et telle que je la désirais. Je partis un peu de meilleure heure que de coutume pour avoir quelques moments de plus. Le maréchal était sur son lit, quoique chaussé, et le verrou mis à sa porte, ce qui lui arrivait souvent quand il cau-

sait avec Crémille ; celui-ci vint m'ouvrir et, me voyant une lettre à la main, me dit :

« Est-ce que les ennemis ont fait quelque mouvement ?

— Non, c'est une lettre de M. le comte de Clermont.

— Tant pis, je m'en vais ; j'aime mieux que vous la donniez que moi ; vous ne deviez jamais vous en charger ; le maréchal est furieux contre votre prince et, comme vous avez pu le voir, il le lui a déjà trop prouvé.

— Demeurez, je vous prie, vous m'aiderez peut-être. »

Il resta près de la porte, qu'il referma ; alors m'approchant du lit, je dis :

« C'est une lettre de M. le comte de Clermont, qui souhaite le bonjour à Monsieur le Maréchal.

— Dis plutôt qu'il voudrait que le diable m'emportât ; est-ce quelque nouvelle des ennemis? Ont-ils fait un mouvement?

— Non, Monsieur le Maréchal. »

Il prit la lettre, et d'un air de dédain la jeta sur son lit.

« Je la lirai toujours trop tôt.

— Si Monsieur le Maréchal voulait me permettre de la décacheter, il pourrait la lire et en serait content.

— Non! Oh! jamais! On a beau être prince du sang, il faut savoir se taire sur son général et res-

pecter le choix du Roi ; c'est leur maître comme le nôtre.

— Monsieur le Maréchal, vous êtes trop grand, et votre réputation est trop constatée, pour écouter les misères et les rapports de quelques méchants esprits.

— Mais tu y étais, tu as tout entendu et combattu ; je t'en remercie et t'en aime davantage.

— Je n'y ai nul mérite, Monsieur le Maréchal, c'étaient quelques gaietés et non des noirceurs ; voilà comment les mauvaises langues traduisent les moindres propos. »

J'avais repris la lettre décachetée, et tout de suite :

« Monsieur le Maréchal veut-il que je la lise?

— Ce sont des mensonges, et ton prince me fait l'effet de s'ennuyer joliment d'être là comme un capitaine partisan ; il n'y a pas de mal.

— Vous me pardonnerez, il y en a beaucoup à croire ce qui n'est pas.

— Eh bien ! lisez, Monsieur. »

La lettre, polie et adroite, lui plut, surtout lorsque je répétais à chaque ligne que tout ce qu'on lui avait dit était faux, que je lui étais bien plus attaché qu'au comte de Clermont et incapable de le tromper.

« Soit, il désavoue ses propos, je veux bien le croire.

— Et une réponse à la lettre?

— Ah! il n'y en a point; je ne veux pas être le pédagogue éternel de ton prince et lui dire qu'il a mal fait; je ne pourrais m'en empêcher.

— Si Monsieur le Maréchal voulait me permettre de lui indiquer un expédient?

— Lequel?

— Monsieur le Maréchal fait demain un fourrage au moulin d'Edmeülle, très près du quartier du prince?

— Eh bien?

— Il serait comblé si Monsieur le Maréchal voulait y dîner.

— Non, Monsieur, ne m'en parlez pas, je ne dîne pas chez les gens qui s'égayent à mes dépens; mais après le fourrage fait, je passerai par là comme si c'était mon chemin pour revenir; je lui ferai une visite qui me tiendra lieu d'une réponse embarrassante, car je n'aime point les procès par écrit. »

Crémille me faisait des signes de satisfaction, n'ayant pas imaginé qu'il me fût possible de gagner tant de terrain en aussi peu de temps. Je quittai le maréchal apaisé en lui disant :

« Il y aura toujours chez le prince un bon dîner dont Monsieur le Maréchal fera l'usage qu'il voudra. »

Je partis enchanté de ma mission.

M. le comte de Clermont m'enferma dans son cabinet, et m'ayant écouté avec un très vif empressement :

« Et la réponse?

— Il n'y en point d'écrite, Monseigneur.

— Je le savais bien que vous me faisiez faire une fausse démarche.

— Monseigneur, je me flatte que vous serez content. »

Et aussitôt je lui répétai toute ma conversation, palliant les vivacités du maréchal, dont les termes avaient été peu ménagés au commencement, et pour lui donner plus de confiance dans mon dire, j'ajoutai que M. de Crémille avait été toujours présent. Je finis en l'assurant que le maréchal se rendrait chez lui et que j'espérais qu'il lui demanderait à dîner.

« Eh bien! soit; mais jusque-là je ne croirai rien. »

Le lendemain, j'étais de bonne heure au moulin d'Edmeülle, où la chaîne du fourrage commençait à se former et où était la réserve des troupes très nombreuses, car nous étions tout près des ennemis. Le maréchal y vint, resta longtemps, et comme il allait repartir, je lui dis : « Monsieur le Maréchal, je vais vous servir de guide. »

Il me dit en souriant :

« Tu as bien envie de m'égarer.

— Non, Monsieur le Maréchal, je vous mène chez les vôtres.

— Ah! quels vôtres! allons. »

Nous arrivâmes à Hoves; le prince vint au-de-

vant du maréchal, enchanté de sa démarche; ils traversèrent la salle à manger, assez grande pour quatre-vingts personnes. Le couvert était mis, le maréchal dit :

« Quoi! déjà la table, il est donc bien tard?

— Assez, répondit M. le comte, pour que vous ne puissiez aller dîner chez vous. »

Jugez de la joie du négociateur : j'étais comblé; ils causèrent quelque temps en particulier et eurent le bon esprit, l'un et l'autre, de ne parler de rien qui eût trait à la brouillerie. Le contrôleur vint dire au prince qu'il était servi, il se mit à la gauche du maréchal et voulut que je fusse à la sienne; le maréchal, qui me traitait toujours bien, dit en passant devant moi :

« Monseigneur, vous devez bien l'estimer, il vous est très attaché.

— Certainement; mais il vous aime davantage, et je ne lui en sais pas mauvais gré.

— Oui, ajouta le maréchal, nous nous aimons beaucoup, surtout au feu[1]. »

Le dîner fut très gai : tout se passa à merveille;

---

1. Le maréchal de Saxe témoignait en toute circonstance au marquis de Valfons une amitié toute particulière. Voici, parmi le grand nombre de pièces conservées avec le manuscrit de ces souvenirs, deux lettres adressées à Mme la duchesse de Luynes, et que nous reproduisons exactement d'après le texte autographe :

« A Gan, le 23 dessembre 1745.

« MADAME,

« J'ay ressus la laitre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce moy. Les bontés dont vous honorés M. de

le maréchal partit de la meilleure humeur; M. le comte me mena dans son cabinet, où les expressions les plus caressantes furent ma récompense et me confirmèrent sa reconnaissance.

Quelques jours après sa joie fut bien plus vive : nous changeâmes notre position, et au nouveau camp M. le maréchal forma une réserve de douze mille hommes, qu'il donna à M. le comte avec vingt pièces de canon et trois cents hommes d'artillerie. Cet événement causa une grande satisfaction à toute l'armée, affligée de voir un prince du sang réduit au commandement de quelques régiments.

La batterie de douze pièces de canon placée à la

Walfons sont un n'ouvos titre pour luy auprès de moy ; je le veres ariver avec grand plesir; et coique très aimable, ca calites d'aitres vostre proteges ne sauret lui nuire. Je feres dans toutes les occasions tout se qui dependras de moi pour le conveincre de latachement et du respect avec le quel j'ai l'honneur d'aitre, Madame, vostre très humble et très obligent serviteur. M. DE SAXE. »

« A Gan, le 6 mars 1746.

« MADAME,

« J'aime M. de Walfons d'einclination, eindepandanmant de son mérite pour la guerre. Je l'ay écrit à M. le comte d'Argenson et luy ay declares que j'an feres mon amis. Je ne fais gere de ses déclarations et lon ne maquse pas d'aitre louangeur; einsi vous pouvez aitre assurés que j'ores fait pour M. de Walfons se que vous aves eu la bontés de desires pour lui s'il m'avet étes possible. Je ne conais sertenement gère se luy que j'ay envoies avec les drapos et n'ay nulle lieson avec luy, mais je n'ai pas peu faire otrement pour fermer la porte a une cantites de protexion et de soliciteurs très apres avec qui je me seres fait des querelles si j'aves dones la préférence à quelqu'un que l'on sait que j'aimme. J'espere que sais resons vous pareteront bonnes, Madame, et que vous me renderes la justice d'aitre persuades de mon attachement et de mon respect. M. DE SAXE. »

rive droite de la Meuse devant Namur, et gardée par le régiment de Crillon, ouvrit la brèche de l'ouvrage à cornes dans la nuit du 16 septembre. Après en avoir bien examiné le local, je proposai à M. le comte de Clermont et à M. de Lowendal, qui dirigeaient le siège, de l'attaquer, quoique le chemin couvert ne fût pas pris. Ma proposition parut hasardeuse et fut discutée. Enfin, on se rendit au moyen que j'indiquais : c'était de se couler avec des grenadiers le long de la rivière, sur un laissé de terre, en longeant à notre droite le chemin couvert, les ennemis devant penser avec confiance que nous n'oserions jamais attaquer cette brèche, sans préalablement les avoir chassés du chemin couvert.

Voici les précautions dont j'usai d'abord : je passai la Meuse pour dire au commandant de la batterie qu'à neuf heures du soir il fît un feu très vif avec ses douze pièces qui battaient en brèche; il n'y en aurait que quatre chargées à boulet, devant tirer quatre toises plus haut que la crête, uniquement pour tenir en respect les sentinelles ennemies qui, à couvert derrière la brèche, n'osent montrer le nez tant qu'elles entendent le sifflement du boulet, toujours très imposant; les huit autres pièces feraient le feu le plus vif, mais simplement à poudre, pour tromper l'ennemi, qui ne supposerait jamais que nous pussions tenter la moindre chose sur un point contre lequel on ne cessait de tirer.

Cet ordre donné, je disposai les sapeurs et les travailleurs avec des distances d'un détachement à l'autre et loin de la sape, pour éviter la confusion, au débouché surtout, si les grenadiers étaient repoussés. Dans ce cas, les travailleurs fuient, mettent le désordre, et on ne peut plus les ravoir quand on a repris l'avantage.

Je priai M. de Bauffremont, maréchal de camp de tranchée, de me laisser le maître du dispositif, l'assurant qu'il serait content. J'eus soin, en faisant défiler chaque grenadier, de lui donner moi-même un paquet de trente cartouches pour mettre dans sa poche, outre ce qu'il avait; parce que, quand la poudre et les balles manquent pendant l'attaque, ce sont des cris odieux que tous les braillards de la tranchée répètent indécemment, portant l'alarme et la crainte, malheureusement très faciles à communiquer la nuit, moment le plus favorable pour ces expéditions, mais qui impressionne la faible humanité.

Comme j'avais averti les grenadiers de ne pas s'inquiéter des coups de canon qu'ils entendraient derrière eux, ni même du bruit des boulets qui, par leur direction, passeraient toujours au-dessus de leur tête et faciliteraient l'attaque, en laissant aux ennemis la sécurité de n'être pas surpris tant qu'on tirerait, ils marchaient avec audace et confiance. Je fus donc fort étonné de voir la tête de la colonne s'arrêter à deux cents pas; le moindre

bruit pouvait nous perdre : les ennemis, très nombreux dans le chemin couvert de l'ouvrage que nous allions attaquer, n'étaient qu'à vingt pas de nous et nous auraient écrasés par leur feu le long de ce défilé; j'y courus pour savoir la cause de cette halte.

Malheureusement, pendant le jour, et surtout depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf, la Meuse avait si fort augmenté qu'elle couvrait tout le terrain que j'avais reconnu la veille, et cette inondation arrêtait nos grenadiers. Je n'hésitai pas un instant et demandai :

« Quelqu'un sait-il nager?

— Oui, me répondit un soldat d'artillerie destiné à couper les saucissons des mines.

— Ote ton habit, prends une perche et marche devant moi. »

J'ôtai aussi mon habit, et en veste, l'épée à la main, je suivis mon homme jusqu'au pied de la brèche, ayant de l'eau au plus profond jusqu'au-dessous des épaules. A mon retour, qui fut très prompt, les grenadiers me reçurent avec enthousiasme.

« Allons, mes enfants, c'est moi qui serai votre guide : il n'y a point de danger; nous allons surprendre les ennemis, ils sont à nous. »

Tout me suivit : la brèche, basse et facile, fut bientôt franchie; les assiégés n'étaient point en défense, fort peu avaient leurs armes. Quelques-

uns furent tués, le reste fut pris dans les casemates, au nombre de cinq cents, dont trente-quatre officiers, un colonel et un major; il ne nous en coûta dans toute la nuit que quarante-deux grenadiers tués ou blessés.

M. le comte de Clermont m'avait promis que si je faisais prendre l'ouvrage à cornes, la place rendue, j'en porterais la nouvelle au Roi. Je lui menai dans sa cour, à trois heures du matin, tous les prisonniers et lui annonçai l'heureux succès qui le rendait maître de Namur. Il était dans son lit; j'ajoutai :

« Monseigneur, je vais me préparer, mettre mes bottes, car sûrement la garnison n'a pas un moment à perdre pour remonter et se réfugier dans les châteaux. »

Je vis au milieu de sa joie un certain embarras vis-à-vis de moi; je le connaissais trop pour m'y méprendre.

« Quoi, Monseigneur, ne me tiendrez-vous pas, après un service aussi grand qu'inespéré, la parole que Votre Altesse m'a donnée? »

Son embarras redoubla; il sentait toute l'injustice qu'il allait me faire, chercha à s'en justifier en me disant qu'il n'était pas le maître d'agir autrement, mais que sûrement il me réserverait de porter une nouvelle plus intéressante : celle de la reddition des châteaux et de la garnison prisonnière. J'eus besoin de toute ma sagesse et du respect si

justement dû aux princes du sang pour ne pas témoigner mon mécontentement bien légitime. Je me tus et sortis désespéré. Le matin, la ville ouvrit ses portes; la garnison s'était renfermée dans les châteaux.

L'espérance et la nouvelle promesse de M. le comte de Clermont m'avaient calmé; bouder eût été inutile et maladroit. Je pris le seul parti raisonnable : ce fut de redoubler de zèle au siège des châteaux et de forcer le prince, par de nouveaux soins et une application constante, à ne plus me sacrifier à l'intrigue qui avait abusé de sa bonté.

On ouvrit la tranchée des châteaux. J'ai constamment cherché dans les sièges à économiser les hommes, m'exposant de préférence pour conserver au Roi de braves soldats qu'on hasarde souvent inutilement. Les ingénieurs demandent toujours plus de travailleurs que le nécessaire; les projets qu'ils font pendant le jour dans un cabinet et sur le papier deviennent pénibles à exécuter la nuit sur le terrain, au milieu des coups de fusil; ils portent en avant trop d'ouvriers, difficiles à placer par leur nombre, s'incommodant les uns les autres et trop livrés au feu de la place.

Je disposai les travailleurs de nuit en pelotons, dans un dépôt à couvert, où successivement je venais les prendre pour les conduire moi-même malgré le danger, que je calculais peu quand il devait être utile. De huit cents hommes comman-

dés qui allaient marcher, on n'en put placer que quatre cents, sur lesquels tomba la perte; il en eût péri au moins le double en les employant tous et sans qu'on pût faire plus d'ouvrage, parce que le terrain ne le permettait pas.

Cette première nuit fut très vive : Corneillan, capitaine de grenadiers de Crillon, y eut le bras cassé d'une balle; Flaubert, ingénieur, né Français, mais au service d'Espagne, qui était venu comme volontaire, reçut près de moi un coup de fusil au travers du corps; je le fis emporter. Il est souvent dangereux de vouloir trop se montrer : il en fut puni.

Le même bonheur qui m'a toujours suivi me fit échapper aux dangers d'une nuit aussi meurtrière, et je reçus mille remerciements des détachements de travailleurs que j'avais conservés.

Un charpentier de Namur vint trouver M. de Lowendal et lui proposa d'escalader la fausse braye du château qui donne sur la rivière; il m'envoya chercher, me fit longtemps causer avec cet ouvrier, que j'emmenai le soir pour aller examiner moi-même, du haut du clocher, la possibilité de son projet. Je vis qu'il pouvait avoir raison. Cette fausse braye n'avait qu'un mur très facile à escalader; elle n'était gardée que par un caporal et quatre hommes fournissant une seule sentinelle qu'on pouvait surprendre; de là, en cassant une porte à simples barreaux de fer assez faibles, on

était dans la place. Il est vrai qu'à côté de cette grille il y avait une caserne où était un bataillon, mais qui sûrement, couché et surpris, aurait fait peu de résistance.

Je rendis compte de tout à M. le comte de Clermont et à M. de Lowendal. On commanda pour le lendemain au soir quarante compagnies de grenadiers, sans leur apprendre leur destination. La Brosse, lieutenant-colonel de Nivernais, plein d'audace et d'intelligence, avait l'avant-garde; le tout était aux ordres de M. De Vaux, maréchal de camp, officier ferme et capable d'exécution.

La colonne en marche, quatre compagnies de grenadiers de mon régiment, qui en faisaient partie, demandaient où on les menait et pourquoi leur colonel n'était pas avec eux; Gauzac, un de leurs capitaines, garçon aimable et qui pensait très bien de moi, leur dit :

« Mes enfants, soyez sûrs que s'il y a quelque chose à faire pour nous, M. de Valfons n'est pas loin; vous savez qu'à l'attaque de l'ouvrage à cornes de Tournay, sans y être commandé, il marcha à notre tête. »

J'étais assez près de Gauzac, qui ne m'avait point vu, pour entendre un propos aussi flatteur, et lui en témoignai toute ma reconnaissance. Avant d'arriver au pied du mur que nous devions escalader, je demandai à notre charpentier, qui nous guidait, s'il voulait boire un coup d'eau-de-vie.

« Non, Monsieur, je n'ai pas peur et suis bien de sang-froid ; je voudrais seulement avoir une cuirasse. Ce n'est pas que je craigne pour ma vie ; mais je serai plus difficilement blessé, et vous n'avez que moi pour guide.

La fermeté de cet homme me donna de la confiance. M. de la Brosse mit devant lui une petite avant-garde de cinq grenadiers et se plaça à la première compagnie de Picardie. Le caporal de grenadiers de l'avant-garde, encore jeune et très brave, mit l'échelle à l'angle rentrant des deux murs de la fausse braye ; nous observions le plus profond silence au pied de cette échelle pendant qu'il montait. Malheureusement la nuit trop calme et point obscure permit à la sentinelle hollandaise d'entendre du bruit ; elle s'avance et tire un coup de fusil, en criant : « Alerte ! » à son poste. La balle blessa à la cuisse et culbuta le brave caporal, qui eut le courage de nous dire :

« Montez toujours, et soyez sûrs que je ne crierai pas pour me plaindre. »

Je le fis enlever et porter à l'hôpital ; il guérit et fut fait officier dans la suite, récompense bien méritée. M. De Vaux, se voyant découvert, retira ses troupes, et notre expédition fut comme non avenue.

A la fin du siège des châteaux, j'allai voir, sans en dire la raison et sous prétexte de visiter la place, l'endroit que le charpentier nous avait indi-

qué. Tout était de la plus grande exactitude dans son rapport et d'un succès facile, si on avait pu seulement s'emparer du petit corps de garde; il eût fallu pour cela une nuit plus sombre, du vent et une sentinelle moins vigilante.

Le major des forts causa de cet événement avec moi; je ne convins point du dessein que nous avions eu, encore moins de l'entreprise manquée; mais il me répéta qu'il avait toujours veillé sur cet endroit inquiétant par sa facilité, qu'il en parlait souvent au commandant de la garnison, mais que celui-ci lui reprochait ses craintes qu'il taxait de terreur panique; elles étaient pourtant bien fondées et très judicieuses. Le charpentier, connu dans son pays, où il eût été puni sévèrement, passa en France avec une petite pension qu'on lui fit obtenir.

Le feu prit à plusieurs magasins des châteaux, surtout à celui qui contenait le lard, le beurre, l'huile et le goudron; l'incendie fut vif et très dangereux, vu la proximité des magasins à poudre, ce qui détermina le gouverneur à capituler.

J'espérais pour le coup tenir enfin une récompense souvent promise, plus souvent méritée. Mais je ne fus pas plus heureux : M. de Lowendal, ami de Sourdis, étant toujours auprès du maréchal, obtint de la complaisance de M. le comte de Clermont qu'il manquerait encore à sa promesse, sous des prétextes inutiles à citer; je vis donc

arriver et partir Sourdis pour porter la nouvelle d'un siège que j'avais fait avec tant de peines, de dangers et de succès.

Je montai à l'appartement de M. le comte de Clermont, et le désespoir dans le cœur, mais la sagesse et le respect à la bouche, je lui demandai la permission de quitter sa réserve et d'aller chercher auprès du maréchal de Saxe une justice qu'il me refusait. Il prit un air riant, m'assura qu'il m'aimait beaucoup. J'insistai : c'était l'heure de l'ordre ; descendu dans la salle où il le donnait, devant les officiers généraux, ceux de sa maison, Polignac, Montlezun et l'état-major, il dit :

« Voilà Valfons qui vient de me traiter comme un chien.

— Monseigneur, je n'ai pu m'écarter un instant de ce que je vous dois.

— Aussi, je veux que vous restiez auprès de moi.

— Monseigneur, toute l'armée a vu mon zèle et mes succès pour la gloire de Votre Altesse Sérénissime. J'y ai sacrifié mes veilles et risqué ma vie sans hésiter ; je lui rends l'hommage et le profond respect dus si légitimement au sang de mon maître ; mais, comme militaire, je crois avoir droit à sa reconnaissance. »

Et tout de suite je le priai de lire la lettre que j'écrivais au maréchal de Saxe pour lui demander, le siège terminé, de me rapprocher de lui et de la

grande armée. M. le comte de Clermont me parla avec bonté, voulut bien oublier la distance immense qu'il y avait de lui à moi, et voyant que je persistais : « Puisque vous voulez me quitter malgré moi, je ne vous retiens plus, vous pouvez faire partir votre lettre. »

Je ne perdis pas un instant : c'était le 8 octobre ; j'envoyai un de mes gens qui, le lendemain, me rapporta la réponse la plus satisfaisante du maréchal de Saxe. J'arrivai le 9 au soir à son quartier général. Il me reçut avec bonté, en me disant :

« La colère te ramène, il ne fallait pas me quitter; je t'aime mieux qu'eux, je t'ai vu partir avec regret et te vois revenir avec plaisir; c'est arriver au bon moment, je marche demain aux ennemis, qui vraisemblablement seront décampés; ma foi, s'ils ne le sont pas, nous jouerons des couteaux.

— Je vous supplie, Monsieur le Maréchal, de me garder près de vous, je vous promets de mériter cette préférence.

— Oh ! oui, je me souviens de Fontenoy ; tu étais mon ami, ce jour-là !

— Je me flatte, Monsieur le Maréchal, que si vous donnez une seconde bataille, je chercherai à confirmer un titre aussi précieux.

— Bonsoir, à demain. »

Le lendemain, 10 octobre, l'armée, précédée de

ses campements, vint s'établir entre la chaussée de Tongres et de Saint-Tron, la droite à Haynault, la gauche à Nieuport. Le 11, toute l'armée se mit en mouvement et se porta sur le champ de bataille, en plusieurs colonnes. La nuit du 10 au 11, le maréchal coucha à Houtin. Quoique la marche eût été courte, tout le monde était fatigué et se reposait pour être en état de combattre. Ma santé, toujours forte, m'a permis dans toutes les occasions où je me suis trouvé de faire plus que les autres, d'être toujours le maître de retarder un repos nécessaire, en général, et souvent indispensable.

J'avais à plaire au maréchal ; j'en cherchai tous les moyens honnêtes et crus lui être utile en allant reconnaître pendant la nuit, autant qu'elle pourrait me le permettre, le terrain qui était entre nous et les ennemis. Je le parcourus en différentes fois, avec des patrouilles d'un sergent et quatre grenadiers, environ un quart de lieue en avant sur une demi-lieue de large.

J'y trouvai deux ravins où je faisais descendre deux grenadiers, et après qu'ils avaient été fouillés, j'y descendais moi-même et cherchais un passage pour aller aux ennemis, laissant le sergent et les deux autres grenadiers en haut et un peu en avant, ventre à terre pour n'être ni surpris, ni coupés.

Plusieurs petites patrouilles de Hessois, sorties

de Raucoux et de Varoux, passèrent à cinquante pas de nous, qui les entendions, couchés sur le ventre et dans le plus profond silence ; je remplis mon but et revins sur les quatre heures du matin dans l'antichambre du maréchal ; il monta à cheval à six heures et se porta entre les colonnes au village de Houtin.

A huit heures, il fit ouvrir les cantines et offrit à déjeuner aux officiers généraux de jour, à l'état-major, à ses aides de camp et à un officier par brigade, qui étaient près de sa personne à attendre ses ordres. Les uns avaient déjeuné avant de partir, il était trop matin pour les autres. Moi, qui avais passé la nuit à courir, aussi en éveil de corps que d'esprit par la crainte de tomber dans quelque poste sur un terrain inconnu, je mangeai de si bon appétit, que le maréchal, s'approchant de moi, me dit à demi-voix :

« J'aime les gens qui se nourrissent bien quand il s'agit de charger ; c'est d'un bon augure.

— Permettez-moi de boire à vos succès, Monsieur le Maréchal ; je suis bon prophète, vous battrez les ennemis.

— Mais je crains qu'ils ne soient plus là. »

Il croyait toujours que le prince Charles ne l'attendrait pas, repasserait la Meuse ou se replierait par la droite sous Maëstricht. Il fit à dix heures et demie un brouillard si épais qu'on n'y voyait pas ; à onze heures, il fut dissipé.

Le maréchal fut très étonné de voir l'armée ennemie en bataille, sa gauche au village d'Anse, son centre occupant les villages de Varoux et de Raucoux, et les Autrichiens qui formaient la droite longeant le village de Sière, laissant un ravin devant eux. Le maréchal était entouré par le chevalier de Belle-Isle, lieutenant général de jour, MM. de Brézé, de Crémille, de Vaudreuil, de Croismare, chefs de l'état-major, et tous les aides; il m'appela et me tira du milieu de cette foule en disant que personne ne le suivît. Sourdis, que son amitié mettait toujours hors de la règle générale, voulut l'accompagner.

« Mais vous ne vous appelez pas Valfons, dit le maréchal, retournez avec les autres. »

Et puis se portant au galop à cent cinquante pas en avant entre les deux armées :

« Je voudrais bien, mon enfant, que vous fissiez l'impossible, sans vous faire prendre, pour pousser le plus loin que vous pourrez et voir ce qu'il y a derrière Raucoux et Varoux; je vais mettre, de distance en distance, derrière vous quelques-uns de mes hulans pour que vous ne soyez pas coupé par des hussards que j'aperçois là-haut. »

Ce fut dans ce moment-là que je sentis tout mon bonheur d'avoir reconnu le terrain pendant la nuit. J'étais monté supérieurement, sur un cheval aussi solide que vif. Je n'essuyai que quelques coups de canon d'une batterie de dix pièces

placée sur les hauteurs, et fus assez heureux pour tourner de loin les deux villages et voir que la cavalerie autrichienne qui les soutenait, craignant, s'ils étaient emportés, d'être écrasée par notre canon, faisait un mouvement par sa droite et ne protégeait plus les villages.

Je revins ventre à terre en rendre compte au maréchal, qui me reçut à bras ouverts.

« Allons, il n'y a pas un moment à perdre, faites marcher. »

Il me demanda jusqu'où j'étais allé et me dis que, m'ayant perdu de vue, il craignait toujours que je ne me fisse tuer ou prendre ; je lui répondis que j'avais poussé jusqu'au pied de la hauteur qu'il voyait environ à quinze cents pas. Un officier général très près de lui fit un petit sourire, croyant que j'exagérais.

« Monsieur, lui dis-je avec vivacité, quand M. le maréchal aura battu les ennemis, vous trouverez à l'endroit que j'indique un Hessois tué ou blessé du canon ; je désire bien qu'on ne l'enlève pas. »

L'honnêteté du maréchal me rendait trop justice pour douter ; voyant que la brigade d'Orléans, à qui on avait ordonné de marcher, avait suspendu son mouvement, il me dit :

« Allez-y donc, et qu'on ne les expose pas, en faisant halte si près des ennemis, à être écrasés par le canon à cartouches. »

Je courus et je dis au chevalier d'Aullans, capi-

taine de grenadiers d'Orléans, qui avait la tête de la colonne, de se remettre en marche.

« C'est M. de Maubourg, qui nous commande, répondit-il, qui m'a fait arrêter un instant.

— Oui, me dit ce respectable vieillard, je viens de mettre ma cuirasse, et vous direz à M. le maréchal que quand le Roi me confie ses troupes si près de l'ennemi, je suis jaloux de marcher à leur tête. »

Il prouva bien par sa valeur qu'il en était digne.

Je longeai la ligne, passai devant le front de Beauvoisis, où je dis à Lugeac, qui en était colonel :

« C'est un beau moment pour vous. »

Il fut court, car, presque au même instant, un coup de fusil, lui perçant les deux joues, emporta une partie du palais.

A peine étais-je de retour auprès du maréchal, M. le duc de Luxembourg vint en personne lui dire que les troupes qu'il avait à ses ordres pliaient, ne pouvant tenir au feu qui leur était opposé.

« Je vais vous donner quelqu'un qui remédiera à cela.

— Allez, Valfons, suivez M. le duc et ralliez ses troupes. »

Il est vrai qu'il y avait déjà beaucoup d'hommes épars dans la plaine, plusieurs blessés, d'autres qui avaient pris le prétexte de secourir leurs cama-

rades. Je demandai en partant au maréchal de faire faire un mouvement à une brigade de cavalerie qui était à sa gauche ; il me donna toute permission ; je courus au commandant de la brigade de Royal-Pologne et lui ordonnai, de la part du maréchal, lorsque je ferai signe avec mon chapeau au milieu de la petite plaine, de mettre ses escadrons au trot, de les porter à quatre-vingts pas en avant seulement, et de faire halte.

L'ordre donné, je me mis au centre des soldats disséminés en leur criant que la cavalerie allait leur passer sur le corps, et aussitôt je fis le signal convenu ; ce petit moyen réussit : le soldat, honteux d'avoir quitté son drapeau, y retourna, sentant la cavalerie s'approcher au grand trot, et ne se doutant pas qu'elle dût s'arrêter si tôt.

En revenant, je traversai Boufflers-Vallon, commandé par le fils du duc de Boufflers ; son père s'était mis à la tête et y avait eu son cheval tué sous lui ; je lui offris le mien ; il refusa, me disant très honnêtement qu'il combattrait à pied et que j'étais plus utile que lui ; il s'en fallait bien que je fusse de son avis, trop heureux si je pouvais me flatter de l'avoir imité ; il était aussi brave militaire que bon citoyen, et se conduisit à merveille toute la journée. Les deux pages du Roi qu'il avait près de lui furent tués ; son écuyer fut blessé derrière lui ; son fils, très jeune encore, se montra digne de son père, sous la conduite du

baron d'Eclimeux, lieutenant-colonel de ce régiment.

Nos grenadiers, suivis de leurs brigades, traversèrent les haies avec la plus grande valeur et ne se servirent que de leurs baïonnettes. Les deux premiers rangs de Hessois furent tués à leur place ; on fit dans le village huit cents prisonniers, qui furent dépouillés dans un instant et que nous trouvâmes tous nus. Je vis venir à moi l'un d'eux, qui me dit qu'il était le prince d'Isenbourg, général des Hessois ; je lui donnai sur-le-champ ma redingote, mon chapeau ; puis je pris celui de mon palefrenier qui en ramassa un de soldat ; je lui fis donner un de mes chevaux et le menai chez M. de Séchelles, où les officiers prisonniers soupèrent.

Le prince d'Isenbourg voulut absolument que je fusse assis auprès de lui ; je l'avais vêtu de pied en cap de la garde-robe de l'intendant ; il me témoigna mille fois sa reconnaissance.

Pendant que je causais avec le maréchal sur le champ de bataille, il me dit, se trouvant entouré d'importuns :

« Je voudrais qu'on nous tirât quelques volées de canon, je ne serais pas si environné et nous parlerions plus librement. »

Un moment après, l'artillerie des ennemis commença un feu très vif.

« Il me semble, reprit-il, que les visages s'allongent. »

Je lui répondis avec gaieté :

« Je ne m'aperçois pas de cela; mais je me flatte que vous parlez à un visage très rond. »

C'était un des torts du maréchal; il feignait de n'avoir pas bonne opinion des Français, voulant laisser croire que c'était à ses utiles talents qu'on devait nos succès, mais dans le fond du cœur il leur rendait justice. Je ne puis m'empêcher de dire, malgré mon respect pour sa mémoire, que j'ai vu souvent les Français réparer par leur valeur des défauts de position et de manœuvre ; le maréchal le savait bien.

Il dit le soir en soupant : « Me voilà raccommodé avec l'infanterie. » Très fâché qu'aucun des officiers généraux ne relevât un propos injuste, je pris la liberté de lui dire que je n'avais jamais vu l'infanterie dans le cas de se brouiller avec lui; que, à Fontenoy, à Tournay et aux autres sièges, elle avait toujours montré beaucoup de nerf, et que je la croyais bien digne de son estime. Il reçut cette observation avec bienveillance et ne m'en sut pas mauvais gré.

Ce fut le défaut de jour qui sauva l'armée ennemie ; il est vrai que le maréchal, comptant toujours que le prince Charles s'en irait, fit commencer l'action un peu tard, en me disant :

« Ce n'est pas ma faute, il y a assez longtemps que je sonne la cloche ; ils ne veulent point s'en aller. »

Il eut un bien beau moment, à quatre heures du soir ; les ennemis en fuite, il revint à son quartier et traversa toute l'armée au milieu des cris de : *Vivent le Roi et le maréchal de Saxe !* Chaque brigade lui offrait des drapeaux, des canons, des prisonniers ; c'est le plus grand et le plus émouvant de tous les spectacles. En rentrant, il me dit :

« Tu as été trop mon ami toute la journée pour que je ne sois pas le tien ; demain, tiens-toi prêt pour porter au Roi le détail de la bataille. »

On avait fait partir sur-le-champ MM. d'Armentières et d'Espagnac pour porter la première nouvelle ; je ne pus partir que la nuit du 13 au 14, par la difficulté de rassembler tous les états des officiers morts et blessés des différents régiments.

Je n'avais pas oublié, en nous portant en avant, de faire remarquer au maréchal et à l'officier général incrédule le Hessois assigné en témoignage dans le compte rendu de ma reconnaissance, et qui, tué par un de nos boulets, n'était pas encore enlevé ; le maréchal me dit en riant :

« Mais moi, je n'en doutais pas, et j'ai agi en conséquence. »

Les ennemis laissèrent quatre mille hommes tués, deux mille prisonniers, quarante pièces de canon abandonnées, soixante officiers prisonniers, dont le prince d'Isenbourg, commandant les Hessois, un colonel hessois et un colonel anglais. Nous eûmes trente-trois officiers tués, dont M. de

Fénelon, lieutenant général, deux cent soixante-neuf officiers blessés, mille cent quatorze soldats tués et deux mille six cent trente-six blessés.

Je trouvai le chevalier de Belle-Isle, qui était resté comme lieutenant général de jour sur le champ de bataille, avec un gros détachement ; je lui demandai ce qu'il avait fait pendant l'action ; il me répondit assez légèrement :

« Nous causerons de cela une autre fois. »

Je lui dis que j'en étais fâché, parce que, envoyé au Roi, j'aurais été flatté de rendre compte de sa conduite. Il s'empressa alors de me tout dire ; je feignis d'être trop pressé par les ordres du maréchal et le laissai.

L'instant avant mon départ, M. le comte de Clermont m'envoya chercher, honteux de son injustice vis-à-vis de moi ; il crut la réparer en me disant :

« Le maréchal vous a choisi par l'amitié qu'il sait que je vous porte, et parce que j'ai envoyé Sourdis, de Namur. »

Je n'eus pas la basse flatterie d'en convenir.

« Non, Monseigneur, je ne dois qu'aux coups de fusil que j'ai essuyés sous les yeux du maréchal, à l'utilité dont je lui fus et à sa justice, le choix qu'il veut bien faire de moi ; il m'a été plus avantageux de servir près de lui un jour que trois ans auprès de Votre Altesse Sérénissime.

— Je ne vous laisserai pas partir sans une mar-

que de mon amitié et de ma satisfaction : voilà deux lettres, l'une pour le Roi, l'autre pour M. d'Argenson ; elles sont pleines d'éloges de votre conduite et de vos services ; et pour que vous n'en puissiez douter, voilà des copies signées de moi, qui vous seront à jamais un témoignage sûr du cas que je fais de vous. »

Je remerciai le prince avec le plus profond respect, mais sans nulle reconnaissance dans le fond de mon cœur ; je l'avais servi trop longtemps et avec trop de zèle, à Menin, Ypres, Furnes, Fribourg, me sacrifiant dans l'intérêt de ses succès, pour me contenter d'un propos vague et d'une démonstration aussi tardive que sans effet. Il m'avait toujours préféré ceux mêmes qu'il ne connaissait pas ou qui avaient été absents.

Lettre de S. A. S. a M. le comte d'Argenson.

« M. de Valfons est chargé, Monsieur, de porter « le détail des blessés et de la victoire que les « troupes de Sa Majesté viennent de remporter. « Je suis ravi que cette commission lui aye été « donnée, espérant que cela lui fera obtenir les « grâces qu'il mérite par la distinction avec la« quelle il a servi cette campagne; comme il a « été presque toujours sous mes ordres, j'ai été « témoin de son intelligence et activité; j'aurais « même souhaité qu'il m'eût été possible de le

« charger de quelques-unes des nouvelles que j'ai
« eu l'honneur d'envoyer à Sa Majesté, sentant
« combien il méritait qu'on saisît une occasion de
« pouvoir le faire récompenser. La voilà trouvée,
« et je ne puis, dans cette circonstance, me dis-
« penser de joindre ma sollicitation et de lui ren-
« dre la justice qu'il mérite.

« Vous connaissez, etc.

« L. de Bourbon. »

CHAPITRE VI

Mission a la Cour.

1746 : Départ du camp. — Arrivée à Fontainebleau. — Rapport à M. d'Argenson. — Compte rendu au Roi. — M. le duc d'Orléans. — Leçon d'étiquette donnée à M. de Maurepas. — Mot de M. de L'Espine à ses officiers. — Bienveillance du Roi. — Audience de la Reine. — Compliment de Sa Majesté. — Mme de Pompadour. — Son accueil. — Souvenirs d'avant ses grandeurs. — Le grand couvert. — Questions du Roi. — Remerciement des personnes de la Cour. — Mme de Boufflers. — M. de Valfons est nommé gouverneur du fort de l'Ecluse. — Pauvre brigadier et brigadier pauvre. — Lettre au maréchal. — M. d'Argenson retenu au lit. — Départ pour Paris. — Rencontre du maréchal de Saxe. — Retour à Fontainebleau. — Le maréchal chez Mme de Pompadour. — Griefs du maréchal. — Il refuse de voir le ministre. — Mission par M. d'Argenson pour cet objet. — La cour des Fontaines après minuit. — Le maréchal sort de chez Mme de Pompadour. — Obsessions prolongées. — Il cède enfin. — Joie et reconnaissance de M. d'Argenson. — Le maréchal de Saxe est fait maréchal général des armées du Roi. — On copie les patentes de Turenne. — Bénéfices de la franchise et de l'honnêteté.

Je partis, et, malgré les fatigues précédentes, j'arrivai en quarante-deux heures, le 25 octobre,

à Fontainebleau, où était le Roi. Je descendis chez M. d'Argenson, ministre de la Guerre; il était cinq heures du matin et je le trouvai au lit; avant tout, il me fit asseoir et servir un morceau que je mangeai à son chevet; puis il me dit : « A présent, causez avec moi comme avec votre ami, oubliez le ministre et racontez-moi tout. »

Il m'écouta pendant une heure, avec cette finesse et cette intelligence qui faisaient le fond de son caractère, et sans m'interrompre une seule fois. A la fin de ma relation, il revint sur quelques points, et puis, étendant les bras et m'embrassant :

« Mon enfant, c'est à merveille; la grâce que je vous demande, c'est de rendre le même compte au Roi : mot pour mot, n'y changez rien.

— Sûrement, si le Roi a la même indulgence que vous, ce sera la même chose; la vérité n'est qu'une. Mais j'ignore les questions que Sa Majesté pourra me faire, soyez certain que j'agirai sagement. »

A dix heures, moment du lever, M. d'Argenson me mena chez le Roi, en bottes et en uniforme de l'état-major; il était dans sa chambre, où on le frisait, entouré de M. le duc d'Orléans, de plusieurs princes, de tous les ministres et de quelques courtisans qui avaient les entrées. M. d'Argenson lui remit les lettres du maréchal de Saxe venues dans son paquet, et moi l'état circonstancié, par

régiment, des officiers tués et blessés, qu'il parcourut jusqu'à la fin, me faisant quelques questions sur différents officiers. Je commençai ensuite ma relation; j'eus le soin d'y faire valoir ceux qui étaient connus de Sa Majesté, qui avaient bien fait, et dont les parents étaient là.

Je vis l'inquiétude de M. d'Argenson de ce que je ne prononçai pas le nom de Voyer, son fils; j'attendais toujours que le Roi m'en parlât, me réservant d'y venir moi-même s'il s'en taisait, mais ne voulant pas avoir un air de basse flatterie en louant le fils du ministre de la Guerre devant lui; enfin, le Roi me dit :

« Et Voyer? »

Alors je le louai en peu de mots, mais très fortement.

« Et vous, Valfons, reprit le Roi, que faisiez-vous pendant ce temps-là?

— Sire, je cherchais à imiter les soldats de Votre Majesté. »

Je venais de les peindre pleins de zèle et de valeur : je n'y perdais rien.

Le Roi me demanda si j'avais vu L'Espine, lieutenant-colonel d'Orléans.

« Oui, Sire, avant, pendant et après le combat.

— Duc d'Orléans, vous l'entendez!

— En êtes-vous bien sûr? me dit M. le duc d'Orléans.

— Oui, Monsieur. »

M. de Maurepas, oubliant qu'il était devant le Roi, me dit vivement :

« Dites monseigneur.

— Il n'y en a point devant le Roi », lui répondis-je. Ce qui est vrai; on appelle monsieur les princes du sang eux-mêmes, en sa présence.

Je sus après pourquoi cette question du Roi sur L'Espine : on l'avait desservi; il était brave, mais querelleur, et son régiment ne lui avait jamais pardonné une plaisanterie faite à une bataille en Italie, où le feu était si vif que beaucoup de soldats et plusieurs officiers de son bataillon avaient mis ventre à terre; M. de L'Espine leur dit :

« Messieurs, je ne sais comment vous pouvez dormir avec un bruit pareil. »

Les questions dont m'honora le Roi durèrent jusqu'à onze heures ; il voulut bien, par un air de bonté, me témoigner qu'il était content de mes réponses. J'avoue que cette même bonté ne m'avait laissé que le respect et m'avait ôté toute timidité ; mon sang-froid et l'exactitude à répondre juste à ce qu'il me demandait le prouvèrent à ceux qui étaient présents, et en sortant ils m'en firent mille compliments.

Le Roi fut à la messe et ensuite à la chasse. Je le suivis jusqu'à la portière de son carrosse; comme il allait y monter, il me dit :

« Valfons, ce serait vous jouer un vilain tour que de vous dire de venir avec nous.

— Sire, il reste toujours le désir et des forces pour suivre Votre Majesté.

— Non, allez vous reposer. »

Je remontai à l'appartement de la Reine. Mme de Luynes me fit entrer dans la chambre, où j'eus l'honneur de rendre compte à Sa Majesté, mais plus en bref, de la bataille ; son cœur s'attendrit souvent des malheurs que cause la guerre ; je lui parlai de M. de Talaru, son protégé, fils de M. de Charmazel, son premier maître d'hôtel, qui avait bien fait et que je louai devant son père. La Reine, toujours indulgente, me témoigna sa satisfaction, et se tournant vers Mme de Luynes avec son sourire si agréable, elle lui dit à demi-voix :

« Il est bien fait pour porter de bonnes nouvelles, il a la physionomie heureuse ! »

Les succès et la position embellissent les traits.

Je quittai mes bottes et j'allai chez Mme de Pompadour, qui me reçut à merveille, me fit entrer dans son cabinet, et se remettant dans un fauteuil, me dit d'en prendre un et de m'asseoir près d'elle, en ajoutant :

« Nous avons le temps de causer, le Roi ne viendra que dans une heure. »

Je l'avais connue avant ses succès et soupant avec elle, n'étant que Mme d'Étioles, jeune, jolie, pleine de talents ; je n'avais point été de son avis à table, mais avec la politesse et la gaieté qu'on doit à une jolie femme qu'on contrarie.

Un mois après, transportée à la Cour, maîtresse du Roi et de l'univers, entourée à sa toilette comme une reine, elle m'aperçut dans la foule, m'appela et me dit :

« Disputeriez-vous à présent ?

— Oui, Madame, si vous me le permettiez ; je n'avais pas besoin de ce moment pour vous rendre tout ce qu'on doit à l'esprit et à la beauté.

— C'est très bien, nous n'en serons pas moins bons amis ; si je puis vous être utile, adressez-vous à moi. »

Je n'en ai profité qu'une fois ; elle m'a tenu parole.

Je reprends notre entretien à Fontainebleau.

« Ah çà ! dites-moi tout, ne me cachez rien, et pour vous mettre à votre aise, lisez ces deux lettres, elles vous prouveront que je suis instruite. »

J'en reconnus l'écriture : l'une était de M. de Soubise, l'autre de M. de Luxembourg. Elle me fit mille questions, surtout sur le maréchal de Saxe, qu'elle aimait autant qu'elle haïssait M. d'Argenson ; dans le courant de la conversation, elle me dit :

« Je savais qu'il était arrivé un officier de l'armée ; les gens peu instruits que j'ai questionnés n'ont pu me dire votre nom, mais sur le portrait, j'ai dit :

« C'est mon Valfons, il a bien la figure à cela.

— Oh! Madame, peut-on parler figure devant la vôtre!

— Mais je crois que vous m'en contez?

— Non, Madame, mais il doit m'être permis, vu vos bontés, de dire ce que tout le monde pense. »

Elle me fit offre de service, me demanda si on m'avait accordé un grade.

« Non, Madame.

— Oh! ça viendra; voilà le temps où le Roi va descendre, venez demain à ma toilette, à dix heures; ma porte ne sera ouverte pour le public qu'à onze; j'ai encore tout plein de questions à vous faire. Mon maréchal est donc bien content? Qu'il doit être beau à la tête d'une armée, sur un champ de bataille!

— Oui, Madame, il y a fait l'impossible pour se rendre encore plus digne de votre amitié.

— Vous pouvez lui écrire que je partage ses succès et que je l'aime bien. »

Je me retirai et retournai chez M. d'Argenson, qui m'avait fait donner un appartement près du sien en attendant le grand couvert, où je fus, et tout le temps qu'il dura le Roi ne parla qu'à moi. Il me demanda, à cause de l'ambassadeur de Malte, ce qu'avait fait M. de Froulai, son neveu : j'en fis un éloge mérité.

« Et M. de Séchelles? ajouta le Roi.

— Sire, Votre Majesté sait qu'un de ses soldats malade ou blessé devient son fils; il a eu pour

eux mille soins; Beaumont, son neveu, était derrière moi.

— Et Lugeac a été blessé?

— Oui, Sire, il a servi Votre Majesté comme quelqu'un qu'il aime.

— Qu'il aime?... dit le Roi, surpris du mot.

— Oui, Sire, Dieu nous ordonne de l'aimer, les rois doivent nous le permettre. »

Il sourit et passa à d'autres questions jusqu'à ce qu'il sortît de table, et me dit :

« Demain, à mon lever. »

Quelle joie j'eus le lendemain, de voir dans ma chambre trente femmes ou hommes de la Cour me remercier de mes éloges pour leur mari, leur fils, leur père; et surtout Mme de Boufflers, depuis duchesse de Luxembourg : il n'y eut point de mots flatteurs dont elle ne se servît pour exprimer sa reconnaissance de ce que j'avais dit de son mari et de son fils; j'y avais peu de mérite, ayant rendu hommage à la vérité. Ce moment-là a été un des plus beaux de ma vie.

M. d'Argenson, je ne l'aurais pas cru, en altéra le bonheur; il allait travailler avec le Roi; je le suivis jusqu'au bas de l'escalier, en lui répétant que mon seul désir était d'être brigadier; il ne répondait pas, et comme il n'avait point fait donner le grade à son fils pour la nouvelle de la prise de Fribourg, je craignais qu'il ne me traitât de même.

Il me laissa un jour entier dans l'incertitude.

Enfin, après son travail avec le Roi, il me fit entrer dans son cabinet et me dit :

« Le Roi vous a donné le gouvernement du fort de l'Ecluse; vous êtes cadet et point riche, c'est un joli titre que celui de gouverneur à votre âge. »

Je lui témoignai mon regret en lui disant que je ne demandais point d'argent, qu'en prenant le métier de la guerre, je m'étais dévoué à n'être pas riche, mais que j'aurais dû être brigadier comme ceux qui m'avaient précédé et suivi.

« Mais c'est le vicomte de Rohan et le comte de Polignac.

— Je vous remercie de m'apprendre leurs noms, car je ne les avais point entendu prononcer par le maréchal de Saxe au milieu des coups de fusil de Raucoux; il n'a nommé et ne s'est servi que de moi.

— Croyez-moi, mon cher Valfons, vous avez besoin d'argent, et gouverneur, pour un simple colonel, est un joli titre; vous ne feriez qu'un pauvre brigadier.

— Non, Monsieur, j'aurais fait un brigadier pauvre, mais sûrement très bon.

— Ah! ne jouons pas sur les mots, oui! vous êtes très bon; je me charge de votre fortune, prenez toujours le gouvernement, c'est plus utile; avant peu, vous serez brigadier; avec l'amitié du maréchal de Saxe et la façon dont vous servez, ce grade sera très prochain. »

Il avait raison, voyait mieux que moi, me traitait en ami; mais ma vanité n'était pas contente : je le lui témoignai et sortis en le remerciant faiblement.

Mon premier soin fut d'adresser au maréchal de Saxe un compte exact de tout ce qui m'était arrivé à la Cour, en lui exprimant ma vive et inaltérable reconnaissance; j'y joignis la lettre suivante, dont sa constante bienveillance pour moi excusait le ton de légèreté :

« A Fontainebleau, le 22 octobre 1746.

« Monsieur le Maréchal,

« Vos armes sont si heureuses et vos succès si rapides, que souvent vous ne savez pas toutes vos conquêtes. Vous venez encore de prendre une place et vous l'ignorez. C'est le fort de l'Ecluse, dont le Roi a bien voulu me donner le gouvernement, en considération des bontés dont vous m'honorez; il vaut près de mille écus. Qu'ils seront bien employés, si vous me permettez de les dépenser en chevaux de postes pour, de temps en temps, vous faire dans la paix ma cour à Chambord! Le Roi, depuis que je suis ici, ne cesse de me parler de vous et dans les termes de la plus tendre amitié. Il vient tous les jours du monde dans ma chambre, savoir de vos nouvelles et s'instruire de votre santé. Je les renvoie tous heureux en leur

disant que vous vous portez bien. J'aurais fort désiré d'être brigadier, mais, si la guerre dure, comme je ne cesserai, Monsieur le Maréchal, de vous être uniquement et inviolablement attaché, ce grade n'est que différé. Je suis content. J'ai rendu à mon maître, devant toute la France, vos actions et vos succès. Ma récompense est trop belle. »

J'allai ensuite faire un tour à Paris pour revoir une femme de la Cour, belle, jeune et riche. Des envieux, fâchés à Versailles de la préférence entière qu'elle me donnait, s'étaient servi pendant mon absence d'un expédient trop usité, mais qui prouve la bassesse des âmes envieuses : c'étaient plusieurs lettres anonymes écrites pour me noircir dans son esprit et m'éloigner de son cœur ; elle eut l'honnêteté de me les montrer en m'assurant de son plus souverain mépris pour les auteurs de ces calomnies.

Je retournai à Fontainebleau, où je reçus la réponse du maréchal m'annonçant qu'il m'avait fait employer, pour le quartier d'hiver, quoique absent, et que je n'avais qu'à m'amuser en l'attendant à la Cour et à Paris.

Je trouvai M. d'Argenson dans son lit, perclus de goutte, ne pouvant remuer ; il me permettait de lui tenir compagnie, ce qu'il accordait à peu de gens en pareil cas.

Au bout de huit jours, je me mis dans ma chaise pour aller passer quelques moments à Paris et cultiver des connaissances aimables et utiles. Après avoir passé la porte de Chailly, sur le chemin de Ponthiéry, je reconnus Neully, valet de chambre du maréchal; je l'arrêtai en lui demandant s'il courait seul :

« Non, Monsieur, M. le maréchal est à cinq cents pas derrière moi. »

J'ordonnai à mon postillon de m'avertir aussitôt qu'il l'apercevrait, ce qu'il fit; je descendis et pris la liberté de faire arrêter celui du maréchal, à qui je dis :

« Monsieur le Maréchal, le duc de Cumberland et le prince Charles payeraient bien cher le secret de vous barrer le chemin », et je montai tout de suite à sa portière; il me reçut avec cet air riant et cette bonté constante qu'il a toujours eue pour moi.

« Vous allez donc vous amuser à Paris? J'aurais pourtant désiré qu'à mon arrivée vous fussiez resté quelques jours de plus à Fontainebleau : qu'y dit-on?

— Qu'on vous attend avec impatience, que le Roi et Mme de Pompadour vous recevront très bien et que le public vous adorera.

— Et ton d'Argenson? il ne m'aime guère!

— On vous inspire cela, Monsieur le Maréchal; croyez qu'il sera votre ami quand vous voudrez.

— Quel ami! que fait-il et qu'a-t-il dit de nos succès?

— Il en est comblé; mais il a dans ce moment-ci une cruelle goutte qui le tient dans son lit.

— Allons! continuez votre route, vous aurez bien de la peine à arriver pour souper à Paris.

— Monsieur le Maréchal, quand on vous voit, on n'a plus d'autre envie.

— C'est bon, partez, adieu! »

Il ordonna à son postillon de marcher. Un moment après, je fis tourner ma chaise pour suivre la sienne; je rechangeai de chevaux à Chailly et j'arrivai en même temps que lui à la porte de son appartement à Fontainebleau; il me dit en me prenant la main :

« C'est très honnête et je vous en sais gré. »

Je le vis s'habiller et tout de suite aller chez Mme de Pompadour, où le Roi soupait et qui le retint. Je ne perdis pas mon temps et courus chez M. d'Argenson, qui, en me voyant, me dit :

« Je vous croyais à Paris?

— Oui, Monsieur, j'étais en chemin; mais ayant rencontré le maréchal de Saxe près de Ponthiéry, j'ai rétrogradé et j'arrive avec lui.

— Où est-il?

— Chez Mme de Pompadour, où il soupera avec le Roi. »

Je vis malgré lui son agitation; il n'avait pas un visage fait pour un ministre; quand on l'avait bien

étudié, c'était un livre ouvert à qui savait y lire; j'en avais acquis le talent et jugeai très bien qu'il était inquiet.

« Le maréchal me hait-il toujours? dit-il.

— Monsieur, il y a tant de gens qui ont intérêt à ce que vous ne soyez pas amis, qu'ils y réussissent en partie.

— Mais il est injuste, de quoi se plaint-il donc?

— De ce que M. le prince de Conti, ne commandant plus d'armée, ait été fait généralissime; le maréchal prétend qu'il a beau ne pas être prince du sang, le Roi pouvant accorder à celui de ses sujets qui lui plaît toutes les préférences et toutes les grâces à la Cour, doit réserver les récompenses militaires pour celui qui, en gagnant des batailles, fait la gloire de son règne et le salut de la nation.

— Il a raison; mais il doit savoir que je ne me suis jamais mêlé de la nomination du prince de Conti, et que je l'ignorais parfaitement; Mme la princesse de Conti et Mme de Pompadour l'ont sollicitée et obtenue, à un voyage de Choisy, de la bonté du Roi et du désir qu'il a toujours de rendre heureux, surtout un prince de son sang.

— M. le maréchal ne sait ni ne croit un mot de cela.

— Mais dites-le lui donc, vous qu'il aime, qu'il écoute et en qui il a confiance.

— Eh! Monsieur, il est toujours sur ses gardes quand je lui parle de vous.

— Croyez-vous qu'il vienne me voir?

— Non, Monsieur.

— Mais un général, arrivant de l'armée, voit le ministre de la Guerre avant de voir le Roi.

— Il a vu le Roi et je crains bien qu'il ne voie pas son ministre.

— Si je n'avais pas la goutte, je n'aurais pas tiré au court bâton pour la première visite : dites-lui mon état; cela a si mauvaise grâce vis-à-vis du public d'afficher une brouillerie ouverte, et sûrement cela déplaira au Roi et l'embarrassera de voir son général et son ministre en désaccord; c'est contre le bien de l'Etat. »

Et puis, avec cet air et ce ton caressant qu'il savait si bien prendre quand il avait besoin de quelqu'un :

« Soyez un joli enfant, et déterminez le maréchal à venir chez moi.

— Eh! Monsieur, qui en chargez-vous? un roseau déracine-t-il les chênes? »

J'allai souper chez Mme la duchesse d'Orléans, et à minuit je me mis en faction dans la cour des Fontaines, où donnait la porte de l'appartement de Mme de Pompadour, pour guetter la sortie du maréchal, qui ne parut qu'une heure après, seul et sans laquais ni flambeau; il faisait obscur et il y avait quelques marches à descendre; je lui tendis la main pour l'aider.

« Qui est là?

— Valfons, Monsieur le Maréchal.

— Quoi! si tard, dans l'obscurité, que faites-vous ici?

— J'y veille sur vous, Monsieur le Maréchal; c'est l'occupation la plus douce de ma vie.

— Eh bien, donnez-moi le bras, j'en profiterai jusqu'à mon appartement.

— Quand on arrive, on a un peu oublié le chemin.

— Oh! je le sais très bien. »

En marchant, je lui dis :

« On vous a sûrement bien reçu et bien caressé; la tranquillité dont on jouit ici est due à vos travaux et à vos succès.

— Oui, mais c'est le pays de la fausseté, et la reconnaissance des services rendus n'y habite pas toujours; j'ai de belles paroles, et M. le prince de Conti est généralissime. »

Nous entrâmes dans son appartement, dont il défendit à Meinac, son valet de chambre, d'ouvrir la porte à personne, et puis, en se promenant avec vivacité, il dit tout haut : « M. d'Argenson m'a joué là un vilain tour. » Alors, pour l'apaiser et disculper le ministre, je lui rendis le compte le plus exact de ma dernière conversation avec lui.

« Non, il t'attrape, il est faux; il me craint, de près surtout, quand il me sent avec Mme de Pompadour, dont il redoute le crédit; mais dans le fond, il me hait.

— Il ne m'est pas permis de discuter une opinion avec Monsieur le Maréchal; cependant, que peut-il arriver de plus heureux à un ministre de la Guerre que de voir ses veilles et ses travaux couronnés par la valeur, la conduite et les succès du général à qui le Roi confie ses armées? croyez-moi, Monsieur le Maréchal, voyez M. d'Argenson, qui serait déjà chez vous s'il n'avait pas la goutte...

— Non, ce n'est qu'un prétexte; un ministre en place se croit un dieu. »

Et puis, redoublant de vivacité dans sa promenade :

« Tu m'aimes, j'ai de la confiance en toi; tiens, qu'ils ne cherchent pas à m'humilier et à me chicaner, je ne suis pas né leur sujet, et je leur ferais suer de l'encre si je suivais le projet que m'inspirent leurs injustices et mon mécontentement.

— Monsieur le Maréchal, je vous le répète, expliquez-vous avec M. d'Argenson; je vous dois tout, et ma reconnaissance est incapable de vous proposer une fausse démarche; faut-il vous le dire, je sors de chez M. d'Argenson, qui donnerait tout au monde pour vous voir chez lui, et qui fera ce que vous voudrez.

— Oui, il veut me voir chez lui par vanité. »

Il me tint encore beaucoup de propos auxquels la vérité et mon attachement pour lui me firent répondre, puis il regarda sa montre :

« Quoi! déjà quatre heures!

— Monsieur le Maréchal, vous m'avez gâté par vos confidences et la permission de vous dire ce que je pense; je ne me retirerai qu'autant que vous me promettrez d'aller chez M. d'Argenson; si ce n'est pas pour vous, vous devez au moins le ménager en faveur de tant de braves officiers qui ont combattu sous vos yeux et pour votre gloire.

— Tu es donc un enragé? à quelle heure le lever du Roi?

— A dix heures.

— Eh bien! j'irai chez d'Argenson à neuf, pourvu qu'il n'y ait personne; viens me prendre. »

Quoiqu'il ne fût que quatre heures du matin, je n'hésitai pas à aller chez M. d'Argenson, qui se faisait faire la lecture toute la nuit, parce que sa goutte, très violente, ne lui permettait pas de sommeiller même quelques instants; il fit sortir son lecteur; je lui racontai toute ma conversation avec M. le maréchal, élaguant ce qui était trop fort ou inutile à mon objet, et le comblai de joie en lui apprenant qu'il le verrait à neuf heures.

« Ne vous étonnez ni de sa bouderie, ni de ses reproches; je l'ai calmé en lui disant comment l'histoire du prince de Conti s'était passée; il ne désire rien tant que d'avoir les mêmes patentes que M. de Turenne. Vous savez qu'il le mérite par la confiance de l'armée, et que le Roi ne peut mieux faire que d'illustrer le général qui lui gagne des batailles; cela augmente le respect et l'obéis-

sance des militaires ; tout tourne au profit de l'Etat.

— Je ne mettrai sûrement point obstacle à cette grâce. »

Avant que je ne sortisse, il me répéta, dans l'effusion de sa joie, tant la démarche du maréchal l'intéressait :

« Croyez, mon cher Valfons, que je n'oublierai jamais votre conduite en ce moment : on ne peut montrer plus d'adresse et d'intelligence ; nous vous ferons ambassadeur. »

Je me retirai pour le laisser reposer. A huit heures et demie, j'étais chez le maréchal, que je suivis à neuf heures chez M. d'Argenson ; j'entrai avec lui dans son cabinet et, les premiers mots dits, je les laissai seuls.

La conversation fut vive et longue ; mais le maréchal voulait obtenir et M. d'Argenson accorder ; ce ne fut qu'un replâtrage, mais tout finit bien. Je suivis le maréchal au lever[1]. Il alla ensuite courir le château, et moi je fus revoir M. d'Argenson, enchanté que le public eût vu le maréchal chez lui, et qui me dit :

« Tout s'est bien passé, je vous en renouvelle mes remerciements ; remettez votre voyage de

1. M. le duc de Broglie a utilisé les *Souvenirs* parmi les documents dont il s'est servi pour raconter cet épisode. Après avoir cité notre auteur, il ajoute : « Mais Valfons convient lui-même que ce ne fut qu'un replâtrage, et la plaie était encore très vive dans le cœur de Maurice. »

Paris, j'ai encore besoin de vous pour quelques jours. »

J'obéis; son accès de goutte passé, sa première visite fut pour aller chez le Roi, avec qui il travailla, et obtint, à la très grande satisfaction du maréchal, les patentes de maréchal général des camps et des armées du Roi; on envoya prendre chez M. le duc de Bouillon celles de M. de Turenne, qui servirent de modèle et qu'on copia mot pour mot.

Je fus enchanté d'avoir réussi dans une négociation aussi délicate. La vérité a ses droits, et les moyens de l'honnêteté sont les plus sûrs; je n'en ai jamais employé d'autres; M. le maréchal et M. d'Argenson en étaient si convaincus, qu'il ne leur vint pas à l'idée que je fusse moins attaché au ministre qu'au général, et qu'ils n'entrèrent pas un instant en méfiance vis-à-vis de moi.

CHAPITRE VII

Bataille de Lawfeld. — La Paix d'Aix-la-Chapelle.

1747-1748

Bataille de Lawfeld. — Reconnaissance du terrain. — Audace d'un officier de l'état-major ennemi. — Première attaque manquée. — Capture de M. de Ligonier, général anglais. — L'auteur a un cheval blessé, deux tués. — Le Roi lui en fait donner un. — Un coup de collier. — Le cheval donné par le Roi est tué. — Soixante officiers tués ou blessés sur soixante-dix. — Le maréchal de Saxe fait donner son plus beau cheval à M. de Valfons. — Prise de Lawfeld. — Panique des hussards de Bercheny. — Bataille gagnée. — Souper avec le maréchal. — Mission auprès du Roi. — Proposition d'avancement faite directement par le maréchal de Saxe. — Refus détourné du ministre de la Guerre. — Passe-droit. — Petite vengeance du maréchal vis-à-vis de M. d'Argenson. — Siège de Berg-op-Zoom. — Prise d'assaut de la ville. — Le maréchal de Saxe obtient le maréchalat pour M. de Lowendal. — 1748 : Retour à l'armée. — Siège de Maëstricht. — Paix d'Aix-la-Chapelle. — Séjour à Chambord.

Le 1er juillet 1747, veille de la bataille de Lawfeld, le maréchal de Saxe se porta en avant jusqu'en bas du village d'Heerderen avec environ

quatre mille hommes. Nous remarquâmes sur la hauteur quelques tentes dont nous ne pouvions voir ni le front, ni le fond en totalité. Le maréchal, voulant s'en instruire, ordonna à M. le comte d'Estrées de prendre les troupes légères et d'aller à la découverte. Témoin de cet ordre, que je trouvai trop hasardé, ma confiance dans l'amitié et la bonté du maréchal, qui écoutait toujours avec complaisance mes réflexions, me déterminèrent à lui proposer, auparavant que M. d'Estrées ne marchât, d'aller éclaircir seul un mouvement de troupes que je voyais aux haies du village de Gross-Spaun, tenant au bas de cette hauteur où on apercevait un camp : il répandit quelques hussards dans la plaine pour que je fisse ma reconnaissance avec plus de sûreté.

J'avançai jusqu'à un petit oratoire, environ à mille pas ; de là aux haies du village, il n'y a que trois cents pas ; je distinguai et comptai vingt drapeaux plantés parmi les haies, ce qui me confirma dans l'opinion que c'était un gros poste de l'armée ennemie : les Autrichiens ont un drapeau par compagnie, les compagnies sont de cent vingt hommes, et cinq compagnies forment un bataillon ; cela faisait donc quatre bataillons, c'est-à-dire deux mille quatre cents hommes.

Je revins en rendre compte au maréchal, toujours confiant dans ma façon de voir ; il me crut quand je l'assurai que l'armée de Bathiany était

en totalité sur les hauteurs; que sans cela on n'aurait sûrement point hasardé quatre bataillons dans un village à l'entrée d'une plaine. Il approuva ma réflexion, empêcha M. d'Estrées d'aller en avant et, pour faire croire au général autrichien que notre armée, quoique éloignée encore, était près et que ce qu'il voyait était le campement, il fit promener des sergents et marquer le terrain du camp avec des hallebardes, toujours prêt cependant à faire une prompte retraite si l'armée autrichienne descendait dans la plaine pour nous attaquer.

Il me dit alors : « Regardez bien le terrain, la position des ennemis, voyez le champ de bataille que notre armée peut occuper, et après vous l'être bien mis dans la tête, allez en rendre compte au Roi de ma part; demandez-lui s'il veut que je livre bataille; écoutez bien la réponse de Sa Majesté, et prenez son ordre positif, que j'attends. Vous jugez, Valfons, de ma confiance en vous par l'importance de la commission. »

Je parcourus des yeux et au galop la plus grande partie du terrain et partis pour en aller rendre compte au Roi; il avait quitté l'armée, qui était en pleine marche, et s'était porté dans sa voiture jusqu'à une lieue de nous, escorté de son guet et de quelques hommes de cavalerie. Aussitôt qu'Elle m'aperçut, Sa Majesté fit arrêter son carrosse, et, avec cet air de bonté qui rassure toujours :

« Eh bien! Valfons, où sont les ennemis?

— Sire, environ à une lieue et demie de Votre Majesté.

— Et le maréchal?

— A une lieue en avant, plus près des ennemis.

— Leur armée est donc arrivée?

— Sire, nous n'avons pu savoir si elle l'est en totalité; mais sûrement trente mille Autrichiens sont campés et ont déjà pris poste dans plusieurs villages qui entourent les hauteurs de leur camp.

— Que dit le maréchal?

— Il m'envoie prendre l'ordre positif de Votre Majesté pour savoir si, l'armée arrivée, il attaquera les ennemis.

— Qu'en pense-t-il?

— Sire, il suivra exactement l'ordre que Votre Majesté va me donner.

— Oui, il faut les attaquer, et sans hésiter; montrez-moi le chemin pour aller jusqu'au maréchal. »

Et, après avoir ordonné de marcher, il me fit beaucoup de questions avec cette tranquillité et cette gaieté qui présagent le succès.

Arrivés à la hauteur d'Heerderen, d'où on voyait distinctement les ennemis, je lui montrai le poste dans Gross-Spaun où, avec ses lunettes d'approche, il vit les drapeaux. Je demandai la permission de descendre dans la plaine pour avertir le maréchal

que Sa Majesté l'attendait, et je revins auprès d'Elle avec le maréchal, que le Roi questionna beaucoup.

Le désir de Sa Majesté de joindre le petit corps en avant la sauva et empêcha les ennemis de nous charger et de prendre toutes les hauteurs d'où déboucha notre armée pendant la nuit, car un aide de camp de Bathiany, parlant aussi bien français qu'allemand, et vêtu du même uniforme que les aides de camp du maréchal de Saxe, vint se mêler avec nous, et, après avoir vu le Roi, s'éloigna peu à peu dans la plaine au pas de son cheval, qu'il mit au galop lorsqu'il se vit hors de portée; nous le suivions des yeux, blâmant sa témérité, le croyant toujours des nôtres; nous disions tous :

« Il est fou et va se faire prendre. »

Il rejoignit son armée et rendit compte à M. de Bathiany que le Roi était en personne au corps qu'il voyait, ce qui fit croire très fermement à ce général que notre armée y était tout entière, n'imaginant pas que le Roi s'en fût détaché avec un corps aussi peu nombreux, et il abandonna l'idée de nous attaquer.

La hauteur d'Heerderen nous favorisa beaucoup. Le général, ne pouvant voir derrière, crut toujours que notre armée y était. Elle marcha et arriva par divisions toute la nuit; nous formions les brigades sur le terrain à mesure qu'elles arrivaient. M. le maréchal aurait dû les mettre en ba-

taille, la gauche à Heerderen, le centre à la Maison-Blanche et la droite appuyée à Remst, vis-à-vis Lawfeld, joignant et soutenant les trois brigades commandées par M. le comte de Clermont. Au lieu de cela, il longea sa droite vers le Jaar, ce qui éloignait trop les troupes de Remst et porta une lenteur bien préjudiciable au secours qu'il fallut donner au corps de M. le comte de Clermont.

Le Roi fut se reposer dans une maison; le maréchal en fit autant. Je fus occupé, connaissant très bien le terrain, à placer pendant la nuit les brigades qui arrivaient, selon l'ordre du maréchal. Au point du jour, j'allai lui en rendre compte. Il monta à cheval et fit mettre presque toute notre artillerie du parc sur la hauteur d'Heerderen, vis-à-vis des Autrichiens, pour les foudroyer s'ils descendaient dans la plaine. Des pandours et Croates attaquèrent quatre compagnies de grenadiers que nous avions postées dans le village d'Elcht; on les fit retirer en bon ordre et sans précipitation. M. le maréchal crut pendant plus de deux heures que les ennemis manœuvraient pour repasser la Meuse; il fut encore confirmé dans cette idée quand il vit sortir beaucoup de fumée et mettre le feu à Lawfeld.

Il envoya aussitôt dire à M. le comte de Clermont de faire marcher les grenadiers de son corps, suivis et soutenus des brigades de Monaco,

la Fère et Ségur, qui débouchèrent de Remst; mais en approchant de Lawfeld ils essuyèrent un feu très vif et très nourri de mousqueterie et d'artillerie qui leur prouva que, malgré l'incendie, le village, dont plusieurs maisons brûlaient, était encore occupé. Cette première attaque sans succès commença à inquiéter le maréchal; il vit sa méprise sans en pouvoir deviner la cause, et me dit :

« Eh bien! que penses-tu de ceci? nous débutons mal; les ennemis tiennent bon.

— Monsieur le Maréchal, vous étiez mourant à Fontenoy, vous les avez battus; convalescent à Raucoux, ils ont été vaincus; vous vous portez trop bien aujourd'hui pour ne pas les écraser.

— J'en accepte l'augure. »

Et me tendant la main en souriant, il me remercia de ma prédiction. Il ne put me cacher son inquiétude de voir Lawfeld rempli de monde, quand il le croyait abandonné d'après le feu qui y était. Il en avait bien jugé du reste.

Le duc de Cumberland avait ordonné aux huit bataillons anglais et hanovriens de sortir du village en y mettant le feu, ce qui avait été exécuté; mais M. de Ligonier, général anglais, revenant de chez M. de Bathiany, avec qui il avait été se concerter, trouva, près de Lawfeld, ce corps qui se retirait; il représenta à M. de Cumberland que la bataille était perdue si nous nous emparions de ce

poste qui dominait la plaine, que nous y ferions arriver notre artillerie et que nous écraserions tout ce qui paraîtrait. M. de Cumberland, frappé d'une réflexion aussi judicieuse, fit faire demi-tour à droite à la colonne, avec ordre de reprendre les mêmes postes déjà occupés. Ils y arrivaient quand le corps de M. le comte de Clermont vint pour s'emparer des haies, les croyant abandonnées. Elles l'avaient été effectivement, à ce que me dit plus tard M. de Ligonier, qui fut pris pendant l'action et que le maréchal me confia pour le mener au Roi, lorsque tout fut fini.

On fit marcher d'autres brigades pour soutenir les premières ; l'attaque fut longue et vive. Le régiment du Roi-cavalerie, exposé à une batterie de trente pièces de canon, ne recula pas d'une ligne, malgré la plus grande perte. J'avais eu un premier cheval blessé, deux autres furent tués ; le Roi m'en fit donner un quatrième à lui, avec lequel je revins au maréchal, qui me dit :

« Allons, un coup de collier ! »

Je me mis à la tête des grenadiers de Royal-Vaisseau où était déjà M. le comte de Clermont, que je suivis pendant quelques pas ; mais en approchant du village, pour ne pas laisser tuer ce prince, qui s'exposait toujours trop, je lui dis :

« Monseigneur, vous avez par votre présence inspiré cette ardeur si salutaire à nos troupes ; maintenant, il serait bon de rester là pour vous

montrer à toute la brigade, à qui votre aspect donnera la plus grande confiance. »

Il y consentit, et le marquis de Montlezun, premier gentilhomme de sa chambre, m'en remercia, sentant le danger réel que je lui évitais. Je continuai à marcher à la tête des grenadiers pour les guider à une barrière que j'avais reconnue au centre de Lawfeld; en y arrivant, le cheval du Roi, que je montais, fut tué de six coups de fusil par une décharge générale que firent les ennemis à brûle-pourpoint; M. de Beaupréau, maréchal de camp, à la tête du régiment de la Fère, m'envoya un sergent et quatre grenadiers pour m'enlever et me donner du secours; je n'étais point blessé et rentrai dans le village à pied. Les ennemis y perdaient du terrain, que nous achetions bien cher par nos pertes ; car de soixante et dix officiers que nous étions d'un seul régiment, vingt-deux furent enterrés dans Lawfeld et trente-huit blessés; nous ne restâmes que dix debout. Le comte d'Aubeterre, colonel de ce régiment, mon ami et mon camarade dans l'état-major, y fut blessé à mort; ce fut une perte bien grande pour l'armée; il avait autant de zèle que de valeur.

Les ennemis repoussés dans la plaine au delà des dernières haies, je ressortis du village pour me remonter; je trouvai d'Argence, qui avait été colonel de Condé-Dragons; je le priai de me prêter pour un instant le cheval de son palefrenier qui le

suivait, ce qu'il fit avec plaisir. Je rejoignis M. le maréchal, qui me témoigna sa joie de me revoir, et, regardant le petit bidet que je montais : « Quoi! encore un cheval? mais ces gens-là te font faire ton académie ! »

Je lui dis qu'il fallait du secours au village pour s'y maintenir; il me montra le régiment du Roi qui y marchait, et tout de suite il me dit :

« Prends l'Africain. »

C'était un cheval d'Espagne de la plus grande beauté.

« Non, Monsieur le Maréchal, il est pour vous, et votre personne est trop précieuse pour vous en priver. »

Voyant ma résistance, il ajouta :

« Prends, prends; aujourd'hui toi, c'est moi[1]. »

A peine fus-je monté, il me dit :

« Voilà le régiment du Roi qui entre encore dans le village qu'il faudrait tourner. »

J'y courus et trouvai M. de Guerchy qui ordonna à Flaxelande, aide-major, de porter le bataillon

---

1. Après avoir raconté cette anecdote dans son *Histoire du comte de Saxe* (volume II, page 506), le baron d'Espagnac ajoute : « Mots admirables qui font autant d'honneur au grand homme qui les dit qu'au militaire à qui il les adresse. » Dans une lettre adressée au neveu et héritier de M. de Valfons, M. d'Espagnac s'exprime ainsi : « J'ai trouvé d'ailleurs dans cet ouvrage l'occasion de rendre justice à des officiers qui ont bien servi l'Etat, et très certainement M. votre oncle était de ceux que je devais citer, comme jouissant de l'amitié de ce héros, titre précieux du cas qu'il faisait de ses talents. » (A. V. — *Corresp. inéd.*)

commandé par M. de Meyronnet plus à sa gauche : ce mouvement s'exécuta sous le feu des ennemis avec autant de précision que de célérité ; je montai jusqu'à un petit rideau d'où je découvris d'autres bataillons anglais qui sortaient du village de Vlitingen pour soutenir les troupes déjà chassées de Lawfeld ; je courus en porter la nouvelle à M. le maréchal, que je trouvai fort inquiet de ce qui se passait dans un terrain qu'il n'avait pas reconnu. Je lui dis avec vivacité ce qui se passait dans la plaine et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour charger avec de la cavalerie cette nouvelle infanterie qui voulait reprendre Lawfeld. Il me dit :

« Prenez les brigades le plus à portée et menez-les où il faut charger. »

Un officier général, très près de lui, voulut lui représenter qu'il y avait quelques réflexions à faire.

« Eh ! non, Monsieur, dit le maréchal avec humeur, il voit et dit mieux que nous : j'y mets toute ma confiance et m'en suis toujours bien trouvé, laissons-le agir. »

Et s'adressant à moi :

« Fais pour le mieux. »

Je partis sur-le-champ et me mis à la tête de la brigade, composée du régiment des Cravates et de celui de Bellefonds, aux ordres de M. de Cernay ; je les menai au galop, le temps pressait. Nous

tombâmes sur l'infanterie que nous écrasâmes, et ce moment décisif nous rendit maîtres de Lawfeld.

Quoique j'eusse averti les escadrons de la gauche de se mettre sur deux lignes pour ne pas passer trop près des haies de Kistel, farcies d'ennemis, ils ne me crurent pas et perdirent beaucoup. Nous nous portâmes en avant un peu en désordre et fûmes reçus par les Ecossais gris, qui nous auraient battus sans le régiment de Berry et les carabiniers qui, au même instant, les prirent en flanc. Ce fut là qu'un carabinier, qui ne s'y trompa pas, surprit M. de Ligonier qui, parlant très bien français, s'était mis à la tête de nos troupes en criant :

« Chargeons! chargeons! »

L'ordre anglais qu'il avait sur son habit le trahit, et il se rendit. Le Roi lui dit, lorsqu'il lui fut présenté :

« Mais, Monsieur de Ligonier, vous êtes Français?

— Oui, Sire, je suis né à Castres, d'où mes parents m'ont transporté, à un an, en Angleterre, à la révocation de l'édit de Nantes. »

J'avais chargé aussi pendant l'action avec la brigade de La Tour-du-Pin et Royal-Marine, commandée par MM. de Lorge et le chevalier de Dreux; je m'aperçus très près des ennemis que les tambours avaient leur caisse sur le dos.

« Qu'attendez-vous donc? leur dis-je; battez la charge. »

Chaulieu, aide-major de La Tour-du-Pin, qui m'entendit, me dit : « Pour cela, vous n'oubliez rien. »

Je n'ai jamais vu de charge d'infanterie aussi vigoureuse; les soldats disaient entre eux :

« Ne tirons point. »

Effectivement, ils enlevèrent à la baïonnette les six bataillons ennemis qui gardaient la gauche de Lawfeld. Ce beau mouvement finit l'action. Les Irlandais firent très bien; quelques autres régiments ne montrèrent pas la même bonne volonté et restèrent dans les haies sans pousser plus avant.

Il y avait encore neuf escadrons hollandais en bataille, derrière lesquels défilait une partie de l'infanterie battue et en grand désordre. Je proposai à M. le maréchal, avec qui dans cet instant j'étais seul, de les faire charger par nos escadrons de la droite, qui les auraient tous pris; il ne put s'empêcher de me dire :

« Oui, voilà un beau moment. »

Mais, faisant un geste du bras et élevant sa main, il me prouva que, ne voulant pas finir la guerre, il ne devait gagner les batailles qu'à demi, et, disant à M. le marquis de Clermont-Tonnerre de ne point attaquer, il se porta au galop à la hauteur d'Heerderen.

En y allant, il fut très étonné de me voir mettre le pistolet à la main.

« Qu'allez-vous donc faire ? » me dit-il.

Et, tournant la tête du côté où j'avais les yeux fixés, il vit un officier anglais que je reconnus à son uniforme des Ecossais gris, et qui, le sabre à la main, cherchait à s'échapper ; je craignis qu'il ne vînt au maréchal, et comme il passa très près de moi, je dis : « Voilà un homme à qui la tête tourne, et il serait aisé de lui casser les reins ; mais quelqu'un le prendra, je ne veux pas le tuer. »

Il me loua de mon sang-froid et de ma bonne action ; mais ce même officier périt sous nos yeux d'un coup de pistolet qu'un officier français de cavalerie, qui le poursuivait, lui tira très près de nous, ce qui déplut beaucoup au maréchal.

Vers la fin de l'action, les hussards de Bercheny, guettant le moment où la cavalerie ennemie ferait un demi-tour à droite pour la charger, sortirent brusquement de derrière les haies. M. de Pontchartrain, qui commandait les seize escadrons de la droite, voulut leur faire faire un mouvement ; mais il leur prit une terreur panique telle, qu'ils se mirent à fuir au milieu du succès sans être poursuivis. Nous fîmes des efforts inutiles pour les retenir, ils ne s'arrêtèrent qu'à un quart de lieue de leur poste, où personne ne les avait remplacés.

M. le maréchal courut à des escadrons qui étaient sur la gauche pour leur faire remplir le vide. Le premier était commandé par un homme si pâle et

si maigre, que le maréchal me dit tout bas et en riant :

« Allons-en chercher d'autres, celui-là nous porterait malheur. »

Et apercevant un gros rougeaud :

« Ah! dit-il, voilà mon affaire. »

Et il lui ordonna aussitôt de marcher. Heureusement, les ennemis, qui se retiraient, ne purent s'apercevoir du désordre qu'une peur aussi honteuse que déplacée avait jeté dans nos escadrons. Je ne cite ce détail que pour prouver combien il est dangereux de faire faire un mouvement à une troupe avant de l'avoir prévenue et d'en avoir vu soi-même l'utilité, surtout à un corps de cavalerie, si facile à se mettre en désordre et si difficile à rallier.

En arrivant sur la hauteur d'Heerderen, le maréchal me dit : « Je vais demander au Roi que tu sois brigadier. »

Je fus assez imbécile pour vouloir ménager la vanité du ministre, toujours désireux d'accorder lui-même les grades, et priai M. le maréchal d'en parler auparavant à M. d'Argenson, pour faire ensemble la demande au Roi; ce qu'il fit. M. d'Argenson me dit très près du Roi :

« Comme votre ami, vous jugez du plaisir que j'ai à entendre votre éloge; comme ministre, demain vous recevrez la récompense. »

Je fus puni de ma sotte discrétion; le lende-

main, on ne donna des grades qu'à MM. de Cernay, Ségur et Bonac; les deux premiers avaient perdu un bras, le troisième une jambe. Je manquai par ma faute le plus beau moment de ma vie, celui d'être récompensé de la bouche du Roi sur un champ de bataille, ce qui était fait si je n'eusse pas arrêté le désir et la bonne volonté du maréchal de Saxe par une réflexion et des scrupules puérils.

Le Roi reçut très bien le maréchal qui lui dit : « Sire, il faut gagner deux batailles dans un jour, et marcher aux Autrichiens qui sont sur ce plateau. »

Mais nos lenteurs facilitèrent la retraite du maréchal de Bathiany, qui était perdu sans ressources si M. le maréchal, au lieu de venir à Heerderen chercher des compliments du Roi, eût fait avancer Sa Majesté à la tête de sa Maison et avec toute la cavalerie dans la plaine de Monpertin, sur le ruisseau de Lonaken, la droite à la Meuse; l'artillerie et les équipages des ennemis étaient pris, et on forçait leur armée à se retirer dans la Campigne liégeoise, sous Bréda, non sans perdre beaucoup de monde.

Dès lors, nous investissions Maëstricht dont nous faisions le siège cette année ; mais, je le repète, le maréchal était comme tous les généraux, trop grands en temps de guerre pour désirer la paix et l'avoir sûrement par des succès trop marqués. Les ennemis n'étant pas poursuivis, repassèrent tran-

quillement la Meuse pendant la nuit, ne perdant que peu d'artillerie et quelques équipages, et furent trop heureux de se trouver, le lendemain, sous Maëstricht, à la rive droite de la rivière.

Je courus un très grand danger le soir de la bataille : le maréchal, voyant que les ennemis lui échappaient, m'envoya pour voir si les postes étaient placés à la commanderie du Vieux-Joug, destinée à être le quartier du Roi ; j'y fus, mais, en approchant, plusieurs vivandiers me dirent d'aller avec précaution, qu'il y avait encore des hussards et des pandours sortis de Munster-Bilsen. Je crus que c'était la peur qui les tenait et continuai ma route, quand, tout à coup, j'aperçus, mais de trop près, plusieurs hussards qui me crièrent, l'un *Qui vive!* et un autre *Wer da!* Je répondis à tous deux et les vis sur-le-champ s'élever sur leurs étriers pour voir si je n'étais pas suivi de quelque détachement; j'étais très près d'un chemin fort profond, je n'hésitai pas, et, sûr du cheval d'Espagne que je montais, je le forçai à descendre, ce qu'il fit comme un chat, et je le poussai tout de suite au galop pour m'éloigner de ces deux coquins, qui, voyant la profondeur du chemin creux, n'osèrent point y faire descendre leurs chevaux. Le mien me sauva de mon imprudence.

Le soir, toute la France militaire vint faire compliment au maréchal, à qui on servit à souper;

il me força, seul, de me mettre à table en me disant :

« Tu as trop bien travaillé aujourd'hui pour que je ne partage pas mon souper avec toi. »

Et se tournant vers tous les grands messieurs qui l'entouraient :

« Vous en avez un meilleur qui vous attend chez vous. »

J'ose le dire, je fus associé à la gloire du maréchal dans un moment où il était l'objet de l'admiration universelle.

Pénétré de ses caresses, je ne m'en laissai point enivrer, et toujours préoccupé de ce qu'il n'avait pas voulu gagner totalement la bataille et écraser les ennemis, emporté par un zèle bien pardonnable à un bon citoyen et qui ne compromettait pas mon protecteur, je ne pus m'empêcher de dire à M. de Soubise : « Monsieur, conseillez au Roi de faire la paix ; je ne puis vous dire le mot de l'énigme, mais conseillez la paix. »

Le lendemain de Lawfeld, 3 juillet, le maréchal m'envoya au Roi pour lui apprendre que MM. Dillon et de Bellefonds, qu'on avait crus morts, étaient prisonniers à Maëstricht. Je trouvai le Roi dans sa chambre avec MM. de Richelieu, de Bouillon et Beringheim. Après m'avoir écouté, il me dit :

« Mais, Valfons, vous m'avez fait tuer un cheval.

— Oui, Sire, c'est une preuve que les chevaux

de Votre Majesté sont bien dressés; ils nous mènent où nous devons aller.

— Premier, vous entendez, dit le Roi avec la plus grande bonté, vous lui en donnerez quand il en demandera, il s'en sert trop bien. »

Sa Majesté me fit beaucoup de questions.

Le maréchal sut que, le soir de la bataille, le Roi ayant parlé des dangers auxquels le maréchal s'était exposé, des courtisans qui ne l'aimaient point, voulant diminuer sa gloire, dirent :

« Il y a quelqu'un qui s'est bien plus exposé et qui lui a été bien utile.

— Et qui donc? dit le Roi. — C'est Valfons, qui s'est toujours porté au milieu du feu et lui a donné les meilleurs conseils. »

Les amis du maréchal, témoins et jaloux des caresses qu'il me faisait, pensèrent que c'était le moment de les diminuer en lui rendant compte d'un propos qui leur paraissait désavantageux; M. le maréchal, invariable dans son amitié pour moi, me dit de le suivre à l'ordre, et lorsqu'il l'eut reçu du Roi, méprisant une basse jalousie si fort au-dessous d'un grand homme, il crut avec raison augmenter sa gloire en louant celui qui n'avait fait que lui obéir, et dit au Roi, avec cette noblesse dont il savait si bien prendre le ton :

« Sire, je sais qu'on a beaucoup loué hier M. de Valfons devant Votre Majesté; mais comme il a agi par mes ordres et sous mes yeux, je l'ai vu de

plus près que personne et ne puis vous en dire trop de bien ; il a, par son dernier conseil que j'ai suivi, beaucoup contribué au succès dont jouit Votre Majesté. »

Et puis, en haussant la tête avec une espèce de dédain et regardant tous ceux qui l'entouraient :

« Vous voyez, Messieurs, que je suis toujours prêt à faire à Sa Majesté l'éloge de ceux qui font bien. »

Lorsqu'il fut rentré chez lui, il me dit :

« Les voilà bien attrapés, ils ont cru que je ne t'aimerai plus et que je te haïrai de te voir louer à mes dépens; quels moyens n'emploient-ils pas! »

Il remit à M. d'Argenson un petit mémoire dont j'ai le double, signé de lui et conçu en ces termes :

« Je prie M. le comte d'Argenson de demander au Roi que M. de Valfons, colonel, aide-major général, soit fait brigadier pour les services essentiels qu'il a rendus par mes ordres et sous mes yeux pendant la journée de Lawfeld.

« Signé : M. de Saxe. »

Il fallut me contenter de beaucoup d'éloges, c'est tout ce que j'en ai eu, avec le regret de voir donner un grade à quelqu'un qui s'était retiré trop tôt, emmenant son régiment, et que j'avais toujours ramené à son devoir par mes propos et mon exemple.

On croit toujours, à la guerre et sur le champ de bataille, que la récompense vous attend, et on l'obtiendrait sûrement si elle se donnait sur le lieu même où on a combattu : mais quelques jours plus tard, tout le monde a les mêmes prétentions, et ce qui devait être le prix de la valeur devient un objet de plaidoirie, de sollicitations et souvent d'intrigue et d'effronterie ; c'est alors qu'on rencontre mille concurrents qui entendaient à peine le bruit des coups de fusil auxquels on a été exposé, et l'on se voit encore loin d'un avancement qu'on croyait si bien mérité.

Deux jours après, l'armée prit les armes pour faire la réjouissance de nos succès. M. d'Argenson me prouva, malgré lui et pour ses propres intérêts, le cas qu'il faisait de moi, en me disant :

« Le Roi va voir son armée, suivi du maréchal de Saxe, qui vous estime autant qu'il vous aime ; je voudrais que vous le priassiez de demander au Roi, lorsqu'il sera devant le régiment de Berry, que Voyer, mon fils, soit fait brigadier.

— Monsieur le Comte, je ferai ce que vous exigez de moi ; je vous remercie de me prouver tout le cas que vous faites de ma recommandation militaire auprès d'un général qui remplit l'Europe de son nom, et je chercherai à servir le fils du ministre de la Guerre, quoique son père m'ait complètement oublié le jour des récompenses. »

Il m'embrassa en me disant qu'il réparerait tout.

Je fus assez naïf pour en parler au maréchal, qui y mit plus de fermeté que moi en me disant : « M. d'Argenson se moque de toi et de moi ; il ne t'a pas tenu la parole qu'il m'a donnée de te faire brigadier, et sûrement son fils ne le sera pas de ma façon ; il voudrait toujours exercer son autorité prétendue sur les autres et ne rien faire pour eux, cela n'est pas juste; c'est au moins une petite vengeance que je te dois. »

Le Roi, que le hasard fit arrêter devant Berry, ne fut pas sollicité par le maréchal, et M. de Voyer n'eut rien.

On m'avait confié M. de Ligonier, général anglais, pour lui faire voir l'armée et pour parer aux questions indiscrètes de nos jeunes militaires ; mais un imprudent lui dit : « Monsieur, voilà le plus brave régiment de l'Europe », en lui montrant celui de Navarre; M. de Ligonier, vexé de se voir prisonnier, excédé de questions et d'ennui, répondit : « Oui, Monsieur, je le connais, je l'ai vu faire prisonnier à Hochstedt. »

Le maréchal ne pouvait souffrir M. d'Argenson, qu'il aurait vu déplacer avec plaisir ; comme il causait un jour dans son cabinet avec M. de Séchelles, je m'éloignai pour ne point entendre ; mais, haussant la voix, le maréchal dit :

« Non, Monsieur, je ne veux plus commander l'armée s'il continue à être ministre. »

M. de Séchelles, qui n'aimait pas le maréchal,

parce qu'il désirait toujours le voir remplacer par M. de Belle-Isle, ne manqua pas de vouloir aigrir encore M. d'Argenson contre le maréchal en lui répétant ses paroles.

M. d'Argenson, qui se méfiait de tout le monde et qui cherchait à constater la vérité, lui dit :

« Mais qui a donc entendu un propos aussi fort?

— Valfons, qui était en tiers, quoique un peu éloigné. »

Le lendemain, M. d'Argenson, redoublant de cajoleries, me dit combien il m'aimait, quelle confiance il avait en moi, et finit par m'en demander le prix en me disant :

« Vous étiez hier dans le cabinet du maréchal; on dit qu'il a tenu un propos bien fort contre moi, cela est-il vrai?

— Je l'ignore, Monsieur; mon premier soin, quand deux personnes principales et qui peuvent avoir des secrets à se confier causent ensemble, est de m'éloigner : c'est ce que je fis hier.

— Cela est vrai, mais le maréchal parlait si haut.

— Monsieur, je n'ai rien entendu.

— Eh bien ! ce n'est plus votre ami, c'est le ministre du Roi qui ordonne à un militaire de s'expliquer.

— Ce moment d'autorité ne vous sera pas plus utile, car je ne sais rien.

— Mon cher Valfons, vous ne m'aimez plus;

vous connaissez ma discrétion, et vous pouvez tout dire sans en craindre les suites. » Et il continua ses cajoleries, mais n'y gagna rien ; outré de mon silence, il me dit alors :

« C'est M. de Séchelles qui m'a assuré qu'étant dans le cabinet du maréchal, du ton dont il parlait, vous deviez l'avoir entendu.

— Pas davantage, Monsieur ; et d'ailleurs, si cela était, croyez-vous que je fusse assez infâme pour jouer le rôle de délateur? mon âme est pure et ne connaît point ces horreurs-là ; si vous aviez parlé contre le maréchal, j'aurais la même discrétion pour lui, et cette conduite fait que vous me recevez l'un et l'autre avec bonté ; je ne perdrai jamais le titre de votre ami, que vous m'avez si souvent donné, en m'avilissant à vos yeux. »

Il parut m'approuver, et n'en fut pas plus content.

Que les ministres sont coupables quand ils cherchent par de pareils procédés à altérer l'honneur d'un brave militaire, dont c'est souvent le seul apanage! et que les militaires deviennent vils, à mes yeux, quand ils sont assez malheureux pour céder à la séduction d'un ministre qui cessera de les estimer quand il sera bien convaincu qu'ils le méritent par leurs délations et leur espionnage! Heureusement, au milieu de tant de sollicitations multipliées pour savoir ce qui se passait, la probité la plus exacte a été mon guide ; rien n'a pu

l'altérer. Les lettres que M. d'Argenson m'a écrites en sont la preuve ; il y répète souvent :

« Vous voulez toujours parler au ministre et vous ne causez jamais avec votre ami, à qui vous pouvez et vous devez tout dire, certain du secret. »

Il n'y a rien gagné, et je n'ai jamais voulu me laisser aller à des raisons et à des tournures aussi faibles que méprisables. M. le maréchal de Saxe, sûr de moi, n'a cessé de m'honorer de sa confiance et m'a rendu justice dans une lettre à M. d'Argenson, dont j'ai l'extrait ; l'original est au dépôt de la Guerre :

« Je vois toujours Valfons avec plaisir ; je me sers de lui sans cesse et utilement. J'y ai mis ma confiance, quoique je sache qu'il vous est très attaché ; sa probité doit nous rassurer l'un et l'autre, car le public dit que nous ne nous aimons pas. »

Il est vrai que le maréchal en usait avec plus de franchise et ne me harcelait pas, comme M. d'Argenson, pour être instruit. Quel métier pour faire sa fortune ! Aussi suis-je resté en chemin et sans nul regret[1].

La retraite des ennemis à la rive droite de la Meuse, sous Maëstricht, n'avait pas ôté au maréchal le dessein de faire le siège de cette place ; il ne croyait pas que toute l'armée y fût, et je passai

1. Lorsque M. de Valfons écrivait cette phrase, il n'avait pas encore obtenu le grade de lieutenant général.

la nuit qui suivit la bataille de Lawfeld dans son antichambre, sommeillant sur une chaise [1]; le maréchal vint m'éveiller dès quatre heures du matin, en chemise, et se remit dans son lit avec une carte qu'il parcourait. Il avait défendu qu'on laissât entrer qui que ce fût dans sa chambre, excepté les comtes d'Estrées et de Saint-Germain, qu'il avait envoyé chercher. Il me dit :

« Je vais faire passer la Meuse par Saint-Germain à Smirmarls, et par d'Estrées au gué de Visel.

— Cela est impossible, Monsieur le Maréchal, les ennemis sont en force sur la rive droite et écraseraient vos détachements ; c'était hier qu'il fallait se porter à Smirmarls, et Maëstricht était à vous.

— Quoi ! tu crois toute l'armée repassée ?

— Oui, Monsieur, et je le crois parce que je l'ai vue, ainsi que leur camp tendu. »

M. de Crémille, maréchal général des logis, vint se présenter ; la porte lui fut refusée : ces préférences ne me faisaient point des amis. Le maréchal continuait à soutenir son projet, quand MM. d'Estrées et de Saint-Germain entrèrent dans sa chambre. M. d'Estrées, après avoir reçu l'ordre de passer à Visel avec un gros corps, dit à M. le maréchal, d'un air de fermeté très bien placé :

« J'obéirai, Monsieur, mais seul de ma per-

---

1. On a vu que l'auteur avait été également de service de nuit après la bataille de Raucoux. Cf. la Notice.

sonne, car je ne veux pas perdre les troupes du Roi qui me seraient confiées. Toute l'armée alliée est campée sur l'autre rive, vous feriez périr votre armée en détail sans succès.

M. de Saint-Germain parla à peu près de même.

« C'est bien effectivement ce que me disait Valfons tout à l'heure, repartit le maréchal, mais je ne pouvais le croire ; il faut alors nécessairement changer de projet. »

Et sur-le-champ il forma celui du siège de Berg-op-Zoom.

Rien ne m'a tant prouvé la puissance du Roi et les facilités de moyens qu'avait le maréchal pour faire une brillante campagne ; s'il avait gagné complètement, comme il le pouvait, la bataille de Lawfeld, les ennemis écrasés auraient fui du côté de Bréda et ouvert par leur retraite le chemin de Maëstricht ; la négligence, ou mieux, comme je l'ai raconté, le désir qu'avait le maréchal de ne pas finir la guerre, permit à leur armée battue de repasser tranquillement la Meuse. Tous nos préparatifs du siège de Maëstricht étaient sur la haute Meuse, ainsi que notre grosse artillerie du siège de Namur. Les outils et plusieurs bateaux préparés pouvaient descendre facilement tous les convois nécessaires.

Le maréchal veut assiéger Berg-op-Zoom, près de Maëstricht, et trouve sur-le-champ les mêmes secours sur l'Escaut ; un autre train d'artillerie,

toute espèce de munitions de guerre et de bouches à feu à Anvers. Quel prince, en Europe, et quelle puissance eussent été en état de faire d'aussi grands efforts! J'ai vu jusqu'à dix mille chariots, attelés de quatre chevaux, partir en même temps pour former et soutenir les magasins de l'armée.

Ce fut M. de Lowendal, lieutenant général, que M. le maréchal chargea du siège, dont tout le monde regarda le succès comme impossible.

La place est fortifiée par Cohorn, émule de Vauban; les ouvrages sont les plus simples en apparence, mais les mieux dirigés; un chemin couvert très large, avec de petits réduits dans les angles; les places d'armes capables de contenir un demi-bataillon en bataille; des galeries de mines de la plus grande beauté, leurs rameaux avançant jusque sous les glacis; la garnison était très forte et soutenue d'une petite armée que sa position rendait inattaquable, ayant la Hollande derrière elle, et, par conséquent, abondance de tout au milieu du siège.

L'opération fut aussi longue que meurtrière. M. d'Argenson n'ajoutant nulle foi aux lettres qu'il recevait, aurait fort désiré que je le tinsse au courant de tout, mais il ne voulait pas me le proposer, ne m'ayant pas tenu parole à Lawfeld. Je vis venir chez moi M. de Paulmy, son neveu, depuis son adjoint et ministre après l'exil de son oncle; il me parla beaucoup et finit par m'insinuer que je ferais

bien de donner une nouvelle marque de mon zèle à M. d'Argenson, en demandant d'aller finir le siège. Je lui répondis que c'était impossible, puisque d'Hallot, mon cadet, y faisait les fonctions de major général. Il me pressa beaucoup, et voyant que je ne me rendais pas :

« Eh bien! mon cher Valfons, c'est de la part de mon oncle que je suis ici; il est inquiet et a besoin de vos yeux et de votre façon de voir et de dire pour être instruit; vos lettres seront montrées au Roi, cela fera votre fortune.

— Non, Monsieur; quand, par ma sotte discrétion, pour m'être livré entre les mains de M. d'Argenson, je n'ai pas été récompensé à Lawfeld, malgré le vœu de l'armée et la demande du maréchal, il ne faut plus rien espérer; que M. d'Argenson envoie sur la brèche ceux qu'il a mieux traités que moi, ils sont payés d'avance, et je vais prier M. le maréchal de me garder près de lui et de ne pas se prêter aux sollicitations qu'on pourrait lui faire pour m'envoyer à Berg-op-Zoom. »

M. d'Argenson, voulant toujours tirer parti de moi, feignit de n'être pas instruit de ma conversation avec M. de Paulmy, à qui il avait défendu, si je disais non, de m'apprendre la mission qu'il lui avait donnée; il continua à me bien traiter et me demanda si je ne connaissais pas au siège quelque officier expérimenté et en qui j'eusse confiance; je l'assurai que le lieutenant-colonel de

mon ancien régiment[1], avec qui j'entretenais une exacte correspondance, voyait très bien et ne me laissait rien ignorer.

« Ne pourrais-je pas voir ses lettres? me répondit-il; car je vous avoue qu'il y a tant de contradictions dans ce qui vient du siège, que je suis dans la plus grande incertitude. »

J'écrivis à ce lieutenant-colonel que ses lettres fussent plus détaillées, toujours sincères, écrites avec soin, mais précaution, pour ne perdre personne, et l'avertis que je les montrerais au ministre, auprès de qui cela le ferait valoir; que s'il avait quelques particularités secrètes à m'apprendre, il les mettrait sur un papier détaché, en se fiant à ma discrétion et à ma sagesse pour l'emploi, ce qu'il fit en m'adressant des lettres vraies, instructives et très précises. Il m'assurait toujours du succès, qui paraissait à tous fort douteux; mais il fondait son opinion sur ce qu'il n'y a rien d'impossible à des troupes fermes et audacieuses vis-à-vis de soldats mous et déjà battus.

Le succès justifia sa prédiction : Berg-op-Zoom fut emporté d'assaut; les troupes du camp prirent la fuite; c'était M. de Cronstrom, lieutenant général hollandais, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui y commandait; d'Hallot, aide-major général, en

1. Le lieutenant-colonel d'Arasse, dont il a été question dans le récit de la bataille de Fontenoy, prédécesseur de M. de Croy, grand-oncle de l'auteur.

porta la nouvelle. M. le maréchal de Saxe alla aussitôt chez le Roi; je l'y accompagnai et fus témoin d'une sollicitation très vive de la part du maréchal, pour que M. de Lowendal fût fait maréchal de France; le Roi résista; M. d'Argenson, qui était derrière lui, gardait le plus profond silence. Le Roi répondit deux fois au maréchal qu'il ne le voulait pas, et, à la troisième, il ajouta :

« Que dirait ma noblesse? Lowendal est depuis très peu de temps en France!

— Sire, elle dira que Votre Majesté sait récompenser les grandes actions et qu'il n'est rien d'impossible aux soldats de Votre Majesté, bien commandés. »

Le Roi refusait toujours, gagnant la porte de son cabinet où il était à demi entré et qu'il allait fermer; le maréchal redoubla d'instances, et le Roi finit par dire :

« Eh bien! c'est à vous qu'il le devra; je le fais maréchal de France. »

M. d'Argenson me pria d'aller tout de suite chez lui pour faire tenir un de ses courriers prêt à partir, et en y rentrant, il écrivit à M. de Lowendal qu'il était charmé de lui apprendre le premier une grâce du Roi si bien méritée et qu'il avait si fort désirée pour lui. Les plus anciens lieutenants généraux, MM. de Biron, Lautrec, Sennecterre, Clermont-Tonnerre, furent fortement contrariés et firent les représentations les plus vives à M. d'Argenson,

qui s'excusa sur ce qu'il ne s'en était point mêlé, jurant que tout s'était passé du maréchal au Roi, qui seul avait prononcé.

J'allai passer mon congé à Paris et j'en partis le 5 avril pour rejoindre l'armée; j'eus toutes les peines du monde à arriver. M. le maréchal de Saxe avait ordonné qu'on ne donnât des chevaux de poste qu'aux courriers de la Cour et aux siens. Je laissai ma chaise à Bruxelles et me mis sur la brouette du courrier pour rejoindre à Tongres le maréchal et mon équipage.

Notre position à la rive gauche était très bonne, vu la précaution qu'on avait prise de fortifier quelques châteaux et grosses censes qui se trouvaient en avant du champ de bataille et formaient une première ligne. La seconde ligne était garnie de vingt-deux grosses redoutes : dans chacune, un bataillon; entre deux, du canon; derrière, toute notre infanterie, qui, sans compter ce qu'il fallait avoir vis-à-vis de la place, dans les redoutes ou aux postes différents, était encore de cent vingt bataillons. Derrière, toute la cavalerie, dans la plus belle plaine du monde, voyant bien devant elle et pouvant sans obstacle se porter où besoin serait. La partie de la rive droite ne me paraissait pas aussi forte, malgré la Gueuse, qui nous couvrait.

Le 19 avril, j'accompagnai M. le maréchal, qui remonta la Gueuse depuis sa source jusqu'à

Gulpen. Cette rivière n'est pas bonne en plus d'un endroit. M. le maréchal donna des ordres pour qu'on y pourvût; on pouvait craindre que les ennemis ne vinssent du côté d'Aix-la-Chapelle. Le pays, sur la gauche, est plein de ravins; la droite de ce camp pouvait se tourner. Mais M. le maréchal pensait que jamais les ennemis ne hasarderaient cette manœuvre. Il reçut une lettre par laquelle on lui marquait que les ennemis assemblaient des subsistances dans Aix-la-Chapelle.

La nuit du 2 au 3 mai 1748, on devait attaquer les chemins couverts de Maëstricht, à la gauche de la tranchée, très près de la Meuse; il y en avait deux l'un sur l'autre, une demi-lune encore tout entière les défendait; les parapets du corps de la place n'étaient point écrêtés, le débouché paraissait très serré et fort difficile. J'entrai dans le cabinet de M. le maréchal de Saxe, à qui les ingénieurs avaient persuadé que l'attaque était mûre; j'avais examiné de trop près pour n'être pas sûr du contraire; je m'y étais rendu au point du jour et avais pu voir de la tête de la sape qu'il serait imprudent d'attaquer, bien que le chemin couvert fût abandonné.

Je n'y vis qu'un seul officier hollandais cherchant à reconnaître le débouché de nos sapes; arrivé à dix pas de lui, je pris le fusil d'un grenadier d'Alsace en faction, et le plaçant entre deux sacs de terre, j'allais tirer sur cet imprudent

curieux, et il m'eût été facile de le tuer. Mais le voyant sans défense, je regardai sa mort comme une mauvaise action, et m'élevant au-dessus du parapet, le tenant toujours en joue, je lui criai de se retirer, sinon que j'allais faire feu; il m'ôta son chapeau, me remercia et disparut.

J'assurai M. le maréchal de Saxe qu'il perdrait beaucoup de monde, et que le succès, quoique certain, serait acheté fort cher. Le maréchal de Lowendal appuya mon opinion et décida le maréchal de Saxe, en lui disant : « Ce sont les gardes-françaises qui doivent attaquer; la moindre perte dans ce corps ferait crier tout Paris, au lieu que demain ils seront relevés par les Suisses; nos pertes passeront plus inaperçues, car on n'entendra pas le cri de leurs montagnes ni les gémissements que pourra causer leur mort à des familles si éloignées. » Le maréchal de Saxe dit en riant : « Vous prévoyez tout, Monsieur; c'est bien, à demain donc. »

Le lendemain, lord Sackville, aide de camp du duc de Cumberland, arriva d'Aix-la-Chapelle pour parler à M. le maréchal, qui sur-le-champ chargea Sourdis d'aller chercher du Vernay[1], et moi, M. de Séchelles. On tint un comité dans le cabinet du maréchal, d'où M. de Séchelles sortant m'embrassa en me disant tout bas :

---

1. Paris du Vernay.

« La paix est faite, et je vous félicite d'avoir échappé à tant de dangers et d'exister encore. »

Effectivement, la paix avait été signée à Aix-la-Chapelle, par M. de Saint-Séverin, et lord Sackville était venu l'annoncer au maréchal, de la part du duc de Cumberland.

Le maréchal de Saxe, désirant continuer le siège, avait voulu consulter MM. de Séchelles et du Vernay sur le parti qu'il y avait à prendre; ces deux messieurs, en qui il avait toute confiance, lui prouvèrent que ce serait perdre des hommes inutilement, car dans deux jours il recevrait de la Cour l'ordre de cesser toute hostilité. Le maréchal, très affligé, se rendit, et m'envoya sur-le-champ à toutes les batteries et à la tranchée pour empêcher de tirer et ordonner une suspension; il avisa dans Maëstricht M. d'Aylva, qui y commandait, pour qu'il en fît autant.

Deux heures après arrivèrent des officiers de la garnison autrichienne et hollandaise, prétendant que, la paix étant faite, tout était fini et Maëstricht libre; le maréchal répondit avec beaucoup de hauteur et de fermeté que la ville, attaquée par l'armée du Roi et au moment d'être prise, subirait la capitulation; les députés s'échauffant pour défendre leur droit, le maréchal leur dit en colère :

« Vous êtes les plus faibles et vaincus; c'est à vous de recevoir la loi qu'il me plaira d'imposer; arborez immédiatement le drapeau blanc, envoyez-

moi des otages, capitulez, sans quoi je n'entends rien, j'ordonne le feu, et ce soir j'attaque votre chemin couvert. »

Ces derniers mots émurent tellement les députés, qu'ils partirent pour les rapporter à M. d'Aylva. Aussitôt, et sans autre discussion, il fit partir des otages et des officiers généraux pour régler la capitulation. Les portes nous furent livrées, et le maréchal accomplit le dernier acte de guerre avec autant de dignité pour la gloire des armées du Roi qu'il avait montré de fermeté à la soutenir pendant sept campagnes[1].

En 1749, je passai quelque temps à Chambord, chez le maréchal de Saxe. Il me logea dans la chambre de Marie de Médicis, et pendant quatre jours de suite ce grand homme eut la complaisance de venir se mettre dans un fauteuil à mon chevet, tandis que j'étais dans mon lit, et de me rappeler tout le détail de ses campagnes avec la charmante simplicité qui caractérise plus particulièrement les héros.

Le château dont le Roi avait donné la jouissance

---

1. M. de Valfons ne parle point ici du grade de brigadier qu'il eut enfin après le siége de Maëstricht. Voici cependant la lettre dont l'original se trouve parmi ses papiers :

« A Versailles, le 26 novembre 1748.

« Le Roi ayant bien voulu, Monsieur, vous accorder le grade de brigadier, j'ai l'honneur de vous en informer avec plaisir et d'être très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

« *Signé :* V. D'ARGENSON. »

au maréchal était une résidence digne de cet hôte illustre ; il y menait un train de prince, avec plus de cent mille écus qu'il tirait de ses grades et de ses régiments. Il y avait établi une caserne de cavalerie, un haras et une ménagerie. Son activité d'esprit et de corps avait besoin d'une occupation continuelle et d'exercices variés. Aussi, tout en combinant de vastes projets et même des entreprises chimériques, il se livrait sans cesse à des divertissements énergiques, chassant à courre, surveillant ses travaux, où il mettait quelquefois la main, et par-dessus tout faisant manœuvrer son régiment que, par faveur particulière, le Roi lui avait donné en garnison et qu'il entretenait sur le pied de guerre avec tous les détails du service d'une place forte. Les canons et les drapeaux pris sur les ennemis, et qui décoraient les portes, complétaient l'illusion. Il y avait aussi très souvent la comédie et des concerts sur l'eau ou dans les appartements.

Le chancelier titulaire Maupeou me faisait également l'honneur de s'asseoir à mon chevet, dès sept heures du matin, sans vouloir me permettre de quitter mon lit. Nous étions logés porte à porte dans le même corridor, et en sortant de chez lui, il venait s'entretenir avec moi. Il resta quatre jours à Chambord ; il y avait peu de monde, et nous nous promenâmes beaucoup ensemble dans le parc et les potagers. Sa conversation était

pleine de traits curieux et d'anecdotes intéressantes[1].

Le maréchal n'avait alors que cinquante-trois ans; et malgré les cruelles souffrances que je lui avais vu souvent endurer avec un courage héroïque, la vigueur de son tempérament le maintenait vaillant et infatigable. A le voir ainsi robuste et actif, heureux de vivre et plein de conceptions généreuses, personne n'eût pu le croire si proche de sa fin, qui arriva cependant, à la suite d'une fièvre pernicieuse, le 30 novembre de l'année suivante. Ce fut un grand deuil pour la France, dont il faisait craindre et respecter les armes par toute l'Europe, et, si j'ose le dire, une perte bien préjudiciable pour moi[2].

L'amitié dont m'honorait ce héros était de celles que l'on ne peut remplacer, et avait plus de prix à mes yeux, étant née de mon zèle pour le service autant que de mon dévouement à sa personne.

---

1. Il s'agit ici de René-Charles de Maupeou, père de l'auteur de la fameuse réforme des parlements, que M. de Valfons appellera dans un autre passage « mon respectable ami ». Il n'était à ce moment que premier président du Parlement et ne garda d'ailleurs que vingt-quatre heures la charge de chancelier, mais en retint le titre.

2. On voit que M. de Valfons ne fait aucune allusion aux rumeurs qui circulèrent alors et ont pris depuis tournure chez quelques historiens, d'après lesquelles le maréchal de Saxe serait mort des suites d'une blessure reçue en duel, leur donnant ainsi un démenti tacite et autorisé par le caractère intime de ses *Souvenirs*.

CHAPITRE VIII

LA DISGRACE DE M. D'ARGENSON.

1757

Lettre de M. de Paulmy annonçant à Mme d'Argenson l'exil de son mari. — Son désespoir. — Mauvais état des affaires du comte. — Dévouement de sa femme. — Détails sur sa disgrâce. — Billets anonymes contre le Roi et Mme de Pompadour. — Mission à Versailles. — Mme d'Argenson veut suivre son mari. — Raison intime du refus du comte. — Son départ pour les Ormes avec Mme d'Estrades. — Visites que lui fait l'auteur et confidences qu'il en reçoit. — Son retour à Paris et sa maladie. — Le quinquina et les médecins. — Mort de M. d'Argenson. — Rappel tardif de la part du Roi. — Jugement sur son caractère. — M. de Paulmy ministre de la Guerre. — Motif de ce choix. — Le marché des lits militaires. — Ruse pour ruse. — Le Roi et le contrôleur général.

Le 5 février 1757[1], Mme d'Argenson m'envoya à dix heures du matin un valet de chambre pour

1. On ne s'étonnera pas de la longue interruption des *Souvenirs*, si l'on veut bien tenir compte que les faits militaires sont avant tout leur objet. Les années de 1748 à 1757 sont une période de paix pendant laquelle les intrigues de Cour se donnent pleine carrière. L'auteur ne s'y plaisait pas et n'en a rien dit, ne prétendant pas écrire un journal comme celui du duc de Luynes. C'est une perte pour notre curiosité à l'affût des moindres détails.

me dire que je vinsse à l'instant chez elle. Je n'eus qu'à traverser le jardin du Palais-Royal, où donnait mon appartement[1]. En arrivant dans le sien, elle me donna une lettre à lire, en me disant : «Voilà ce que Paulmy, mon neveu, m'écrit par un courrier :

« C'est par ordre de mon oncle, ma chère tante,
« que je vous écris, le désespoir dans le cœur.
« M. Rouillé[2] vient de lui porter un ordre de la
« main du Roi, pour partir de Paris dans qua-
« rante-huit heures et se rendre à sa terre des
« Ormes, en Touraine, jusqu'à nouvel ordre. Il
« sera à Paris à une heure après midi. Mes yeux
« baignés de larmes ne me permettent que de
« vous assurer de mon respect. »

Je fus très affligé de cette nouvelle et dis à Mme d'Argenson :

« Qu'allez-vous devenir, Madame, dans un moment aussi pénible et si peu mérité?

— Monsieur, mon parti est pris, on fait mes malles, on graisse les roues de ma voiture; je suis prête, malgré ma déplorable santé, à suivre partout mon mari : je viens de lui renvoyer le courrier avec un mot par lequel je lui marque

1. M. de Valfons habitait à cette époque rue Saint-Honoré, et Mme d'Argenson, rue des Bons-Enfants. Le quartier du Palais-Royal était, au XVIIIe siècle, le centre du Paris mondain.

2. Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy, ministre de la Marine et grand maître des Postes dans le ministère d'Argenson.

qu'il trouvera dans sa femme une amie sûre, à l'épreuve de tous les événements. »

Notre conversation se prolongea jusqu'à midi et demi, où M. d'Argenson entra dans la chambre, pâle comme la mort. Je voulus sortir.

« Non, restez, me dit-il, un tiers est nécessaire dans des moments aussi funestes; on aura surpris la bonté du Roi. Vous connaissez plus qu'un autre mon respect pour Sa Majesté : que de veilles j'ai sacrifiées à sa gloire! Mais, mieux que cela, devait-il jamais oublier Metz, où, cru mort et abandonné de tous, je le réchauffai seul dans mes bras et ne le quittai pas d'une minute! Je le répète, ce n'est ni son cœur, ni sa volonté qui m'exilent; cette malheureuse femme aura fait quelques noirceurs. »

Desfarges, son homme d'affaires, plein de zèle et de probité, était accouru.

« Allez me chercher, lui dit-il, l'état de mes affaires; je vous ai recommandé d'avoir toujours prêt à me montrer mon bien, mes dettes et mes revenus.

— J'ai dans ma poche, répondit Desfarges, ce que Monsieur le Comte demande. Voici un papier écrit sur trois colonnes : la fin de chacune l'instruira. »

M. d'Argenson parcourut vivement ce tableau, et se tournant tristement vers sa femme :

« Hélas! Madame, voilà ce qui m'achève. Du

million que vous m'avez apporté, j'ai dépensé 800,000 francs; j'espérais que le temps et mon crédit me les feraient remplacer, mais tout est fini. »

Et il resta les yeux fixés sur elle. Mme d'Argenson, sans la plus petite altération, me dit :

« Donnez-moi, je vous prie, mon écritoire. »

Elle en tira une feuille de papier blanc qu'elle signa au bas, et la remettant d'un air tendre et souriant à son mari :

« Voilà mon blanc-seing; il reste encore de ma dot 200,000 francs, je vous conseille de vous en distraire en embellissant le château, le parc et les jardins des Ormes; ne parlez plus de mon argent, il sera bien employé : il avait accéléré votre fortune, il fera vos amusements. Paulmy ne m'a écrit qu'un mot, pouvez-vous m'en apprendre davantage?

— Oui », répondit-il. Et renvoyant Desfarges, il ordonna à ses gens de ne laisser entrer personne, à l'exception de Mmes de Berville et de la Porte, ses nièces.

M'ayant fait asseoir auprès de lui, il continua :

« Il y a trois jours, j'eus une très grande discussion avec Mme de Pompadour; vous savez que depuis le malheureux événement du 5 janvier[1] je

1. L'attentat de Damiens.

ne vis ni ne respire tranquillement; mon âme inquiète redouble de soins afin d'être instruit; on m'éveille dix fois par nuit pour me donner souvent de faux avis; mais quand il s'agit d'une vie aussi précieuse que celle du Roi, il n'y a rien à négliger : j'écoute tout et prends toutes les précautions que me dicte mon amour pour mon maître; vous en voyez la récompense. Depuis plus de quinze jours, mes gens trouvent tous les matins au pied de ma terrasse des billets abominables; ils me les ont portés. J'ai fait placer des espions et n'ai rien pu découvrir; le Roi, en arrivant, me questionne toujours; il veut tout savoir, et m'a menacé de son indignation si je lui cachais la moindre chose; je suis donc forcé, malgré moi, de répondre vrai à ce qu'il demande. Il a lui-même lu plusieurs de ces billets; cela l'irrite : mais comment ne pas obéir à un ordre aussi précis? Cependant, Mme de Pompadour me fit prier de passer chez elle, et, me parlant de ces billets, me dit :

« Monsieur, il serait essentiel de cacher ces « abominations au Roi; il ne dort plus et se tour« mente; continuez de veiller à sa sûreté, mais ne « lui en parlez plus. »

« Je répondis : « Madame, personne ne le désire « plus que moi : priez le Roi, dans ces moments « de bonté et de familiarité où il ne peut vous « rien refuser, de ne plus me faire de questions;

« je serai trop heureux et trop content de garder « un silence que je crois utile et nécessaire à la « santé du Roi, mais je ne le puis toutes les fois « qu'il me questionnera.

« — Je le sens, reprit Mme de Pompadour avec « aigreur, vous aimez mieux le voir malheureux « et faire le bon valet. Mais, Monsieur, ces billets « sont fort extraordinaires ; il est bien étonnant que « Berryer, qui a toute la police à ses ordres, n'en « trouve et n'en apporte aucun, et que vos gens en « petit nombre, qui ne les cherchent point, en dé- « couvrent toujours. » Je sortis aussitôt, et j'ignore quelles ont été ses manœuvres depuis ce moment; mais croyez que ma disgrâce en est le résultat. J'étais ce matin, à huit heures, à prendre un bain d'aromates pour ma goutte, lorsqu'on m'a annoncé M. Rouillé; je lui ai fait dire que j'avais les jambes dans l'eau; il a insisté; on lui a dit de ma part que j'allais dans un quart d'heure prendre ma redingote, me mettre dans ma chaise et passer chez lui, où nous causerions. Il est bon de vous dire qu'un instant auparavant, Dourlens, mon valet de chambre, m'avait dit tout bas :

« Monsieur, on déménage de l'autre côté. »

« C'était M. de Machault; je savais son exil. M. Rouillé devenant plus pressant, je l'ai fait entrer, en m'excusant de l'état où je le recevais; il m'a remis d'un air navré et d'une main tremblante, en témoignant des regrets sincères, car

c'est notre ami de tous les temps, la lettre du Roi, qui m'apprend mon malheur; j'ai fait descendre Paulmy, à qui j'ai dit de vous écrire la lettre que vous avez reçue; c'est tout ce que j'en sais. J'ai arrangé mes papiers et suis parti; croyez que la confiance que le Roi me témoigna le jour fatal, en me donnant ses clefs les plus secrètes pour Trianon, a irrité tous mes ennemis : en voilà la preuve.

— Vous savez, lui dis-je en l'interrompant, que le soir même je vous engageai à éloigner Mme de Pompadour, dont le crédit devait vous devenir funeste.

— Eh! le pouvais-je? elle plaît au Roi, l'amuse, le captive; je n'ai point voulu l'excéder par des manèges peut-être infructueux, mais sûrement très ennuyeux et très embarrassants pour lui. »

On avait servi; il nous vit dîner et ne voulut pas même prendre son lait. Ses deux nièces entrèrent à ce moment, et par leurs caresses et leurs propos, parurent suspendre ses tristes réflexions. M. de Paulmy arriva avec sa femme. Après une longue conversation, M. d'Argenson lui dit :

« Il est temps, mon neveu, que vous repartiez pour Versailles; le Roi peut avoir des ordres à vous donner. »

M. de Paulmy insista, et, avant de sortir, se précipita dans ses bras en criant qu'il n'avait plus rien à faire à Versailles, puisque son oncle n'y

pouvait plus aller. M. d'Argenson lui répéta qu'il était trop heureux que le Roi eût voulu encore garder quelqu'un de la famille, et qu'il devait partir pour l'en remercier.

J'accompagnai M. de Paulmy à sa chaise et retournai ensuite auprès de M. d'Argenson, qui dit à sa nièce :

« Il faut vous trouver aussi chez la Reine ; quand le Roi passera pour le grand couvert, vous lui ferez votre révérence. »

Il nous força de jouer, nous vit souper, et au retour, me prenant en particulier :

« J'ai un service essentiel à vous demander, Monsieur.

— Je suis plus à vous que jamais, lui répondis-je, mettez-moi à l'épreuve.

— Eh bien! envoyez chercher votre chaise et des chevaux de poste ; vous arriverez encore avant que Paulmy ne soit couché, et vous lui direz de faire l'impossible pour savoir le motif de mon exil, car je l'ignore totalement ; la Reine peut le savoir : Mme de Villars voudra bien le lui demander. »

Il nomma deux ou trois autres de ses amies ; je le priai de me donner un mot écrit pour M. de Paulmy :

« Je m'en garderai bien ; vous sentez que dans ce moment-ci ma maison est entourée d'espions ; on peut vous arrêter en sortant, et je serais au

désespoir que la démarche que l'amitié vous dicte pût vous nuire. N'écrivons rien ; Paulmy s'en rapportera bien à ce que vous lui direz. »

J'arrivai à minuit et demi à Versailles; M. de Paulmy, après m'avoir écouté, courut chez Mme de Luynes, où était la Reine, et chez Mme de Villars, qui s'acquitta adroitement de ce qu'on exigeait d'elle; mais la Reine ne savait rien. M. de Paulmy alla courir dans plusieurs appartements et rentra à deux heures après minuit chez lui, où je l'attendais. N'ayant pu rien apprendre, il me dit de coucher à Versailles, et que dans le courant de la journée il serait peut-être plus heureux; mais ce fut aussi vainement qu'il fit de nouvelles enquêtes : il n'en fut pas plus instruit. Je repartis le soir, et trouvai M. d'Argenson dans la plus grande impatience, très fâché que nous n'eussions pu rien découvrir.

Mme d'Argenson revint à la charge plusieurs fois, pressant son mari de lui permettre de le suivre; il rejeta toujours son refus sur la faiblesse de sa santé et le besoin qu'elle avait d'être près de son médecin et des secours de Paris ; mais le véritable motif était que Mme d'Estrades, sa très bonne amie, l'accompagnait aux Ormes et qu'elle lui suffisait. Je m'offris également à partager sa disgrâce et lui répétai avec vérité que je serais très flatté s'il me permettait de lui prouver mon inviolable attachement en allant aux Ormes ; il

parut pénétré de la vivacité de mon désir et me fit mille amitiés en me disant :

« C'est impossible; d'abord, il vous faudrait la permission du Roi, et puis on va entrer en campagne, et il vous sera plus utile de continuer votre fortune militaire. Je serai fort aise de vous revoir après votre retour; comptez sur moi et sur Paulmy; il est votre ministre; j'aurai soin qu'il veille sur vous pendant votre absence. »

Le lendemain matin, à huit heures, j'étais chez lui; je le vis partir; il trouva au sortir de Paris Mme d'Estrades, qui se mit dans sa voiture et continua sa route avec lui vers les Ormes; M. et Mme de Voyer les suivaient dans une autre voiture.

Le public disait qu'une lettre très imprudente dans ses termes, écrite par M. d'Argenson à Mme d'Estrades, et interceptée par Mme de Pompadour, avait été montrée au Roi, qui, dans le moment de la première indignation, exila son ministre.

Pendant le séjour involontaire de M. d'Argenson aux Ormes, j'y ai fait quatorze voyages et j'ai pu causer dans la plus grande intimité, avec Mme d'Estrades et M. d'Argenson, de cette croyance publique qui révoltait toujours l'ancien ministre.

« Vous connaissez, me disait-il, mon respect pour le Roi; il ne s'est jamais démenti; mais s'il eût cessé un moment, me croyez-vous assez imprudent pour avoir confié à une lettre cette façon de

penser si dangereuse? Qu'avais-je besoin d'écrire à une femme que je voyais quatre fois par jour? N'est-il pas plus probable, au contraire, que Mme de Pompadour ait fait contrefaire une lettre qu'elle aura montrée et lue elle-même à la hâte au Roi, en lui disant :

« Il ne faut pas qu'il reste vestige de pareils « blasphèmes contre Votre Majesté! » Et aussitôt elle l'aura jetée au feu pour éviter toute vérification; car de quoi n'est pas capable la haine d'une femme? »

On a dit depuis, et plus vraisemblablement, qu'après la conversation sur les billets trouvés, Mme de Pompadour avait dit au Roi que M. Berryer, lieutenant de police, était très étonné que quatre cents personnes employées sous ses ordres n'en eussent jamais trouvé un seul, et qu'il se pouvait que M. d'Argenson, pour faire valoir son zèle et son activité, les fît lui-même; Mme de Pompadour aurait accrédité ce soupçon, et fini par déterminer le Roi à éloigner de lui un ministre qui mettait tant de noirceur dans ses démarches.

Quant à moi, je suis persuadé que M. d'Argenson a ignoré le vrai motif de sa disgrâce : Mme de Pompadour, qui le haïssait, y travaillait sans cesse; en faut-il davantage?

Il obtint deux fois, pendant son exil, d'aller aux eaux; il a été toujours grand dans son séjour aux Ormes, où l'univers accourait, surtout les mili-

taires, qu'il accablait de caresses et qui se détournaient souvent de très loin pour lui rendre leurs hommages. Il ne vivait que de lait, et malgré les soins qu'il prenait de sa santé, elle se délabrait au point qu'il eut la permission de venir à Paris; Mme de Pompadour était morte. A son arrivée, tout le monde vint se faire inscrire chez lui; les ministres y furent en personne; son retour avait l'air d'un triomphe. Il ne pouvait, dans son état, recevoir que ses amis les plus intimes; je fus du nombre.

Quand j'approchai de son lit, dont il ne sortait plus, il me tendit les bras, me prit la main, qu'il serra, en me disant d'une voix très faible : « Je vous attendais avec impatience; je suis charmé de vous voir; ne me quittez plus. Mme d'Estrades vous dira plus longuement toute mon amitié et mes projets; souhaitez que je vive, je serai reconnaissant. »

Mme d'Estrades, qui était présente, me tira près de la cheminée et me dit :

« Oui, souhaitez qu'il vive et que le Roi rende justice à son innocence opprimée; vous ferez un beau chemin : c'est bien la moindre chose qu'on doive à ceux que nos malheurs nous ont encore plus attachés. »

On fit venir plusieurs médecins : deux de la Cour, deux de Paris et trois chirurgiens; chacun fit ses questions et ses observations, mais ils ne

furent jamais d'accord ni sur la cause du mal, ni sur les remèdes. Six jours se passèrent en consultations; enfin, le septième, trois médecins et trois chirurgiens se réunirent et ordonnèrent le quinquina pour calmer, disaient-ils, l'ardeur de la fièvre. Petit, premier médecin du duc d'Orléans, aussi habile qu'expérimenté, fut le seul d'un avis totalement opposé à celui de ses confrères, affirmant que le quinquina tuerait le malade. J'arrivai au milieu de ce débat; Mme d'Estrades me dit tout bas :

« Suivez M. Petit dans le salon et tâchez, pour notre consolation, de le déterminer à être de l'avis des autres.

— Dieu m'en préserve, Madame, lui répondis-je; croyez-vous que l'ignorance profonde où je suis puisse et doive avoir la moindre influence sur le savoir reconnu et constaté de M. Petit? »

Cependant, je le suivis et le priai de me dire son opinion.

« Monsieur, me dit-il, je ne veux plus rentrer dans cette chambre; je le répète en m'en allant, et vous pouvez en être assuré : si on donne du quinquina à M. d'Argenson, il est mort. »

Je le priai de rentrer; il ne voulut jamais et partit. Je rapportai son propos à Mme d'Estrades et à M. de Voyer, qui tous les deux me dirent : « Mais que faire? Six avis de même contre un seul! »

On questionna une seconde fois toute la Faculté;

le premier sentiment prévalut : le quinquina fut pris. M. Petit ne fut que trop prophète ; M. d'Argenson expira en trois heures. Quelques moments avant sa fin, M. de Soubise vint, de la part du Roi, pour l'assurer que Sa Majesté le recevrait avec plaisir ; je crois qu'il n'a pas joui du bonheur d'entendre ces paroles : il était à l'agonie.

J'ignore les intrigues qui l'ont perdu ; mais je suis sûr que, pendant tout le temps de son exil et dans la plus particulière intimité, il ne lui est jamais échappé un mot d'impatience ou de critique contre le Roi ; il en a toujours parlé avec autant de respect que d'amour, rejetant tous ses malheurs sur la haine et l'adresse de M[me] de Pompadour. M. de Paulmy, auparavant adjoint de M. d'Argenson, lui avait succédé.

Voici le motif qui avait décidé M. d'Argenson à faire entrer son neveu dans le ministère : ce n'étaient pas ses talents, il n'en avait aucun ; totalement inférieur à sa place, il avait tous les défauts du corps et pas une qualité de l'esprit ; M. d'Argenson le connaissait bien, mais dans les moments où sa goutte ne lui permettait pas d'aller chez le Roi, il lui confiait son portefeuille et le travail à faire ; de plus, M. d'Argenson avait senti, par un événement récent, combien il pouvait être dangereux de s'éloigner. Dans sa tournée des places de Flandre, il avait laissé le Roi à Compiègne, après en avoir obtenu un bon pour une entreprise de

lits de casernes et d'hôpitaux, montant par an à 900,000 francs.

A peine était-il parti, que M. de Machault, qui le guettait toujours et cherchait à le perdre, se plaignit au Roi, comme contrôleur général, de la prodigalité de M. d'Argenson et du peu de soin qu'il prenait d'économiser les finances; et tout de suite il montra une offre du même marché pour les lits, à 100,000 écus, et par conséquent avec une économie de 200,000 écus par an. Un contraste si désavantageux à la manutention de M. d'Argenson frappa le Roi, qui prit le nouveau marché signé et dit : « Attendons d'Argenson! »

A son retour de Flandre, comme il passait par Séchelles, un homme demanda à lui parler en particulier et lui apprit que M. de Machault avait formé une compagnie de sous-fermiers, à qui il faisait les plus grands avantages, à condition qu'ils prendraient sur-le-champ le marché des lits au rabais de 600,000 francs; ils avaient accepté avec plaisir, par le profit immense qui leur reviendrait des sous-fermes et de la protection de M. de Machault. M. d'Argenson remercia beaucoup cet homme et lui demanda s'il était certain du fait, s'il le signerait et le ferait signer à plusieurs de ses confrères; il dit qu'il était sûr de quatre.

« Rassemblez-les et portez-moi tout de suite cet écrit signé à Compiègne. »

En arrivant, il y trouve son homme et reçoit le

papier désiré; il va chez le Roi qui, le faisant passer dans son cabinet, lui dit en lui montrant le second marché :

« D'Argenson, il faudrait être un peu plus attentif à mes affaires et ne pas prodiguer l'argent comme cela : qu'avez-vous à répondre?

— Sire, il faut que Votre Majesté charge son contrôleur général de passer tous ses marchés, vu la facilité de les faire à bas prix en indemnisant les entrepreneurs par de gros intérêts dans les sous-fermes, comme il l'a fait pendant mon absence, et, pour constater la vérité, voici le seing de ceux avec qui il a traité.

— Me voilà instruit, dit le Roi; j'en avais déjà quelques soupçons. Les hommes seront toujours jaloux les uns des autres, et la jalousie perdra tout. »

C'est de M. d'Argenson lui-même que je tiens ces faits. Les conversations des Ormes étaient précieuses pour moi. Tout y était anecdotes intéressantes. M. d'Argenson me levait le rideau sur mille circonstances que j'ignorais et m'expliquait avec bonté les détails très circonstanciés de tout ce qui n'était pas le secret de l'Etat, conservant toujours envers son Roi le plus profond respect et le plus sincère attachement.

CHAPITRE IX

Campagne de Prusse.

1757

Départ pour l'armée. — Fonctions de major général. — M. de Chevert. — Conversation avec M. le maréchal d'Estrées. — Influence de Mme de Pompadour et de ses amis sur les opérations. — L'abbaye de Corvey. — Une armée de quinze hommes. — Bataille d'Hastenbeck. — Pertes de l'armée. — Harangue de l'aumônier. Rappel du maréchal d'Estrées. — Son départ. — Sa tristesse. — Arrivée du maréchal duc de Richelieu, nommé commandant en chef de l'armée. — Ses négociations. — Reddition de Hanovre. — Le comte de Linar. — Convention de Closterseven. — Ses avantages. — Refus de la Cour. — Le comte d'Onnep. — Un sage ennemi.

Je partis de Valenciennes le 21 avril; je passai à Liége le 23, à Aix-la-Chapelle le 25; le 28, à Wesel. Le 2 mai, j'étais à Gueldre, à sept lieues de Wesel, avec M. d'Armentières, chargé d'en faire l'investissement. Je parcourus les environs presque tous inondés. Il y avait dans la place huit cents Prussiens, en majorité déserteurs. Le terrain est très coupé, plein d'eau et marécageux. Les

remparts ne sont point revêtus. On décida qu'on ne l'assiégerait pas et qu'on en formerait simplement le blocus.

Dans le plan de campagne et les négociations faites à Vienne par M. le maréchal d'Estrées, il avait été résolu que nous n'entrerions en Westphalie que le 15 de juin, pour que les subsistances fussent plus faciles et plus nombreuses. La récolte est retardée dans ces pays-là. Mais les impatiences des alentours de M. de Soubise lui inspirèrent de quitter Wesel : on détacha M. de Saint-Germain, qui était de son corps, pour se porter en haut sur la Lippe et successivement à Lippestadt, qu'il crut pouvoir garder avec huit bataillons; on le fit soutenir par huit autres, et successivement on forma un corps de troupes si considérable à cette tête, que M. de Soubise se crut en droit de marcher lui-même. Pour lors, M. d'Estrées fut forcé de se mettre en front de bandière pour soutenir ce corps et entrer en campagne malgré lui, près d'un mois trop tôt. On détruisait en fourrage vert dans un jour ce qui nous en aurait fait vivre huit à la fin de juin. Avant le premier départ de M. le maréchal d'Estrées de Wesel, je me hasardais, pour le bien de la chose, d'entrer dans son cabinet : « Vous connaissez, Monsieur le Maréchal, mon attachement à votre gloire et vous avez été souvent témoin de la confiance que M. le maréchal de Saxe voulait bien avoir dans mes réflexions. Vous

allez contre votre plan, qui est très sage, en entrant aussitôt en campagne. Vous courez risque d'affaiblir vos troupes, surtout votre cavalerie, avant d'avoir combattu. — Vous avez raison; mais si je m'oppose au désir de M. de Soubise, Mme de Pompadour le trouvera mauvais. » Je pris la liberté de lui dire que je le plaignais beaucoup s'il était arrêté dans sa besogne par de telles considérations. Il me témoigna pourtant amitié et ne me sut point mauvais gré de ma franchise.

Le 24 mai, je partis pour Neuss, où six mille Palatins étaient campés, aux ordres de M. de Disselbach, destiné à être aux ordres de M. de Chevert avec quatorze mille Français, en tout vingt mille hommes. Je faisais les fonctions de major général.

Mais la bataille gagnée sous Prague par le roi de Prusse avait intimidé les princes allemands, et l'Electeur avait envoyé ordre à ses troupes d'attendre ses ordres pour marcher. Le général palatin cherchait à nous en cacher la raison et avait éludé ses retards sous divers prétextes; mais enfin, poussé à bout par les offres que M. de Chevert me chargeait de lui faire en argent, pain et fourrages, il fut obligé de nous avouer ses ordres. Nous marchâmes cependant avec quatre bataillons français, Condé et Vaubecourt, et le régiment de La Rochefoucauld-cavalerie, par le comté de la Mark, pays affreux, mais plein de petites villes,

riches, pleines de manufactures et très commerçantes [1].

Le 12 juin, nous rejoignîmes la grande armée à Bréda.

Le 16 juin, M. de Soubise partit pour aller, en passant par Paris, prendre vingt mille hommes qu'on devait mener en Alsace.

Le 21, nous fûmes à Bielfeld, ancien camp de M. de Cumberland, très mauvais, et que ce prince avait abandonné avec raison. L'impatient et le nouvelliste parisien ne conçoivent pas comment une armée ne marche pas toujours. Dans leur douce oisiveté, entre un boulanger, un boucher et du foin à la porte Saint-Michel, ils n'imaginent pas qu'on puisse être embarrassé pour les subsistances [2].

Le 1er juillet, je partis de Bielfeld pour marcher au Weser, faisant le détail, comme major général,

---

1. « Le monde ne finira jamais, puisque, hier, nous n'avons pas tous fini. Sept mortelles lieues ; toutes les rivières débordées, et tous les chemins, des rivières. Nos malheureux soldats, de l'eau jusques à la ceinture, tâtant, le bâton à la main, où ils passeraient ; des chevaux abandonnés dans les chemins, des mulets éreintés, et point ou peu de fourrages... Les Palatins n'ont pas voulu marcher. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 3 juin 1757 : *En marche en Westphalie.*)

2. M. de Valfons manifeste souvent, dans sa trop rare correspondance, sa mauvaise humeur contre les nouvellistes et les belles dames de Paris, qui importunent les combattants de leurs observations : « Il en est d'une femme à Paris comme de M. de Bernis, qui ordonne sur sa carte des marches et des mouvements impossibles dans un pays impratiqué, et s'en prendra à M. d'Estrées, s'il ne prend pas la lune avec les dents, comme il lui était ordonné. » (A. V. — Lettre du 16 juin 1757. De Rethen.)

d'un corps commandé par M. de Chevert, composé de 4 bataillons de Picardie, 2 de Vaubecourt, 2 de Condé, 2 de grenadiers royaux, le corps des carabiniers et 20 pièces de canon. Ce détachement était destiné à faire toujours l'avant-garde.

Dans ce même temps, on avait donné vingt mille hommes à M. le duc d'Orléans pour aller à Cassel; j'aurais pu choisir ce corps : mais le désir d'aller où la besogne serait plus vive me décida à suivre Chevert. Les ennemis avaient leur gauche à Minden, la droite longeant le Weser.

Le 2 juillet, nous arrivâmes à Hervorden : c'est une jolie ville appartenant au roi de Prusse; le sang y est très beau. Il y a un chapitre dont l'abbesse est sœur du roi de Suède. Il faut être de maison souveraine pour remplir les douze premières prébendes, et fille de qualité pour les douze autres. Je rendis un service essentiel au chapitre en chargeant son receveur de m'indiquer un camp où la troupe, toujours en sûreté, ne détruisît pas la plus riche récolte de lin de l'endroit. C'est ici, en effet, le pays des belles toiles; on les y fabrique et on les envoie en Hollande pour les blanchir et les débiter.

Nous quittâmes nos charmantes Prussiennes le 8, pour marcher à Horn et nous rapprocher de M. d'Armentières, qui, dans la nuit, avait jeté deux ponts sur le Weser, entre Hœxter et Corvey. Il n'avait en face de lui que deux cents fantassins

et trente cavaliers hanovriens qui n'y mirent nulle opposition. M. d'Estrées y était arrivé en personne, ayant laissé le gros de l'armée à Detmold, avec M. de Maillebois et les chefs de son état-major[1].

Cette démarche fut le motif de la cruelle tracasserie qui suspendit nos succès d'Hastenbeck et occasionna mille manœuvres souterraines, toutes au détriment de la gloire de la nation, le rappel de M. d'Estrées, et enfin tous les malheurs de cette guerre.

Les parents et les amis du maréchal d'Estrées lui écrivaient tous les jours qu'on disait publiquement à Paris qu'il ne commandait point son armée, que M. de Maillebois y faisait tout, et que sûrement, s'il avait des succès, on ne lui en donnerait pas l'honneur. Pour détruire ce propos et faire tomber des bruits aussi faux qu'injustes, il fit son passage du Weser sans M. de Maillebois ; il laissa Cornillon à la grande armée, pour que cela n'eût pas l'air d'en vouloir exclure M. de Maillebois uniquement.

Le 12, M. d'Estrées fit passer un corps de troupe pour couvrir son quartier général, pris à l'abbaye de Corvey ; c'est un palais immense pour un petit

---

1. Yves-Marie Desmaretz, comte de Maillebois, frère cadet du célèbre maréchal, servait en second à l'armée de M. d'Estrées. On avait mince opinion de ses talents, et on l'accusa d'avoir desservi le maréchal d'Estrées. A la suite d'un échange de factums entre eux, le tribunal des maréchaux, saisi du démêlé, ordonna que Maillebois serait enfermé dans la citadelle de Doullens.

prince dont l'armée est de quinze hommes et les Etats de seize villages; il est très dur pour ses sujets, que je vengeai autant qu'il était en moi, en sauvant leur terrain et marquant le camp sur celui de l'abbé, qui me fit une réflexion très douloureuse dans son cabinet, en me disant : « Il m'est bien pénible de voir, sur les deux lieues de pays que je possède, plus de cent mille Français qui le détruisent. »

On fit de nouveaux ponts au-dessous des premiers, où l'armée passa pour se porter le 16 juillet à Holzminden; ce sont des gorges fort difficiles et un pays très resserré ; nous y apprîmes la prise de Münden, près de Cassel, avec trois cents Hanovriens prisonniers. Les Etats de Cassel sont neutres, à deux conditions fort extraordinaires : la première, qu'ils ne retireront point les douze mille Hessois au service de l'Angleterre qui devaient combattre dans peu de jours contre nous, et la seconde, qu'ils payeront toute espèce de contributions.

M. de Voyer resta avec quatre bataillons de grenadiers royaux et deux régiments de cavalerie, pour couvrir nos ponts ; M. d'Estrées me rapprocha de lui, parce qu'il allait marcher aux ennemis. Le 20, je partis avec M. de Chevert, quarante compagnies de grenadiers faisant l'avant-garde de M. le duc d'Orléans, qui en avait soixante-dix, ce qui, en tout, faisait cinq mille cinq cents grena-

diers. J'avais le détail de ce corps-là, mais ce ne fut qu'après avoir gagné mon procès. Cornillon, major général, avait amené avec lui Coupenne, aide-major des gardes[1], faisant les fonctions d'aide-major général. J'étais son ancien, et comme brigadier, l'ancien même de Cornillon; celui-ci, voulant favoriser un officier de son corps, l'avait présenté à M. le duc d'Orléans pour faire le détail. Mes lettres portaient que j'étais premier aide-major général, avec promesse du ministre et du général de remplacer le major général, s'il lui arrivait quelque événement; je demandai, à ce titre, ce détachement, et, en y arrivant, j'y trouvai Coupenne, fort surpris d'y voir un ancien; il voulut se prévaloir du prétendu privilège de son corps et dit à M. le duc d'Orléans :

« Monseigneur, il m'est impossible de faire le détail sous un autre; je plaide pour les six bataillons des gardes que je représente ici, pour le rang et le droit. »

Mais, prenant la parole, je répondis :

« Et moi, je plaide pour toute l'infanterie française, dont Monseigneur a bien plus raison de soutenir les droits; Monseigneur peut un jour demander à être colonel général de l'infanterie, comme M. le duc d'Orléans, son père, mais il ne

1. Des gardes-françaises, régiment qui avait la droite de l'infanterie et dont les officiers avaient le pas sur tous leurs camarades.

demandera jamais à être colonel des gardes-françaises. »

Et tout de suite, pour fixer à mon avantage l'irrésolution de ce prince toujours bon, je dis à Coupenne :

« Je vais marcher avec M. de Chevert et vingt-huit compagnies de grenadiers à l'avant-garde; prenez-en douze qui sont aux ordres du prince de Chimay, pour couvrir notre flanc. »

M. le duc d'Orléans dit oui, et M. de Chevert, qui avait été témoin de la discussion, me félicita de mon attitude. Nous campâmes le 21 à Oldenbourg, le 23 à Halle; le camp y fut si mal pris, que, chargé d'en distribuer le terrain à l'infanterie, j'insistai en assurant que, si les ennemis paraissaient, nous serions obligés de le lever.

Pendant ce temps-là, le corps de M. d'Armentières, qui était en avant, tira quelques coups de canon et se mit sous les armes; ce que j'avais prédit arriva : nous fûmes forcés de marcher en avant et d'aller prendre le terrain même où nous aurions dû être et que j'indiquais. Les corps s'y portèrent sans guides, en grand ordre, et l'armée fut mise en bataille d'elle-même. Une heure après, nous rentrâmes dans notre camp; les ennemis venaient de se retirer; il y eut un conseil de guerre tenu chez le maréchal d'Estrées, composé des seuls lieutenants généraux. Tous, excepté Chevert, conclurent à ne pas donner bataille; lui seul insista

et prouva à M. d'Estrées que, venant d'aussi loin avec une belle armée, c'était ne pas profiter de son audace et de sa bonne volonté que de la retarder devant les ennemis, qu'on cherchait à joindre depuis si longtemps et avec tant de peines ; que toujours les retards énervaient la nation. Quelques lieutenants généraux revinrent à cet avis, et il fut résolu de marcher et d'attaquer.

L'armée se mit en mouvement le 24, ayant pour avant-garde quarante compagnies de grenadiers et douze bataillons aux ordres de MM. de Contades et d'Armentières. Nous trouvâmes un corps avancé des ennemis, d'environ six mille hommes, commandé par M. de Zastrow, qui arrêta notre avant-garde et manœuvra très bien. Comme nous y mîmes plus de prudence que de nerf, il fit sa retraite après s'être laissé canonner quelque temps et rejoignit sa grande armée qui était derrière lui. Le 25, à deux heures du matin, je reçus un billet de M. de Chevert qui me priait de venir le joindre pour faire le détail d'un gros corps avec lequel il marchait aux ennemis. La préférence qu'il me donnait dans un moment aussi critique et sa confiante amitié me firent partir avec le plus grand plaisir.

Nous nous mîmes en marche à cinq heures du matin, avec vingt-cinq compagnies de grenadiers, trois cents dragons et le régiment de Picardie. Le dessein était d'écorner l'arrière-garde des ennemis

si nous en trouvions l'occasion ; notre marche fut précautionnée, mais audacieuse ; nous fîmes reculer deux mille grenadiers qui couvraient la gauche de leur armée, que nous vîmes tout entière en bataille. La brigade de Navarre, commandée par M. de Vogué, vint nous renforcer ; M. de Chevert me fit examiner avec la plus grande attention la position, et m'envoya à M. d'Estrées pour lui en rendre compte. Je me hasardai beaucoup ; j'étais seul, pour ne pas perdre un moment, et les bois que je traversai étaient farcis de petits détachements de chasseurs hanovriens qui se cachaient jusque sur les arbres et vous passaient par les armes à bout portant.

Je trouvai M. le maréchal qui, après m'avoir écouté, me dit : « Monsieur, je ne veux point de bataille ; priez M. de Chevert de se replier avec son corps, par sa gauche, sur celui que commande M. d'Armentières, et tous deux vont rentrer dans l'armée. »

J'insistai sur l'avantage perdu en abandonnant un terrain dont les ennemis s'empareraient certainement pendant la nuit ; tout fut inutile, sa réponse était toujours : « Partez ! » Enfin, comptant sur sa bonté et l'amitié qu'il avait pour moi, je le tirai à part et lui dis :

« Monsieur le Maréchal, mon attachement et ma reconnaissance m'enhardissent à vous représenter que vous allez vous faire le plus grand tort

vis-à-vis de votre armée si vous suspendez une opération qui paraît sûre; l'audace, vous le savez, est l'apanage du Français, mais il ne faut pas laisser refroidir son courage. »

Il m'écouta avec douceur.

« Eh bien! vous allez m'arracher mon secret; il est pour vous seul : mon convoi de pain est encore à quatre lieues d'ici, nous n'en avons plus; quand on se bat, on peut être battu, et je ne veux point que l'armée se disperse faute de subsistances; à demain matin, si le convoi est arrivé.

— Me permettez-vous de dire cette très bonne raison à M. de Chevert?

— Non, à personne. »

M. de Chevert fut très vexé de rentrer à l'armée et de quitter un poste aussi utile à notre position. Il fallut obéir; mais il avait, en bon militaire, tiré grand parti des moments où il attendait la réponse de son général.

M. de Bussi, frère du Bussi des Indes, était détaché dans les bois, sur notre droite, avec deux cents volontaires; cet officier, aussi intelligent que brave, et qui n'épargnait rien pour être instruit, donna de sa poche vingt louis à un hussard et lui en promit cinquante à son retour si, en tournant les ennemis, il voulait aller reconnaître le terrain de leur gauche, et que, supposé qu'il fût pris, il se dît déserteur et fît son possible pour revenir : le hussard réussit au delà de tout ce

qu'on pouvait espérer; il pénétra partout, vit bien, ne rencontra personne et rendit compte de tout exactement, ce qui nous devint très utile le lendemain.

Notre détachement rentra le 25, à six heures du soir. M. de Chevert, que j'accompagnais, fut rendre compte au maréchal et lui témoigna le regret de n'avoir pu, par son ordre, conserver une position favorable. Il lui fit la description du terrain qu'avait parcouru le hussard, et celle d'un plateau où avait été Bussi, l'assurant qu'on pourrait par là tourner la gauche des ennemis, qui seraient battus si on les débusquait des hauteurs dominant le centre et la droite de leur armée. La même raison tacite de l'éloignement du convoi de pain subsistait. M. le maréchal feignit ne point être de l'avis de Chevert, qui, très fâché, retourna à sa division, très à portée du poste qu'occupait le maréchal. Ce dernier apprit sur les sept heures du soir que le convoi n'était plus qu'à une lieue, ce qui le détermina à envoyer chercher M. de Chevert pour discuter son projet. Celui-ci demanda douze bataillons, vu qu'il serait séparé de l'armée et n'aurait d'autres secours que ses propres forces; M. d'Estrées répondit qu'il ne pouvait en donner que huit.

Chevert crut ne pouvoir accepter avec aussi peu de troupes, et nous retournâmes encore à notre division. Enfin, à huit heures, M. le maréchal fit

encore venir Chevert, qui, rebuté par tant d'incertitudes et de difficultés, m'envoya dire à M. le maréchal qu'étant très fatigué et un peu malade, il le priait de vouloir bien trouver bon de lui faire passer ses ordres par moi. M. le maréchal me dit que, réflexion faite, il approuvait le premier projet, donnerait les douze bataillons, mais qu'il fallait se mettre en marche sur-le-champ.

Je priai M. le maréchal de me permettre d'aller chercher M. de Chevert, qui n'était qu'à six cents pas, l'affaire valant bien la peine qu'il vînt lui-même prendre les derniers ordres. Tout fut convenu entre eux, et à neuf heures du soir, par une nuit sombre, nous nous mîmes en marche, guidés par Rome, lieutenant-colonel de la légion de Hainaut, qui avait reconnu le terrain.

Les douze compagnies de grenadiers formaient la tête; venaient ensuite quatre pièces de canon, les quatre bataillons de Picardie, quatre de Navarre et quatre de la Marine. Nous nous portâmes au village de Varonberg, d'où, prenant à droite, nous défilâmes par des chemins creux sous les bois occupés par les ennemis, à portée de fusil de leurs patrouilles, qui tiraient toujours quelques coups pour avertir de notre marche; elle s'accomplit à souhait, malgré les plus grandes difficultés.

J'eus une inquiétude très vive : ayant fini de mettre en bataille le régiment de Picardie, je comptais trouver à la suite celui de Navarre; mais,

trompé au détour du village de Varonberg, il avait suivi le chemin droit. Je courus seul, à pied, au milieu de l'obscurité la plus complète, au hasard de tomber dans quelque patrouille, et fus assez heureux pour retrouver le régiment, dont la tête touchait déjà presque aux premières gardes des ennemis; je le fis rétrograder et le mis en bataille avec le régiment de la Marine, à la gauche de Picardie; tout était arrivé à deux heures du matin sur le plateau reconnu la veille par MM. de Bussi et Vioménil, aides de camp de M. de Chevert.

Au delà du camp de M. de Chevert, quatre cents hommes des légions de Hainaut et de Flandre, commandés par La Morlière, masquaient les bois qu'occupaient les ennemis à notre gauche; Bussi et les deux cents volontaires gardaient la lisière du bois, et devant notre front, où il y avait une petite plaine, étaient deux cents chevaux des deux légions, commandés par M. de Bourgmarie. Dans cette position, nous attendîmes le jour pour attaquer.

M. de Chevert avait rassemblé près de lui les colonels, les lieutenants-colonels et les capitaines de grenadiers, pour leur expliquer son plan et le terrain. Prenant leur avis avec cette amitié qui inspire la confiance, il les gagna tous et les rendit, s'il est possible, plus désireux de réussir[1]. M. le

1. Cf. le portrait tracé de Chevert par M. de Valfons, dans sa correspondance, et reproduit dans la Notice.

maréchal, sentant que le succès dépendait entièrement de l'opération de la droite, voulut encore la renforcer en y joignant la brigade d'Eu, composée des deux bataillons de ce régiment et des deux de celui d'Enghien. Il envoya Menil-Durand, son aide de camp, pour nous annoncer ce renfort; mais, trompée et égarée dans sa marche, la brigade n'arriva qu'à huit heures du matin. Elle avait été précédée d'une heure par le comte de Lorge, qui la commandait; il aurait fort désiré que le duc de Randan, son frère, fût chargé de l'attaque, de préférence à Chevert.

De là naquirent des discussions très préjudiciables au résultat infaillible de cette action. J'ai vu vingt fois le bien public sacrifié ainsi à de petits intérêts personnels. Chevert causa avec le comte de Lorge et voulut lui expliquer le terrain et le plan d'attaque. Celui-ci, contrarié d'être à ses ordres, l'écouta peu et très impatiemment.

La brigade d'Eu arrivée, nous nous mîmes en mouvement[1]. Mais à peine commencions-nous à déboucher, on vint dire à Chevert que Bussi était tué; cachant ses craintes à ceux qui l'entouraient, il me dit : « C'était notre seul guide, cela ne se peut; Valfons, allez le chercher. »

Je n'eus pas fait cent pas dans le bois, que je le

1. Voir, à l'Appendice, l'ordre de bataille de l'attaque du bois d'Hastenbeck, dressé par M. de Valfons.

trouvai à pied; il est vrai que son cheval avait reçu un coup de fusil dans la bouche, s'était cabré et l'avait culbuté, mais il n'était pas blessé; je le menai à M. de Chevert, qui, feignant d'avoir quelques ordres à lui donner, fut fort aise de le montrer à nos troupes; il le renvoya ensuite à son poste, où, peu de moments après, il fut tué, de huit coups de fusil, à la première décharge.

A peine eûmes-nous pénétré sous le bois, que les ennemis nous apparurent, au nombre de deux mille grenadiers hessois, soutenus de huit bataillons hanovriens, dans un poste unique, leur droite appuyée à un rocher à pic de plus de quarante pieds de haut; cette coupure, rentrant dans le bois, assurait leur droite et leurs derrières; devant eux, de gros chênes sur pied, et entre les vides, d'autres chênes couchés formant des abatis redoutables; un bois fourré à ne pouvoir pénétrer complétait leur terrain. Celui que nous pouvions occuper était une clairière, où nous étions vus jusqu'à la pointe du pied.

M. de Chevert, auprès de qui j'étais, marchait à la tête des grenadiers et leur servait de guide. A la première décharge, M. du Châtelet reçut un coup de fusil dans le ventre; j'étais si près que je lui donnai mon flacon; Gaslain fut tué. Des onze capitaines des grenadiers, quatre furent tués dans le courant de l'action, ainsi que d'Ablancourt, du régiment de Navarre; De Camps, de la Marine;

d'Ortan, du régiment d'Eu. Les blessés furent : le chevalier d'Urre, d'Hallesmes, de Picardie; Coupenne, de Navarre; d'Harnam, Vignacourt, de la Marine; Gressian, du régiment d'Eu; Lamerville seul, du régiment d'Enghien, quoique plein de valeur, ne fut pas touché.

La mort de Bussi nous mit dans un embarras affreux qu'il fallut cacher. C'était notre guide et le seul qui connût le terrain; car le hussard envoyé la veille avait déjà été tué. Ce qui me donna le plus de confiance fut la fermeté de l'infanterie qui, malgré la vivacité du feu, se porta audacieusement en avant pour soutenir les grenadiers.

L'habileté de Chevert et son expérience avaient prévu et préparé un mouvement si salutaire; il m'avait dit, en mettant l'infanterie en colonne, de laisser de la distance d'un bataillon à l'autre; à la première décharge, tout se porta en avant avec facilité; le soldat crut, en gagnant autant de terrain, que l'ennemi fuyait; cette idée le fit redoubler d'ardeur; mais, dans le fait, ce n'était que nos vides que nous comblions en remplissant les intervalles et en mettant la colonne pleine. Tous marchèrent dans un terrain boisé et inconnu, où le désir de vaincre les fit pénétrer; il fallut nous jeter sur la droite; mais toutes les fois que nous quittions le fourré, nous retombions dans le bois clair, où l'ennemi nous écrasait. Je descendis de cheval et donnai ma cuirasse à deux grenadiers

d'Eu qui furent tués; j'avançai à pied pour voir, en montant sur un tronc d'arbre renversé, si l'abatis avait de la profondeur : je vis que non, et montrai le chemin à nos grenadiers.

Les ennemis, poussés, se retirèrent sur une seconde hauteur, ayant un ravin devant eux. Je me portai un peu sur notre droite avec Chevert, à la tête du régiment de Navarre; il était au désespoir de voir que les trois colonnes de la gauche, placées sur le penchant de la montagne pour soutenir notre attaque par la leur, ne faisaient aucun mouvement, excepté la plus près de nous, commandée par M. d'Armentières et composée des régiments de Belzunce et d'Alsace, qui, s'étant trompée, au lieu de marcher parallèlement à nous, prit totalement sur la droite et arriva derrière nous. Je prévins M. d'Armentières; il rétrograda promptement pour aller reprendre son premier poste. Chevert, qui m'avait dit à cinq heures du matin : « Nous réussirons; mais nos succès n'auront point de suite, il y a trop de jalousie », me dit alors :

« Eh bien! avais-je deviné? »

J'interrompis ses cruelles mais trop justes réflexions, en lui disant :

« Le régiment de Navarre attend vos ordres pour culbuter tout. »

Un officier général que je veux bien ne pas nommer représenta que c'était perdre Navarre, que les ennemis étaient là.

« Tant mieux, Monsieur, lui dis-je avec vivacité; que M. d'Estrées les tourne par la plaine, ils seront prisonniers. »

Et tout de suite, par l'ordre de M. de Chevert, je formai Navarre sur plusieurs colonnes et l'attaque recommença; ce brave régiment franchit le ravin gagnant la hauteur, et, la baïonnette au bout du fusil, il culbuta et dispersa les ennemis. J'eus au sommet du plateau un spectacle admirable : les deux armées se canonnant, notre feu, beaucoup plus vif, imposait si fort à la ligne d'infanterie opposée, que celle-ci était vacillante et fort en désordre. M. de Chevert ordonna de laisser le canon avec des piquets à la queue de la colonne, pour ne pas l'embarrasser, de descendre dans la plaine, en conservant les bois et la hauteur, et d'écraser le centre de l'armée ennemie pris en flanc.

Tout annonçait un succès aussi prompt que complet. Mais M. de Lorge ne suivit pas l'ordre, et resta avec la brigade d'Eu sur le plateau; le soldat, fatigué, brûlé du soleil, chercha l'ombre, sortit de son rang; plusieurs même allèrent à l'eau; on les laissa faire. M. de Belmont, colonel de la Marine, resté à la queue de son régiment pour le faire serrer, cria à M. de Lorge, déjà averti que des troupes vêtues de rouge marchaient à lui :

« Prenez garde à vous, voilà les ennemis ! »

M. de Lorge n'en crut rien, s'imaginant que c'était un régiment suisse du corps du duc de Ran-

dan qui venait d'Imbeck ; son incrédulité fut punie : c'étaient trois bataillons hanovriens de neuf cents hommes chacun, commandés par M. d'Ardenberg, qui avaient tourné la montagne par leur gauche et qui, ayant vu nos troupes en désordre, marchaient à elles en les enveloppant. La brigade d'Eu, surprise et peu nombreuse (il n'y avait pas mille hommes), se forma avec précipitation. M. de Lorge voulut faire un mouvement par la droite ; mais les ennemis ne lui en donnèrent pas le temps et culbutèrent Eu et Enghien sur le versant de la montagne. Cette brigade perdit beaucoup ; presque tous les morts avaient des coups de fusil au haut de la tête, tant le feu des ennemis était plongeant.

M. d'Ardenberg, maître du plateau, se servit du canon abandonné pour tirer sur notre droite, dans la plaine. Une centaine de cavaliers qu'il avait avec lui mirent les valets de l'armée en fuite, et suspendirent les opérations de M. d'Estrées qui, en appuyant nos succès sur la gauche des ennemis, ne leur eût plus laissé de ressources. Malheureusement, l'événement du plateau, si facile à réparer, et ce qu'on lui dit, qu'il était tourné par un très gros corps, jeta dans ses manœuvres une incertitude funeste.

Des gens malintentionnés ou peut-être mal instruits, je le souhaite, dirent à M. de Contades, qui venait de passer le ravin avec douze bataillons du

centre, de le repasser, ce qu'il fit immédiatement; on porta le même ordre, que n'avait point donné M. d'Estrées, à M. de Saint-Pierre, conduisant les grenadiers de France, et à M. de Guerchy, à la tête du régiment du Roi, appuyant la gauche au village d'Hastenbeck. Ils ne voulurent pas obéir, en disant qu'il n'était pas possible que M. d'Estrées eût donné cet ordre, et qu'on ne se retirait pas devant un ennemi en fuite.

Un officier général porta lui-même l'ordre fatal à la brigade de cavalerie de Royal-Pologne, qui fermait la gauche dans la plaine et qui débouchait pour profiter du désordre de l'armée ennemie en déroute; ce même officier l'arrêta malgré ce qu'il voyait.

Cette incertitude nous fit perdre deux heures bien précieuses; l'ennemi en profita pour repasser, sur de petits et mauvais ponts, la rivière de Hameln qu'il avait derrière lui. Il était perdu sans ressources, et forcé de mettre bas les armes, sans les coquineries abominables qu'on fit à M. d'Estrées. Je ne croyais pas qu'un tel crime pût être dans la nation; ce qui avait précédé ne le prouva que trop.

On avait changé l'ordre de bataille à l'insu de M. le maréchal, en portant les carabiniers de notre gauche dans la plaine, où ils étaient en état d'agir, à la droite, derrière un ravin où ils devenaient inutiles. On avait feint un ordre pour augmenter

l'escorte de notre camp de quinze cents chevaux; mais heureusement Chabot, maréchal des logis de la cavalerie, trouva le cavalier d'ordonnance qui portait cet ordre, l'arrêta, et, à la vérification, M. d'Estrées nia l'avoir donné.

Le château de la baronne d'Hastenbeck servait de quartier général à M. d'Estrées; il avait été pillé pendant la bataille, et on avait jeté dans les cours les coffres ouverts des archives; nous les fîmes ramasser et remettre en place. Pendant cette opération, on trouva sur une table de la chambre de M. d'Estrées, que le duc de Cumberland avait occupée la veille, une grande feuille de papier : c'était l'ordre d'attaque de notre armée, dicté deux jours avant à cinq personnes seulement. Jetons le voile sur tant d'horreurs, et que jamais on n'ait le malheur de les croire, encore moins de les imiter. La perte de nos quatre brigades se monta à vingt officiers tués, soixante-quinze blessés, cinq cent quatre-vingt-quatorze soldats tués et six cent un blessés.

Je ne veux point oublier de citer la harangue de l'aumônier des grenadiers de France; elle est courte et militaire :

« Enfants de la guerre, malgré l'audace qui est dans vos âmes, humiliez-vous devant le Seigneur, lui seul donne la victoire. »

Il serait à souhaiter que ses confrères adoptassent ce style. En général, ces messieurs sont

toujours trop longs dans des moments où il ne faut pas donner au soldat le temps de réfléchir.

M. le duc de Fitz-James fut chargé de suivre les ennemis, qui profitèrent de la nuit pour disparaître et qu'il n'atteignit pas.

La ville d'Hameln se rendit le 28 ; la garnison, de sept cents hommes, eut la permission de rejoindre son armée. Il y avait quarante pièces de canon dans la place, qui est bonne du côté de la plaine, mais dominée de partout dans la partie arrosée par le Weser.

Le lendemain d'Hastenbeck, M. le maréchal d'Estrées, après avoir donné l'ordre devant M. le duc d'Orléans, M. le prince de Condé, M. le comte de la Marche, les officiers généraux et l'état-major, me dit :

« Valfons, j'ai écrit pour vous au Roi et au ministre ; mais la vraie récompense d'un militaire qui a aussi bien fait est d'être loué par son général devant toute l'armée : je m'acquitte de ce devoir. »

Pénétré de la plus vive reconnaissance et dans le tressaillement d'une joie aussi pure, je lui dis :

« Monsieur le Maréchal, le Roi, tout puissant qu'il est, ne peut me donner une plus belle récompense ; disposez de ma vie pour son service et pour le vôtre. »

Je n'ai eu jamais un moment de plus entière satisfaction.

Ce fut M. le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle et colonel de Champagne, qui porta la nouvelle de la bataille au Roi, et M. de Montmirail, neveu de M. d'Estrées, celle de la prise d'Hameln.

La guerre finissait ce jour-là, si on n'eût pas troublé l'opération de M. d'Estrées.

Je m'occupai pendant trois jours à parcourir toutes les sinuosités et ravins du bois où nous avions combattu, pour faire enterrer les morts et chercher les blessés qui y étaient restés sans secours; je fus assez heureux pour voir mes soins récompensés, en sauvant beaucoup de Hanovriens, Hessois et Français qui durent la vie à mon zèle, n'ayant voulu m'en rapporter qu'à moi d'un devoir aussi précieux.

M. le maréchal reçut le 30 juillet, à sept heures du soir, l'ordre de son rappel, et apprit que M. de Richelieu venait le remplacer : qu'on juge de ses regrets et de ceux de l'armée!

L'affaire de M. de Lorge et de M. de Chevert fit beaucoup de bruit; j'avais dîné le 27 avec M. de Chevert chez M. de Lucé, intendant de l'armée, où M. de Lorge vint. Au sortir de table, ils eurent une très grande discussion et portèrent la main à la garde de leur épée; je leur dis que j'allais les mettre aux arrêts de la part de M. le maréchal et lui en rendre compte. Ils se séparèrent; M. le maréchal les envoya chercher, les fit s'em-

brasser, et fit partir M. de Lorge pour un corps détaché.

Je dois ici rendre hommage à la probité de M. le duc d'Orléans : surpris par une première relation, il n'avait point écrit avantageusement de Chevert à la Cour et à Paris ; mieux instruit, il se rétracta par une seconde lettre, et fit ce qu'il put pour réparer ce que des faux préjugés trop précipités lui avaient inspiré.

Ce dissentiment de M. de Chevert et de M. de Lorge fut un grand dommage pour moi et pour tout le corps, qui, ayant seul combattu, avait remporté une victoire nous assurant cent lieues de terrain conquis et nous ouvrant le pays jusqu'à l'Elbe. Quatre jours après, les députés de Hanovre, de Brunswick et de Lunebourg vinrent faire leur soumission au maréchal d'Estrées.

M. de Richelieu arriva le 5 août à Oldenbourg. M. d'Estrées, que je ne quittai pas jusqu'à son départ, dîna avec son successeur chez M. de Lucé[1], qui me pria aussi.

Il y avait cent malades par bataillon et quatre-vingts par escadron : jamais armée n'a eu autant besoin de repos. La mauvaise eau, du pain souvent moisi et des marches trop rapides nous avaient mis dans cet état.

Le 6, M. le maréchal d'Estrées, auprès de qui

1. M. de Lucé était intendant de l'armée.

j'avais passé la nuit, fit faire son encan sous ses fenêtres. Quelle déception pour un général victorieux et en plein succès ! Il me dit en me menant près d'une fenêtre :

« Il est bien cruel de se voir vendre de son vivant ; on crie actuellement le beau cheval que je montais le jour d'Hastenbeck. Que de vicissitudes, mon ami ! Mais il faut être toujours aussi bon citoyen qu'obéissant aux ordres de notre maître. »

J'étais pénétré de douleur ; tous les corps de l'armée vinrent chez lui témoigner leurs regrets : le régiment du Roi, plus nombreux, mieux composé, plus connu de lui, les marqua avec plus de vivacité. Il s'attendrit, répondit à peine pour remercier et me dit :

« Rentrons ; ce spectacle est plus fort que moi, je n'y puis tenir. »

A trois heures du matin, il me dit :

« J'ai écrit très fortement pour vous comme vous le méritez ; mais la recommandation d'un homme qui ne sait pas se soutenir lui-même est bien médiocre. »

Il fut digne jusqu'au dernier moment, donna ses cartes et la suite de ses projets à M. de Richelieu, comme s'il était remplacé volontairement, et partit de l'armée le 7 août, pour retourner en France.

M. de Richelieu me dit en public :

« C'est moi qui le premier vous ai mis dans le chemin de la gloire. »

Je lui répondis que j'étais très aise de retrouver mon premier guide. Il ajouta :

« A présent, nous vivrons souvent ensemble.

— Je le désire, Monsieur le Maréchal ; mais à la façon dont je fais mon métier, on n'est pas toujours sûr de la durée de ce bonheur-là. »

Je refusai de commander dans une place conquise ; c'est beaucoup d'argent, mais on est moins utile. Le 8 août, nous fûmes à Münden ; le 11, à Hanovre. Ce devait être la terre de promission ; on feignit de forcer la ville, qui voulait se rendre ; mais cette formalité était nécessaire pour la rétribution cachée et fort utile aux contractants.

La ville est belle et bien bâtie, le sang y est beau, les rues sont grandes, les bourgeois aisés ; on dit qu'il y a trente mille âmes ; le palais de l'Electeur est mesquin ; les maisons de ses ministres, surtout du premier, sont admirables ; les poêles, qui chauffent de beaux appartements, sont revêtus de porcelaine de Saxe ; les tapisseries de Beauvais sont faites pour leur place ; la salle à manger, de stuc du meilleur goût. Ce fut M. le duc d'Orléans qui l'occupa. Le duc de Condé était cent fois mieux logé et mieux meublé qu'en son hôtel à Paris.

M. de Richelieu, arrivé après une bataille gagnée par un autre, caressa tout le monde, ne par-

lant à des militaires pauvres et affamés que des bons quartiers d'hiver qu'il voulait leur faire donner; le besoin les rendait attentifs[1].

Rochambeau, major général de l'armée de M. de Richelieu, prit et dicta l'ordre le premier jour pour constater son état, malgré la présence du major des gardes Cornillon, qui reprit ses fonctions le lendemain. Le 13, M. le duc d'Ayen marcha à Brunswick et Wolfenbuttel avec un grand détachement; ces deux places ouvrirent leurs portes. Il y avait dans Brunswick cent soixante pièces de canon de fonte, un arsenal beau et bien tenu.

Je reçus là une lettre de M. de Paulmy, ministre de la Guerre, qui me louait beaucoup sur ma conduite le jour d'Hastenbeck, m'assurait que les généraux en faisaient de grands éloges, et qu'il en avait déjà parlé au Roi; c'est tout ce que j'en eus[2].

Beaucoup d'autres qui étaient dans la plaine, où

---

1. « M. de Richelieu a mal pris son temps pour arriver. On a regretté beaucoup M. d'Estrées, parce que l'on est sûr que, s'il n'avait pas essuyé, devant, pendant et après la bataille, les plus affreuses coquineries, il l'aurait gagnée complète. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 12 août 1757. De Hanovre.)

2. « Versailles, le 14 août 1757.

« Dans le compte, Monsieur, qui a été rendu des officiers de l'état-major de l'infanterie qui se sont distingués à la bataille d'Hastenbeck, il est fait une mention bien honorable de la façon dont vous y avez rempli les fonctions d'aide-major général; je

il ne s'était pas tiré un coup de fusil, furent récompensés, surtout Cornillon, major général, qui eut le cordon rouge.

Les jaloux de la gloire de Chevert cherchaient à la diminuer; personne n'avait osé entreprendre la besogne dont il s'était chargé, jugée impossible, et dont l'exécution heureuse et le succès amenèrent un procès par écrit, comme si nous avions mal fait. Voilà comment on dégoûte les bons officiers, et cependant les troupes du Roi seront battues lorsqu'elles ne seront pas conduites avec cette audace si nécessaire au milieu du danger. Il y a tant d'admirables officiers, à les entendre, la veille et le lendemain d'une bataille, et si peu en effet le jour de l'action!

Le 22 août, l'armée quitta le camp sous Hanovre et se porta, le 23, à Mariensée, puis, le 27, à Rethen, sur l'Aller; les ennemis en avaient brûlé les ponts. Nous essuyâmes un orage affreux

---

l'ai mise sous les yeux du Roi; Sa Majesté n'a pas été surprise des éloges que l'on donne à vos talents; Elle s'est rappelé que vous en avez fait paraître dans plusieurs occasions où ils ont été utiles à son service et Elle a vu avec plaisir le témoignage que vous avez donné, dans la dernière action, du zèle qui vous a toujours animé; Elle m'a chargé de vous en marquer sa satisfaction et de vous assurer de sa part qu'Elle se souviendra dans le temps du nouveau titre qui vous met à portée de prétendre à ses grâces. Je serai sûrement très aise de vous procurer celles dont vous continuerez de vous rendre susceptible.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« R. DE PAULMY. »

(A. V. — *Correspondance inédite.*)

qui déracina les arbres et tua beaucoup de chevaux. Le 31, nos grenadiers prirent possession de la ville et du château de Rottenburg, abandonné par les ennemis après en avoir encloué le canon.

Le 4 septembre, j'allai avec le maréchal de Richelieu à Brême; c'est une ville charmante, le sang y est très beau, il n'y a pas un visage qui ne dise par sa fraîcheur : « Ni troupes, ni Français n'ont jamais habité ici. » Toutes les femmes ont les yeux francs et doux. Les maisons y sont charmantes : ce sont de vraies lanternes magiques; tout y est vitre et peinture, même à l'extérieur. On nous y reçut avec cet air de curiosité qui ressemble presque au désir. La population est de cent cinquante mille âmes; tout y est commerce; il y a sept cent cinquante vaisseaux marchands. C'est une ville hanséatique, dans laquelle le roi d'Angleterre a un fief considérable dont relèvent beaucoup de maisons et une justice comme seigneur particulier, mais son ressort ne s'étend pas au delà de l'intérieur.

M. de Poyonne, qui était à l'avant-garde, s'étant trop avancé, il fallut le soutenir et faire marcher la première ligne de l'armée. Je partis le 8 septembre de Klosterseven, avec un corps considérable, pour attaquer les ennemis, qui n'étaient qu'à trois lieues de nous. Mais le comte de Linar, seigneur danois, arriva chargé des pleins pouvoirs du duc de Cumberland. M. de Richelieu, devenu

général de l'armée par suite du rappel du maréchal d'Estrées, avait écrit au président Ogier, notre ambassadeur à Copenhague.

Il lui mandait que le roi d'Angleterre n'ayant pas voulu que le duc de Cumberland, son fils, opérât sa retraite sur Hanovre et sur Magdebourg pour se joindre au roi de Prusse, à qui il reprochait de n'avoir pas défendu ses Etats contre l'invasion des Français, nos ennemis se retiraient vers Stade, et qu'il était résolu à attaquer immédiatement les Hanovriens, Hessois et Brunswickois; mais que, malgré l'espérance du succès, fondée sur le nombre et l'armée déjà victorieuse, il serait charmé de ne pas hasarder la diminution de ses troupes dans un pays marécageux, difficile pour les subsistances et pour les transports de l'artillerie; qu'il s'en rapportait donc à ses lumières et à sa prudence pour faire naître des expédients et finir avantageusement son expédition.

M. Ogier, qui a été quatorze ans ambassadeur en Hollande et qui m'a lui-même confirmé tous ces détails en 1766, à Compiègne, crut avec raison être très utile à son maître en allant trouver M. de Bernstorff, ministre des Affaires étrangères, à qui il communiqua un plan très avantageux au roi de Danemark, qui y jouerait le rôle d'un roi pacificateur entre deux grandes puissances. Le ministre danois, pénétré de cette vérité, adopta le système de notre ambassadeur et alla en parler au roi de

Danemark, qui consentit à tout avec empressement.

On se décida à confier cette négociation à M. de Linar, gouverneur général du Oldenbourg. C'était un Saxon ayant traité plusieurs affaires de ce genre dans différentes Cours; il avait été connu de la Reine, mère du Roi, qui gouverna le Danemark pendant vingt ans avec une entière autorité, et elle avait fixé Linar au service du royaume, en lui donnant le gouvernement de tous ses pays héréditaires.

Il vint trouver le duc de Cumberland qui, sentant sa mauvaise position, le regarda comme un ange tutélaire, et lui donna de pleins pouvoirs, avec lesquels il arriva auprès du maréchal de Richelieu, déjà en marche à la tête de l'armée. Il eut une conférence avec lui; on y dressa un plan de convention dont on envoya copie en Danemark et en France. M. de Linar retourna au quartier du duc de Cumberland pour le lui montrer. Tout fut approuvé; mais, comme je l'ai dit plus haut, pendant ces allées et venues, notre armée cheminait toujours.

J'étais à l'avant-garde, composée de cent cinquante compagnies de grenadiers et des carabiniers commandés par M. de Poyonne, lui-même aux ordres de M. de Saint-Pern. Je faisais les fonctions de major général. M. de Richelieu me dit en partant :

« Vous rencontrerez vraisemblablement M. de Linar, qui vous questionnera et vous dira de vous arrêter, que tout est arrangé : vous lui répondrez que j'ai donné l'ordre exprès de toujours marcher et d'attaquer partout les ennemis. »

Ce que le maréchal avait prévu arriva. Comme nous étions en pleine marche, parut M. de Linar, revenant de l'armée ennemie. Très étonné de nous voir nous tant presser, il me dit de faire halte et d'attendre de nouveaux ordres ; nous feignîmes de n'y pas consentir en continuant notre route ; mais, après avoir passé un bois qui nous dérobait à sa vue, nous nous arrêtâmes, ainsi que M. de Richelieu l'avait recommandé. Il ne nous portait en avant que pour rendre M. de Linar moins difficultueux et plus facile à signer les articles, ce qu'il fit le même jour.

Malheureusement, on ne tira pas assez tôt le grand avantage qu'aurait dû produire la convention de Klosterseven, par laquelle il était dit que les Hessois et les Brunswickois retourneraient chacun dans leur pays, et que les Hanovriens laisseraient six mille hommes dans Stade, le reste de leurs troupes devant passer à la rive droite de l'Elbe dans le Holstein et le duché de Schleswig, où le roi de Danemark les séparerait par très petits corps et répondrait de la fidélité comme de l'exécution du traité. Rien n'était plus heureux pour l'armée française, victorieuse aux yeux de toute

l'Europe : ses ennemis dispersés, hors d'état de lui nuire ; maîtresse de prendre des quartiers d'hiver admirables sans avoir la peine de s'y garder, et se préparant au siège de Magdebourg dans un repos aussi utile qu'agréable.

Les Hessois et les Brunswickois se mirent sur-le-champ en marche pour se retirer chez eux et quitter les marécages de Stade, où ils étaient très mal ; mais M. de Richelieu voulut attendre la ratification de la Cour, et retint les troupes ennemies ensemble jusqu'au retour de son courrier. On ne pouvait pourtant trop tôt les disperser ; il en avait le droit et tout était fini.

M. de Staremberg, ambassadeur de l'Empereur, qui était à Paris, apprenant la convention, craignit qu'on en fît une aussi avec le roi de Prusse, et que la reine de Hongrie ne se trouvât accablée par la puissance et les talents de cet ennemi si redoutable ; il pressa M. l'abbé de Bernis, ministre des Affaires étrangères, de ne consentir à cette convention qu'autant que les Hessois et les Brunswickois seraient désarmés. On ne sentit pas que cet article, qui n'était point stipulé dans le traité, pourrait le faire rompre ou au moins en retarder l'exécution. Le courrier revint et rapporta qu'on ne ratifierait pas sans ce préalable, qui fut rejeté.

Notre armée se retira, laissant des postes avancés vis-à-vis des ennemis, avec qui on vivait tranquillement sur la foi du traité et en négociant

toujours la conclusion, qu'ils demandaient avec instance. Le maréchal prit son quartier général à Brunswick, où le comte d'Onnep, lieutenant général hessois, l'ami et le favori du landgrave de Hesse, son maître, était resté à cause d'une goutte violente. Il avait voyagé en France, aimait la nation et avait paru flatté des soins que je lui donnai dans sa maladie.

M. le maréchal crut qu'il pourrait influer à faire désarmer les Hessois, près de qui la faveur de son maître le mettait en grand crédit ; sachant l'amitié et toute la confiance qu'il avait en moi, il m'y envoya pour lui inspirer de conseiller le retrait des troupes de sa nation. Le comte eut assez de politesse pour ne pas me témoigner combien ma proposition était déraisonnable ; mais il me répéta plusieurs fois : « Nous nous en tenons exactement à la capitulation, qui est déjà si avantageuse pour les Français, sans y ajouter notre humiliation. »

Je lui dis que M. le maréchal, par estime et par amitié pour les Hessois, n'avait pas voulu mettre dans la convention l'article du désarmement, mais qu'il avait toujours compté le faire exécuter.

Il me répondit avec vivacité : « Non, Monsieur, les fusils de nos soldats ne sont pas des quenouilles ; ils sauront s'en servir lorsqu'on voudra déshonorer une brave nation qui a été votre alliée pendant toute la guerre de Trente Ans ; mais pour vous prouver combien mes intentions sont bonnes, car

d'inclination je suis Français comme vous, que M. le maréchal n'ait point de mauvaise foi à crédit, et puisqu'il veut manquer à la convention, qu'il attende de le faire sûrement et à profit. Qu'on laisse arriver nos dix mille hommes en Hesse, où nous serons séparés par pelotons au milieu de vos troupes réunies et bien plus en force que nous; alors vous nous désarmerez, contre tout traité à la vérité, mais en usant de la loi du plus fort, qui n'est souvent fondée que sur l'injustice. Notre traité de subside avec l'Angleterre, qui nous donne douze millions de francs par an, tiendra toujours, parce que nous aurons été victimes de la violence; au lieu que si à présent nous mettions armes bas, pouvant nous défendre, on serait en droit de cesser le payement du subside, qui fait vivre notre prince et nos troupes. Car nous ne retirons pas un sou de la Hesse, que vous occupez en entier. La France pourrait nous prendre à son service en nous rendant la Hesse et nous payant six millions par an pour douze mille hommes, au lieu des douze millions que l'Angleterre nous donne pour dix mille hommes. Rien ne serait plus avantageux pour votre maître. »

J'ai su depuis qu'on n'avait jamais voulu donner aux Hessois, pour entrer à notre service, que deux millions par an. Le comte d'Onnep, toujours pénétré de la même vérité, dictée par son amitié pour les Français, ajouta :

« Ne laissez pas les alliés ensemble, car vous ne pouvez nous disperser trop tôt pour vos intérêts. L'hiver approche; il est toujours rude dans ce pays-ci; et si votre armée est obligée de se garder par des postes et des détachements, vos soldats, faibles et point assez vêtus pour nos climats, périront vraisemblablement. Nous allons changer de général : M. de Cumberland quitte l'armée; celui qui arrivera peut ne pas être observateur exact d'une convention signée par un autre. Il en naîtrait de grands inconvénients pour votre armée; au lieu qu'à partir du point où le gain de la bataille d'Hastenbeck vous met, tout va continuer à être bonheur pour vous. Vous sentez combien je serais affligé si nos alliés savaient les conseils que je vous donne; croyez que le Français le plus attaché à votre maître n'en trouverait pas de plus vrais et de plus utiles. »

Je le remerciai de sa bonne foi et lui promis la plus grande discrétion. Que n'a-t-on suivi d'aussi sages avis! J'allai sur-le-champ rendre un compte exact à M. de Richelieu de toute notre conversation : il convint que le comte d'Onnep avait raison, mais il n'était plus libre d'agir par lui-même, ayant reçu des ordres précis de la Cour. Il n'aurait pas dû les attendre : ayant été le maître, à la tête de l'armée et à deux cent cinquante lieues de Versailles, de signer une convention, il l'était aussi de la faire exécuter sur-le-champ. Elle était

trop avantageuse à la nation pour qu'il risquât d'être blâmé, encore moins désavoué.

Nos malheurs qui ont suivi n'ont que trop justifié les prédictions et les sages indications du comte d'Onnep, que je continuai de voir encore pendant quelques jours, et qui me répétait sans cesse : « Vous perdez des moments bien précieux ! »

CHAPITRE X

La Campagne de Prusse (*Suite*). — **Rosbach.**

1757

Suspension d'armes. — Hambourg. — Description. — Organisation politique. — Le tribun du peuple. — Altona. — Zelle. — Le dépôt du conseiller. — Fierté d'une jeune fille. — La duchesse de Zelle-Lunebourg. — Les Saintongeois. — Retour à l'armée. — Marche. — M. de Lusignan est pris. — Halberstadt. — Les canonicats donnés à d'anciens colonels. — Neutralité offerte par le roi de Prusse. — Refus mal avisé. — Le foudre colossal. — Protestants réfugiés à Halberstadt. — Maladies. — Défaite de Rosbach. — Comment ce désastre eût pu être évité. — Lettre du roi de Prusse à M. de Richelieu pour demander la paix. — Tentative du maréchal. — Refus de la Cour. — Motifs. — Conséquences déplorables. — Réflexions sur la victoire du roi de Prusse.

Le 12 septembre, je profitai de la suspension d'armes pour aller à Hambourg, en traversant et remontant l'Elbe. C'est une ville admirable, très commerçante, surtout par la pêche de la baleine. Il faut que cette pêche soit d'un grand produit, car un vaisseau monté de quarante hommes, et qui est quatre mois à la mer, a du bénéfice, outre ses frais, en prenant une seule baleine. On y compte trois cent mille âmes et quinze cents vais-

seaux dont alternativement cinq cents à la mer. Il y a quatre mille hommes de troupes, commandés par un lieutenant général de quelque puissance étrangère qui se donne au pays. Il a un très bel hôtel, quarante mille écus d'Allemagne d'appointements, mais ne peut nommer à aucun emploi, prend l'ordre et est entièrement surbordonné aux magistrats.

La ville est gouvernée par un sénat composé de quatre bourgmestres à vie qui président trois mois, chacun à tour de rôle, et par vingt-quatre conseillers électifs dont douze en fonctions pour l'année. Il y a aussi un comité des anciens. Quand les affaires sont d'une plus grande importance, tout le conseil se réunit; mais s'il arrive qu'il contrevienne en quelque point aux lois, le tribun du peuple, qui est à vie, assemble les députés de tous les corps, et au nom du peuple, comme garant de ses droits et de sa liberté, il suspend tout pouvoir autre que le sien. Les troupes sont à ses ordres jusqu'à ce que le calme soit rétabli et qu'il se déclare satisfait; alors il rend au nom du peuple les fonctions à tout le monde, après avoir déposé les auteurs des infractions à la loi.

Je causai avec le tribun, en exercice depuis trente ans; c'était un vieillard sage, respectable et riche. Il me dit qu'une seule fois il s'était trouvé dans le cas de faire usage de son autorité souveraine. Il m'assura qu'il y avait à Hambourg plus

de deux cents chefs de famille possédant depuis un million jusqu'à six. J'allai voir leurs manufactures de toute espèce de produits : toiles, tabacs, sucres, bougies; et, malheureusement, tous les chefs, aussi riches qu'intelligents, étaient de familles françaises réfugiées à la révocation de l'édit de Nantes, et qui faisaient travailler plus de cent mille ouvriers : ils me témoignèrent un regret plein de vérité de n'être plus en France.

Il y a une promenade charmante, très bien plantée, autour d'une pièce d'eau en rond qui peut avoir une lieue de circonférence et formée par la rivière; les principaux bourgeois y ont les plus jolies gondoles vitrées et richement ornées, qu'ils font illuminer à la nuit. Ils y soupent et sont suivis d'autres bateaux chargés de musiciens. Cette quantité de bateaux illuminés et toujours en mouvement forme, pour ceux qui se promènent dans les allées, un spectacle très varié et fort agréable. Ce beau bassin se dégorge dans l'Elbe et à la mer.

Les marchés publics sont nombreux et de la police la plus exacte; l'indienne est commune et peu chère; toutes les servantes en sont vêtues. Elles ont des paniers pour mettre leurs provisions, doublés en fer-blanc très battu qui a l'air argenté, et pour les couvrir un morceau d'indienne de la couleur de leur corset et de leur jupe, ce qui donne un air de propreté que n'ont point les marchés des autres pays.

Entre autres choses assez singulières, il n'est point permis d'avoir de laquais derrière son carrosse ni de se faire suivre par un homme en public; les bourgeois ou bourgeoises qui font des visites sont attendus à la porte des maisons où ils vont par une servante qui les y a précédés pour ouvrir la portière et les annoncer. Les lois somptuaires n'exercent leur sévérité qu'à l'extérieur ; car les habitations sont bien meublées et j'y ai vu de beaux cabinets de tableaux.

Le 15, j'allai à Altona, gros bourg de deux lieues de long, dont la moitié la plus près de Hambourg appartient à cette ville, et le reste au roi de Danemark. La position en est admirable : sur la hauteur, du côté de l'Elbe, il y a mille maisons à des particuliers riches, dont les jardins, très ornés et construits en terrasses, arrivent jusqu'au bord de la rivière, constamment couverte de vaisseaux étrangers, ce qui forme un des plus beaux spectacles que j'aie jamais vus.

Les magistrats nous prêtèrent un yacht qui, par sa magnificence, égalait le vaisseau de Cléopâtre; l'extérieur était doré, les cordages en soie; il y avait douze petits canons d'argent et des matelots très bien mis, portant la livrée avec des toques et des plaques d'argent aux armes de la république. Le magistrat qui était avec nous nous mena à bord de plusieurs navires de différentes nations et du seul vaisseau de guerre qu'ait appelé la ville de

Hambourg et qui porte son nom ; il est de soixante-quatre canons et sert d'amiral et de corps de garde au milieu du port, car il ne va jamais à la mer.

J'espérais aller à Lubeck voir la mer Baltique, mais les mouvements des Prussiens me ramenèrent à Zelle par Harbourg, qui est une petite ville avec un château entouré d'un double fossé plein d'eau et de remparts en terre.

Le 20 septembre, je me rendis à Zelle ; la ville est médiocre, avec un château, mais les faubourgs sont charmants et habités par les gens de condition du pays : c'est une grande rue très large, sablée et plantée comme une promenade; derrière les arbres, il y a des trottoirs pavés pour les gens de pied, bordés de jardins avec des treillages, et, derrière, des maisons joliment décorées à l'extérieur. C'est là que réside la cour souveraine du pays, composée de trente-six conseillers, dont douze sont gentilshommes, douze nobles et magistrats, et douze de l'ordre des avocats. On y rend la justice gratis ; les conseillers ont chacun six mille francs de France d'appointements, le président douze mille, et le chancelier vingt-quatre ; ce dernier est toujours ministre d'Etat.

Un de ces conseillers, gentilhomme, me mit dans le plus grand embarras : il avait tenu des propos si imprudents contre les Français, que M. de Richelieu, après l'avoir fait avertir d'être plus modéré, fut enfin forcé de lui ordonner de passer

l'Elbe et de se retirer à Hambourg jusqu'à nouvel ordre. Il vint me trouver et me dit que mon honnêteté et le secours que j'avais donné à plusieurs habitants ayant établi sa confiance en moi, il me priait de veiller pendant son absence sur sa maison, où, depuis l'ordre de son exil, il avait, pendant la nuit, fait enterrer dans son écurie, par un valet très fidèle, pour plus de quatre-vingt mille francs de vaisselle d'argent, bijoux, et même d'argent blanc. Je fus très contrarié de sa confidence, et s'il en avait eu le temps, je l'aurais forcé de faire déterrer ces effets, craignant qu'on ne les découvrît.

Je me plaignis de son imprudence, il me répéta que ma probité le rassurait et lui porterait bonheur; je le priai du moins, en lui disant adieu, de me mander à son retour, quelque part que je fusse, s'il avait retrouvé son dépôt intact; j'en demeurai dans la plus grande inquiétude jusqu'à la fin de notre retraite sur Wesel, où je reçus tous ses remercîments par une lettre qui m'apprenait sa satisfaction d'avoir reconquis tout ce qu'il avait confié à la terre.

Les gens de condition de Zelle mettent une grande partie de leurs revenus à faire élever leurs enfants, dont l'esprit et la beauté répondent bien à ces soins; il est commun d'y voir des demoiselles de dix-sept à dix-huit ans parler allemand, italien et français. Elles ont pour la plupart autant

de noblesse dans les sentiments que dans la physionomie.

Je dis un jour à une de ces demoiselles qu'elle négligeait sa parure et qu'elle mettait des robes unies parce que les Français étaient à Zelle. « Cela est vrai, me répondit-elle; j'ai des robes très simples à cause de la guerre, mais je suis parée des beaux chevaux et des bonnes armes que papa a donnés à mes frères, capitaines de cavalerie, pour défendre notre pays. » Ce seraient de belles amazones!

Il y a encore à Zelle beaucoup de Français saintongeois, que la duchesse, épouse du dernier duc, y avait attirés et qui s'y sont établis.

Mlle d'Olbreuse, jeune et jolie fille d'un gentilhomme de Saintonge, passa, à la révocation de l'édit de Nantes, dans le pays de Zelle. Le duc de Lunebourg, qui régnait alors, la vit à sa Cour, où elle était demoiselle de compagnie de la duchesse, et en devint amoureux; mais ses empressements trouvèrent la plus grande résistance dans la sagesse de la jeune demoiselle. Quelques années après, la duchesse mourut. Le duc souverain, toujours plus épris, proposa à Mlle d'Olbreuse de l'épouser; celle-ci, très instruite, sachant qu'il fallait être princesse ou épouser de la main gauche, et que cette cérémonie priverait à jamais ses enfants, quoique légitimes, du droit de succession, continua ses refus.

Un peu plus tard, l'Empereur eut besoin de la voix du duc de Lunebourg dans une diète. Son ministre s'adressa à M[lle] d'Olbreuse pour gagner le duc, qui l'aimait; elle accepta, à condition que le prix du succès de sa négociation serait un diplôme de princesse de l'empire[1]. On ne tarda pas, en effet, à le lui expédier, et elle consentit dès lors à se marier avec le duc, qui l'épousa de la main droite comme princesse.

Ils n'eurent point d'enfants mâles, et les duchés de Zelle et de Lunebourg rentrèrent par succession dans la maison de l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre.

C'est de M. de Beaulieu, gentilhomme saintongeois, parent de M[lle] d'Olbreuse, appelé par elle et fait premier écuyer du duc, son mari, que je tiens cette anecdote. Un jour, pendant le dîner, le duc voyant rire tout seul M. de Beaulieu, voulut en connaître le motif. « Monseigneur, lui répondit-il, il me paraît très extraordinaire que Votre Altesse, de douze que nous sommes à table, soit le seul *étranger.* » Les onze autres étaient des Saintongeois huguenots que M[lle] d'Olbreuse, devenue duchesse de Lunebourg, avait fixés dans ses Etats.

---

1. M[lle] d'Olbreuse fut titrée princesse d'Harbourg. De son mariage avec le duc Georges-Guillaume de Brunswick, duc de Zelle et Lunebourg, naquit une fille, Sophie-Dorothée, qui épousa son cousin, Georges-Louis de Brunswick, électeur de Hanovre, devenu roi d'Angleterre. La maison régnante de la Grande-Bretagne descend donc, du côté maternel, de M[lle] d'Olbreuse.

M. de Létorière devint plus tard possesseur de la terre d'Olbreuse.

La convention de Klosterseven força le roi de Prusse à se retirer; il avait fait plusieurs marches en avant pour nous mettre entre lui et l'armée de M. de Cumberland, qui lui avait caché son traité. Je rejoignis, le 24 septembre, l'armée, qui était près de Wolfenbuttel. Le 26, je partis d'Achem, aux ordres de M. de Chevert; car on avait toujours recours à lui au moment des coups de fusil, et sa confiance et son amitié me choisissaient pour second. Le corps, composé des régiments de Navarre, Auvergne, quarante compagnies de grenadiers et deux brigades de cavalerie, marcha sur Halberstadt. M. de Voyer faisait l'avant-garde; les premiers postes de l'armée prussienne n'étaient qu'à trois lieues. On avait détaché de Brunswick M. de Lusignan, colonel de cavalerie, à Eglen, à huit lieues de Magdebourg, où il avait pris poste avec deux cents chevaux et cent cinquante hommes d'infanterie. Un officier général, sorti de Magdebourg, traversa des bois au loin, les tourna, et enleva le colonel avec tout son détachement[1].

1. « Le roi de Prusse avait fait la plus belle et la plus hardie de toutes les manœuvres; elle allait réussir. Si M. de Cumberland ne faisait pas la capitulation qu'on a cachée au roi de Prusse, nous serions à plus de quarante lieues d'ici, et il aurait repris tout le pays. Quel général! Et combien il faut être sur ses gardes! Le pauvre Lusignan a appris à ses dépens qu'on ne l'approche pas même de loin. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 29 septembre 1757. De Wolfenbuttel.)

Le 30 septembre, nous arrivâmes à Halberstadt, dont les ennemis s'étaient retirés. C'est une grande ville au milieu d'une belle plaine riche et fertile ; le roi de Prusse n'a pas de meilleur pays. Il y a un chapitre de douze chanoines, dont quatre catholiques, quatre luthériens et quatre calvinistes. Chaque religion y fait l'office : c'est le prince Henri de Prusse qui en est doyen. Cette place lui vaut quarante mille écus d'Allemagne. Il y avait un évêché considérable pour le revenu : le roi de Prusse s'en est emparé. Il donne les canonicats à d'anciens lieutenants-colonels qui l'ont bien servi, et qui les vendent dix mille écus à des ecclésiastiques. Ils valent de cinq à six mille livres de rente.

Le pays est si bon que, pendant l'hiver, le roi de Prusse proposa une neutralité jusqu'au mois de mai, dont la rivière marquerait les limites. On fournirait du pain à notre armée et du fourrage pour soixante escadrons. C'était Fischer, excellent officier, partisan plein d'expédients, qui avait proposé et obtenu cette convention. En l'acceptant, nous sauvions l'armée. Mais on craignit de déplaire à l'Impératrice-Reine, et nous fûmes sacrifiés à cette idée.

Il y a près d'Halberstadt un château qui était de l'ancien évêché, et où l'on voit un foudre, pour le vin, qui contient trente mille bouteilles de plus que celui d'Heidelberg.

Le Roi a donné asile, à Halberstadt, à soixante-douze familles françaises réfugiées depuis la révocation de l'édit de Nantes. Elles y sont dirigées pour leur religion par un ministre de Genève, et pour le civil par deux avocats qu'on fait venir et remplacer de Toulouse, pour rendre la justice selon le droit écrit. Ces Français ont trouvé, à trois cents lieues de leur pays, au sein de l'Allemagne, la conservation de leurs mœurs, de leur culte, de leurs lois ; le roi de Prusse les oblige à savoir toujours et à parler l'allemand. Il semble que la sagesse de ce prince ait voulu procurer à ses sujets tous les secours imaginables dans les malheurs de la guerre ; ces mêmes Français ont été répartis parmi les villes et les villages du district d'Halberstadt, afin de servir d'interprètes entre les magistrats et notre armée pour les distributions, contributions, etc. Ils ont été du plus utile secours au pays et à nous ; car souvent de grands désordres naissent de la différence de langue et de la difficulté de s'entendre.

Le Roi avait fait retirer de tout le pays que nous parcourions les fourbisseurs et armuriers prussiens, pour qu'ils ne pussent être forcés à raccommoder nos armes. La vigilance et l'activité de ce prince lui donnaient l'immensité ; on le croyait partout. Notre armée restait campée parce qu'il était vis-à-vis. On le disait à Magdebourg. Enfin, M. de Soubise, à vingt-cinq lieues de nous, le

croyait devant lui. Tout cela était vrai, parce que, de sa personne, il faisait trente lieues en vingt-quatre heures et se montrait à tous ses corps différents, que ses ordres et sa présence animaient.

Nous apprîmes le 5 que le prince de Bevern, commandant vingt-deux mille Prussiens, avait été battu près de Breslau et fait prisonnier.

Notre armée souffrait beaucoup. Dans un seul jour, il tomba quarante officiers malades ; il mourait chaque jour vingt-cinq à trente soldats.

Le roi de Prusse, le 8 octobre, était à dix-huit lieues de nous, à Neubourg sur la Saale, et aussi près de M. de Soubise, à qui on envoya de notre armée trois lieutenants généraux, sept maréchaux de camp, vingt bataillons et dix-huit escadrons.

Nous apprîmes que le général Addick, Autrichien, avec six mille hussards, avait mis Berlin et ses environs à contribution, le 16 octobre, et qu'il en avait emporté douze cent mille livres de France. Le prince Maurice d'Anhalt chercha à l'atteindre; mais on va si vite quand on emporte de l'argent!

La Reine et les sœurs du roi de Prusse furent obligées de se réfugier à Custrin, place forte à vingt lieues de Berlin. M. de Soubise avait placé des postes près de Leipzig, et M. de Crillon, avec des grenadiers, à Mersebourg. Le roi de Prusse y accourut et fit replier tous nos postes jusqu'à Weissenfels, où était M. de Soubise.

Notre armée fut dans l'inaction pendant trois semaines à Halberstadt ; on en tira un détachement de dix-sept bataillons et quelques escadrons pour aller renforcer celle de M. de Soubise, qui était en Saxe, jointe à l'armée de l'Empire, commandée par le prince de Saxe-Hildburghausen[1]. Nous attendions le moment de prendre nos quartiers d'hiver ; le 4 novembre, arriva une lettre de M. le prince de Soubise à M. de Richelieu pour lui apprendre qu'il allait se retirer ; pendant ce temps-là, le roi de Prusse marchait à lui. M. de Soubise avait détaché de son armée le comte de Saint-Germain avec mille hommes seulement pour aller à Leipzig.

Saint-Germain m'a assuré avoir dit, avant de partir, à M. de Soubise qu'il ferait mieux d'envoyer quatre mille hommes qui forceraient le peu de Prussiens restés dans cette ville à se retirer ; que cela lui donnerait un point d'appui et le mettrait plus à portée d'être instruit des mouvements du

1. « Nos soldats n'ont pas la plus petite peur des Prussiens ; ils les cherchent avec vivacité et les verront sans crainte. Je ne sais pas si le savoir du roi de Prusse n'en impose pas un peu plus à nos généraux. On dit que M. de Soubise se repose jusques au 23 ; qu'après cela, il essayera d'aller à Dresde. Je lui souhaite bon voyage... Nous autres qui n'avons pas le sens commun et qui ne voyons que par les yeux du corps, nous nous imaginons qu'il aurait bien mieux valu être dans nos quartiers, conserver précieusement notre armée et marcher au printemps, avec cent soixante mille hommes, au roi de Prusse. L'opération était sûre ; point d'étourderie. On veut autrement ; sûrement, c'est pour le mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à notre retour, si on fait la guerre l'hiver, il y aura moins de conteurs. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 18 octobre 1757. D'Halberstadt.)

roi de Prusse. M. de Soubise lui répondit que voulant prendre des quartiers d'hiver en arrière, il n'était pas nécessaire de s'emparer des postes trop éloignés en avant ; qu'il l'envoyait seulement pour reconnaître et être averti.

Le comte de Saint-Germain, à peine arrivé à la porte de Leipzig, fut forcé de faire sa retraite, très légèrement suivi par l'avant-garde de l'armée du roi de Prusse qui la commandait en personne[1]. Le comte de Saint-Germain en instruisit M. de Soubise le 4 au soir, en arrivant au camp, et se retira à sa division, composée des régiments de la Marine et de Touraine. Le 5, à dix heures du matin, M. de Soubise vint le voir et lui dit qu'il le laissait avec les mêmes troupes vis-à-vis le camp du roi de Prusse pour l'observer ; qu'il marchait à lui parce que l'armée de ce prince se retirait et qu'il désirait bien pouvoir charger et entamer son arrière-garde. Le comte de Saint-Germain lui souhaita succès, et M. de Soubise joignit les colonnes déjà en marche. M. de Saint-Germain vit l'armée prussienne décamper sans détendre, feignant de diriger sa marche sur Mersebourg.

Les Français, craignant de ne pas arriver assez

1. « Le roi de Prusse est accouru à Leipzig, et tous nos postes, très humblement, se sont retirés devant lui à Weissenfels, où est M. de Soubise : savoir, à présent, s'il marchera au roi de Prusse ou si le Roi, toujours poli, ne lui fera pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Voilà ce que nous attendons. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 28 octobre 1757. D'Halberstadt.)

tôt, hâtèrent leur marche avec moins de précaution. L'avant-garde de deux mille hussards autrichiens, commandée par M. de Chetciny, fit mal la découverte et ne se porta qu'au penchant d'un monticule où notre armée dirigeait sa marche, sans arriver à la crête, ni la traverser pour voir qui était derrière.

Le roi de Prusse, dès qu'il s'était éloigné de la vue de notre armée, avait rabattu sur sa droite et s'était posté derrière le coteau pour profiter de notre négligence. Les bataillons français étaient en colonne, les distances point observées, l'artillerie au milieu. Le régiment de Piémont, qui en avait la tête, trompé par la sécurité que lui donnaient les hussards en assurant que les ennemis étaient loin et se retiraient à la hâte, fut bien surpris de voir sortir de derrière le coteau les Prussiens en bataille et en bon ordre, ayant à leur tête seize pièces de canon qui les foudroyaient à portée de fusil; il voulut exécuter un mouvement par sa droite pour se mettre en bataille et faire place aux trois autres bataillons; mais, pendant cette manœuvre, l'infanterie prussienne marcha sur lui, et le prince Ferdinand, qui commandait les escadrons prussiens, déboucha aussi sur la droite des bataillons de Piémont, qui furent écrasés sans pouvoir être soutenus[1].

1. « M. de Soubise mande que presque tous les officiers géné-

Les régiments de deuxième ligne, qui n'étaient pas plus en ordre que ceux de la première, plièrent, et beaucoup de soldats jetèrent leurs armes chargées ; ce fut une déroute générale, que la présence et la valeur de M. de Soubise ne purent arrêter ; voyant les têtes tournées sans nulle ressource, il ordonna la retraite, qui avait déjà commencé[1].

L'artillerie fut prise avec nombre de drapeaux ; notre cavalerie et les dragons firent très bien, chargeant plusieurs fois et toujours heureusement ; mais n'étant point soutenus, ils se retirèrent aussi ; les ennemis firent beaucoup de prisonniers. Plusieurs de nos soldats, effrayés, parcoururent des distances incroyables ; l'arrière-garde se replia sur le comte de Saint-Germain et ne fut point attaquée. Le roi de Prusse ne suivit pas son armée ;

---

raux et officiers de l'état-major sont blessés. M. de Cossé, fils aîné de M. de Brissac, est encore de ce nombre, mais resté sur le champ de bataille; Custine, blessé et prisonnier; M. de Mailly perdu, M. du Monge aussi; d'Ailly tué; Durfort-Le Sourd, aide-major des gardes du corps, tué avec plusieurs autres. Piémont, Touraine, Poitou, Provence, Mailly, tous ces régiments sont écrasés; notre cavalerie a fait des prodiges, et sûrement, sans le défaut des dispositions, nous aurions vaincu. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 10 novembre 1758. De Brunswick.)

1. « Il n'y a eu ni disposition d'attaque, encore moins de retraite, nulle précaution de prise. Le roi de Prusse leur a appris que la guerre était un métier. On ne croit pas cela à Paris et peu à Versailles. Il a traité le Soubise, le Revel, le Lugeac comme des garçons guerriers. Tout a fui devant lui et tout est dispersé, sans tente, ni havre-sac, ni pain; les équipages pris; enfin, une déroute complète. Sans critique, leur manœuvre a été ridicule. Ce sont de vrais croque-notes vis-à-vis Rameau. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* 10 novembre 1758. De Brunswick.)

celle de Soubise fut se rallier loin de son champ de bataille.

Je ne me permettrai qu'une réflexion sur cette bataille inutile à donner ni à recevoir. M. de Soubise, en sortant de son camp, devait prendre mille précautions pour marcher au roi de Prusse, prince redoutable par ses talents et la célérité de ses manœuvres; mais le malheur de la surprise étant arrivé, il fallait sur-le-champ détacher deux brigades de dragons, les porter au galop à deux lieues en arrière de l'armée, et en former une chaîne très allongée, avec des postes de distance en distance, pour être en force et contenir les fuyards, qui, tous mauvais sujets, se répandent dans le pays et commettent les plus grands désordres, assurés de l'impunité par l'éloignement de leurs chefs.

Le comte de Saint-Germain, témoin oculaire, m'a assuré que ce funeste événement, qui a tant influé sur la suite de la guerre, n'avait duré que cinq quarts d'heure, depuis le départ du roi de Prusse de son camp jusqu'à la défaite de notre armée.

Pendant notre long et inutile séjour à Halberstadt, le roi de Prusse, pressé de partout, sentant qu'il ne lui restait plus de ressource que dans nos imprudences, et que si nous manœuvrions avec sagesse et circonspection il était perdu, s'était déterminé à écrire la lettre la plus flatteuse et la

plus intéressante à M. de Richelieu. En voici les termes :

« Le conquérant de Mahon, le vainqueur de la basse Saxe, le petit-neveu du cardinal de Richelieu, héritier de son nom, l'est aussi de ses talents et doit être aussi bon négociateur que brave et heureux militaire ; il est impossible que le roi de France désire ma perte entière ; c'est trop contre ses intérêts, et je ne puis le croire véritablement mon ennemi ; faites donc la paix, Monsieur le Maréchal, ce sera le plus beau moment de votre vie. Je m'en rapporte uniquement à vous en vous envoyant un homme sûr avec des pleins pouvoirs signés de moi, scellés de mon grand sceau. Il a ordre de se conformer à vos intentions ; j'y mets toute ma confiance. Si vous aviez déjà quelques instructions secrètes de votre Cour sur un objet si utile et si nécessaire à l'Europe, nous entamerions sur-le-champ, et toutes les difficultés entre votre maître et moi seraient bientôt aplanies. En attendant, je vous offre une suspension pour le repos de votre armée, qui fatigue et marche depuis si longtemps. Je me charge de vous faire fournir jusqu'à la signature du traité toutes les subsistances en fourrage et en blé qui vous seront nécessaires ; soyez le médiateur de l'Europe, et ajoutez à tant de titres et de talents celui de pacificateur : c'est le plus beau de l'humanité. »

M. de Richelieu, pénétré du même désir, flatté d'une aussi belle commission, qui terminait la guerre en couvrant sa nation de gloire, et touché des éloges du Roi, lui avait répondu que, n'ayant nul pouvoir qui l'autorisât à faire une paix dont il sentait les avantages, il expédiait sur-le-champ un courrier à Versailles pour demander les ordres de la Cour. Le retour de son courrier et les dépêches ne furent pas selon ses vœux.

L'abbé de Bernis, ministre des Affaires étrangères, obsédé par le comte de Staremberg, ambassadeur de Vienne, qui lui représentait toujours le roi de Prusse sans nulle ressource, défendit de la part du Roi à M. de Richelieu d'entrer avec lui dans nulle négociation, déclarant que le Roi emploierait jusqu'à son dernier soldat pour le réduire ; on ne lui permit pas même de profiter de la suspension et des subsistances si chères à aller chercher au loin pendant l'hiver, et qui perdirent de fatigue notre cavalerie.

Le refus d'une solution qui pouvait être si glorieusement heureuse pour la France amena la perte de Rosbach, la rupture de la convention de Klosterseven et tous nos malheurs. M. de Soubise, campé près des gorges d'Eisenach, demandait toujours à M. de Richelieu de faire deux marches en avant qui auraient sûrement empêché le roi de Prusse de venir sur lui ; mais M. de Richelieu avait un ordre si précis de ne pas dépasser Hal-

berstadt, que défense expresse était faite aux munitionnaires de le fournir de pain s'il voulait aller plus loin.

Ce ne furent pas là nos seuls embarras, et souvent les plus petits sujets occasionnent les plus grands événements.

Bernier, ancien capitaine au régiment de Noailles, avait été fait aide-major général à l'armée de Saxe à Courtrai, par la sollicitation de Mme de Jallais, intendante des Invalides, et donné à Paris, par M. Duvernay, à M. de Richelieu pour le suivre en Prusse. Il n'était ni aimé, ni estimé de ses camarades, qui ne vivaient point avec lui. A son arrivée à Halberstadt, on le fit lieutenant du Roi ; il pressura et vexa les Prussiens à son seul profit, et trouvait le poste si lucratif, qu'il fut au désespoir d'entendre dire qu'il fallait abandonner cette ville toute ouverte, dominée et trop voisine de Magdebourg pour faire une tête de quartier d'hiver. Il écrivit à M. Duvernay qu'Halberstadt était un poste de la plus grande utilité, ce qui était vrai pour lui, et qu'il fallait le conserver. M. Duvernay, ne jugeant que par les yeux de son protégé, insista auprès de tous ses entours à Versailles, et il fut résolu qu'on enverrait M. de Crémille, lieutenant général presque adjoint au ministère de la Guerre, pour en décider.

Je lui dois la justice de dire qu'il se défendit longtemps d'une commission aussi déplacée et

aussi désagréable, mais il fallut obéir. Il arriva avec tant de regret, qu'étant à table chez M. de Richelieu, près de M. de Lavauguyon, depuis duc et gouverneur des Enfants de France, il lui dit : « Je voudrais que ma chaise, versée à dix lieues d'ici, m'eût cassé les bras et forcé d'y rester, tant je suis au désespoir d'être venu. »

Il fut pourtant résolu que nous abandonnerions Halberstadt. Nous partîmes le 7 novembre pour aller au château d'Achem, où, soupant chez M. de Richelieu, je vis un officier de Fischer apportant la fâcheuse nouvelle de la perte de la bataille de Rosbach. Je suivis M. de Richelieu dans son cabinet, et après avoir tout écouté, je lui dis :

« Monsieur le Maréchal, vous venez d'apprendre le malheur des autres, nous serons témoins de vos succès ; je me flatte d'y être acteur. »

Il m'embrassa avec la bonne grâce qu'il met toujours à ses caresses.

Dans la nuit, le courrier de M. de Soubise apporta une lettre qui confirmait nos revers et les siens. On fit partir des brigades de cavalerie et de dragons pour rejoindre et rassembler son armée, et nous poursuivîmes notre marche sur Wolfenbuttel.

Le roi de Prusse, désespéré de sa position, ne s'était décidé à hasarder un événement aussi peu sûr pour lui, si nous avions été sages et prudents,

qu'après le refus bien involontaire de M. de Richelieu d'un accommodement. Quelle différence! La France victorieuse à ce moment, maîtresse du Hanovre et d'une partie de l'Allemagne, pouvait dicter la paix, que le roi de Prusse eût signée sans discuter, tant ses affaires étaient mauvaises.

Il est bien imprudent de donner de trois cents lieues des ordres à un général qui, voyant tout par lui-même, sent la difficulté des subsistances et l'impossibilité d'une guerre d'hiver. Puisqu'on lui a confié une armée, on l'a cru capable; il faut donc s'en rapporter à lui et ne pas le gêner par des combinaisons que les circonstances, qui changent à chaque instant, rendent souvent inexécutables. A la guerre, tout est incidents; et le général, par sa présence et ses lumières, peut seul les apprécier. L'expérience constante devrait décider à prendre le parti, aussi sage que nécessaire, de le laisser maître de faire le bien, surtout quand il y a certitude matérielle du succès. A plus forte raison, faut-il ne confier une armée qu'à un chef capable de la conduire, et ne jamais perdre de vue qu'il y va du salut de tous et, qui plus est, de l'honneur de la nation.

Lorsque le roi de Prusse eût passé la Saále sur quatre ponts, avec vingt-huit mille hommes, M. de Soubise avait trente mille Français, cinq mille Autrichiens et douze mille hommes de l'armée de l'Empire commandés par le prince de Saxe-Hild-

burghausen; il fut dans un instant battu à plate couture et perdit tout.

Soyons justes; était-il possible qu'un grand Roi qui, depuis quinze ans, formait ses troupes, les menait lui-même à la guerre et combattait à leur tête, cédât devant le caprice et l'imprudente audace de jeunes courtisans sans mérite? Comme Français, je donnerais tout au monde pour que cela ne fût pas arrivé; mais, comme militaire, j'ai le droit de dire : La guerre est un métier, et, en toutes choses, les succès sont réservés à ceux qui savent leur métier.

Si l'on eût porté notre grande armée plus en avant, jamais le roi de Prusse n'eût attaqué M. de Soubise; mais le désir de procurer à ce général une occasion particulière de se montrer fit donner à M. de Richelieu l'ordre de rester dans l'inaction, et, retenus à portée de l'armée de Soubise avec quatre-vingt mille hommes, nous eûmes le regret de voir écraser trente mille Français.

Tout devrait être calculé pour la gloire du Roi et l'intérêt de la nation, sans des préférences particulières toujours nuisibles au bien général, dont il faut s'occuper uniquement au dehors comme à l'intérieur.

CHAPITRE XI

LA CAMPAGNE DE PRUSSE (*Suite*). — LES HOPITAUX.

1757

Brunswick. — Le prince Ferdinand. — Imprudences. — Rupture de la convention. — Déception du duc de Richelieu. — Lunebourg. — Zelle. — Attaque de Lunebourg. — Siège d'Harbourg. — Le duc de Richelieu remplacé par le comte de Clermont-Prince. — Mortalité. — Les hôpitaux. — La contagion. — La peste. — Considérations sur le service sanitaire. — Soins à prendre pour les recrues. — Passage du Weser par le prince héréditaire. — Le comte de Chabot. — Capitulation généreuse. — Evacuation de Brunswick. — Le baron de Schélistet. — Le gouverneur du prince. — Bons procédés. — Les marchés de fourrages. — 1758 : Service rendu. — Offre de rémunération. — Refus. — Déclaration honorable. — Exactions. — Exécution loyale du traité. — Recherche des blessés. — Ressources pour l'armée. — Les malades en croupe. — Bataillons prisonniers. — Canons et munitions sacrifiés. — Fautes stratégiques. — Retour en France.

Le maréchal de Richelieu reprit son quartier à Brunswick et cantonna l'armée. Le prince Ferdi-

nand de Brunswick[1], au service du roi de Prusse, était venu prendre le commandement des alliés, qu'on avait laissés ensemble, quand leur désir, notre sûreté et les termes de la convention s'accordaient pour qu'ils fussent dispersés. Le duc de Cumberland étant repassé en Angleterre, ce nouveau général saisit le prétexte de notre indécision et prétendit n'être plus obligé à tenir une convention que nous avions voulu rendre plus onéreuse et ne pas exécuter.

L'affaire de Rosbach et la présence d'un général prussien inspiré par le Roi et aidé de ses lumières rendirent à cette armée abattue une audace et une confiance mutuelle que nos succès lui avaient fait perdre; car, avant l'arrivée du prince Ferdinand, loin d'être unis, les alliés étaient toujours prêts à s'abandonner réciproquement.

Le prince Ferdinand ranima tout; il écrivit à M. de Richelieu d'une façon ambiguë sur la convention; M. le maréchal crut qu'il n'y avait, comme auparavant, qu'à se montrer pour faire rentrer dans les lois prescrites. Il se mit en route avec une partie de son armée, arriva à Zelle et continua sa marche par ce pays affreux qui est

1. Ferdinand, duc de Brunswick, était le fils cadet du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Il était l'oncle du futur vaincu de Valmy, le duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, qui servait aussi contre nous et se distingua dans cette même campagne de sept ans.

entre l'Aller et l'Elbe; arrivé à portée des ennemis, il les trouve trop bien postés pour rien entreprendre sur eux; un froid excessif, des subsistances difficiles, la contenance des ennemis, tout le décide à se retirer. Le moment était passé, et la prédiction du comte d'Onnep commençait à s'accomplir.

L'armée française rétrograda pour regagner Zelle et ses quartiers; l'armée ennemie sortit sans scrupules des limites prescrites par la convention, qu'elle avait gardées jusqu'alors, et marcha avec tant de vivacité qu'elle arriva en même temps que les Français à Zelle. Il y eut dans le faubourg de Lunebourg un combat qui aurait eu des conséquences funestes sans la précaution qu'on prit de lever le pont-levis de l'Aller, qui sépare la ville du faubourg, dont les ennemis s'emparèrent; ils y prirent poste si près, que nos sentinelles et les leurs n'étaient pas à demi-portée de pistolet. Notre armée n'était point rassemblée; celle des alliés l'était, très instruite de notre position, ayant à elle tout le pays.

On avait déjà pris le parti de renvoyer les équipages pour gagner Hanovre. L'armée devait suivre le soir et abandonner Zelle. Cependant, le maréchal persista à tenir et à attendre les différentes parties de son armée dispersées dans les quartiers d'hiver. En partant de Brunswick pour marcher sur Stade, il m'y avait laissé aux ordres

du marquis d'Armentières, avec vingt-huit bataillons, la tête de son infanterie, en me confiant qu'en le voyant s'éloigner de cette ville, les Prussiens, conduits par le prince Henri, frère du Roi, ne manqueraient pas d'essayer une tentative pour s'assurer de cette place et tâcher de la reprendre.

M. de Richelieu, pressé à Zelle par le prince Ferdinand, nous envoya l'ordre d'aller le joindre au plus vite avec une partie des vingt-huit bataillons pour le mettre en état de soutenir sa position sur l'Aller, où il était fort en l'air, vu le peu de troupes qu'il avait. Au bout de deux ou trois jours, la plus grande partie de l'armée, arrivant de tous côtés, se trouva réunie. On resta au bivouac ou dans de mauvais villages, malgré la rigueur de la saison.

Les ennemis souffraient autant que nous. Le maréchal se détermina à les forcer de se retirer en les attaquant. La disposition fut faite par M. de Maillebois, maréchal général des logis. Il y avait trois points d'attaque : celui de la gauche, au-dessous de Zelle ; le centre, en sortant de la ville pour marcher au faubourg de Lunebourg, et celui de la droite à Alten-Zelle, où j'étais, faisant le détail de la première ligne aux ordres du marquis d'Armentières. Le prince Ferdinand, content de nous avoir fait lever nos quartiers et forcés de nous rassembler à un bivouac ruineux pour la

cavalerie et malsain pour l'infanterie, se retira la veille de Noël[1].

La terre était couverte de neige; nous passâmes l'Aller sans coup férir, et après une marche et un mouvement de vingt-quatre heures, nous prîmes poste au camp abandonné du prince Ferdinand, qui regagna tranquillement Stade. M. de Richelieu retourna à Hanovre; je restai avec M. d'Armentières et trente bataillons de troupes légères à Zelle, en attendant de savoir sûrement que les ennemis étaient séparés; malheureusement, on n'avait point retiré d'Harbourg le régiment de la Roche-Aymon; car, vu la convention, nos quartiers d'hiver avaient été portés jusque-là et bordaient la rive gauche de l'Elbe.

Ce sont de bonnes villes où le soldat était à portée de se délasser des fatigues d'une campagne de onze mois. Le prince Ferdinand fit le siège d'Harbourg et ne le prit qu'après très longtemps, quoique la place n'eût d'autre défense qu'un double fossé[2].

---

1. « Que fait-on la veille de Noël? On entend trois messes. Eh bien! le petit serviteur de Dieu les a entendues. Mais voici la récompense des âmes dévotes. Dieu éprouve les siens, et, une heure après minuit, j'ai été me mettre à la tête de vingt-quatre bataillons pour marcher toute la nuit et attaquer le prince Ferdinand, qui était parti le 24, à une heure du soir, à ce que nous disent les déserteurs. Voici la quatrième nuit que notre armée et moi passons sur la neige. On n'a point, à Paris, l'idée du froid de ce pays-ci, de la nuit, car nous ne parlons plus de jour. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 26 décembre 1757.)

2. « M. de Pereuse, maréchal de camp, se défend très bien dans

Le comte de Maillebois repartit pour la Cour. Peu après qu'il y fut arrivé, le maréchal apprit que M. le comte de Clermont, prince du sang, venait prendre le commandement de l'armée et y réparer la discipline et le désordre dont on se plaignait beaucoup à la Cour. Le prince arriva en effet dans la ville de Hanovre, où M. de Vogué, maréchal de camp, qui y commandait, le reçut; car M. le maréchal, ne voulant pas l'attendre, était parti la veille[1].

On pouvait encore, en prenant des précautions, réparer nos fautes, se resserrer dans un centre et tenir les ennemis en respect devant notre armée qui était très forte, mais beaucoup trop étendue, par la sécurité que donnait la convention. Tous les quartiers d'hiver avaient été distribués à titre de commodité, comme si on eût été en France : nulle précaution pour recevoir des ennemis qu'on ne croyait plus avoir.

M. le comte de Clermont ne connaissait point le

Harbourg avec les deux bataillons de la Roche-Aymon et cinq cents hommes de piquet. Il a fait trois sorties qui ont réussi et forcé les ennemis à reculer leurs batteries. Il a coupé les digues et tout inondé. Voilà de belles salles de bal. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 11 décembre 1757. De Brunswick.)

1. « M. le comte de Clermont est arrivé avant-hier; j'ai soupé avec lui; il paraît très content d'avoir une armée, même de fantômes, à commander; car nous en sommes là. » (A. V. — *Corresp. inéd.;* lettre du 16 février 1758. De Hanovre.) Cette lettre fixe la date de la prise de commandement du comte de Clermont au 14 février 1758.

terrain ; les personnes qui l'approchaient le plus, et que je ne nommerai point, n'avaient nulle intelligence et étaient peu propres à inspirer à ce prince les choses même indispensables. Lorsque nous étions maîtres de tout le pays et sans inquiétude, on aurait pu placer notre parc d'artillerie, nos pontons et tout ce qui y est attaché à Brunswick ; c'était la tête de nos quartiers les plus à portée de Magdebourg. Mais, dès la convention rompue, il fallait profiter de la gelée pour faire rétrograder notre artillerie et tout le parc, et établir un dépôt sur le Weser, qui assurait toujours notre retraite. Les vivres n'y devaient être réunis que successivement ; les hôpitaux généraux n'auraient pas dû y rester ; il y avait de gros magasins de fourrages que nos escadrons des flancs et des derrières pouvaient et auraient dû consommer, pour ne pas faciliter la marche des ennemis qui menaçaient de se mettre en mouvement.

Le comte de Clermont savait en arrivant que, s'il était attaqué, il abandonnerait cette partie-là, nos quartiers étant en l'air. Les soldats succombaient de fatigue ; les hôpitaux, faute de soins et d'argent, étaient très mal servis, et ces beaux bataillons victorieux trois mois auparavant, couvrant cent cinquante lieues de pays qu'ils venaient de conquérir, disparaissaient sans secours sous la pelle des fossoyeurs ou dans les hôpitaux. Nous perdions jusqu'à quatre cents hommes par jour ;

la nation est trop faible et trop peu précautionnée pour faire les guerres d'hiver.

La partie des hôpitaux m'a toujours affecté; j'y allais deux fois par jour à Zelle; les entrepreneurs abusaient du droit qu'ils avaient de n'être pas payés; au lieu de faire le bouillon avec de très bon bœuf, ils le faisaient, à leur plus grand profit, avec de jeunes vaches; la viande trop peu faite causa la dysenterie, et le soldat, exténué, ne tint point contre ce nouvel accident.

La malpropreté amena la contagion; le marquis de Roquépine, maréchal de camp, de qui je ne puis faire trop l'éloge, y mettait tous ses soins et y allait comme moi deux ou trois fois par jour. Nous y allions à des heures différentes pour qu'il y eût toujours quelqu'un; un matin, la sentinelle et le sergent de garde m'arrêtèrent à la porte de l'hôpital et ne voulurent point me laisser entrer, disant que le marquis de Roquépine m'avait nommément consigné; je crus que quelque directeur ou contrôleur, trop harcelé par mes soins, s'était plaint à lui. J'y courus; il me reçut avec amitié, m'avoua que c'était bien lui qui, pour des raisons très graves, avait été forcé de me consigner; qu'il me priait instamment de ne pas les lui demander et que dans la suite il me les dirait; mais qu'en attendant, il exigeait le plus profond silence sur notre conversation.

Trois jours après, nous partîmes, et il me dit

alors qu'il avait fait transporter lui-même plus de vingt soldats qui, de l'aveu de plusieurs chirurgiens, avaient le bubon de la peste; par amitié pour moi, il n'avait pas voulu, en m'exposant à ce danger, que mon zèle et mes soins fussent trop cruellement payés; heureusement, notre départ et le grand froid arrêtèrent le progrès du mal.

Dans ces temps de calamités, j'avais causé avec le directeur de la poste aux lettres de l'armée; il m'apprit que sa recette journalière était de 3,000 à 3,400 francs; je crus qu'un argent qui sortait de la poche des militaires devait être employé à secourir les malades qui en avaient un grand besoin; j'indiquai cet expédient si simple au général. Il me répondit qu'on n'intervertissait point les différentes parties de la manutention; avec ces beaux principes, nos soldats finirent dans la plus grande misère.

Je ne quitterai point l'article des hôpitaux sans me permettre quelques réflexions; c'est le salut de l'armée, et il y a autant de maladresse que de cruauté à ne pas secourir de braves gens qu'il est si difficile de former et de remplacer, par des négligences impardonnables, et que notre légèreté naturelle semble nous faire oublier toutes les guerres, quelque prochaines qu'elles soient.

Il ne faut jamais mettre un hôpital au quartier général ni dans les villes où on rassemble des corps considérables. Les médecins et les chirur-

giens opinent toujours pour qu'ils soient placés là, par le désir qu'ils ont d'être à portée du général, de l'intendant et de l'état-major, ce qui leur donne des agréments personnels; mais ce choix est nuisible au soldat, qui souvent est resserré dans l'emplacement; l'air s'y corrompt, et les maladies, devenant épidémiques, se communiquent bientôt aux troupes voisines.

Il faut préférer quelque château, situé au centre des quartiers un peu éloignés des villes, sur une hauteur, en bon air, et changer de temps à autre les salles où sont les malades, pour les purifier; si on ne prend ces précautions, l'air devient à lui seul une cause de maladie, et les soldats les plus sains et les mieux portants ne résistent pas à cet inconvénient facile à prévoir.

On doit peser la viande destinée au bouillon devant un officier; personne n'est trop bon pour veiller à la conservation de citoyens devenus aussi précieux par leur utilité que dignes d'estime par le sacrifice de leur existence, qu'ils font noblement à la patrie. Il faut voir mettre cette même viande dans toute sa pesée à la marmite, où il y aura toujours en sentinelle un vieux soldat pour qu'on ne puisse commettre d'infidélité; prêter la plus grande attention à la distribution, à la qualité des remèdes, du pain, du vin, ainsi qu'à la propreté des salles et à tous les détails du service.

Il est indispensable d'avoir un hôpital de con-

valescents où le soldat qui commence à se mieux porter puisse, par une augmentation d'aliments et des promenades modérées dans un air plus pur, reprendre graduellement ses forces. Je sais que les entrepreneurs, souvent trop protégés par des raisons honteuses pour leurs protecteurs, s'opposeront toujours à un établissement aussi salutaire. Le soldat convalescent, en revenant à la santé, a plus d'appétit; il faut lui donner la portion entière; le profit est moindre, mais si ce même homme sort faible, à peine guéri, pour retourner tout de suite au camp, passant d'une salle chaude, surtout dans l'arrière-saison, sous une tente très froide, il reprend la fièvre, à laquelle s'adjoint souvent une fluxion de poitrine, et revient finir à ce même hôpital, où il ne fût pas rentré si on lui eût donné le temps de se remettre entièrement dans un lieu de convalescence.

Que de braves soldats seraient rendus au Roi si on prenait ces précautions, aussi simples que faciles! J'en ai la plus grande expérience; toutes les fois qu'on ne l'a pas fait, l'armée a péri sans combattre.

Je ne puis encore quitter ce sujet sans parler des recrues qui arrivent pour remplacer tant de victimes. On recrute dans le fond des provinces; on rassemble vingt mille jeunes gens de toutes les parties du royaume, qu'on envoie à l'armée, mal vêtus et accablés d'une longue route, en février et

en mars; on leur donne sans précautions les habits des morts; on les met en chambrée avec les vieux soldats, dont plusieurs sortent des hôpitaux; d'autres sont soignés dans les chambres, où l'air est vicié; les jeunes soldats, qu'une faction d'hiver fatigue, sont surpris, tombent malades, et souvent il en meurt un quart avant d'entrer en campagne. Les plus robustes tiennent jusqu'en avril ou mai, où les nuits, encore froides sous la toile, les font bientôt suivre leurs camarades.

Je voudrais qu'il y eût des dépôts de recrues dans des villes et de bons villages, à une vingtaine de lieues derrière les quartiers où l'armée a passé l'hiver; qu'on y formât des établissements où l'on enverrait deux anciens capitaines par bataillon, quatre lieutenants, un sous-aide-major, huit sergents, des caporaux, et sur le tout un aide-major très intelligent, avec un drapeau; qu'avant d'y vêtir le jeune soldat, on eût soin de bien faire bouillir à plusieurs eaux dans des chaudières, avec des herbes fortes, les habits venant des hôpitaux; ils se rétréciront, mais les soldats qui arrivent sont presque toujours plus minces que les anciens.

Je voudrais encore que les recrues fussent mises à l'ordinaire avec de vieux chefs de chambrée; qu'on leur fît faire un service léger et de simple discipline, les instruisant peu à peu avec douceur et fermeté, et qu'enfin on les fît manœuvrer ensemble modérément dans le principe. Le fusil est

lourd pour eux, ils ne savent pas ce qu'on leur demande, ils sont excédés de fatigue, se dégoûtent et ne comprennent pas; l'officier-major s'impatiente, les brusque, et tout va mal; tandis qu'en exigeant peu à la fois, ils s'y plaisent et se forment de tout point.

Quand, au commencement de la campagne, l'armée se mettra en marche, il serait à désirer qu'on laissât les recrues en arrière; généralement, les premiers mouvements ne se font que pour prendre des camps de subsistances; on n'est point encore assez près de l'ennemi pour prévoir une affaire; le service n'est point pénible; les anciens soldats, plus accoutumés à la fatigue, peuvent y suffire. Pendant ce temps-là, les recrues se fortifieraient en s'instruisant, et au mois de juin, lorsque la saison est plus douce et les légumes arrivés, on ferait venir les recrues, pour qui le spectacle d'une armée et leur service même deviendraient un bonheur.

Avec de pareilles précautions, les troupes se trouvent complètes et en état d'agir en juillet et le reste de la campagne. Je serais trop récompensé si mes réflexions, fruit d'une longue pratique, pouvaient conserver un soldat au Roi et un citoyen à l'Etat[1].

---

1. Ces détails paraîtront peut-être surannés, aujourd'hui que l'expérience et les progrès de l'hygiène ont donné à toutes les parties du service des armées un régime satisfaisant; mais n'est-il

Je reviens à notre position d'hiver : nous étions tenus dans une inaction cruelle par la rigueur de la saison, mais toujours dangereuse dans un pays où il n'y a ni places, ni postes sûrs pendant la gelée des rivières.

M. le prince héréditaire de Brunswick marcha sur Verden, qui est en avant de l'Aller, et que Saint-Chamans, maréchal de camp, abandonna pour se retirer derrière la rivière; le poste n'était pas tenable. L'officier commandant l'arrière-garde, chargé de brûler le pont de l'Aller, ne le fit pas; les ennemis en profitèrent pour marcher à Ohra, où commandait le comte de Chabot-La Fère, maréchal de camp. Pendant qu'il se défendait avec vigueur sur la chaussée en avant du Weser, le prince héréditaire eut l'audace de passer le fleuve sur des radeaux au-dessus de la ville.

M. de Chabot avait envoyé à la rive gauche du Weser une patrouille de cinquante dragons, commandés par un capitaine, qui n'alla pas assez avant pour découvrir le détachement des ennemis. M. de Chabot, très étonné de se voir attaqué derrière lui, n'eut que le temps de se replier et de se jeter dans des masures; mais le prince, jeune et ami de la valeur, voulut bien signer une capitu-

pas intéressant de connaître quelles réformes et quelles améliorations un homme de guerre expérimenté a pu concevoir, il y a cent ans, dans sa sollicitude pour le bien-être de nos soldats? Dans ces parties, d'ailleurs, ne sent-on pas comme un écho des conversations de Chambord ?

lation qui permettait au comte de Chabot de se retirer avec ses troupes auprès de notre armée. Le lieutenant général d'Amberg, qui commandait le gros détachement en campagne, blâma le prince héréditaire d'avoir fait aussi légèrement une telle concession à un ennemi forcé de se rendre par sa position compromise; cette générosité et ce manque d'expérience sauvèrent le comte de Chabot et récompensèrent sa fermeté.

Le prince Ferdinand marcha en même temps sur notre flanc par Zelle; les Prussiens, commandés par le prince Henri, débouchèrent de Magdebourg pour attaquer Brunswick et Wolfenbuttel qui faisaient la tête de nos quartiers, n'ayant qu'un bataillon en avant, à Osterwick.

Notre sécurité et notre inaction d'un mois furent punies; nous levâmes nos quartiers avec la plus grande précipitation; on ne nous donna que six heures pour évacuer Brunswick, où était le parc de l'artillerie. Il aurait fallu au moins huit jours et une très grande quantité de voitures que nous n'avions pas.

Je voulais profiter de l'amitié que me portaient M. de Schélistet et M. de Cram, ministres du duc de Brunswick, pour faire une capitulation au profit de nos malades qui, sans compter ceux que nous emmenions, étaient encore près de deux mille. M. de Villemur, lieutenant général commandant, dit que ce n'était pas l'usage et s'y opposa.

J'aurais pourtant réussi par le souvenir des bons procédés que j'avais eus pour les Brunswickois pendant notre séjour, et des conseils que je leur avais donnés. Après la bataille d'Hastenbeck, le baron de Schélistet, contrôleur général, s'était rendu dans cette ville avec un autre député pour remettre les états de son maître sous la protection du maréchal d'Estrées et lui demander de les traiter avec bonté.

J'étais à dîner entre eux deux chez le maréchal, qui m'avait chargé d'en avoir soin. Je trouvai tant d'esprit, de douceur, de bonne foi dans le baron de Schélistet, que je me fis un devoir de lui être agréable ainsi qu'à son pays, ayant toujours en vue, néanmoins, d'être encore plus utile à notre armée par les renseignements que j'en pourrais tirer. Je commençai par lui faire l'éloge des troupes et surtout du prince héréditaire, qui s'était porté partout pendant l'action et avait montré autant de valeur que d'activité. Au milieu de mon propos, je me retournai du côté de l'autre député, que je vis tout en larmes et qui, à travers ses sanglots, me dit :

« Pardonnez-moi, je pleure de joie, malgré nos malheurs, en entendant louer un prince dont j'ai été le gouverneur; oui, Monsieur, il a le germe des plus grandes vertus. »

Je continuai à causer avec le baron de Schélistet, à qui je facilitai les occasions d'avoir des

audiences du maréchal d'Estrées, pour finir ses affaires et retourner dans les Etats de son maître, où il sut empêcher par de sages mesures le grand désordre qui pouvait résulter de l'arrivée des troupes françaises.

Ayant acquis ces premiers titres à sa confiance à Hastenbeck, je les augmentai à Brunswick pendant les mois de décembre 1757 et de janvier et février 1758; étant chargé comme major général d'un détail journalier avec lui, je l'assurai en arrivant que je lui donnerais toutes les facilités pour le service, n'y mettant nulle violence, mais la plus exacte discipline, tâchant toujours d'accorder le bien-être de nos soldats avec l'intérêt des habitants, et le priant de s'en fier à moi jusqu'au jour où je lui demanderais quelque avantage personnel; ma franchise et l'épreuve qu'il en fit en suivant mes indications me le gagnèrent entièrement, au point qu'il me disait tout. Je n'en abusai jamais, mais j'en profitai pour le bien de nos troupes et pour informer notre général des choses bonnes à savoir. Il m'a été aussi utile que je lui avais paru serviable.

Un grand service que je fus à même de rendre à son pays toucha particulièrement le baron de Schélistet.

Brunswick et les autres parties de ce petit Etat avaient été taxés à neuf cent mille rations de fourrage; effrayé de cet impôt et chargé de le four-

nir comme ayant le district de la finance, il me confia que, dans l'impossibilité d'y satisfaire, il avait eu recours à une compagnie de nos entrepreneurs français, avec qui il avait fait marché à 40 sous la ration. Je sentis que lui, son pays et nous, serions les victimes de cet arrangement, dont le profit considérable reviendrait tout aux entrepreneurs.

Je demandai à M. de Villemur la permission de suivre et d'exécuter un autre projet; je causai avec les majors et les colonels des régiments qui étaient à Brunswick, tels que le marquis de Bréhaut, colonel de Picardie; le marquis de Belmont, de la Marine; le commandeur de Fleury, du régiment de cavalerie de son nom; je leur persuadai sans peine que de l'argent pour nos places de fourrage valait mieux que de la mauvaise denrée; sûr de leur consentement comme de leur désir, j'allai trouver le baron de Schélistet, à qui je prouvai, vu la cherté de son marché passé avec les entrepreneurs français, qu'il était plus simple de le rompre, et qu'au lieu de 40 sous par place à leur donner, nous nous contenterions de 20 sous pour l'infanterie et de 24 sous pour la cavalerie.

Il fut enchanté de ma proposition, mais au désespoir de son marché signé; je le rassurai en lui disant que l'infidélité des commis du fourrage dans la qualité et le poids de leur fourniture le

mettrait bientôt en devoir de le rompre, et je l'ajournai à la première distribution. Je m'y transportai avec lui, en habit gris, comme curieux; au premier régiment fourni, je fis suspendre la distribution et peser les bottes de foin et de paille déjà délivrées; il s'en fallait de moitié qu'elles fussent du poids convenu; il devint facile d'annuler le traité.

On nous donna nos places en argent et on envoya, comme nous en étions d'accord, des ordres dans tous les pays de nous porter du fourrage que nous payions 10 sous aux paysans, trop contents de n'être point fourragés.

Par un expédient aussi simple, le pays ne paya que 900,000 francs au lieu de 1,800,000, la place réduite à 20 sous diminuant de moitié la somme; de telle sorte que les paysans reçurent de nos troupes 450,000 francs en payement, et il resta 450,000 francs de profit à nos officiers.

J'eus pour ma part la satisfaction d'avoir contribué au bonheur de tout le monde; mais le ministère du pays où nous étions crut qu'il devait m'en revenir quelque chose de plus; on me porta une bourse dans laquelle il y avait 2,000 ducats, faisant à peu près 26,000 francs, argent de France, en me disant que si le duc était à Brunswick, il me donnerait une épée d'or, présent digne d'un souverain à un militaire, mais qu'en son absence on me priait d'accepter cette bourse,

témoignage de la reconnaissance publique; j'insistai, on me pressa, et je cédai, du moins en apparence.

A trois jours de là, le conseil de l'Etat assemblé, j'allai au lieu où il se tenait et demandai à être introduit dans la salle. On m'ouvrit, croyant que j'avais un ordre à porter ou un nouvel arrangement à proposer, comme cela m'arrivait souvent.

Je dis aux membres du conseil que, pénétré de la plus vive gratitude, j'avais cru devoir accepter leur présent et le garder quelques jours pour prouver tout le prix que je mettais aux marques de leur amitié, mais que je servais un trop grand maître pour recevoir une récompense de ses ennemis sans sa permission, ses officiers n'ayant d'ailleurs nul besoin de secours étrangers; que, demeurant très sensible à leur procédé et ne pouvant en profiter, je leur rendais les 2,000 ducats, les priant de les distribuer aux pauvres paysans ayant le plus souffert du passage de nos troupes, et que, désirant conserver cependant un souvenir de nos relations, j'espérais qu'ils voudraient bien me donner au nom des Etats une attestation de leur don et de mon refus, ce qu'ils firent en termes très convenables dans un acte signé par un prince de la maison de Brunswick-Lunebourg[1].

---

1. « Nous, Etats du duché de Lunebourg, certifions que M. de Valfons, brigadier et aide-major général de l'armée de Sa Majesté

Ce fut le seul trésor que je rapportai en France; et je dois cet hommage à ma femme, qu'à mon retour, elle me reçut mille fois mieux que si j'avais acquis des richesses dont la source nous eût fait rougir l'un et l'autre; il faut faire le bien pour la récompense de l'avoir fait, c'est la seule manière d'être content de soi et des autres. Arrivé à la Cour, je n'eus rien et je vis donner à un officier, que je veux bien ne pas nommer, 10,000 francs de pension : il avait, pendant l'hiver, traité quelque affaire à Brême et forcé les magistrats de cette ville neutre à lui compter 1,000 louis ; je me crois plus riche que lui.

Le baron de Schélistet montra la même probité lors de notre départ trop précipité de Brunswick. Il pouvait abuser de la circonstance et de la marche des Prussiens sur nous en ne payant pas ce qui était convenu pour notre traitement d'hiver; mais il me dit que, lui ayant donné tout le temps de rassembler les fonds et m'en étant remis tota-

---

Très-Chrétienne, a bien voulu se prêter à nos sollicitations dans différents cas pendant son séjour ici; qu'il a fait observer aux troupes le plus de discipline qu'il a dépendu de lui, n'en étant pas commandant; qu'il a même secouru nos habitants et donné main-forte pour qu'on leur rende justice. Nous ne pouvons trop nous louer de tous ses soins, d'autant plus qu'il n'a jamais rien voulu recevoir de notre vive reconnaissance que ce certificat, aussi vrai que juste. En foi de quoi nous nous sommes souscrit et fait apposer notre sceau ordinaire.

« Fait à Zell, le 14 janvier 1758.

« *Signé :* J.-F. DE LUNEBOURG.

« *Au nom des Etats du duché de Lunebourg.* »

lement à sa bonne foi, il me prouverait qu'il méritait ma confiance; il fit ouvrir trois bureaux dans différents quartiers de la ville, pour être à portée de tous les militaires pendant la nuit qui précéda notre départ. J'avais averti les officiers d'aller chercher ce qui leur était dû; tout fut payé avec la plus grande exactitude et notre départ ne changea rien à ces procédés.

Les Prussiens arrivés voulurent s'emparer de nos malades et les faire prisonniers de guerre; le baron de Schélistet s'y opposa, disant qu'ils l'étaient des Brunswickois, et on les rendit bien portants sans rançon. Si j'avais pu supposer cette action généreuse, j'aurais empêché une première évacuation de huits cents de nos malades que nous ramenâmes avec nous, et qui, abandonnés de tous, sont cependant arrivés par mes soins jusqu'à Hameln.

Outre l'attention continuelle que j'avais pour eux, je ne cessai de veiller pendant cette marche aux autres soldats; et après avoir marqué le camp ou les cantonnements, je prenais cent cinquante dragons qui étaient venus aux campements et, l'armée arrivée, je faisais avec des chariots une marche rétrograde de deux lieues, suivant la route que nous avions parcourue, et ramassant les soldats que la lassitude et le froid avaient empêchés de nous joindre; chaque nuit, j'en ramenai une vingtaine qui auraient été victimes des paysans ou des hussards ennemis dont nous étions suivis; j'en

sauvai ainsi près de deux mille. M. de Villemur en rendit compte à la Cour.

J'eus, en arrivant à Aller-Pringue, dans la même retraite, une contestation avec les chefs de l'état-major, Cornillon, major général, et le marquis de Monteynard, maréchal des logis[1]. Nous joignîmes dans la plaine derrière ce bourg une partie de l'armée commandée par M. le comte de Clermont; on me montra de la main le terrain destiné aux vingt-huit bataillons que je menais; tout était couvert de neige, point d'abri, nul secours. Je crus qu'il serait mille fois plus avantageux de cantonner les troupes, qui avaient déjà beaucoup souffert; je plaidai leur cause devant le prince et toute l'armée, en prouvant que la position de la plaine, militairement regardée, était très défectueuse; que le soldat, manquant de tout, se répandrait pour piller dans la campagne; qu'Aller-Pringue était un gros bourg fermant la gorge des montagnes, et nous en rendant les maîtres, j'ajoutai que si les ennemis osaient nous y attaquer, nos soldats réchauffés, nourris et reposés, seraient bien plus en état de les recevoir; enfin, que je me chargeais de placer mes vingt-huit bataillons et de pourvoir à leur subsistance en pain dont l'armée manquait.

1. Le marquis de Monteynard devait être le futur ministre de la Guerre, qui signa la promotion de M. de Valfons au cordon rouge.

J'avais toujours eu pendant la marche un certain nombre de chariots vides pour ramasser les traînards malades ; j'y faisais aussi mettre les sacs de farine que les charretiers des vivres jetaient dans les mauvais pas pour alléger leurs voitures trop chargées par l'évacuation en partie des magasins que nous abandonnions ; de plus, je fis fouiller les maisons d'Aller-Pringue, où nos premiers convois de vivres avaient passé et où je savais qu'on avait vendu une quantité de farine à très bas prix. Ces différentes ressources furent le salut des vingt-huit bataillons ; on séjourna ; le soldat se refit, et, en partant, tous les colonels et majors des régiments vinrent me remercier de mes soins et de mes utiles secours.

Ces détails, quelque médiocres qu'ils paraissent, sauvent une armée ; mais il est plus commode de dire : « On campera dans cette plaine », sans faire réflexion que tout y va périr.

Il fallut évacuer un hôpital de convalescents ; les hommes étaient trop faibles pour aller à pied, et nous n'avions point de chariots ; je proposai à deux de nos régiments de dragons de ne pas abandonner leurs camarades et de les prendre en croupe, ce qui fut accepté de la meilleure grâce. Je vis avec joie, par ce secours mutuel, nos six cents convalescents montés chacun derrière un dragon ; mais ce qui me plut encore davantage, c'est qu'à une lieue du camp tous les dragons étaient à pied et menant

leurs chevaux par la bride, trop contents d'avoir mis plus commodément en selle les soldats confiés à leurs soins, pour les ramener en France.

Si, en partant de la ville de Hanovre, M. le comte de Clermont eût voulu suivre mes conseils, passer par Minden et replier ce poste pour se rendre à Hameln, M. de Morangiès, lieutenant général, n'eût pas été pris avec nombre de bataillons. M. le comte de Clermont, arrivé à Hameln, crut les pouvoir retirer en jetant un pont soutenu d'un corps commandé par M. d'Armentières. Nous fûmes maîtres de la communication, par conséquent de faire sortir nos troupes de Minden, pendant quatre jours; mais la cruelle inaction où nous étions toujours à Hameln donna le temps aux ennemis d'investir ce corps et de le prendre prisonnier.

M. le comte de Clermont avait une espèce d'attaque; on le saignait et on lui donnait souvent de l'émétique : tout languissait; dix-huit jours se passèrent sans prendre aucun parti ni précaution. Il eût été facile, pendant ce temps, de déblayer tout le parc d'artillerie, pontons, munitions, etc. On ne se réveilla d'une funeste léthargie que pour partir; alors on brisa, on brûla tout le parc d'artillerie, et on fit jeter poudre et boulets dans le Weser. Nous laissâmes même, en passant à Lippestadt, dix pièces de canon de fonte toutes neuves qu'on aurait pu, avec la plus grande faci-

lité, mener à Haltern, et de là, par la Lippe, à Wesel.

Nous avions encore une armée nombreuse malgré la mortalité, et nous fuyions devant une poignée d'ennemis qui ne nous suivaient que de très loin, n'osant se compromettre. Nous arrivâmes à Wesel après avoir perdu un pays immense ; il nous eût été très facile de conserver le Weser et les places où nous voulions revenir au mois de juin. Malgré ce désir, on abandonna toutes les places, avec un fonds de cent cinquante-sept mille hommes. Je revins en France, au mois d'avril 1758, après avoir été témoin de tant de désastres, fruits de l'incapacité et de la négligence : car jamais le nombre et la valeur des ennemis n'ont dû nous en imposer.

CHAPITRE XII

Le Grade de Lieutenant général.

1767-1771

Demande du grade de lieutenant général. — M. de Beauvau. — Souvenir de Prague. — Mme de Bassompierre. — La Maison et l'infanterie. — M. du Bois. — Conseil. — Une protectrice nécessaire. — La princesse de Beauvau. — Courtoisie de M. le maréchal de Biron. — 1771 : M. de Valfons reçoit le cordon rouge. — Le comte de Provence. — Remercîments au Roi et aux princes. — Félicitations. — Lettre de M. de Lavauguyon. — Lettre du cardinal de Bernis. — M. de Valfons lieutenant général. — Lettre du ministre de la Guerre.

En 1767, je priai le prince de Beauvau, capitaine des gardes, ami de M. de Choiseul, de demander pour moi le grade de lieutenant général, auquel j'avais droit par mon ancienneté.

Lors du siège de Prague, en 1742, j'étais colonel et lui simple volontaire : le désir de remplir son devoir, même en cette qualité, le détermina à faire une sortie la nuit avec deux compagnies de grenadiers, dans les rangs desquels il s'était mêlé.

Faisant les fonctions d'aide-major général, j'étais chargé des sorties et pouvais, à ce titre, disposer des compagnies de grenadiers auxiliaires, qui restaient toujours au dépôt de l'attaque en cas d'événement. Ayant vu partir M. de Beauvau, je crus devoir protéger, sans lui en rien dire, son zèle et sa bonne volonté. Je le suivis avec deux autres compagnies de grenadiers et me mis sur le flanc des deux premières qui allaient en avant, pour qu'elles ne fussent point tournées ou coupées.

A peine étais-je posté, qu'après plusieurs décharges successives de part et d'autre, j'entendis dire : « M. de Beauvau est blessé. » Je pris un lieutenant et vingt grenadiers, et, marchant au milieu du feu, je trouvai M. de Beauvau atteint d'un coup de fusil à la cuisse; je le fis emporter sous ma tente, qui était dans les fossés de Prague, très près de l'attaque; je l'y fis panser avec soin, et au jour je le ramenai chez lui.

Depuis ce moment-là, je l'avais vu souvent et surtout à la retraite de Prague, où nous avions partagé plus d'une fois la même botte de paille pour prendre un moment de repos.

Je crus pouvoir, vingt-cinq ans après, lui rappeler une circonstance où je lui avais été aussi utile et lui donner un titre pour solliciter M. de Choiseul en ma faveur; j'avais vu passer par faveur, à une promotion précédente, beaucoup de mes cadets qui sûrement n'avaient pas tous mieux

servi que moi; et voulant lui prouver la justice de la cause qu'il avait à plaider, je lui donnai à lire l'état de mes services. Il en fut aussi surpris que pénétré, fit une démarche auprès de M. de Choiseul et s'en tint là.

La plupart des courtisans militaires, parmi lesquels je classe M. de Beauvau, voudraient qu'à l'armée les officiers se sacrifiassent pour leur obtenir le grade de maréchal de France, et qu'à la Cour ils eussent pour eux toute sorte de considération et de respect, ne se croyant eux-mêmes nullement obligés de faire le moindre acte de reconnaissance, en faisant valoir les services dont ils ont été témoins et en signalant la justice qu'il y aurait à les récompenser. Ils comprennent bien mal leurs intérêts, et devraient savoir que quelques paroles dites à propos leur attachent souvent de braves militaires qui contribuent à leur fortune.

J'étais très lié avec M[me] de Bassompierre, sœur de M. de Beauvau; je la voyais fréquemment; nous convînmes qu'elle demanderait à son frère une audience dont elle me ferait avertir, et que j'assisterais à une conversation qui l'intéressait d'autant plus que M. de Bassompierre, son mari, beau-frère de M. de Beauvau, était dans le même cas que moi. Je fus exact. M. de Beauvau commença la conversation en me demandant :

« Qui donc a passé devant vous?

— W..., L... et tant d'autres.

— Mais est-ce que ceux-là n'ont pas très bien servi ? »

Ceci fut dit d'un ton ricaneur si déplacé, que je répondis :

« Je me flatte, Monsieur, que vous ne croyez pas parler à l'aumônier de leur régiment ; au surplus, voici ce qui m'est arrivé en Bohême avec W... Chargés chacun d'un détachement à une arrière-garde très vive, celui qu'il commandait s'enfuit ; il resta seul, et vint se réfugier auprès de moi, où il apprit, pendant dix heures d'une marche harcelée de partout par les ennemis, comment l'exemple et la fermeté contiennent une troupe.

« Quant au second, exempt des gardes du Roi à Fontenoy, il entendit dire tant de bien de moi à tout le monde, qu'il crut que le témoignage d'un bon militaire pouvait lui être utile. Il vint chez moi, le soir de cette journée, pour me prier de parler à M. d'Argenson en sa faveur, afin d'avoir un régiment. Je lui dis que ma protection était d'un faible poids, mais que, comme camarades, nous nous devions témoignage les uns aux autres, et que je me ferais un vrai plaisir de dire au ministre que je lui avais vu remplir son devoir. Je le fis, et il eut le régiment. Il est vrai que depuis, honteux de son peu de reconnaissance, il ne m'en a plus reparlé.

« Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire des

concurrents qui m'ont été préférés. Quant à mes services, vous les connaissez. »

Il ne sut que me répondre, et demeura honteux. Sa sœur, qui m'avait écouté avec la plus grande attention, voyant son embarras, lui dit :

« Il vous bat positivement à terre.

— Non, Madame, répondis-je, je ne l'y ai trouvé qu'une fois, c'était à Prague, et je l'ai secouru. »

Et, m'adressant à lui, j'ajoutai :

« Vous venez de contribuer à faire quatre lieutenants généraux chefs de brigade ; ils l'ont sûrement bien mérité. Mais vous conviendrez qu'il est impossible de comparer la riche oisiveté de la Maison, dont l'un d'eux faisait partie, avec le pénible et dangereux métier de l'infanterie ; les uns combattent un quart d'heure tous les vingt ans, à la tête d'une troupe sûre, choisie dans l'ordre de la noblesse, à la taille et à la force, montés sur des chevaux aussi beaux que bien dressés. Ce corps, par sa seule composition, doit écraser tout ce qui se présente.

« Nous, au contraire, nous menons à la tranchée et au combat de malheureux paysans souvent engagés malgré eux ou fuyant leurs villages, chassés par la misère, mal vêtus, mal nourris, à qui nul préjugé comme nulle récompense ne donnent le désir de bien faire ; ce sont plutôt des victimes que l'on traîne que de braves gens qui vous suivent.

« Que notre tâche est pénible, la nuit surtout,

pendant les sièges, où le danger se renouvelle à chaque instant et où, dans l'obscurité la plus profonde, on n'est souvent éclairé que par les embrasements de la poudre qui, en ouvrant une mine, fait disparaître le soldat le plus courageux et le théâtre même de sa valeur. Aussi est-ce dans les rangs de cette infanterie obscure et dévouée que l'on peut, presque au hasard, semer sans crainte les récompenses. »

Je le convainquis et ne le persuadai pas. Ce n'est pas une religion commune que le désir d'étayer les autres. Je finis par lui dire que, malgré son audace, il avait été étonné des dangers où je m'étais jeté, et que, puisqu'il l'oubliait, j'avais un avis à lui donner : c'est qu'étant destiné, par sa naissance, son grade et sa valeur, à commander nos armées, il y aurait peu de succès si on connaissait son indifférence pour ceux qui servaient bien.

Je sortis. Mme de Bassompierre, furieuse, me dit en remontant dans sa voiture :

« J'en suis fâchée, Monsieur, mais mon frère n'a de courage que devant les ennemis[1]. »

J'allai chez M. du Bois, à qui je rendis compte de tout. Celui-ci, touché de mes droits comme de mes services, me dit avec bonté :

---

1. La valeur du prince de Beauvau était, en effet, proverbiale dans l'armée; mais il n'a jamais eu l'occasion de témoigner de ses aptitudes au haut commandement. Il fut plus tard gouverneur du Languedoc et s'est rendu célèbre par son humanité;

« Monsieur, je vais me dépouiller de la fausseté si nécessaire à ma place, car je suis forcé, par ma position, de donner du galbanum à l'univers, et vous allez voir, par ma sincérité entièrement confiante en votre probité, combien je désire vous obliger : vos services, tout anciens et reconnus qu'ils sont, et des sollicitations aussi vives que justes n'y feront rien ; cherchez quelque femme amie du ministre qui ait des droits sur lui pour faire valoir les vôtres, et le succès confirmera mes conseils ; sans cet appui, vous n'aurez rien. »

Je fus bien plus humilié pour la nation que pour moi d'une démarche aussi indécente et de me voir forcé d'aller porter l'état de mes services à une toilette, entre un pot de rouge et une boîte à mouches. Je cachai les cruels mouvements qui agitaient mon âme à l'idée des moyens auxquels il fallait recourir après vingt-six sièges et six grandes batailles. Je dissimulai mon indignation et ma surprise devant une exigence aussi déplorable, et, toute réflexion faite, je ne voulus pas être le don Quichotte de ma délicatesse. Il fallut se résoudre à s'humilier pour obtenir un grade mérité si différemment à la guerre.

Je crus que la princesse de Beauvau, amie in-

---

c'est lui qui fit mettre en liberté les prisonnières protestantes de la tour de Constance, à Aiguesmortes. Gouverneur de Provence ensuite, il fit construire à Marseille un cours qui a conservé son nom.

time de M. de Choiseul et de Mme de Gramont, sa sœur, toute-puissante sur l'esprit du duc, pourrait être la femme indiquée par M. du Bois. Nous étions à Fontainebleau; je lui demandai un rendez-vous et l'obtins. Elle voulut bien écouter avec patience l'analyse de mes services et me promit d'en parler fortement à M. de Choiseul. Deux jours après, Mme de Châteaurenaud, pour qui le Roi avait conservé de l'amitié, même après la mort de Mme de Pompadour, et qui se conduisait bien, avec l'honnêteté et la décence d'une Montmorency, se chargea de réchauffer sur mon compte Mme de Beauvau, qui soupait souvent avec elle chez le Roi, ainsi que Mme la maréchale de Mirepoix, Mmes de Flavacourt, de Gramont et de Choiseul.

Mme de Châteaurenaud parla avec force et intérêt; M. de Choiseul n'ayant pas répondu comme je le désirais à ses premières sollicitations, toutes justes qu'elles fussent, se rejetant toujours sur ce que le nombre des prétendants et l'insistance des recommandations rendaient la promotion très difficile à régler d'une façon convenable, Mme de Beauvau promit de ne pas discontinuer ses bons offices et de saisir toutes les circonstances favorables. Malheureusement pour moi, M. du Bois, tombé en apoplexie à Tours, fut envoyé aux eaux de Bourbonne pour s'y rétablir.

Je ne puis trop me louer des bontés de Mme de Châteaurenaud; j'allais tous les jours chez elle,

et jouais bien avant dans la nuit avec M. le maréchal de Biron, colonel des gardes, qui m'a toujours donné des préférences, mais qui, brouillé ouvertement avec M. de Choiseul, ne pouvait m'être utile à rien près de lui. Il savait et connaissait mes services; j'étais près de lui lorsqu'il fut blessé à la sortie de Prague, qui était une vraie bataille par le nombre et la perte des combattants de part et d'autre. Aussi cherchait-il toutes les occasions, surtout en public, de me prouver son estime. Un jour de revue du Roi, escorté par nombre d'officiers de son régiment, il m'aperçut dans mon carrosse sur le chemin où je m'étais placé pour voir rentrer tout Paris; il vint à ma portière avec cet air d'amitié qui lui allait si bien, et me demanda comment j'avais trouvé le régiment des gardes.

« Très bien, Monsieur le Maréchal, et digne d'un chef tel que vous. »

Se tournant alors vers les officiers, il leur dit :

« Voilà le militaire qu'il faut consulter, et dont le suffrage est aussi sûr que précieux. »

Je fus très flatté de cette caresse et d'une marque de distinction aussi grande.

J'allai le lendemain dîner chez M. de Biron, et lui témoignai la plus vive reconnaissance de ses bontés de la veille; il me dit :

« Les bons militaires, en s'honorant publique-

ment, doivent montrer qu'ils s'apprécient et fixer par là les hommages; je vous aime, vous estime et serai toujours heureux de vous le prouver en toute rencontre. »

Si les grands, à l'exemple de M. le maréchal de Biron, savaient combien de pareilles attentions bien placées augmentent l'émulation pour le service du Roi, ils en donneraient plus souvent le spectacle.

Le cordon rouge fut demandé pour moi à l'instigation et par l'amitié de M. le duc de Lavauguyon, gouverneur des Enfants de France, à Mgr le comte de Provence, le lendemain du mariage de ce jeune prince avec Marie-Joséphine-Louise de Sardaigne, célébré le 18 mai 1771.

J'eus une audience particulière du prince dans son cabinet, où M. de Lavauguyon parla avec la fermeté et la dignité d'un gouverneur, en louant et énumérant mes services; Mgr le comte de Provence prit deux mémoires que je lui présentai : un très court pour lui et un pour le marquis de Monteynard, ministre de la Guerre. Deux jours après, il apostilla celui du ministre de quatre lignes de sa main qu'il signa Louis-Stanislas, et l'envoya très recommandé à M. de Monteynard qui, en venant prendre ses ordres, l'assura que sa demande pour moi était juste, et qu'il espérait la mettre avec succès sous les yeux du Roi. Le jeune prince l'en remercia et le pressa avec un

très grand intérêt, à ce que me répéta le ministre en sortant du cabinet. Depuis, Mgr le comte de Provence en a souvent parlé à M. de Monteynard, surtout à Fontainebleau, où ce ministre me dit qu'il se flattait de réussir, et que nous serions contents tous deux.

Le lundi 9 décembre, M. de Monteynard, après avoir travaillé à Versailles avec le Roi, porta la feuille des cordons rouges à Mgr le comte de Provence, pour lui montrer mon nom et l'effet de sa protection. M. le duc de Lavauguyon, qui était présent, me dit que ce jeune prince avait remercié le ministre de la meilleure grâce, en lui disant :

« J'étais sûr de mon affaire. »

M. de Monteynard avait ajouté avec déférence :

« Monseigneur sait que toutes les fois que je saurai ses ordres, je les exécuterai avec plaisir.

— Oh! ce n'est pas pour cela, dit le comte de Provence, c'est qu'avec un ministre juste comme vous, on est sûr que le mérite sera toujours récompensé. »

Le mardi 10, j'avais envoyé prier à souper la comtesse de Beaumont, nièce de l'archevêque de Paris et dame de Mme la comtesse de Provence; elle me manda qu'elle était d'autant plus fâchée de ne pouvoir venir qu'elle m'aurait félicité du cordon rouge que le Roi venait de me

donner ; c'était le chevalier de Montazet, arrivant de Versailles, qui lui en avait dit la première nouvelle, encore fort douteuse même pour moi ; et le lendemain matin, à huit heures, le facteur de la poste me porta le paquet où était le cordon rouge et la lettre du ministre.

Le vendredi 13, à l'ordre, j'en fis mes remercîments au Roi ; M. le duc de Duras me nomma. Le samedi 14, M. de Lavauguyon, premier gentilhomme de la chambre, me mena encore chez M. le Dauphin, et lui fit en ma présence un éloge détaillé et très marqué de mes services. M. le Dauphin, me regardant avec bonté, me dit :

« Je sais que c'est une grâce très méritée. »

De là, je me rendis chez Mgr le comte de Provence ; le marquis de Caumont me présenta. Ce prince me dit :

« Je le désirais autant que vous, j'en ai bien remercié M. de Monteynard. »

J'allai ensuite chez M. le comte d'Artois, qui me dit :

« J'en ai été si aise que j'en ai sauté ; demandez-le à M. de Fougières. »

C'était le sous-gouverneur de ce prince.

J'allai remercier également M. de Monteynard, qui me dit avant de me quitter :

« Vous devez être content, tout le monde m'a fait compliment à votre sujet. »

M. le duc de Lavauguyon, gouverneur des En-

fants de France, eut la bonté de m'écrire la lettre suivante, toute de sa main :

« C'est à vos services brillants, Monsieur, et à votre mérite que vous devez la grâce que le Roi vous a bien voulu accorder ; et c'est à moi à vous remercier de m'avoir procuré une occasion de vous donner des preuves du cas infini que je fais de l'honneur de votre amitié et des sentiments inviolables avec lesquels j'ai celui d'être, pour toute ma vie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« A Versailles, 18 décembre 1771.

« Le duc DE LAVAUGUYON. »

M. le cardinal de Bernis m'écrivit aussi de sa main :

« A Rome, ce 15 janvier 1772.

« Je vous fais, Monsieur, mon compliment le plus sincère sur le cordon rouge que le Roi a accordé à vos services. Vous n'avez besoin que de vous-même pour votre avancement; mais je fais des vœux pour tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Vous connaissez l'attachement inviolable, Monsieur, que je vous ai voué.

« Le cardinal DE BERNIS. »

J'ai reçu en outre, dans cette circonstance, tant de félicitations et de marques d'amitié, que j'en suis au regret de n'être bientôt plus à même de

justifier l'estime qu'on me témoigne. Mais si mon temps est passé, laissant en oubli mes services, il me reste du moins la conscience d'avoir été utile et dévoué le plus que je l'ai pu et d'être inviolablement demeuré fidèle à mes attachements, leur sacrifiant toujours, sans nulle hésitation, mes intérêts particuliers[1].

---

1. M. le marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, fut promu, en 1780, au grade de lieutenant général. Cette tardive récompense lui fut annoncée par la dépêche suivante du ministre de la Guerre, que nous trouvons parmi ses papiers :

« A Versailles, le 1er mars 1780.

« Le Roi ayant bien voulu, Monsieur, vous accorder le grade de lieutenant général, j'ai l'honneur de vous en informer et d'être, avec un très-parfait attachement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Le prince DE MONTBARREY. »

CHAPITRE XIII

ANECDOTES DE COUR. — LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XV.

Les amours de Louis XV. — Mlle Morphise. — Ses deux mariages. — Mme de Molanda. — Le Parc-aux-Cerfs. — Livre de raison de Jean de Coligny. — Mot de Henri IV à Gabrielle d'Estrées. — 1768 : Funérailles de la Reine. — Le Dauphin fils de Louis XV. — Les jeunes princes. — Equité du second Dauphin, futur Louis XVI. — Amabilité du comte de Provence. — Vivacité du comte d'Artois. — Visite du roi de Danemark. — Mot mélancolique de Louis XV. — Bal paré pour le mariage du comte d'Artois. — Présence de Mme Du Barry. — 1774 : Maladie et mort de Louis XV.

Mlle Morphise, née à Saint-Germain, fut la première fille remarquée par le Roi après une conversation avec M. de Richelieu, à qui il avait demandé comment, à soixante-cinq ans qu'il avait, il se trouvait les mêmes désirs et la même force qu'à vingt-cinq.

« Sire, je change souvent d'objet, la nouveauté a son effet ; la beauté n'est point une illusion, puisqu'elle crée la réalité. »

Mme de Pompadour, toujours maîtresse et sou-

vent malade, ne fit point la jalouse, contente de posséder l'esprit et les bontés du Roi; elle feignit d'ignorer les nouveaux amusements de son maître, qui garda Morphise cinq ans et en eut plusieurs enfants. Il finit par la marier à M. d'Ayat, gentilhomme auvergnat, aide-major dans le régiment de Beauvoisis; M. de Lugeac, qui en était colonel, le proposa au Roi pour ce mariage; elle eut 100,000 écus de dot et beaucoup de diamants qu'elle avait reçus auparavant. Le Roi, voulant être sûr qu'elle était heureuse, chargea M. d'Argenson, qui me l'a dit, d'être en correspondance avec l'intendant d'Auvergne; celui-ci allait tous les mois chez Mme d'Ayat prendre une de ses lettres, qu'il adressait à M. d'Argenson pour la montrer au Roi.

D'Ayat fut fait colonel et aide-major général de l'armée de Soubise; il fut tué à Rosbach. Dix ans après, un certain Le Normand, receveur des tailles de Riom, devint amoureux de Mme d'Ayat; elle écrivit au Roi pour lui demander la permission de l'épouser. Par une première complaisance, le Roi le permit : la lettre arrivée, le mariage se conclut et se consomma sur-le-champ; mais le courrier suivant, le Roi, ayant réfléchi, fit écrire qu'on le suspendît : il n'était plus temps.

En 1757, M. de Molanda, gentilhomme du Lyonnais, enseigne de grenadiers au régiment des gardes, épousa une demoiselle que le Roi avait beau-

coup aimée, qu'il avait comblée de présents et dont il avait eu quatre enfants. Ennuyée de la vie qu'elle menait dans une solitude constante, elle témoigna au Roi les scrupules que lui causait sa fausse position, l'assurant que, malgré son amour extrême pour lui, elle était très malheureuse par la crainte de l'avenir, et le suppliant de trouver bon qu'elle cessât un commerce trop funeste à son repos, quelque doux qu'il lui parût. Le Roi, toujours bon, consentit à sa retraite ; elle s'était formée 42,000 livres de rentes de l'argent reçu du Roi et placé à mesure en viager. Le Roi y ajouta 100,000 écus d'argent comptant. Le duc de G*** trouva M. de Molanda, qui épousa la demoiselle et reçut un brevet de colonel dans les grenadiers de France.

Lebel, valet de chambre du Roi, était chargé du détail du Parc-aux-Cerfs. Il y a eu jusqu'à trois pensionnaires en même temps, qui ne se connaissaient point et ne communiquaient pas ensemble. Chacune avait sa petite maison, une femme de chambre, une cuisinière, un laquais et une espèce de gouvernante ayant soin de tout. On donnait pour la dépense 2,000 francs par tête. Elles avaient une loge grillée à la Comédie, où elles allaient à tour de rôle. Je les y ai vues souvent. Elles ne recevaient personne, mais on leur donnait tous les maîtres qu'elles pouvaient désirer.

Capreron, dentiste du Roi, ayant limé une dent à M. le Dauphin, le pria à la fin de l'opération de vouloir bien demander pour lui le cordon de Saint-Michel. M. le Dauphin, riant et lui montrant une dent très saine, lui dit :

« Capreron, ce serait pour trop peu de chose; mais quand celle-là se gâtera, nous verrons. »

Il n'en eut que cette plaisanterie.

M. le Dauphin, étant très jeune, avait une habitude dont on désirait fort le corriger : c'était de rester trop longtemps à la garde-robe. Un jour, M. Du Muy et M. de Polastron, ses sous-gouverneurs, perdirent leur crédit pour l'en tirer, quoiqu'on lui eût déjà dit plusieurs fois qu'on était trop malheureux d'être forcé d'obéir aux besoins de l'humanité pour s'y complaire et ne pas s'en éloigner aussitôt qu'on le pouvait. Rien n'y fit : les semonces étaient inutiles; ils menacèrent M. le Dauphin d'aller chercher M. de Châtillon, son gouverneur.

« Tant mieux, dit-il, j'y resterai en sa présence autant qu'il me plaira. »

Une réponse aussi peu attendue les étonna beaucoup; on courut en rendre compte à M. de Châtillon, qui était tout près. D'abord que M. le Dauphin le vit :

« Monsieur, dites-moi, que vous était Gaucher

de Châtillon, dont je lisais hier les actions avec tant de plaisir?

— C'était un de mes aïeux, Monsieur. » Et puis, commençant sa généalogie, il en énuméra les grands hommes, sans songer où il était. « Eh bien! Messieurs, dit M. le Dauphin à ses sous-gouverneurs, je savais bien que je resterais ici tant qu'il me plairait. »

Le 24 août 1768, étant chez Mme de Châteaurenard, Mme la marquise de Nesle, fille du comte de Hautefort, aussi jolie de figure qu'aimable d'esprit et de caractère, disait avoir en sa possession un manuscrit fort singulier et très curieux de Jean de Coligny, de la maison de Châtillon, écrit sur les marges d'un gros Evangile et commençant par ces mots :

« Comme ainsi soit qu'un gros volume se perd moins que des feuilles volantes, j'ai choisi celui-ci pour écrire tout ce qui m'est arrivé et m'arrivera de personnel. »

Il y a son mariage, la naissance de ses enfants, les anecdotes de la Cour qui le regardent, ses campagnes, etc.

M. le duc de Béthune, qui était aussi à cette conversation, dit avoir en original plus de trois cents lettres de la main de Henri IV sur les affaires d'Etat et les finances, et environ une douzaine

dictées par l'amitié qu'il avait pour son ministre. J'en ai lu cinquante du même Roi, que M. d'Argenson a léguées, à sa mort, à M. le président Hénault, son ami; une surtout qui m'a le plus frappé était adressée à Gabrielle d'Estrées, pour lui reprocher son peu de désir de se rapprocher de lui. J'en ai retenu cette phrase :

« Vous craignez les mauvais chemins; vous dites qu'ils sont pleins de voleurs, qu'il n'y a nulle sûreté; vous ne faites pas toutes ces réflexions, et vos craintes se dissipent, quand il faut aller voir Bellegarde; il est vrai qu'il est plus jeune et plus beau que moi; mais il n'est pas Roi et vous aime moins. »

Le 2 juillet 1768 eut lieu le convoi de la Reine, composé d'environ vingt carrosses à huit et six chevaux revêtus de grands caparaçons noirs traînant jusqu'à terre, sur lesquels se trouvaient les armoiries du Roi et de la Reine en broderie. Tous les carrosses étaient rassemblés dans la cour Royale. Dans celle des Ministres, qui la précède et qui est immense, étaient quatre cents gardes-françaises en haie; à droite, derrière eux, cinquante gendarmes à cheval; un peu plus bas, cinquante mousquetaires gris, également à cheval; à gauche et vis-à-vis, trois cents gardes suisses; derrière eux, cinquante chevau-légers, et un peu plus bas, cinquante mousquetaires noirs. Un peuple

innombrable remplissait tous les vides; toutes les fenêtres du château étaient occupées par des dames.

La marche fut ouverte par les pauvres, vêtus de gris, portant des flambeaux, suivis de cent récollets et de deux cents prêtres. Le clergé bordait la haie depuis la grille Royale jusqu'à celle des Ministres. Ces grilles étaient entièrement tapissées de noir avec des écussons armoriés. Des huissiers à cheval précédaient cinq carrosses de deuil destinés aux écuyers. Pendant ce temps, la cour était éclairée par mille flambeaux et quatre globes de feu formés par les quatre troupes à cheval, dont chaque homme avait un gros flambeau à la main.

Les mousquetaires noirs, deux à deux avec leurs flambeaux, suivaient les cinq premiers carrosses, et successivement les mousquetaires gris et les chevau-légers. Vinrent ensuite les cinq carrosses du Roi, dont trois violets occupés par quatre dames du palais; le quatrième, par Mlle d'Orléans, deux dames du palais et sa dame d'honneur; le cinquième, plus près du corps, par Mme la comtesse de la Marche, Mmes de Noailles, de Villars et la dame d'honneur de Mme de la Marche; tous les valets de pied portaient des flambeaux, et des écuyers à cheval les entouraient.

Le corbillard suivait. Il était immense et couvert de velours noir, avec de grandes croix d'étoffe d'argent et des armoiries dans les vides; six prê-

tres, tous les valets de pied de la Reine, ainsi que ses pages, marchaient en avant. A droite se trouvaient douze pages de la grande écurie et le chevalier d'honneur, le comte de Saulx, à cheval; à gauche, douze pages de la petite écurie, le comte de Tessé, premier écuyer, à cheval, et derrière, cent gardes du Roi. Cinq carrosses noirs venaient ensuite, et cinquante gendarmes fermaient la marche.

Tous les cavaliers avaient des crêpes à leur chapeau et de grands crêpes en bandoulière sur leur habit. Les tambours et timbales de la troupe ainsi que de la garde étaient couverts de crêpe. Le défilé fut terminé à neuf heures du soir et fut rendu à Saint-Denis à quatre heures du matin, après avoir passé par le bois de Boulogne. Le corps de la Reine y resta exposé pendant quarante jours. Toute la Maison fut conservée et servit à la nouvelle Dauphine.

M. le Dauphin, fils du précédent[1], est plein de justice et de fermeté. Etant à la chasse avec ses frères, le cerf se jeta à l'eau; M. le comte d'Artois criait très vivement de prendre le plus court; le cocher allait obéir en traversant un champ plein de grain : M. le Dauphin, se mettant à la por-

1. Le futur Louis XVI, petit-fils de Louis XV, devenu Dauphin à la mort de son père (1765).

tière, ordonna au cocher de prendre le plus long pour sauver le grain, ce qui fâcha beaucoup M. le comte d'Artois.

« Mon frère, lui dit M. le Dauphin, avez-vous de l'argent pour indemniser le maître du champ de la perte que nous lui causerions? Il ne faut point détruire ce qui est si cher à faire venir. »

M. le comte d'Artois, pénétré des raisons de son frère, leva les mains au ciel en disant :

« Que la France est heureuse d'avoir un prince aussi bon que juste! »

J'ai entendu, l'année d'auparavant, une chose que je ne pourrais croire si je n'en avais été le témoin. Les princes vinrent au camp formé par les Suisses, près du village de la Croix; M. de C***, qui commandait, n'attendant le Roi qu'à quatre heures, n'y était pas encore rendu à trois, quand les princes passèrent devant la ligne sous les armes; on en fit apercevoir M. le Dauphin et le comte de Provence, qui dit assez haut pour que je l'entendisse :

« Quand nous serons grands, nous l'en ferons repentir. »

Le comte d'Artois, qui n'avait que neuf ans, ajouta très en colère :

« Pourquoi attendre, mes frères? Ce ne sont

pas les années qui nous rendent grands, c'est notre naissance; je lui dirai dès demain que c'est très mal. »

En apprenant la géographie, le comte d'Artois demanda comment Louis XIV avait eu la Franche-Comté. « Par droit de conquête », répondit son maître. Une heure après, étant à table, on donna une fort belle pêche à M. le Dauphin, qui, causant un moment avec le comte de Provence, la laissa sur son assiette; le comte d'Artois, qui n'en avait point, la prit et mordit dedans, ce qui scandalisa beaucoup M. le Dauphin. Le sous-gouverneur lui dit :

« Monseigneur, cette pêche n'est point à vous.

— Pardonnez-moi, Monsieur, elle est à moi par droit de conquête. »

J'allais souvent au dîner des princes; on apporta dans la primeur un petit saladier de fraises des serres du Roi. Le plat fut confié à M. le Dauphin pour le partager; ce que voyant le comte d'Artois :

« Mon frère, songez à la fable du lion; il ne fut point approuvé, quoique le plus fort. »

M. le Dauphin mit la plus grande égalité dans les portions, et de son assiette tomba sur la nappe une très belle fraise, dont s'empara très lestement le comte d'Artois, en disant :

« Hélas! voilà ce qui reste à ces pauvres cadets, c'est ce qui tombe et qu'ils peuvent ramasser. »

M. le comte de Provence veut plaire et y réussit très bien; me voyant un jour à son manège, il me demanda si je montais bien à cheval.

« Assez pour un homme de guerre », lui répondis-je.

« Oh! je le sais, et M. de Lavauguyon m'a dit que vous marchiez bien aux ennemis. »

Toute la famille royale répond bien à ce ton de bonté qu'on cherche à lui inspirer : Mme de Marsan me procurait quelquefois l'honneur de jouer chez elle au piquet avec Madame, qui n'avait que huit ans. J'étais près de Mme de Marsan; elle me dit en regardant mes cartes :

« Vous avez bien vilain jeu.

— C'est trop juste, il est bon que Madame ait les beaux jeux, qui l'amuseront davantage.

— Non, Monsieur, répondit Madame; c'est ma partie que vous faites, et je dois souhaiter que vous vous amusiez. »

Le roi de Danemark, Christian VII, arriva à Paris au mois d'octobre 1768. Il logea à l'Hôtel d'York, rue Jacob. Il alla aux différents spectacles incognito dans de petites loges.

Le Roi le reçut à Fontainebleau, dans son cabinet, et s'avança jusqu'à la porte intérieurement :

on avait un peu reculé le grand bureau du conseil; en avant, il y avait deux fauteuils à hauteur égale. Le Roi lui présenta celui de la droite. Le roi de Danemark ne s'assit point, et après quelques phrases se retira; le Roi l'accompagna jusqu'à la porte.

Le soir, il le fit souper avec lui dans ses cabinets, lui donna un fauteuil à sa droite, et mit à la droite du roi de Danemark Mme la maréchale de Mirepoix, Beauvau en son nom, Mmes de Château-renaud, de Gramont, de Choiseul et de Flavacourt. Il y eut cinquante-quatre hommes nommés pour souper.

Le lendemain, il fut voir M. le Dauphin; les comtes de Provence et d'Artois y étaient; il y avait quatre fauteuils; M. le Dauphin lui donna celui de sa droite.

Les Rois ni les Fils de France ne rendent pas de visite. Le Roi passa simplement en habit de chasse chez le roi de Danemark, qui l'accompagna jusqu'au palier de l'escalier, qu'il voulait descendre, mais le Roi l'en empêcha. Il fut voir Madame Adélaïde, chez qui Mesdames Victoire, Sophie et Louise s'étaient rendues. Madame s'avança un peu pour le recevoir et l'accompagna deux ou trois pas dans sa chambre. Le soir, il soupa avec le Roi dans ses cabinets; il n'y eut que Mesdames et les seuls princes du sang, M. le duc d'Orléans, le prince de Condé et le comte de la Marche. Les autres

dames qui soupaient ordinairement avec le Roi soupèrent à une seconde table avec les dames de Mesdames et quelques hommes ; le Roi vint les voir.

Pendant le premier souper, le Roi avait dit au roi de Danemark :

« J'ai fait de grandes pertes : mon fils le Dauphin, sa femme, la Reine, mes filles aînées ; je vieillis, et par mon âge je serais le père de la moitié de mes sujets ; par mon affection, je le suis de tous. »

Le Roi l'appela souvent Majesté ; personne ne se servit devant le roi de France, en parlant à celui de Danemark, du mot de Sire ; on ne dit jamais que : Votre Majesté. Le Roi, à la chasse, lui disait quelquefois : Mon frère.

Il a envoyé à toutes les dames de la Cour qui ont été le voir à son appartement des billets conçus dans ces termes :

« Sa Majesté Danoise est venue pour remercier madame (nom et qualités) de l'attention qu'elle a eue de passer chez Elle. »

Sa Majesté Danoise alla voir en personne Mmes de Brionne, de Choiseul, de Gramont, de Beauvau, de Tengry.

M. le prince de Tengry, capitaine des gardes de quartier, lui présenta tous les chefs de brigade et les exempts de quartier ; le roi de Danemark lui dit :

« Je serais fort aise de connaître chacun de ces messieurs en particulier; je vous prie de me les nommer. »

Il eut une indisposition chez M. le duc de Villars, qui lui donnait une fête ; après avoir vu jouer M[lle] Clairon, il fut forcé de se retirer avant la fin du spectacle.

Le jeudi au soir, 17, il soupa chez lui avec M[mes] de Villeroy, de Duras et de La Vallière.

Le roi de Danemark est âgé de dix-neuf ans; il a cinq pieds et quelques lignes, blond, les yeux bleus et grands, le nez arqué, la bouche petite, le teint très blanc, point de couleurs. Il arriva à Fontainebleau pour la seconde fois, le 2 novembre, avec MM. le comte de Olchk, son favori, de Molke, grand maréchal, et Bernstorf, ministre des Affaires étrangères. M. le prince de Condé lui donna à souper avec seize dames, dont M[mes] de Brionne et de Gramont, M. le duc d'Orléans, le comte de la Marche et quinze hommes à la petite table.

Le 3, jour de Saint-Hubert, il fut à la chasse et partit dans un carrosse, avant le Roi, pour aller au rendez-vous à la Croix-de-Toulouse. Au retour, il assista à la comédie : on donna l'acte d'*Erosine*, le *Devin du Village* et un ballet; puis il soupa avec le Roi.

Le 4, je lui fus présenté par M. de Duras, chargé d'être auprès de sa personne; le soir, comédie :

Tom Jones et le *Tonnelier*, souper chez le duc d'Orléans et bal; il y avait trente-neuf femmes en tout à la première table : le roi de Danemark avait à sa gauche M. le duc d'Orléans, à sa droite la duchesse de Choiseul, puis vingt autres femmes; MM. de Molke, de Olchk, de Bernstorf et de Choiseul. A la seconde table, tenue par M. le duc de Chartres, étaient la duchesse de Gramont, neuf autres femmes et beaucoup d'hommes. A la troisième table, tenue par M. et Mme de Pons, neuf femmes et beaucoup d'hommes; il y avait ensuite bon nombre de petites tables.

Après souper, le roi de Danemark ouvrit le bal par une contredanse à huit; il prit Mme d'Egmont. Il y avait vingt danseuses très parées en diamants; il dansa avec toutes, entre autres Mmes de Mazarin, de Duras, de Chimay, de Belsunce, de Mellet. Le Roi se retira à trois heures du matin.

Le samedi, le Roi lui dit qu'il ne pouvait lui donner à souper qu'en maigre; le roi de Danemark répondit que le jeûne le plus sévère, près de Sa Majesté, serait préféré au meilleur souper gras.

Il partit de Fontainebleau le dimanche 6 novembre; il fit remettre 80 louis à la livrée du Roi, et des boîtes d'or à MM. de la Source et Brusseaux, deux intendants des menus, de Fontanieux, chef du garde-meuble, et d'Alain-

ville, maréchal des logis de la Maison; il donna une montre d'or à répétition à chacun des deux pages du Roi attachés à sa personne. Il alla voir le pavillon de M. Bouret à Croix-Fontaine, de là dîner au Coudray, chez M. de Lugeac, et coucher à Paris.

Le lundi 7, il fut chez Mme de Mazarin, à Chilly; le 8, chez Mme de Villeroy, à Paris.

Le Roi lui a fait présent de la belle tapisserie des Gobelins dont le sujet est l'histoire d'Esther, en sept pièces, et a commandé un service à la manufacture de Sèvres, aux armes de Danemark. Sa livrée était rouge, doublée de jaune, ornée de grands galons d'argent. Il logeait à Fontainebleau, dans l'appartement de Mme la Dauphine.

Sur le chemin de Chilly, il trouva une foule de bourgeois et de peuple rassemblés, criant : Vive le Roi! Il fit arrêter sa voiture et leur dit :

« Soyez contents, je viens de voir le Roi, il se porte très bien. »

Au mois d'octobre 1768, les chambres étant assemblées pour l'affaire du frère Boitin, religieux de Sainte-Geneviève, curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui avait refusé les sacrements à M. Coistin, les différents avis se prolongèrent jusqu'à deux heures. Messieurs se séparèrent pour aller dîner, et remirent la séance à quatre heures après midi.

M. Le May, conseiller de la grand'chambre, accoutumé à boire beaucoup de vin, avait doublé la dose, et ayant pris séance, s'assoupissait à sa place, tandis que ses confrères débattaient les moyens. On le réveilla pour prendre sa voix, et son voisin lui analysa ce qu'il n'avait pu entendre. M. Le May, s'échauffant et criant à tue-tête, apostropha le frère Boitin des épithètes les plus fortes et le plus militairement dites :

« Comment, sacré.... comment, ce b...., etc., refuser les sacrements à un sujet du Roi! Non, Messieurs, le Parlement ne le souffrira pas. »

Le premier président de Maupeou se servit de tout son esprit pour faire un bon conte de cela au Roi, qui le mena tout de suite chez Mme de Pompadour, où il le lui fit répéter.

Le 1er juillet 1772, je remerciai M. le marquis de Monteynard de la croix de Saint-Louis accordée à mon neveu, le marquis de Valfons. L'ordre fut expédié à Nîmes, à M. de Pierrelevée, chargé de la réception; j'envoyai à mon neveu une très jolie croix faite à Malte et que m'avait donnée Mme la comtesse d'Argenson. Mme de Sebourg y joignit un très beau ruban fait exprès, et Mme de Tallart un superbe nœud d'épée.

BAL PARÉ DU VENDREDI 17 NOVEMBRE 1773,

POUR LE MARIAGE DE M. LE COMTE D'ARTOIS AVEC MARIE-THÉRÈSE DE SAVOIE,

à six heures du soir.

Madame la Dauphine, incommodée, était avec Madame Elisabeth dans une loge à droite sur le théâtre.

Les dames d'honneur et officiers.	M. de Bouillon, capit. des gardes.	Les honneurs et atours.
Duchesse de Bourbon, Madame Victoire, comte d'Artois, comte de Provence, M. le Dauphin.	LE ROI	Comtesse de Provence, comtesse d'Artois, Madame, Madame Sophie, comtesse de Bourbon, Madame de Lamballe.

Trois loges. — Dames de Paris.
Dames de Madame la Dauphine.
Femmes de Paris.
Quatrième banc. — Dames de la Cour.
Troisième banc. — Dames de la Cour.
Deuxième banc. — Dames de la Cour.
Premier banc. — Danseuses et danseurs.

…inistres.

NEUF MENUETS.

M. le Dauphin. — Comtesse de Provence.
Comte de Provence. — Comtesse d'Artois.
Comte d'Artois. — Madame.
Duc de Bourbon. — Duchesse de Bourbon.
Duc de Liancourt. — Princesse de Lamballe.
Comte de Belsunce. — Mademoiselle de Bourbon.
M. d'Apchon, le fils. — Comtesse de Durtal.
M. de Lusignan. — Duchesse de Lauzun.
Duc de Mortemart. — Vicomtesse de Hautefort.
Quatre contredanses à huit.

Le Roi décida et signa que les maisons de Lorraine, Bouillon et Rohan n'auraient point de prérogative sur la noblesse et ne danseraient pas devant elle.

Trois grandes loges pour les dames de Paris.
Gradins. — Dames de Paris.
Quatrième banc. — Dames de la Cour.
Troisième banc. — Dames de la Cour.
Deuxième banc. — Dames de la Cour.
Mme Du Barry.
Premier banc. — Danseuses et danseurs.

FOND DU THÉATRE, VIS-A-VIS DU ROI

PRINCES DU SANG.

Duc d'Orléans, duc de Chartres, prince de Condé, comte de la Marche, duc de Penthièvre.
Deuxième banc : Duc de Biron et autres courtisans.
Plusieurs banquettes. — Courtisans présentés.
Le marquis de Valfons de Sebourg et quelques généraux.

ORCHESTRE : 120 INSTRUMENTS.

Amphithéâtre pour les dames de Paris.
Loges dans le fond [illegible] de femmes de Paris.

Le vendredi 29 avril 1774, le Roi, étant à Trianon, se sentit, à sept heures du matin, des maux de tête et des envies de vomir. Vers midi, cela reprit. Il voulut partir, on s'y opposa. Enfin, à six heures du soir, il arriva à Versailles, n'ayant mis que trois minutes de Trianon ; il fut saigné deux fois, prit de l'émétique, et la petite vérole parut entre onze heures et minuit.

Le 1er et le 2 mai, la maladie fit des progrès. Le 3, à minuit, Mme Du Barry vit le Roi. Le 4, M. d'Aiguillon prit les ordres de Sa Majesté pendant dix minutes, et de là fut causer une demi-heure avec Madame Adélaïde ; il revint ensuite un instant chez le Roi, et monta à midi chez Mme Du Barry avec M. de Richelieu. Mme Du Barry partit à trois heures et demie du soir pour Rueil, château de M. d'Aiguillon, avec Mme d'Aiguillon, la vicomtesse Du Barry et Mlle Du Barry.

Le 5, M. le duc d'Orléans écrivit qu'à quatre heures, les boutons s'étaient aplatis et que la suppuration n'allait plus. A six heures, on donna au Roi du vin d'Alicante qui rétablit la suppuration. M. l'archevêque de Paris[1] était entré dans la chambre du Roi, qui avait dit uniquement : « Ah ! voilà M. l'Archevêque. » L'abbé Mandoux, confesseur, entra à huit heures du soir dans le cabinet, et en sortit à dix, sans avoir vu le Roi. On le ren-

1. Mgr Christophe de Beaumont.

voya chercher à minuit ; il resta dans le cabinet jusqu'à sept heures du matin, mais il ne vit pas encore le Roi.

Le 6, M. l'archevêque se présenta deux fois ; on lui dit qu'il entrerait avec tout le monde à neuf heures du soir, heure de l'ordre que le Roi a toujours donné.

Le 7, le Roi a demandé de lui-même son confesseur. A trois heures du matin, il avait eu trois faiblesses ; il s'est confessé, a demandé le cardinal de la Roche-Aymon, grand aumônier, et lui a donné l'ordre pour être administré à sept heures du matin, ce qui a été exécuté. On assure que, la cérémonie terminée, il a dit : « Enfin, me voilà content. »

Le 8, le Roi a été très mal : la nature ne s'est point aidée ; ce n'est qu'à force de cordiaux qu'il a existé.

Le 9, le Roi, conservant toujours sa tête, a été très assoupi, et si mal, qu'il a reçu l'extrême-onction entre onze heures et minuit.

Le 10, le Roi avait encore parlé à midi, et avait dit à M. de la Vrillière de lui tâter le pouls, qui a été trouvé moins fort ; le Roi a dit : « Il n'y a plus de ressource. »

Il est mort à deux heures cinquante-deux minutes après midi, ayant poussé deux hoquets.

Vers quatre heures et demie du soir, M. le duc de Bouillon, grand chambellan, sortant de la cham-

bre du Roi, s'est avancé jusqu'à la barrière qui séparait l'Œil-de-Bœuf en deux et a dit : « Messieurs, le Roi est mort. » L'huissier de la chambre a ajouté : « Passez, Messieurs », et a fait sortir tout le monde.

Les ambassadeurs ont dîné chez M. d'Aiguillon, où était M[me] d'Aiguillon, revenue de Rueil, et qui n'a cessé de verser des larmes.

M. le Dauphin, devenu Roi, Madame la Dauphine, M. le comte et M[me] la comtesse de Provence, M. le comte et M[me] la comtesse d'Artois, étant descendus pour monter en carrosse, les cours pleines de monde, une voix a crié : « Vive le Roi ! » Ce cri a été répété par le peuple avec transport; toute la famille royale attendrie a versé des larmes, et est partie le 10, à cinq heures du soir, pour Choisy. Mesdames Adélaïde, Victoire, Sophie ont suivi et logent au petit château. Madame et Madame Elisabeth, sœur du Roi, sont à Bellevue.

M. le Dauphin a donné l'ordre avant de partir.

Le 12 mai 1774, jour de l'Ascension, le corps du feu roi Louis XV a été transporté, en passant par le bois de Boulogne et la porte Maillot, pour aller à Saint-Denis, à dix heures du soir, dans un grand carrosse à douze places, suivi d'un seul autre carrosse, tous les deux de couleur et point noirs, escortés de cinquante gardes du corps et de beaucoup de pages, en tout trois cents personnes à cheval avec des flambeaux, et allant au grand trot.

Le même jour, Mme la comtesse Du Barry est partie du château de Rueil à dix heures du matin, par lettre de cachet, avec deux seules femmes de chambre, pour aller au couvent de Pont-aux-Dames, à dix lieues de Paris, près de Meaux. L'abbesse, Mme de Fontenille, a reçu l'ordre de ne la laisser parler à personne, surtout de sa famille. Mme la vicomtesse Du Barry-Tournon et sa belle-sœur, Mlle Du Barry-Chon, ne l'ont point suivie.

La fortune actuelle de Mme Du Barry consiste en 95,000 livres de rentes viagères, 40,000 livres de rentes en contrat à 4 p. 100, les boutiques de Nantes, valant 20,000 francs par an, et 3 millions de diamants ou mobilier, sur quoi on dit qu'elle doit 1,200,000 francs.

Le 11, le Roi a accordé les grandes entrées à ses menins et leurs appointements : ce sont MM. de Lavauguyon, de Damas, de Montmorin, de Bourbon-Busset, de la Roche-Aymon, de Beaumont, de Choiseul, Quintin, prince de Montmorency, de Belsunce, de Pons.

Le mercredi 18, le Roi quitta Choisy à cause de la petite vérole de Mesdames Adélaïde et Sophie, et vint à la Muette avec la Reine, Monsieur, Madame, M. le comte et Mme la comtesse d'Artois.

Les lettres de cachet de M. de Praslin et du duc de Choiseul ont été levées le 10 juin.

Mme la duchesse de Praslin parut à la Muette, où était la Cour. La Reine l'accueillit et la caressa

beaucoup. M. le duc de Praslin ne put y aller à cause de la goutte. M. de Beauvau annonça par un courrier à M. le duc de Choiseul qu'il pouvait revenir, et il arriva à Paris le 12. Le 13 au matin, il fut à la Muette au lever du Roi, qui lui dit qu'il paraissait avoir perdu ses cheveux.

Monsieur, frère du Roi, le reçut très sérieusement ; M. le comte d'Artois, beaucoup mieux, et la Reine très bien. Toutes ses amies l'accueillirent à merveille, Mmes de Chaulnes, de Fitz-James, de Brionne, de Guéménée, de Beauvau, tout le Palais-Royal et bien d'autres. Il repartit le 14 juin 1774, à huit heures du matin, pour Chanteloup.

Le 20 juillet, M. de Boine a reçu l'ordre du Roi, par M. le duc de la Vrillière, de remettre sa démission de secrétaire d'Etat de la Marine. M. de Turgot, intendant de Limoges, a été nommé à sa place.

Le même jour, MM. les ducs d'Orléans et de Chartres[1] ont reçu ordre du Roi de ne pas paraître à la Cour pour s'être dédits de la promesse qu'ils avaient faite d'aller le 27 juillet à Saint-Denis, au catafalque, avec le nouveau Parlement.

---

1. Le futur Philippe-Egalité.

CHAPITRE XIV

Anecdotes de Cour. — Débuts du Règne de Louis XVI.

1775 : L'archiduc Maximilien à Paris. — Mort du chancelier de Maupeou père. — Entrée du comte d'Artois à Paris. — Distribution des loges de l'Opéra. — 1777 : Séjour de l'empereur Joseph II en France. — Voltaire. — Ovations qu'il reçoit à Paris. — Sa mort. — 1778 Déclaration *in extremis*. — 1779 : Cérémonie de l'ordre de Saint-Louis, à Versailles. — Duel du prince de Condé et du marquis d'Agout, capitaine de ses gardes. — 1780 : Renvoi de M. de Sartines. — Démission de M. de Montbarrey. — Révérences à la Cour à l'occasion de la mort de l'Impératrice, mère de la Reine. — 1781 : Duel du comte d'Artois et du duc de Bourbon. — Bal pour le grand-duc et la grande-duchesse de Russie. — Disposition de la salle. — Opinion de M. de Roquépine sur le soldat français. — Les Ségur et les Montmorency. — M. d'Apchon et M. d'Ecquevilly. — Il vaut mieux élever des chiens que des princes. — 1784 : Bal paré à Versailles pour le roi de Suède. — 1785 : Mort du duc de Choiseul. — Anecdotes à son sujet. — Correspondances saisies. — Souvenirs de la Cour de Russie. — Monfalcon d'Adhémar. — Mme de Marsan. — Les chevaux et les enfants. — 1786 : Le ministre de la Guerre. — La duchesse de Bourgogne, issue de Mathurin Gaillard, meunier à Blois. — L'hôtel des mousquetaires gris. — Les Loménie et les Jumilhac. — Produit des fermes générales.

Au mois de février 1775, l'archiduc Maximi-

lien, âgé de dix-neuf ans et frère cadet de la Reine, arriva à Paris sous le nom de comte de Burgau ; il n'alla point rendre une première visite aux princes du sang, qui, tous assemblés, délibérèrent et décidèrent qu'ils n'iraient point le voir les premiers, se fondant sur un très ancien usage et sur l'exemple du grand Condé, brouillé avec la France et retiré à Bruxelles, où l'Archiduc, frère de l'Empereur, commandant ses armées et gouverneur des Pays-Bas, alla lui rendre la première visite et lui donna toujours la main.

Cet arrangement déplut beaucoup à la reine Antoinette ; mais nos princes ne changèrent point de système, et l'archiduc partit le 2 mars, sans les avoir vus. Monsieur, frère du Roi, lui donna une très belle fête à Versailles, dans le manège, où les princes du sang ne furent point invités.

M. le duc de Cossé, nouvellement gouverneur de Paris par la démission de son père, le maréchal de Brissac, lui donna aussi une fête le 25 février ; j'y fus invité par billet ; toute la Cour y assistait en femmes et en hommes ; les danseurs étaient habillés à la Henri IV. La Reine y vint avec Madame et l'archiduc ; elle y resta jusqu'à six heures du matin ; tout se passa à merveille ; Monsieur et M. le comte d'Artois y étaient.

Mme la duchesse de Cossé, dame d'atours de la Reine et fille du duc de Nivernais, fit très bien les honneurs ; elle fut obligée d'aller chez les prin-

cesses du sang, qu'elle avait invitées, pour leur dire que la Reine ne viendrait pas si elles y allaient; Mmes les duchesses de Chartres et de Bourbon, même Mme de Lamballe, n'y vinrent pas, ni aucun des princes du sang.

M. le chancelier de Maupeou père[1], mon respectable ami, est mort le 4 mars 1775, à neuf heures du matin : il avait quatre-vingt-huit ans. Ses derniers moments ont été ceux d'un grand homme et d'un sage; il a rempli avec fermeté tous les derniers devoirs, s'étant préparé pendant un mois. Tout a été prévu et écrit par lui-même, jusqu'à la cérémonie de son enterrement; il me serrait encore la main quand sa voix s'éteignit.

L'homme de bien mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste : il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va revêtir.

Le 7 mars 1775, M. le comte d'Artois, âgé de dix-huit ans, fit son entrée dans Paris; il alla à Notre-Dame, à Sainte-Geneviève, dîna aux Tuileries avec soixante hommes de la Cour qu'on avait

1. René-Charles de Maupeou (1688-1775) était le père de l'auteur de la réforme parlementaire. Lui-même avait été chancelier pendant vingt-quatre heures, juste le temps de céder la place à son fils, et en avait retenu le titre. L'adage : « Tel père, tel fils » n'est pas vrai dans cette famille. M. de Maupeou père était plutôt un timide.

invités, et vint à l'opéra d'*Iphigénie*, du chevalier Gluck.

Le prince salua trois fois en arrivant et en sortant, et fut très applaudi. Le 15, il vint à la Comédie-Française dans le même ordre : on jouait *Tancrède*.

On avait disposé la salle de l'Opéra comme on va voir.

DISPOSITION DE LA SALLE DE L'OPÉRA

THÉATRE

Gardes. Gardes d'Artois.

Balcon, côté du Roi, occupé par :

Le chevalier de la Roche-Aymon, Saint-Hermine, gentilshommes d'honneur.
De Thiange, maître de la garde-robe.
Comte de Maillé, gouverneur de la chambre.
Le maréchal de Soubise.
Le maréchal de Biron.

Au second banc :

MM. les gentilshommes d'honneur.
M. le duc de la Vrillière, près de la loge.

Loge du Roi, avec un dais et un tapis :

Au-dessous de la loge, une barrière. Dans le parterre, six Cent-Suisses, formant un cercle, et deux officiers.

M. le comte d'Artois seul dans un fauteuil. — Derrière : le chevalier de Crussol, capitaine de ses gardes. — A sa droite : M. de Bourbon-Busset, 1er gentilhomme de la chambre ; le chevalier de Monteil, capitaine des Cent-Suisses. — A sa gauche : M. de Polignac, 1er écuyer ; — derrière, M. de Tourdonnet, 1er maître de la garde-robe.

Seconde loge, à côté de M. le comte d'Artois :

Duc d'Uzès. Marquis de Brancas. Comte de Rochechouart.	Derrière, des pages et écuyers.

Troisième loge :

M. de Nicolaï. Prince de Monaco. Maréchal de Broglie. Comte Jules de Polignac.	Derrière, d'autres jeunes gens de la Cour.

Quatrième loge :

M. de Guéménée. De Durfort. De Chimay. De Beseuval.	Et autres, derrière.

Cinquième loge :

Les officiers aux gardes suisses et françaises de garde à l'Opéra.

Sixième loge :

L'état-major suisse et français.

Comme il était fort question de la suppression des mousquetaires, M. le comte de la Chèze, lieutenant général commandant les mousquetaires gris, me montra une lettre de la main de M. le comte de Saint-Germain, ministre de la Guerre, datée de Versailles, le 29 novembre, par laquelle il le remercie de vouloir bien recevoir dans sa compagnie son neveu de Sainte-Marie, espérant qu'il se rendra digne de ses bontés en remplissant ses devoirs dans une troupe aussi respectable et aussi digne de la protection du Roi. M. de la Chèze, trompé par cette lettre, suspendit ses sollicitations, et la troupe fut supprimée le 15 décembre.

Si M. de Mont-Boissier, qui commandait les mousquetaires noirs, avait secondé M. de la Chèze, on aurait conservé cinquante mousquetaires par troupe, comme on fit des gendarmes et chevau-légers ; mais il voulait le cordon bleu promis par M. de Malesherbes, alors ministre de la Maison ; il sacrifia sa troupe à ses désirs, non seulement en ne faisant aucune démarche pour aider M. de la Chèze, mais en le contrecarrant, ce qui perdit les deux troupes. Il en est resté 50,000 francs par an de traitement à M. de la Chèze. M. de Jumilhac, son prédécesseur, eut, en se retirant, outre un gouvernement, un traitement considérable en argent, et emporta encore 100,000 écus d'argent comptant, dont 80,000 de M. de la Chèze.

C'est lui qui m'a donné tous ces détails, le 13 avril 1783.

L'empereur Joseph II, âgé de trente-six ans, est arrivé à Strasbourg le 9 avril 1777, à cinq heures du soir, sous le nom de comte de Falkenstein, qui est le seul fief de l'empire qui lui appartienne ; il est descendu au cabaret du *Corbeau*, chez le nommé Thech, où, en 1740, j'avais vu le roi de Prusse. Un officier du génie de ses troupes avait préparé son logement. Sa Majesté était accompagnée de MM. de Cobentzel et de Colloredo, avec une suite peu nombreuse.

Le 10, l'Empereur est monté à cheval pour faire le tour de la ville et de la citadelle par les dehors. Il a vu les arsenaux, la fonderie, et s'est rendu à la comédie après avoir dîné à son cabaret. C'est M. le marquis de Vogué qui l'a reçu. Il a vu défiler la parade, où se trouvait toute la garnison, n'a voulu aucune espèce d'honneurs militaires et n'a reçu de visite que celles de quelques officiers généraux employés à Strasbourg.

Il est parti le vendredi 11, à dix heures du matin, pour aller souper à Nancy, chez la princesse Esterhazy. Il logea à Versailles chez le nommé Tauchel, baigneur, rue du Vieux-Versailles, ne voulant pas coucher au château, où on lui préparait un cabinet pour qu'il pût causer avec la Reine. A Paris, il logea à l'hôtel de Tréville, rue de Tournon,

près le Luxembourg, et rendit la visite à tous ceux et celles qui étaient venus se faire inscrire. Il leur fit remettre des billets sous le nom de comte de Falkenstein.

Il vit le 5 mai, à Versailles, l'opéra de *Castor et Pollux*. Toute la Cour y assistait. Le Roi alla dans sa loge, au-dessus de l'amphithéâtre ; l'Empereur se tenait derrière lui, toujours incognito ; la Reine y était. Le 6, il vit la revue des gardes françaises et suisses. Il était dans la foule des courtisans, derrière le Roi, en uniforme vert avec des parements et revers rouges.

Il alla voir également l'abbé de l'Epée, qui instruit les sourds-muets, puis les dépôts des gardes-françaises, les Invalides, le Jardin du Roi, etc.

Le 8, la Reine lui apprit très gaiement que Madame Elisabeth était grande fille ; il lui répondit qu'il vaudrait bien mieux que le Roi fût grand garçon.

Il refusa, aux Quatre-Nations, d'écouter la harangue d'un petit pensionnaire, et, après avoir vu la bibliothèque, il aperçut en sortant un écolier tout en larmes ; il demanda ce qu'il avait ; on lui répondit : c'est le désespoir de n'avoir pas débité sa harangue. Il l'écouta alors avec bonté, lui demanda sa classe et sa place.

« Je suis empereur, dit l'enfant.

— Vous êtes donc mon camarade, car je suis empereur aussi. »

Le 18, jour de la Pentecôte, il vit la cérémonie des cordons bleus dans la chapelle, de la troisième travée à droite, avec Mme la comtesse du Bucquoy et Mmes les princesses de Beauvau et de Poix. Le soir du même jour, il vint au grand couvert; il était à la droite du fauteuil du Roi, debout comme un simple courtisan.

Il causa un instant avec le Roi sur la cérémonie du jour, puis il se retira un peu, parla musique et peinture avec M. le duc de Croÿ et M. Baudouin, capitaine aux gardes, qui a un très beau cabinet de tableaux.

Il causa aussi avec M. de Senlis, premier aumônier, et M. le maréchal de Broglie; j'étais entre ces deux derniers, très à portée de le voir et de l'entendre. Il a cinq pieds trois pouces, les cheveux blonds, le visage un peu long, le nez aquilin, la bouche jolie, les dents belles, le sourire très agréable, aimant à parler, sachant tout, s'exprimant très bien et avec gaieté.

Quelqu'un le félicitant de son affabilité, il répondit :

« Dieu m'a fait naître gentilhomme; je fais le prince le moins que je peux. »

Cependant il prend quelquefois le ton et cette contenance de maître qui remettent chacun à sa place.

Il avait été, la veille de la Pentecôte, causer deux heures chez Mesdames, qui avaient envoyé d'avance

chercher l'évêque de Senlis pour être de la conversation.

Il eut également un entretien avec M. Necker, qui lui dit :

« Voici la France : vingt-quatre millions d'âmes, deux milliards huit cent millions d'argent, une grande industrie et de grands moyens toujours bien employés; il ne faut pas que le Roi veuille faire la guerre, mais qu'il ait toujours cent mille hommes prêts à marcher, trente vaisseaux à Brest et autant à Toulon. »

L'Empereur est bien convaincu de la puissance de ce royaume, dont il trouve les habitants très aimables, très affectueux, et rendant toujours hommage à qui le mérite.

Le 30 du mois de mars 1778, Voltaire vint à la Comédie pour la première fois, pour voir jouer une nouvelle pièce de lui. La salle était pleine, surtout le balcon côté du Roi, loué et occupé par vingt jeunes femmes de la Cour les plus élégantes, placées pour être vis-à-vis de Voltaire, qui arriva dans la loge des gentilshommes de la chambre, entre Mme Denis, sa nièce, et Mme de Villette, sa parente. En paraissant, les cris de : Vive Voltaire! et des applaudissements sans nombre l'accueillirent; il ne voulut point se mettre sur le devant de la loge : le public l'y força. A peine placé, une actrice qui était derrière lui lui mit une couronne de lauriers

sur la tête; il s'en défendit. Le public, par de nouveaux applaudissements, y donna son approbation. On commença la pièce, faible, mais de beaux morceaux et toujours de ces vers dignes d'un grand maître. Entre les deux pièces, on baissa la toile; en la relevant, on vit le buste de Voltaire sur un piédestal entouré des acteurs et des actrices de la Comédie, avec des couronnes ou des guirlandes à la main; on les jeta au pied du buste et les couronnes furent entassées sur la tête de l'auteur aux cris et aux applaudissements publics. Mme Vestris, qui venait de jouer le rôle d'Irène, s'avança et débita les vers suivants que venait de faire M. le marquis de Saint-Marc, officier aux gardes, à la prière et aux instances de Mlle Fannier, jeune et jolie actrice; il les composa sur-le-champ dans le foyer :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois aujourd'hui un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'aller au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

On cria *bis;* l'actrice répéta, et les acclamations continuèrent : la toile se baissa ; on mit le buste couronné sur le théâtre, à côté des coulisses, et la toile relevée, *Narcisse*, autre pièce de l'auteur, commença

avec des applaudissements successifs qui redoublèrent lorsque Voltaire, avant de partir, se prosterna plusieurs fois de la loge, regardant le public et le parterre : il eut beaucoup de peine à regagner son carrosse, tant la foule était grande. Plus de la moitié de ce qui composait le parterre l'entoura et suivit son carrosse traversant le pont Royal, au bas duquel il logeait chez le marquis de Villette ; on ne le quitta que lorsqu'il fut descendu et à sa porte, au milieu des cris de : Vive Voltaire ! et des applaudissements aussi nombreux que réitérés : jamais apothéose n'a été aussi brillante.

Le 2 mars 1778, Voltaire fit la déclaration que voici : « Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge de 84 ans, et n'ayant pu me traîner à l'Eglise, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gaultier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que, si Dieu dispose de moi, je meurs dans sa sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais jamais scandalisé l'Eglise, j'en demande pardon à Dieu et à elle, en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et M. le marquis de Villevieille, mon ami.

« Mignot, Villevieille. Voltaire.

« Le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis de Villette.

« M. l'abbé Gaultier, mon confesseur, m'ayant averti qu'on disait dans un certain monde que j'ai protesté contre tout ce que je ferais à la mort, je déclare que je n'ai jamais tenu ce propos, et que c'est une ancienne plaisanterie, attribuée dès longtemps, très faussement, à plusieurs savants plus éclairés que moi.

« VOLTAIRE. »

Cette déclaration, qui a été écrite en entier de la propre main de M. de Voltaire, est en original dans les mains de M. l'abbé Gaultier. M. le curé de Saint-Sulpice m'a assuré qu'il avait légalisé lui-même cette pièce sur l'original, de la main de Voltaire.

Le 27 mai, l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice vinrent chez lui. Il commençait à avoir moins sa tête. Le curé, de qui je tiens ces détails, lui dit son état et lui demanda encore une abjuration plus précise en réparation du scandale. Voltaire tergiversa.

« Prenez votre parti, dit le prêtre : finissez avec fermeté dans l'incrédulité où vous avez vécu; sinon, résignez-vous à fixer aux yeux du public votre croyance chrétienne. »

Voltaire ne répondit et ne fit rien. Le curé dit aux parents qu'il ne porterait point le viatique et qu'il ne l'enterrerait pas, mais il conseilla qu'on s'abstînt de le présenter à sa paroisse et que, mort,

on le transportât incognito à Ferney, renonçant pour sa part à tous les honoraires curiaux.

Voltaire est mort le samedi 30 mai, à neuf heures du soir, chez M. de Villette, quai des Théatins, et le 31, à quatre heures du soir, on mit son corps tout habillé dans sa voiture, avec son valet de chambre, pour le transporter à Scellières, abbaye du diocèse de Troyes dont M. l'abbé Mignot, son neveu, était abbé.

La cérémonie de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis eut lieu à Versailles le 25 août 1779. Trois jours auparavant, tous les grands-croix et commandeurs, dont je faisais partie, avaient reçu une lettre d'invitation pour se rendre à Versailles, le jour de Saint-Louis, et y accompagner le Roi à la chapelle, dans l'habit uniforme de leur grade. Le Roi avait le cordon rouge sur son habit, ainsi que les deux plaques, et le cordon bleu sur sa veste. Le jour de la fête, à onze heures et demie du matin, nous étions tous dans la première chambre du lit.

La porte du cabinet s'ouvrit et l'huissier appela sept commandeurs à qui le Roi remit successivement la grand'croix, qu'il prenait de la main du prince de Montbarrey, ministre de la Guerre. Ce furent MM. d'Espagnac, d'Archiac, de Diesbach, le duc de Laval, d'Affry, de Montazet, de Marbeuf et de Flavigny, absent. M. de La Rochefoucauld,

lieutenant général des armées navales, en reçut également une que M. de Sartines donna au Roi. Ensuite, on appela ceux qui étaient désignés pour être commandeurs ; le Roi leur passa lui-même le cordon : ce furent MM. de Choiseul-Beaupré, de Traisnel, d'Invilliers, d'Entraigues, de Sommièvre, de Langeron, de la Roque, de Molac, d'Autichamp, de Balleroy, de Panat, de Mazancourt, de Poulharies, de Prysie ; les cinq derniers brigadiers.

Ensuite, l'huissier prit la liste générale des grands-croix et commandeurs de l'ordre, et lut successivement les noms par rang d'ancienneté. Ceux qui étaient présents prirent leur rang à mesure qu'ils étaient nommés, hors de la porte du cabinet du Roi, en commençant par les grands-croix. D'abord, le maréchal de Soubise, à droite ; d'Affry, lieutenant général, à gauche ; de Besenval, à droite ; le duc de Laval, à gauche ; M. de la Chèze, à droite ; d'Espagnac, à gauche ; le chevalier de Montbarrey, à droite, et successivement les commandeurs lieutenants généraux.

Je fus appelé, comme le premier des maréchaux de camp, à côté du chevalier de Saint-Sauveur, dernier lieutenant général, et ainsi de suite jusqu'aux derniers, qui étaient brigadiers ; nous traversâmes alors en colonne renversée, deux à deux, l'Œil-de-Bœuf, la grande galerie, tous les appartements, et descendîmes par le petit escalier à la chapelle, nous plaçant à droite et à gauche

sur des banquettes, dans l'ordre où nous arrivions. Le Roi, que nous précédions, se mit à son prie-Dieu, ayant à ses côtés M. le duc de Chartres, le prince de Condé, le prince de Conti, le duc de Penthièvre; derrière lui se tenait M. de Villeroy, capitaine des gardes; à droite du fauteuil était le prince de Guéménée, grand chambellan; à gauche, le maréchal de Biron, colonel des gardes; en avant, à droite du prie-Dieu, le duc de Cossé, colonel des cent-suisses.

On dit la grand'messe en musique. Un prêtre porta un louis à M. le duc de Chartres, comme premier prince du sang présent. A l'offrande, il accompagna le Roi et lui donna le louis d'or. Le duc de Coigny, comme premier écuyer, était au côté droit du Roi, prêt à lui donner la main. La messe finie, on ressortit de la chapelle comme on y était arrivé, deux à deux, les moins anciens marchant les premiers : c'étaient MM. le chevalier de Balleroy et le baron de Bachmann, major des gardes suisses.

La Reine, qui avait entendu la messe dans la tribune, avec Monsieur, frère du Roi, se plaça dans le salon d'Hercule, à gauche en entrant, ayant avec elle, sur la même ligne, Madame, Mme la comtesse d'Artois, Madame Elisabeth, et derrière elles toutes leurs dames en demi-cercle, depuis la première porte jusqu'à la dernière du salon. Elle vit défiler les commandeurs qui, observant le même

ordre de marche que les cordons bleus, retraversèrent les appartements et reconduisirent le Roi jusqu'à son cabinet, se rangeant, à mesure qu'ils arrivaient, sur deux haies pour le laisser passer. Tout se termina là. Nous étions quarante grands-croix ou commandeurs et fûmes priés à dîner chez M. de Montbarrey.

Le 18 décembre 1779, M. le prince de Condé, mécontent des propos tenus par M. le marquis d'Agout, capitaine de ses gardes, le fit appeler pour exiger sa démission dans les termes les plus mesurés. M. d'Agout répondit qu'il la donnait malgré lui et par force, et qu'étant né gentilhomme, il lui demandait raison de cette insulte. M. le prince de Condé consentit, et le samedi 19, à huit heures du matin, il se trouva avec un seul valet de chambre dans une allée du Champ de Mars où était M. d'Agout, suivi de son frère, le chevalier d'Agout, aide-major des gardes du corps.

Le prince et M. d'Agout mirent l'épée à la main ; M. le prince de Condé fut blessé légèrement au poignet et le long du bras. On les sépara, et sur-le-champ M. le prince de Condé partit pour Versailles, rendit compte au Roi de ce qui s'était passé, et revint à Paris. M. d'Agout, dont il sollicita la grâce, partit pour Bruxelles, croyant que M. le prince de Condé avait tenu des propos très vifs contre lui ; M. de Belmont, très ami de M. le

prince de Condé, lui demanda si cela était vrai : il l'assura que non.

La discussion était venue au sujet de Mme la comtesse de Courtebonne, dame d'honneur de Mme la duchesse de Bourbon, que M. d'Agout espérait épouser. Dans un moment d'incertitude, il la menaça d'aller demander raison à M. le prince de Condé si elle n'assurait pas son sort en lui faisant une promesse de mariage que la frayeur lui arracha. En racontant cet événement à une femme de la Cour, on lui demanda comment elle trouvait l'histoire de M. le prince de Condé ; elle répondit : *Courte et bonne*, faisant allusion au nom qui l'avait occasionnée.

M. de Sartines, ministre d'Etat, secrétaire d'Etat de la Marine, a été renvoyé le vendredi 13 octobre 1780.

Le Roi, revenant de Compiègne le 12, descendit à Paris chez M. de Maurepas, qui avait la goutte, fit venir M. Necker, et eut une conversation d'une heure et un quart avec ses deux ministres, après quoi le Roi alla coucher à Marly.

Le lendemain 13, M. Amelot, ayant le département de Paris, arriva à deux heures après midi chez M. de Sartines, à Paris, et lui remit l'ordre du Roi qui lui demandait sa démission et son portefeuille. Il lui donna aussi une lettre du Roi, pleine de bonté, qui lui promettait une protection

particulière pour les grâces dont sa famille pouvait se rendre susceptible.

On dit que ce ministre est peu riche, n'ayant en tout que la dot de sa femme, de 360,000 francs, avec des dettes. Le Roi lui a accordé 150,000 francs pour s'acquitter, et 60,000 francs de pension. On assure que son renvoi a été occasionné par la demande de 12 millions de plus que les fonds de l'année, à M. Necker, ayant, outre cela, permis à M. de Saint-James de faire des lettres de change pour 22 millions.

Le dimanche 17 décembre 1780, M. le prince de Montbarrey, voyant que le Roi ne mettait plus la même bonté à travailler avec lui, crut prudent de donner sa démission de secrétaire d'Etat à M. de Maurepas, qui la remit au Roi. Sa Majesté dit qu'Elle y répondrait dans vingt-quatre heures.

Le lundi 18, à huit heures du soir, M. de Maurepas envoya chercher M. de Montbarrey, à qui il dit que le Roi avait accepté sa démission. Ce ministre partit à dix heures du soir pour venir chez lui, à l'Arsenal, dans une superbe maison avec de très beaux jardins que le Roi lui a donnée à vie pour lui et son fils, le prince de Saint-Maurice, capitaine des cent-suisses de Monsieur.

Il y avait longtemps que le public annonçait cette chute; M. de Montbarrey entretenait une fille nommée Mlle Renard, qui négociait de tout; recon-

naissant enfin le tort qu'elle lui faisait, il la renvoya à Bruxelles, mais il était trop tard, l'impression était produite et le coup porté. M. de Montbarrey n'en aura pas moins tiré parti de sa position : en deux ans, il a été secrétaire d'Etat de la Guerre, ministre, cordon bleu, grand d'Espagne ; il a marié sa fille au jeune prince de Nassau-Saarbruck, et son fils à M[lle] d'Halville, d'une grande richesse. Le Roi lui donne 40,000 livres de traitement ; on assure d'ailleurs que ses affaires sont très bonnes.

Ce ministre traitait le militaire beaucoup trop légèrement, et était plus à ses plaisirs et à l'intrigue qu'à ses devoirs. Il avait, au mois de mars 1780, compris dans une promotion de lieutenants généraux une foule de maréchaux de camp ayant quitté le service et même donné leur démission, ce qui découragea les bons officiers, dont plusieurs avaient fait toutes les guerres, et leur fit penser qu'il n'y avait plus de distinction entre l'activité utile et l'inaction oisive. Il en fut de même des brigadiers faits maréchaux de camp.

J'avais été très bien avec M. de Montbarrey avant son ministère ; mais, du jour qu'il y arriva, il ne m'en resta que son indifférence et ses distractions désagréables.

Le mardi 5 décembre, j'avais mené le marquis de Valfons, lieutenant-colonel du régiment de Flandre, à son audience à l'Arsenal ; il vint à moi,

à qui il n'avait dit un mot depuis deux ans, et me parla de la façon la plus aimable ; je lui demandai une audience particulière pour mon neveu, à qui il la donna sur-le-champ dans son cabinet. Il avait vécu intimement avec lui pendant six mois, à Cambrai ; il lui promit tout ; mon neveu en fut enchanté ; mais, plus instruit par une longue expérience, je lui dis : « M. de Montbarrey sait qu'il ne sera pas en place dans quinze jours. »

Je n'ai jamais pu concevoir cette basse politique des ministres, qui vous négligent et ne daignent même pas vous regarder lorsqu'ils se croient sûrs du pouvoir, mais qui, voyant leur étoile pâlir, cherchent vainement à plaire à ceux qu'ils ont outragés par une contenance hautaine et un silence affecté.

Le mardi 19 décembre, tout le public fut instruit de la chute longtemps prédite de M. de Montbarrey, qui peut jouir de la réalisation d'un rêve à laquelle il n'aurait jamais dû s'attendre. Outre les 40,000 livres de pension, il obtint par M. de Maurepas la survivance du bailliage de Haguenau, venu à M. le duc de Choiseul, et après lui à son frère, M. de Stainville, par la mort du duc de Châtillon, gouverneur du Dauphin, père de Louis XVI. Il vaut 100,000 livres et passe aux enfants mâles comme fief de l'empire.

Le samedi 23 décembre 1780, eurent lieu les

révérences pour la mort de l'Impératrice, mère de la Reine, morte le 29 novembre.

A midi, le Roi étant dans le cabinet du Conseil, reçut d'abord les maisons de Monsieur, de M. le comte d'Artois et des princes du sang, qui se rangèrent à droite et à gauche, en demi-cercle, auprès de Sa Majesté. Vinrent ensuite les courtisans en grand manteau de drap noir avec des cravates, les cheveux épars, les cordons sur l'habit, les croix sur le manteau, marchant un à un, à trois pas de distance, et sans nulle espèce de rang pour les titrés ou les maréchaux de France : M. le maréchal de Soubise et M. de Biron étaient presque au centre de la file qui, commençant dans l'Œil-de-Bœuf, passa par la chambre du lit du Roi, et de là dans le cabinet du Conseil, où, lorsqu'on était arrivé devant le Roi, à quatre pas, on s'arrêtait pour lui faire une profonde révérence ; on continuait marchant de côté, face au Roi, et on sortait par la porte de glace qui donne dans la grande galerie.

A la fin des révérences faites au Roi, les maisons et les princes du sang les recommencèrent à une heure après midi à la Reine, entrant de la galerie au salon de la Paix, passant par la chambre de la Reine, et allant dans la pièce suivante, où la Reine était assise au fond de la chambre, dans un fauteuil, sur une estrade, ayant d'un côté Madame, de l'autre Mme la comtesse d'Artois,

Monsieur, M. le comte d'Artois et les princes du sang ; derrière, ses dames du palais et ses officiers. On défila, comme chez le Roi, un par un, sans distinction de rang, s'arrêtant devant la Reine pour faire une révérence. Tout était fini à deux heures et demie. Le soir, les maisons et les princes du sang furent encore conduits à six heures chez le Roi, et de là chez la Reine : les femmes étaient en grande mante ; il y en avait deux cent soixante, et trois cent douze hommes. J'y étais avec le marquis de Valfons, mon neveu.

Le jour du bal de l'Opéra, M. le comte d'Artois, démasqué et suivi du chevalier de Crussol, son capitaine des gardes, eut une discussion fort vive avec une femme masquée, au point que M. le comte d'Artois porta la main sur le masque de la femme, le pressa vivement sur son nez, et en l'arrachant reconnut Mme la duchesse de Bourbon, fille du duc d'Orléans, sœur du duc de Chartres.

Cette aventure fit le plus grand bruit ; le lendemain, le chevalier de Crussol demanda une audience au Roi ; il resta tête à tête avec lui trois quarts d'heure, qui furent employés à rendre un compte très circonstancié de tout et à chercher les moyens de parer aux suites inévitables de l'événement. Le chevalier de Crussol proposa au Roi de lui donner deux ordres écrits et signés de sa main pour défendre, sous peine de désobéis-

sance, à M. le comte d'Artois et à M. le duc de Bourbon toutes voies de fait.

Le Roi dit : « Nous verrons demain. » Sa Majesté en causa avec la Reine et avec Monsieur, son frère; il fut résolu dans la famille royale qu'on laisserait tomber cela et qu'on n'en parlerait plus. Mais c'était la conversation de tout Paris, et M. le duc de Bourbon disait hautement en public qu'il vengerait l'honneur de sa femme. Quatorze jours se passèrent; enfin, le chevalier de Crussol ayant su que M. le duc de Bourbon devait se trouver le lendemain au bois de Boulogne, espérant y rencontrer le comte d'Artois, proposa à ce prince d'aller en voiture au même lieu, où il pourrait chasser le daim, ce qui lui arrivait souvent.

Le lendemain, ils prirent chacun un couteau de chasse et se mirent tête à tête dans la voiture du chevalier de Crussol. Au tournant de la grande avenue de Versailles, M. le comte d'Artois aperçut une épée sur le devant du carrosse, à sa gauche; il demanda ce que c'était.

« C'est mon épée, dit le chevalier.

— Et pourquoi en avez-vous une ici?

— C'est qu'il y a huit jours j'ai eu une discussion très vive avec quelqu'un qui peut vouloir m'en demander raison, et je ne veux pas être sans armes. »

M. le comte d'Artois, regardant à sa droite, y aperçut une autre épée :

« Et celle-là, à qui est-elle?

— A vous, Monseigneur.

— Et pourquoi?

— C'est que vous avez aussi une affaire avec M. le duc de Bourbon qui vous cherche, et s'il vous trouve, il faut avoir de quoi lui répondre. »

Et tout de suite il lui raconte les propos publics et lui dit combien il est nécessaire qu'il se prête à une réparation que M. le duc de Bourbon veut et est en droit de lui demander.

M. le comte d'Artois, instruit, répondit gaiement :

« Sûrement, je ne m'y refuserai pas. »

A peine entré au bois de Boulogne, ils remarquèrent du monde à cheval, et le chevalier de Crussol dit :

« C'est la livrée de Condé, peut-être M. le duc de Bourbon y est-il.

— Oui, dit M. le comte d'Artois, je l'aperçois. » Et sautant à bas de la voiture, il va au-devant de lui; ils s'écartent aussitôt tous deux. M. de Vibraye était derrière M. le duc de Bourbon, à dix pas; le chevalier de Crussol tout à côté du comte d'Artois, à qui il avait donné son épée, que le prince mit à la main, vis-à-vis de M. le duc de Bourbon, poussant très vigoureusement; mais le duc parait avec adresse. Au bout de deux minutes, M. le chevalier de Crussol se mit entre eux, leur disant que c'était assez et que la satisfaction était

complète. M. le comte d'Artois monta à cheval et vint au galop au Palais-Bourbon voir Mme la duchesse, il lui fit une sorte d'excuse, et retourna dîner chez M. de Besenval, à Paris.

Ces détails m'ont été racontés chez M. de Vergennes, à Versailles, le 17 juin 1781, par M. le chevalier de Crussol, capitaine des gardes de M. le comte d'Artois.

Le samedi 8 juin 1782, eut lieu le bal offert au grand-duc et à la grande-duchesse de Russie[1]. A six heures du soir, tout le monde placé, la salle éclairée de huit mille bougies, Mme la grande-duchesse de Russie, sous le nom de comtesse du Nord, précéda d'un demi-quart d'heure la Reine; M. de Fleury la reçut à l'entrée de la salle et lui donna la main jusqu'au rang des pliants destinés à la famille royale; elle salua tout le monde, qui était debout, et s'assit au deuxième pliant, laissant le premier à sa droite.

M. le comte du Nord l'avait suivie avec son ministre, le prince Bariatinsky; Madame se mit près d'elle et au-dessus; Mme la comtesse d'Artois était à sa gauche; ensuite, Madame Elisabeth, Mlle de

1. Cf., au sujet du séjour à Versailles du czaréwitch Paul et de sa femme, l'article de M. le comte Fleury, dans la *Revue de l'Histoire de Versailles* (1902, p. 53 et suiv.), dans lequel il publie une relation anonyme des fêtes données à cette occasion. M. de Valfons la complète fort heureusement en ce qui touche le bal.

BAL PARÉ DU SAMEDI 8 JUIN 1782,

OU ÉTAIENT MONSEIGNEUR LE GRAND-DUC ET MADAME LA GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE,

sous le nom de comte et comtesse du Nord.

Les hommes présentés au Roi y entraient sans billets ; c'étaient les quatre gentilshommes de la chambre qui plaçaient : MM. de Fleury, de Duras, de Fronsac, de Villequier.

PORTE D'ENTRÉE

Amphithéâtre
en gradins pour les femmes et hommes
de Paris par billets.

Amphithéâtre
en gradins pour les femmes et hommes
de Paris par billets.

Demi-cercle dans la salle pour des femmes.

En même temps { 2e contredanse.
1re contredanse.

Mme de Lamballe, la duchesse de Chartres, la duchesse de Bourbon,
Mlle de Condé, Madame Elisabeth, la comtesse d'Artois.
Mme la comtesse du Nord, Madame.

Rangs de pliants.

Trois banquettes pour les dames du palais et des princesses.

ORCHESTRE : 100 INSTRUMENTS.

4 rangs de femmes de Paris en demi-cercle, 50 femmes à chaque rang.

Loges remplies de femmes.

Loge 1.
Gradins des hommes
Prince de Hesse, M. de Valfons
de Sebourg.
Dames de la Cour.

Banquettes de danseuses.

Banquettes de danseuses.

Le
comte
du
Nord.
—
L'ambas-
sadeur.

Loge 1.
Gradins pour les hommes de la Cour.
Femmes de la Cour.
Banquettes où étaient
12 dames russes.

Condé, Mme la duchesse de Bourbon, Mme la duchesse de Chartres, Mme de Lamballe; derrière ces dames étaient trois banquettes occupées par des dames du palais ou de compagnie.

Derrière l'orchestre, où il y avait cent instruments, se trouvaient quatre rangs de banquettes en gradins et en fer à cheval; dans chacun, cinquante femmes de Paris; derrière et au-dessus, des loges pleines de femmes. A la droite de la comtesse du Nord, et en gradins, douze dames russes de sa suite; derrière, des dames de la Cour ne dansant pas, et derrière ces dames et en gradins, les gens présentés entrant sans billet. C'étaient les gentilshommes de la chambre, MM. de Fleury, de Duras, de Fronsac, de Villequier, qui plaçaient.

La Reine, en arrivant, alla droit à la comtesse du Nord, lui offrit de danser, ce qu'elle refusa, ainsi que M. le comte du Nord. La Reine ouvrit le bal par une contredanse à huit avec M. le comte d'Artois, la vicomtesse de Clermont et deux autres femmes.

On commença une seconde contredanse; les deux en même temps continuèrent depuis six heures jusqu'à neuf heures du soir; la Reine en dansa quatre, dont deux avec le marquis de La Fayette et des Américains à qui le Roi parla très souvent, et que la Reine traita avec une bonté et une préférence marquées.

La Reine prit indifféremment plusieurs places sur différentes banquettes; le Roi se promena par toute la salle et s'assit plusieurs fois; mais au retour de Mme la comtesse du Nord, il alla se placer auprès d'elle.

La comtesse du Nord, en sortant, convint qu'il n'y avait rien de si beau et qu'il ne fallait plus voyager quand on avait vu une aussi brillante Cour. Elle est Wurtembergeoise, a vingt-trois ans, grande, bien faite, un peu grasse, mais la tête bien posée, un beau visage, un joli nez, un beau teint et de très beaux cheveux blonds[1]. Le comte du Nord a vingt-huit ans, il est petit mais bien fait, a bonne grâce, la taille légère, peu de couleurs, marqué de petite vérole, la physionomie de l'esprit qu'il a et la plus grande politesse, naïve, aimable et sans fadeur. Ils logeaient à l'appartement de MM. les princes de Condé et de Conti.

Les rafraîchissements dans la salle furent offerts par les pages du Roi des deux écuries, en surtout bleu galonné d'or, et les pages de la chambre en grand habit; on donna des glaces, des liqueurs fraîches, des oranges, etc. Il y avait deux mille femmes, dont quatre cents de la Cour, toutes en robes de chambre, coiffées avec des plumes.

---

1. « Un peu grande, un peu hommasse », dit la relation publiée par M. le comte Fleury. Elle en imposa à Marie-Antoinette. Au reste, M. de Valfons se montre un peu trop bienveillant dans ces portraits. Le comte du Nord fut trouvé généralement fort laid.

La Reine était habillée dans le costume de Gabrielle d'Estrées : un chapeau noir avec des plumes blanches, une masse de plumes de héron rattachées par quatre diamants et une ganse de diamants ayant pour bouton le diamant nommé Pitt, valant deux millions; un devant de corps tout en diamants, une ceinture de diamants sur une robe de gaze d'argent, blanche, semée de paillettes, avec des bouillons en or rattachés par des diamants.

A neuf heures, le Roi, la Reine et leur suite sortirent et furent suivis de M. le comte et de Mme la comtesse du Nord, que M. de Fronsac ramena à son appartement en lui donnant la main.

On voulait faire raser les soldats et leur donner des casques : le marquis de Roquépine, lieutenant général, dit que les Français n'étaient pas des hommes vulgaires, mais des guerriers semblables aux Francs sous Clovis, et qu'après la victoire ils voulaient pouvoir se décoiffer, peigner leurs longs cheveux, et aller courtiser les belles filles pour s'en faire aimer.

A la promotion de 1782, M. le duc de Montmorency-Fosseuse n'y fut pas compris, quoiqu'à son rang. Mme la duchesse de Montmorency, sa femme, petite-fille du maréchal de Luxembourg, écrivit à M. de Ségur, ministre de la Guerre, que s'il y eût

eu des Ségur du temps de Philippe-Auguste, ils eussent appris qu'il était plus aisé à cette époque de faire un Montmorency connétable que de le faire aujourd'hui lieutenant général. M. de Ségur lui répondit que non seulement il avait lu l'histoire de Philippe-Auguste, mais encore celle des siècles suivants, et qu'il y avait toujours vu les Montmorency là où ils devaient être.

M. d'Apchon, lieutenant général, ancien gouverneur de M. le duc de Bourbon, excellent officier et très estimable, avait obtenu un bon de Louis XV pour le cordon bleu; à la nomination de la Pentecôte 1783, le 8 juin, où Louis XVI en a fait vingt-deux, il ne fut point nommé, et y voyant figurer M. d'Ecquevilly, qui avait quitté le service tandis que lui-même avait fait les plus belles actions à la guerre de 1757, à la tête de son régiment de dragons, il dit qu'il eût été plus utile pour sa fortune à la Cour d'élever des chiens que des princes, faisant allusion à l'équipage du sanglier qu'on appelle vautrait et dont M. d'Ecquevilly était commandant. Il avait été oublié à toutes les promotions pendant dix-huit ans, et ce fut le chevalier de Montbarrey, qui avait été lieutenant-colonel de Royal-cavalerie, dont M. d'Apchon était colonel, qui détermina son neveu, le prince de Montbarrey, ministre de la Guerre, à le faire lieutenant général en 1780.

Le Roi, par un nouveau règlement, ne comprit plus dans le nombre des cordons bleus, fixé à cent, les princes de la maison de Bourbon en Espagne, à Naples, à Parme, ni les cordons donnés aux ambassadeurs étrangers ou autres grands seigneurs de l'Europe, au nombre de six; l'ordre resta fixé, pour les Français, à la famille royale, aux princes du sang, aux huit ecclésiastiques, aux quatre grandes charges; en tout cent, le Roi compris.

Les chevaliers de la nomination du 8 juin 1783 furent MM. les ducs de Lavauguyon, de Béthune, de Guines, de Chabot; MM. de la Salle, d'Affry, Montmorin, Langeron, Clermont-d'Amboise, d'Ecquevilly, Rochambeau, le chevalier de Crussol, Bouillé, Esterhazy, Tavannes, d'Escars, Jaucourt, Damas-Crux, Montesquiou, Vaudreuil, Vintimille et Guiche.

Le vendredi 18 juin 1784, bal paré à Versailles pour le roi de Suède; la fête était absolument comme celle pour le comte et la comtesse du Nord; les présentés y entrèrent sans billet; j'étais de ce nombre avec mes deux neveux : le marquis de Valfons, lieutenant-colonel du régiment de Flandre, et le comte de Valfons, capitaine dans Royal-Champagne-cavalerie.

Le Roi, pendant le bal, parla à beaucoup de dames, et à trois différentes fois s'assit à côté du

roi de Suède, derrière les dames, et causa avec lui en particulier très amicalement; M. le duc de Fleury plaçait; la Reine ne dansa pas; le duc d'Enghien dansa; les dames étaient, ainsi que la Reine, en robe de chambre, mais très parées.

La mort du duc de Choiseul, arrivée le 7 mai 1785, fut cachée pendant vingt-quatre heures, afin de trier et brûler ses papiers. M. de Polignac, qui se trouvait à Versailles le 8, fut averti à midi, par un page de la Reine, que M. de Choiseul vivait encore, et à une heure et demie, M. de Calonne, contrôleur général, chez qui j'étais et qui m'avait prié à dîner, me fit lire en public un billet porté par son courrier, et annonçant que le duc n'était pas encore mort; c'était un coup joué, il était bien mort dès la veille, mais il ne le fut véritablement pour le public que le dimanche 8, à midi un quart. C'est la multiplicité et la contradiction des médecins qui l'ont tué.

Il y a eu tout le temps de sa maladie, qui a duré six jours, dix femmes de la Cour du plus haut parage qui couchaient chez lui, dans des lits de veille, pour être plus à portée de le soigner. On dit, et je ne le crois pas, qu'il laisse 7 millions de dettes. Par un testament très court, il prie sa femme de récompenser ses gens et de payer ce qu'elle pourra; il veut être enterré dans le cimetière de la terre de Chanteloup en Touraine, avec

un cyprès sur sa tombe, et ses armes attachées au cyprès; il désire que sa femme vive longtemps, mais qu'elle se fasse enterrer auprès de lui. Il n'a point reçu les sacrements. Son corps a été présenté le 10 mai à Saint-Eustache, sa paroisse, et transporté à Chanteloup. Il devait partir le 12 pour aller voir à Vienne M. de Kaunitz et l'Empereur, à qui, comme Lorrain, il a été toujours très dévoué.

C'est lui qui avait fait le mariage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec Antoinette d'Autriche, ce qui lui valait une protection particulière de cette princesse, devenue Reine.

Il est mort à soixante-six ans, étant né le 28 juin 1719. Aucun ministre n'a eu autant d'autorité. Pendant quatorze ans, il a été successivement ministre de la Marine, des Affaires étrangères, de la Guerre, surintendant des Postes et maître du monde. M. le maréchal de Stainville, son frère, hérite du duché-pairie, qui passera après lui à M. de Choiseul-La Baume, parent éloigné, et du bailliage de Haguenau, vacant; 100,000 francs de rente passent à M. de Montbarrey et à ses enfants mâles.

M. le duc de Choiseul laisse 17 millions de biens; sa femme, née Croisar du Châtel, pleine de vertus, respectée du public, estimée de Louis XV, s'est chargée de tout, et très peu de temps après elle est entrée au couvent des récollettes, rue du Bac, avec quatre domestiques seulement, pour s'occuper

de ses regrets et payer les dettes du mari le plus volage et le plus prodigue, qui avait eu et payé toutes les femmes, même les plus grandes dames de la Cour, qui se vendaient honteusement à lui à prix d'argent.

La duchesse de Gramont, haute et impérieuse, l'avait toujours subjugué en voulant le perdre auprès du Roi, et pensa empêcher le succès de Mme Du Barry. Louis XV, irrité, lui dit un jour :

« Choiseul, dites à votre sœur d'être plus prudente, sans quoi je l'exilerai.

— Sire, je n'en suis plus le maître, ni elle de son cœur et de tous ses mouvements; elle aime Votre Majesté et déteste toutes les femmes qui en approchent; c'est dommage qu'elle ne soit ni assez jeune, ni assez jolie pour plaire à Votre Majesté; mais les femmes ne calculent que leurs désirs et jamais leurs moyens; elle est folle de Louis et voudrait qu'il ne fût pas Roi pour s'en faire aimer plus facilement. »

Le Roi pardonna les extravagances de la duchesse en faveur du goût qu'elle avait pour sa personne.

M. de Choiseul, se sentant mal, dit à sa sœur :

« Envoyez chercher ma cassette qui est à Chanteloup.

— Mon frère, point de ridicules frayeurs; vous êtes trop bien pour tant de précautions. »

Deux jours après, il demanda :

« Le courrier est-il venu de Chanteloup?

— Non.

— Envoyez-y donc sur-le-champ.

— Eh bien! dit Mme de Gramont, que M. du Châtelet parte.

— Cela ferait une esclandre, ajouta M. du Châtelet; mais j'ai un homme sûr et je vais le faire partir. »

M. de Vergennes, instruit de cette expédition, fit saisir le courrier et s'empara de la cassette. Il y trouva des correspondances très vives avec la Cour de Vienne. Celle-ci avait gagné le grand vizir Hamil-Ali-Pacha pour l'empêcher de faire la guerre à la Czarine, qui soutenait l'Empereur, maître, au moyen de ces deux alliances, d'agir à sa volonté en Europe. M. de Vergennes, ayant conservé des relations au sérail pendant son ambassade à Constantinople, fit déplacer le vizir, qu'on feignit d'envoyer dans son gouvernement de Djeddah, dépouillé de toutes ses richesses; un capigi-bachi le rejoignit en chemin, lui présenta le cordon, l'étrangla et rapporta sa tête, qui fut exposée à la porte du sérail.

Rozomowsky, amant et mari de l'impératrice Elisabeth, est un homme de la figure et de la taille du maréchal de Saxe, mais plus beau. Il a eu de l'Impératrice quatre filles, qui ont été demoiselles d'honneur. Quand il se vit moins jeune et moins

aimé de sa souveraine, il lui demanda pour toute grâce de lui confier la feuille des bénéfices, ce qu'il obtint sur-le-champ ; il fit venir alors le confesseur, dont il était déjà sûr, et lui promit les plus grandes dignités de l'Eglise s'il persuadait à l'Impératrice, toujours faible pour la religion, de l'épouser clandestinement ; il en vint à bout en peu de temps. Elle a toujours très bien vécu avec lui, même pendant sa passion pour le jeune Schouvalof, son page, à qui elle avait fait donner un appartement près du sien.

On a proposé souvent à celui-ci d'être ministre ; il a refusé constamment, parce que les ministres ne peuvent point loger dans le palais impérial. Il est beau, poli, très aimable, et ne s'est jamais mêlé que de plaire à l'Impératrice et de protéger les arts.

Le Grand-Duc, depuis Pierre III, était brusque, sans esprit, grand et sec, adonné aux liqueurs, menant avec lui quatre régiments holsteinois, méprisant les Russes, ayant l'imprudence de le dire tout haut, et idolâtrant le roi de Prusse, qui, voulant maladroitement en tirer un parti trop avantageux, l'a mal conseillé et l'a perdu ; il est mort sept jours après son emprisonnement, ayant abdiqué l'empire. L'Impératrice est morte à cinquante-deux ans, d'une inflammation d'entrailles.

La Grande-Duchesse avait déjà plus anciennement tramé une conspiration contre l'Impératrice,

qui, l'ayant découverte, fit venir la coupable dans son appartement ; elle se jeta à ses pieds pour demander grâce.

« Je vous l'accorde, Madame, dit l'Impératrice, et ne vous laisse vivre que pour vous livrer à votre honte et à tout mon mépris. »

Les Anglais lui servaient une pension, ainsi qu'à son favori Poniatowsky.

La princesse d'Aschoff, la générale Biturlin et la frêle Woronzoff sont sœurs ; cette dernière était maîtresse de Pierre III, détrôné par sa femme, née Anhalt-Zerbst. C'est elle à qui le vieux Betucheff, chancelier de l'empire, conseilla adroitement d'avoir un enfant, malgré l'impuissance de son mari. Il fit mettre un jeune et beau Russe, valet de pied de l'impératrice Elisabeth, à la sortie de son appartement ; au bout de quelque temps, la Grande-Duchesse admira sa beauté ; le ministre, qui s'en aperçut, lui dit dans un moment de gaieté :

« Madame, si vous étiez de l'autre côté de la Néva, poursuivie par les ennemis, n'ayant point de yacht, et ne trouvant qu'une simple nacelle de pêcheur pour vous sauver, hésiteriez-vous ?

— Non, assurément, Monsieur.

— Eh bien ! vous avez vu la nacelle. »

Deux mois après, la Grande-Duchesse fut grosse ; on n'a jamais entendu depuis parler du beau jeune homme.

Causant à un grand dîner devant les ambassa-

deurs, sur une chute de cheval qu'avait faite son amant Poniatowsky, elle dit qu'étant jeune princesse à Zerbst, elle se plaisait à monter les chevaux qui lui paraissaient les moins domptés; que souvent elle tombait, mais en courait toujours les hasards sans frayeur. M. de l'Hôpital lui dit :

« Madame, vous ne deviez point exposer une vie aussi précieuse ; ce n'est ni de votre état, ni de votre sexe.

— Monsieur l'Ambassadeur, connaissez-moi ; j'aurais le plus grand mépris de moi-même si je croyais un homme plus audacieux que moi ; rien ne m'effrayera jamais, et je suis sûre d'entreprendre froidement les plus grandes choses. »

Le jeune Monfalcon a pris le nom d'Adhémar. Il aimait à lire les anciens titres, et avait eu la permission de compulser à Foix ceux de la maison d'Adhémar ou Azémar. Son véritable nom était Azémat, et un jour il me dit aux Invalides, chez M. de la Serre, son parent, qui en était gouverneur : « Il me serait très facile de faire d'Azémat, Azémar, en accommodant le *t* en *r*. »

Je l'engageai, tout en tirant le meilleur parti possible des titres qu'il possédait, à ne rien gratter ni altérer. Il me crut et porta ses papiers à Chérin. Une lettre du comte de Noailles, aujourd'hui maréchal de Mouchy, qui l'adoptait pour parent, fit le plus grand effet sur l'esprit de Chérin ; il lui

dressa et signa une généalogie qui le fit monter dans les carrosses et contribua à lui faire épouser Mlle de Pont-Chavigny, veuve de M. de Valbelle, dame du palais fort riche, et qui lui avait dit : « Si vous me parlez de mariage, je vous ferai fermer ma porte. »

Elle l'épousa deux jours après, lui donna la plus grande consistance, le fit nommer par M. le duc d'Aiguillon, ministre des Affaires étrangères, envoyé à Bruxelles, et de là, par un second miracle, ambassadeur en Hollande, en remplacement de M. de Lavauguyon.

Celui-ci, ayant eu une discussion avec le chevalier d'York, ambassadeur d'Angleterre en Hollande, lorsqu'à la paix on nomma M. de Lavauguyon pour aller à Londres, le roi d'Angleterre, vu la première dispute avec son ambassadeur, n'en voulut pas, et l'heureuse étoile de d'Adhémar l'y fit nommer à sa place.

En arrivant à Paris, il alla voir Mme la marquise de S***, très jolie femme, à qui il témoigna ses désirs.

« Je vous sais gré, lui dit-elle, de me donner la préférence ; j'ai une inclination depuis douze ans et rien ne peut me séparer de mon amant, mais je vous serai utile. »

Elle le lia avec la marquise de B***, et ce ne fut pas tout : un soir, à souper au Palais-Royal, on parlait du renvoi de M. le duc de Choiseul, mi-

nistre tout-puissant ; d'Adhémar tira sa bourse, où il y avait cinquante louis, et dit :

« Je les parie, que tant que nous vivrons nous verrons M. de Choiseul ministre. »

Tout le monde se tut. Mme de S*** saisit la circonstance, partit pour Versailles, et raconta le fait à M. de Choiseul, en ajoutant : « Il faut connaître et récompenser ceux qui nous sont dévoués. »

Le ministre répondit qu'il n'oublierait pas ce trait. La conversation durait encore, lorsque M. le duc d'Orléans arriva dans le cabinet et demanda un gouvernement vacant pour un de ses protégés.

« Très volontiers, dit M. de Choiseul, à condition que vous me donnerez votre régiment de Chartres pour d'Adhémar. »

M. le duc d'Orléans y consentit, et Mme de S*** fut en porter la nouvelle à d'Adhémar, qui vint me l'apprendre en me demandant une partie de la somme nécessaire pour payer son régiment ; je la lui prêtai avec plaisir, et huit jours après il me la rendit, ayant trouvé une ressource auprès d'un fermier général, par son cousin Cambis.

L'affection et l'accointance de M. de Vaudreuil, ami de la comtesse, depuis duchesse de Polignac, favorite de la Reine et gouvernante des Enfants de France, l'ont extrêmement étayé. Il a fait comme tant d'autres, oubliant mes utiles conseils à son arrivée à Paris, mes bons propos à la Cour et l'offre et le don de mon argent, qu'il m'a rendu,

je le répète. Mais sa fortune lui a fait mille ennemis et occasionné bien des contrariétés.

Mme de Marsan, nommée pour être gouvernante, dit qu'il fallait envoyer à Vienne pour qu'elle eût la permission d'accepter. On lui répondit que M. de Lambesc, prince de Lorraine comme feu son mari, ayant soin des chevaux du Roi, elle pouvait bien avoir soin des enfants.

Lorsque le comte Du Muy fut nommé ministre de la Guerre, un vieil officier pauvre l'appela Monseigneur en lui donnant son mémoire :

« Point de Monseigneur ; j'ai l'honneur d'être militaire, et, à ce titre, votre camarade ; la seule différence qu'il y a, c'est l'autorité que le Roi m'a confiée pour vous rendre justice ; vous allez avoir ce que vous demandez, à condition que vous m'appellerez Monsieur. »

Si tous les ministres avaient cette bonne grâce et cette noble simplicité, ils se feraient beaucoup d'amis, même parmi ceux qu'ils ne peuvent contenter.

Mathurin Gaillard, meunier à Blois, eut une fille très jolie, qui épousa un Babou de la Bourdaisière, gentilhomme tourangeau. De ce mariage naquit une fille, mariée au comte d'Estrées, père de la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV,

mère des bâtards de Vendôme et d'une fille du même Roi qui épousa un prince de la maison de Lorraine, d'où est venue une fille mariée à un duc de Savoie, d'où Mme la duchesse de Bourgogne.

M. de Boulainvilliers a acheté 700,000 francs l'hôtel des mousquetaires gris, rue du Bac, dont il a fait un marché public ; il en tire 80,000 francs par an.

M. l'abbé d'Escars, grand vicaire de l'évêque de Soissons, et son neveu, premier maître d'hôtel du Roi, m'ont dit que M. Loménie était d'un petit village en vue du château d'Escars, en Périgord, et secrétaire d'un de leurs ancêtres sous Henri III. Ce prince, voulant consulter le comte d'Escars, alors en Périgord, lui écrivit de se rendre près de sa personne. M. d'Escars, très malade, s'excusa sur son état, et manda au Roi que, ne pouvant l'aller trouver, il lui envoyait son secrétaire Loménie, qu'il avait instruit à fond de l'affaire et qui lui répéterait sa façon de penser. Henri III goûta si fort l'esprit de Loménie, qu'il le fit secrétaire d'Etat. C'est le même qui épousa Mlle de Brienne, fille de la maison de Luxembourg, dont les Loménie ont pris le nom. Il était fils cadet d'un notaire du Périgord, et la branche aînée subsiste encore dans la même étude.

L'auteur des Chapelle de Jumilhac était, sous

Henri III, valet de chambre du cardinal d'Escars, qui avait le prieuré de Chalard ; ce valet de chambre, favori de son maître, lui demandant une récompense, le cardinal d'Escars lui donna l'usufruit du prieuré de Notre-Dame de Chalard. M. Chapelle le mit en valeur, et, faisant flotter du bois du prieuré sur une petite rivière, il gagna assez d'argent pour acheter la moitié de la terre et de la seigneurie de Jumilhac; sa fortune augmentant, il acheta toute la terre, dont il prit le nom.

M. l'abbé d'Escars, de qui je tiens ces détails, s'est trouvé à Versailles, en 1772, à dîner chez le cardinal de la Roche-Aymon, grand aumônier, entre M. de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, et M. de Jumilhac, archevêque d'Arles.

M. Masières, fermier général, m'a dit que ses places valaient l'intérêt de 1,400,000 francs, qu'ils avaient dans les mains du Roi, à 5 p. 100 ; outre cela, 70,000 francs de revenu pour présences et autres droits, et, à la fin du bail de six ans, environ 200,000 francs de bénéfice, ce qui peut faire en tout 100,000 francs de rente. Le tabac rapporte net au Roi 26 millions, et le sel 57 millions.

APPENDICE

I

A son frère, M. de la Calmette,
du camp sous Piseck, en Bohême, le 1er janvier 1743.

Du camp sous Piseck, en Bohême,
1er janvier 1743.

J'attendais la fin de la campagne, mon cher frère, pour vous en faire l'analyse; mais au train que ceci prend, je me serais privé trop longtemps du plaisir de vous écrire. Après avoir fait quatre-vingt-six jours de marche, toujours campant et jamais sous un toit, après avoir pris Prague, nous devions espérer des quartiers d'hiver; mais ce n'était que le prélude de la fatigue la plus vive. Le 3e de décembre, on nous a fait quitter le camp de Prague pour nous emparer de Piseck et de Budweis, deux petites villes occupées par les ennemis, poste absolument nécessaire pour notre communication avec l'Autriche. Les ennemis, à notre approche, ont

abandonné Piseck; enhardis par ce premier succès, on nous a fait laisser tous nos équipages et marcher à Budweis; mais les ennemis avaient fait plus fort que nous, y ont jeté une très grosse garnison et mis leur armée derrière. Nous avons resté en panne cinq ou six jours, dans l'attente que les Saxons, nos alliés, qui marchaient de l'autre côté de la Moldau, obligeraient les troupes de la reine de Hongrie à se retirer, mais les Saxons et les Prussiens ont ralenti leur marche. Ce retard nous a laissés dans la nasse. Après avoir couché douze jours sur la paille, faute d'équipage, il a fallu commencer un service très rude; nous n'étions que 6 bataillons et 9 escadrons à cinq lieues d'une armée de plus de 30,000 hommes, on ne s'est plus déshabillé et on a passé toutes les nuits sous les armes, dans la crainte d'être enlevé. Les ennemis instruits de notre petit nombre ont passé la Moldau; leur marche a forcé les Bavarois à se replier sur nous et tous ensemble nous avons délogé sans tambour ni trompette, et après deux nuits de marche nous sommes arrivés derrière la rivière de Piseck. La présence du maréchal de Broglie qui commande actuellement notre armée, M. de Belle-Isle étant parti pour Francfort, a arrêté une retraite bien dure pour des Français; la nuit du 27 octobre, il a fait marcher toutes les troupes qu'il a pu ramasser, et à la pointe du jour, le 28, nous nous sommes trouvés, tant Français que Bavarois, 15,000 hommes; il nous a mis lui-même en bataille sur deux lignes, la première d'infanterie, la deuxième de cavalerie, la droite appuyée à la rivière qui n'était pas d'un grand secours, étant gelée, la gauche à un petit monticule; à peine avons-nous été rangés que l'armée des ennemis a paru vis-à-vis de nous. Elle s'est mise en bataille sur trois lignes, le grand-duc et le général Nieupert à leur tête. On nous a

fait mettre havresac bas et nous préparer à un combat où la seule valeur devait tenir lieu du nombre. Les ennemis étant 22,000 et nous 15,000, la contenance du maréchal de Broglie devait donner de la confiance au plus timide. Aussi, mon cher frère, amour pour sa nation à part, je puis vous assurer que nos Français étaient bien brillants : un air dégagé et un désir d'attaquer nous dédommageaient de toutes nos peines et de nos fatigues. Les deux armées sont restées en présence toute la journée; à huit heures du soir, les ennemis ont fait une attaque à une porte de Piseck, mais ils ont été si vigoureusement reçus qu'ils se sont retirés sans y heurter; ils ont eu un lieutenant-colonel et une trentaine d'hommes tués. Nous avons couché les uns sur les autres en bataille la nuit du 28 au 29, le maréchal de Broglie à notre tête, qui comptait fermement être attaqué à la pointe du jour; mais les ennemis ont décampé pendant la nuit et se sont retirés à trois lieues d'ici, laissant un gros corps de cavalerie et d'infanterie pour nous observer. Nous avions tous lieu d'être contents; mais l'imprudence d'un lieutenant-colonel de cavalerie nous a fait avoir un petit échec. On l'avait envoyé à la guerre avec 300 chevaux et 4 compagnies de grenadiers, avec ordre de ne rien entreprendre et de savoir seulement la marche des ennemis; il s'est trop avancé, un corps de hussards soutenu de cavalerie lui a tombé sur le corps : notre cavalerie a pris la fuite et a abandonné nos pauvres grenadiers en plaine, qui ont été écharpés; les deux compagnies de la Marine y ont perdu 40 grenadiers, une de la Reine une vingtaine, et celle d'Alsace au moins autant; trois capitaines tués sur le champ de bataille : on ne sait si le quatrième est mort ou prisonnier. Notre soldat est campé, leurs tentes couvertes de neige, et les officiers passent les nuits et

les jours à l'entour des feux en rase campagne, n'ayant ni tente, ni équipage, ni maison. Depuis le 3 octobre, je n'ai point couché sur un matelas et, depuis le 20, je ne me suis déshabillé. Tout le monde est dans le même cas. L'amour de mon métier, un peu de gaîté et une bonne santé me font soutenir une aussi vive épreuve; mes camarades commencent à tomber malades et ceci nous coûtera bien des soldats.

M. de Belle-Isle n'est point l'auteur du projet de Bohême, il n'en est que l'instrument; il était dans ses terres lorsque le cardinal l'envoya chercher et le joindre à Issy, où il lui apprit les débats qu'il y avait eus dans le conseil pour savoir le parti qu'on prendrait pour faire un empereur, que la préférence avait été donnée à la maison de Bavière. Ce fut sur cette décision que M. le maréchal travailla; on lui avait promis 60,000 hommes pour le mois de juin 1741, pour les porter en Autriche; au lieu de cela, on n'en fit passer que 42,000 au 15 août, en plusieurs colonnes, dont la dernière ne partit que le 15 septembre de Strasbourg, les dragons à 15 par compagnie, la cavalerie à 25. M. Le Loge, référendaire de la reine de Hongrie, vint trouver M. de Belle-Isle à Francfort, et après lui avoir montré les pouvoirs les plus étendus de cette princesse, il lui proposa de lui céder les Etats d'Italie, les Pays-Bas et Luxembourg tels qu'ils étaient, à condition que la France se liguerait avec elle contre le roi de Prusse. M. de Belle-Isle refusa tout et en donna avis au prince. Ces refus occasionnèrent cette réponse de la part de M. Le Loge : « Vous savez que depuis 400 ans il y a toujours eu des miracles en faveur de la maison d'Autriche. »

On dit aujourd'hui que les ennemis sont toujours campés à trois lieues. Nous voyons leur cavalerie de notre camp; ils attendent le prince Lobkowitz avec un

renfort et ils espèrent nous chasser d'ici; le maréchal nous a assuré qu'il ne ferait pas un pas en arrière qu'après avoir essayé ses forces contre eux. Recevez de nouvelles assurances de tendresse avec la nouvelle année; assurez de mes respects Mme de la Calmette.

P.-S. — Je crois que ceci va être bien long; j'ai l'honneur d'être connu particulièrement du maréchal de Broglie, chez qui j'ai été reçu à Strasbourg pendant dix-huit mois; ses enfants m'ont accablé de caresses et il m'a prié hier à dîner. L'armée des ennemis s'affaiblit tous les jours, la désertion y est étonnante et ils arrivent en foule à notre armée; on assure l'élection pour le 24 janvier. L'Electeur est parti pour Munich et M. de Belle-Isle pour Francfort. Dites à M. Pascal que son fils se porte bien; envoyez, je vous prie, ma lettre à ma mère.

II

Lettre de M. de Valfons à sa tante, Mme de Maillan.

Amberg, le 3 janvier 1743.

Je vais jouir du prix de ma liberté, ma très chère tante; mes peines sont finies, puisque j'ai le bonheur de vous écrire et de vous prouver que, malgré la guerre et trois cents lieues de distance, je ne cesse d'être occupé des vœux que je fais pour vous. Conservez une santé aussi précieuse pour moi, voilà tous mes désirs. Je vais, ma chère tante, vous rendre compte de notre situation et d'un événement glorieux pour la nation. Le prince

Lobkowitz nous tenait bloqués pour la seconde fois dans Prague depuis le 5 novembre. Son armée consistait en 10,000 cuirassiers ou hussards et 8,000 hommes d'infanterie, Croates ou régiments réglés : il tenait la campagne avec sa cavalerie, et nous coupant les vivres, le mal augmentait tous les jours; peu de blé dans Prague, point d'argent, pas un brin de fourrage, voilà notre état; notre cavalerie peu nombreuse et hors d'état de servir, obligée de faire quatre lieues pour aller chercher de quoi empêcher nos chevaux de mourir de faim et toujours avec des escortes de 4 et 5,000 hommes d'infanterie, ce qui fatiguait extrêmement les troupes. L'armée de M. de Maillebois, qui par sa faute nous a abandonnés et, le pouvant, ne nous a pas secourus, étant actuellement sur le Danube où elle périt dans l'inaction : toutes ces considérations ont déterminé M. de Belle-Isle à se faire jour lui-même et à ne pas laisser périr dans Prague le reste de l'armée de Bohême. Tous les préparatifs se sont faits avec secret, et le 16 de décembre notre cavalerie, l'artillerie et les caissons des vivres sont sortis de la ville à midi, l'infanterie à 6 heures du soir, les équipages ont filé jusqu'à minuit. M. le maréchal, avec qui j'avais l'honneur d'être, est sorti à une heure après minuit, faisant l'arrière-garde de tout. L'armée s'est mise en marche sur deux colonnes. Nous avons fait quatre lieues, après quoi une halte de deux heures; ensuite nous avons remarché jusqu'au soir, où toute l'armée a couché en bataille sur la neige. Les cinq premiers jours de notre marche se sont passés dans le même ordre, marchant 18 et 20 heures de suite par un froid affreux, ne nous reposant que quelques heures sur la neige, sans tente et toujours en bataille. Nous avons traversé les quartiers des ennemis sans leur donner le temps de se rassembler et nous leur avons

fait quelques prisonniers; après six jours de marche, on nous a cantonnés dans des villages; on a poussé la cavalerie en avant, qui est arrivée le 26 à Egra et l'infanterie le 27. Les hussards autrichiens nous ont toujours harcelés sans jamais attaquer une troupe; il n'en a pas été de même des équipages : les valets paresseux et saisis de froid les ont abandonnés, ils en ont pris plusieurs. Le prince Lobkowitz nous a suivis pendant douze lieues; mais la vivacité de notre marche et le pays affreux et les défilés que nous avons pris de préférence l'ont empêché de nous suivre plus loin. Il est retourné bloquer Prague. M. de Chevert, chargé d'en sortir le plus décemment qu'il se pourrait, a capitulé le 25, neuf jours après notre départ. On lui a accordé tous les honneurs de la guerre, deux pièces de canon, tous les chariots qu'il a voulu pour transporter les effets des Français; qu'on ne ferait aucun tort aux Bohêmes qui avaient pris le parti de l'Empereur; que tous les Français seraient maîtres de partir de Prague et que les malades seraient prisonniers de guerre, qu'on en aurait soin, qu'on laisserait l'hôpital dans le même état et un commissaire français pour y avoir l'œil. M. de Chevert en est sorti le 2 de ce mois avec 4,800 Français militaires ou valets, laissant 2,000 malades : il est en pleine marche pour nous joindre. Nous avons ramené avec nous 11,000 hommes d'infanterie et 3,000 chevaux, tout notre canon dont nous n'avons pas perdu une pièce, nos drapeaux et nos étendards. Nous occupons actuellement la rivière de Vils, la droite à six lieues de Ratisbonne et la gauche à Weiden, la cavalerie en seconde ligne; le quartier général, M. de Belle-Isle et l'artillerie à Amberg, où nous attendons les ordres de la Cour. Si elle fait bien, et je crois que c'est le projet, on nous fera revenir en France pour nous recruter notre

28

armée peu nombreuse, mais très aguerrie. Un peu de repos nous mettrait à portée de voir les Anglais qui s'assemblent du côté de Namur : tout paraîtra jeu à nos soldats après ce qu'ils ont souffert. Il y a encore une volonté étonnante et une fermeté capable de tout; mais si nous passons l'hiver ici, le peu qui nous reste y sera enseveli. M. le maréchal de Belle-Isle m'a mis dans l'état-major de l'armée. J'y fais actuellement les fonctions d'aide-major général; il m'a promis de m'en faire avoir le brevet de la Cour. Je n'ai point d'autre maison que la sienne, je ne le quitte jamais, je mange toujours avec lui, et depuis cinq mois je ne suis plus avec mon régiment. Il veut bien se contenter, de ma part, d'une volonté à toute épreuve : le désir de lui plaire, d'apprendre et un peu d'ambition donnent des forces et adoucissent tous les maux. Je me porte à merveille; les fatigues les plus vives n'ont point altéré ma santé. L'envie d'être digne de vos bontés, ma très chère tante, redouble mon application, trop heureux si j'y réussis. Je n'ai eu qu'un fort chagrin en Bohême : Fontanille a voulu me joindre; il a été pris par les hussards et mené prisonnier à Budweis. Je me suis donné tous les mouvements imaginables pour sa liberté. M. le maréchal a écrit trente lettres à M. le prince Lobkowitz, qui enfin vient de répondre qu'il le renvoie; je compte l'embrasser au premier jour. M. de Séchelles, intendant, a donné ses ordres aux commissaires sur la route de lui fournir tout ce qu'il aurait besoin. Je viens de recevoir une lettre du 20 décembre de Fontanille; il se porte à merveille. Recevez mes respects, ma chère tante, et permettez-moi de ne point signer. Si j'osais vous prier d'envoyer le détail à ma chère mère et ma tante et à mon frère?

III

A Monsieur de la Calmette, à Nismes.

Amberg, 5 janvier 1743.

Ce n'est pas une petite fortune que de vous écrire, mon cher frère; en vérité, c'est trop que d'être bloqué deux fois dans la même année et sequestré de tout l'univers. La fermeté et l'habileté de M. de Belle-Isle ont brisé nos chaînes, il était temps : tout nous manquait dans Prague. L'armée de M. de Maillebois nous a abandonnés et cantonne actuellement sur le Danube : son inaction faisait notre perte. M. de Belle-Isle vient de s'immortaliser par la plus belle de toutes les marches; j'en ai écrit le détail à ma tante de Maillan, je la prie de vous l'envoyer, il serait trop long à copier et j'ai mille autres choses à vous dire. Il m'a été impossible de vous apprendre l'aventure de Fontanille. Son début n'a pas été heureux; cependant il se porte à merveille et j'aurai bientôt le plaisir de l'embrasser : il est venu à Dresde au mois d'août; nous étions bloqués et les passages impénétrables : il est resté deux mois avec M. de Schomberg, qui l'a accablé de caresses. Le siège levé, les passages ouverts, M. le maréchal de Belle-Isle m'envoya à Dresde pour les affaires du Roi et de l'armée. Au lieu de mon frère, je n'y trouvais qu'une lettre de lui par laquelle il m'apprenait son départ pour l'armée de Maillebois, dans l'espérance qu'elle pénétrerait jusqu'à Prague où il me joindrait. Je lui écris sur-le-champ de revenir,

que je l'attends à Dresde. Mais, mal conseillé, il prend la poste avec un lieutenant-colonel, veut venir par le chemin d'Egra et, à deux lieues de cette ville, il est arrêté par les hussards autrichiens et mené à Budweis prisonnier de guerre. M. de Belle-Isle le sut avant moi par une lettre du prince Lobkowitz qui m'en envoyait une de Fontanille. M. le maréchal, de qui j'étais aide de camp, envoya sur-le-champ son trompette réclamer mon frère et ordonna aux commissaires français chargés de l'échange de le demander avant tout et de ne lui laisser manquer de rien; malgré ses soins et lettres, le départ de Fontanille a toujours été retardé, mais enfin M. le maréchal m'a montré à Egra une lettre du prince Lobkowitz qui m'apprend son retour. M. de Séchelles a laissé des ordres pour écrire à tous les commissaires et les trésoriers de lui donner et fournir ce dont il aurait besoin; j'écris à Fontanille; ainsi sûrement il ne manquera de rien, il est recommandé partout de la bouche de M. le maréchal et de celle de M. de Séchelles. Pour que ma mère soit moins inquiète, je joins à ma lettre celle de Fontanille; vous les lui enverrez toutes les deux; j'espère le voir au premier jour. On va lever 300 compagnies de cavalerie ou dragons, voyez ce que nous pourrions faire pour lui : ce serait le moyen de réparer le temps perdu. Il faut renoncer à l'infanterie; c'est le plus triste de tous les métiers. Assurez ma chère mère du soin que j'aurai du cher enfant; rien ne lui manquera : mes amis me prêteront de quoi pourvoir à tout. Qu'elle soit tranquille; il n'y a rien à craindre pour lui, je lui ai écrit très souvent et il n'a manqué de rien jusqu'à présent. Croyez-vous, mon cher frère, que malgré les peines les plus vives, mon équipage pris, mes chevaux et tout ce que j'avais au monde, je souhaite encore la guerre; oui, plus que jamais.

Je ne suis plus aide de camp de M. de Belle-Isle; il me fait faire les fonctions d'aide-major général de l'armée, et sans le second blocus de Prague, j'en aurais le brevet de la Cour. Il m'a promis qu'il me le ferait avoir sûrement, qu'en attendant il faisait ce qui dépendait du général en m'en faisant faire la charge : il paraît être content de moi et me mène partout; je ne le quitte point et n'ai d'autre table que la sienne. Il mange toujours avec M. de Séchelles qui ne perd pas une occasion de me prouver son affection. Le major général me regarde comme son fils, dit mille biens de moi à M. le maréchal qui en est charmé, parce que c'est lui qui m'a donné à l'état-major et qui m'y a recommandé. Adieu, mon cher frère; un an de guerre, et ma fortune est faite; mes respects à Mme de la Calmette, à ma mère et à ma tante; demandez la lettre de Mme de Maillan.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU ROI A FONTENOY

(10 mai 1745)

Le Roi.

M. le Dauphin, âgé de 16 ans, auprès du Roi.

Le maréchal de Saxe.

PREMIÈRE LIGNE, commandée par M. DE LUTTEAUX.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX : Clermont-Tonnerre, duc de Boufflers, chevalier d'Apcher, de Bérenger, lord Clare, ducs de Gramont, de Luxembourg, de Biron, de Penthièvre, de Montesson, d'Harcourt.

MARÉCHAUX DE CAMP : De Sourches, de Chaulnes, d'Armentières, de Fitz-James, d'Anlezy, de la Marck, Prince de Soubise, de la Suze, de Muy, de Beuvron.

BRIGADIERS : De Tarnaud, de Lorge, de la Serre, de Chambonas, de Gravelle, de Rooth, de Guerchy, de Talleyrand, d'Avrincourt, de Pons, de Montauran, de la Pérouse.

Cavalerie.

Grenadiers à cheval. . .
Noailles.................
Charost.................
Villeroy.................
Harcourt.................
1re Cie de mousquetaires.
2e Cie de mousquetaires.
Chevau-légers.........
Gendarmes............
Gendarmerie..........
Berry...................
Saint-Jal...............
Chabrillant............
R.-Etranger...........
Escadrons.. ..

Infanterie.

Piémont.................
De la Marine..........
Du Roi...................
D'Eu.....................
Royal-Corse............
Angoumois.............
Aubeterre...............
Courten.................
Gardes françaises......
Gardes suisses.........
Bulkley..................
Clare.....................
Dillon....................
Rooth....................
Berwick.................
Royal-Ecossais.........
Lally.....................
Royal-Vaisseau...... ..
Trainels.................
Royal....................
Hainault.................
Normandie..............
Bataillons.....

Cavalerie.

Cuirassiers.............
Egmont..................
Brionne.................
Pons.....................
Orléans..................
Rohan....................
Brancas..................
Cel général.............
Escadrons.....

MARÉCHAUX DE CAMP : Duc d'Aumont, comte de Noailles, de Mezières, de Souvré, de Tingry, de Contades,
BRIGADIERS : D'Autanne, de Crenai, de Croï, de Duras, d'Havré, de la Vauguyon, de la Mothe,
de Cernay, d'Ally, d'Ecquevilly.

Cavalerie.

Royal..................	4	8
Prince-Camille.........	4	
Clermont p^e^...........	4	8
Fitz-James.............	4	
Fiennes................	4	8
Cravates...............	4	
		24

Infanterie.

Crillon	3	4
Biron..................	1	
Dauphin................	3	4
Beauvoisis.............	1	
Orléans................	2	4
Chartres...............	2	
Vittemer.......	2	5
La Cour au Chantre....	3	
Bettens................	2	5
Diesbach	3	
La Couronne............	3	4
Soissonnais............	1	
Touraine	3	5
Lowendal...............	2	
Nivernais..............	1	4
Auvergne...............	3	
		35

Cavalerie.

R.-Roussillon	4	6
Talleyrand............	2	
Penthièvre.............	4	8
Noailles...............	4	
Clermont-Tonnerre.....	4	8
Du Roi.................	4	
		22

ARTILLERIE. — 2 bataillons 1/2, 60 pièces de canon.
D'Hérouville, de Créqui, Montmorency, Beauffremont, Chevreuse.

Dragons.

Me de C. général.......	5	25
Royal	5	
Beauffremont..........	5	
Egmont	5	
Septimanie	5	
Volontaires de Saxe....	5	15
Carabiniers...........	10	

Hussards.

Beausobre	4	8
Linden	4	
		48

Grenadiers royaux.

Latour	1	4
D'Espagnac............	1	
Longaunai.............	1	
Valfons............. ..	1	
Le 3e de Paris.........	1	10
Blois	1	
Saint-Mexam..........	1	
Saint-Brieuc	1	
Caraix................	1	
Redon................	1	
Vannes...	1	
Rennes.	1	
Dinan	1	
Nantes................	1	
		14

RÉCAPITULATION

	INF.	CAV.
Première ligne.............	45	69
Deuxième ligne.............	35	46
Dragons,carabiniers,hussards		48
Infanterie en réserve........	14	
Artillerie..................		2 1/2
Pièces de canon............	60	

Total : 96 bataillons et 163 escadrons.



INDEX

Ablancourt (d'), capitaine au régiment de Navarre, tué à Hastenbeck, p. 271.

Agout (marquis d'), capitaine des gardes du prince de Condé; son duel avec ce prince, p. [illegible].

Aiguillon (Armand Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'), connu d'abord sous le nom de duc d'Agenois; blessé à la prise du fort de Montalban, p. 97. — retiré à son château de Ruel pendant la dernière maladie du Roi, p. 175.

Alembert, homme de lettres [illegible] l'accompagné à Strasbourg, p. 40.

Amberg (d'), lieutenant général. — 1758, au service du roi de Prusse. — Blâme le prince Ferdinand de Brunswick d'avoir trop facilement accordé une capitulation au comte de Chabot, p. 233.

Apchon (d'), ancien gouverneur du duc de Bourgogne. — 1765, s'attend à être nommé cordon bleu; sa réflexion amusante après sa [illegible], p. 416.

Arasse (baron d'), lieutenant-colonel de Piémont, [illegible] conduite à Fontenoy, p. 156.

Argenson (d'), [illegible] bataille de Lawfeld, p. [illegible].

Argenson (Marc-Pierre de Voyer, comte d'), ministre de la Guerre, [illegible] p. 67 [illegible] à l'instant le [illegible] ses [illegible] — [illegible] — 1757, [illegible] M. de Valfons [illegible] p. 235 [illegible]

Argenson [illegible]

IASTENBECK, LE 26 JUILLET 1757

ı'à midi.

rs de Picardie, blessé.
ıvant-garde. — 16 tués ou blessés.

icardie, avec sa compagnie.
0 grenadiers tués ou blessés.)

200 volontaires de l'armée commandés par M. DE BUSSY, tué de 8 coups de fusil; et 10 officiers, dont 2 tués ou blessés.
Seul, chevalier DE MONTFORT point blessé; 160 soldats tués ou blessés.

Le comte DU CHATELET, colonel de Navarre (blessé).

ARNUIN essé). a Marine. enadiers, lieutenant ıés.	LAVIE (tué). 3e de Navarre. 12 grenadiers, 2 sergents tués.	D'ABLANCOURT (tué). 2e de Navarre. 8 grenadiers, 1 lieutenant tués.	COUPENNE (blessé). 1re de Navarre. 19 grenadiers, 2 sergents, 1 lieutenant et 1 sous-lieutenant tués.	D'HELLESM (blessé). 2e de Picard 16 grenadie tués. Lieutenant ble

Navarre

(4 bataillons).

A Bourgmarie, cinq troupes de volontaires de Flandre et Hainault à cheval.

D'HUX
(blessé).
1re de Picard
15 grenadier
1 sergent,
1 lieutenan
tués.

SES

Dans le bois.

: CHEVERT, général, *rien;* M. DE MAUPEOU, maréchal des logis, *rien;* M. DE SEBOURG -major général, *rien;* chevalier DE PUYSÉGUR, 600 *livres de pension;* DU VIVIER, ma 0 *livres de pension;* SAINT-VICTOR, major, 600 *livres;* plusieurs autres, pensions.

DISPOSITIONS DE L'ATTAQUE DES

Depuis

M. L'Éparvier, lieu
36 grenadiers, 3 par compagnie,

M. de Lauret, capitaine
(Le lieutenant tué; le sous-l

800 volontaires à pied de Flandre ou de Hainault commandés par
MM. de la Morlière et lieutenant-colonel du Vigneau
(6 officiers tués ou blessés; 120 soldats tués ou blessés).

Gastoing, lieutenant-colonel de Picardie
(tué).

₋ville.	D'Artan (tué).	Gressian (blessé).	Vignacourt (blessé).	De (t
nghien.	2e d'Eu.	1re d'Eu.	3e de la Marine.	2e de la
nadiers, gent, tenant és.	16 grenadiers, 2 sergents, 1 lieutenant tués.	14 grenadiers, 1 sergent, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant tués.	9 grenadiers, 2 sergents, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant tués.	20 gre 1 se 1 lieu tu

Picardie . . { 1er bataillon. / 2e — / 3e — / 4e —

La Marine. { 1er bataillon. / 2e — / 3e — / 4e —

Eu . . . . . { 1er bataillon. / 2e —

Enghien . . { 1er bataillon. / 2e —

RÉ

Dans la plaine.

Cornillon, *cordon rouge;* De Narbonne, 1er aide-major général, 1,000 *livres d*
uberville, 600 *livres de pension et croix de Saint-Louis;* Neuflavy, 600 *livre*
ine, 700 *livres;* Baleroy, *croix de Saint-Louis;* Bernheim, promesse d'un ré

INDEX

Ablancourt (d'), capitaine au régiment de Navarre, tué à Hastenbeck, p. 271.

Agout (marquis d'), capitaine des gardes du prince de Condé; son duel avec ce prince, p. 399-400.

Aiguillon (Armand Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'), connu d'abord sous le nom de duc d'Agenois; blessé à la prise du fort de Montalban, p. 99; — retiré à son château de Rueil pendant la dernière maladie du Roi, p. 377.

Algalotti, homme de lettres italien, chambellan de Frédéric II, l'accompagne à Strasbourg, p. 43.

Amberg (d'), lieutenant général; — 1758, au service du roi de Prusse; — blâme le prince Ferdinand de Brunswick d'avoir trop facilement accordé une capitulation au comte de Chabot, p. 333.

Apchon (d'), ancien gouverneur du duc de Bourgogne; — 1783, s'attendait à être nommé cordon bleu; sa réflexion mordante après sa déconvenue, p. 413.

Arasse (Sarrau d'), lieutenant-colonel de Piémont; brillante conduite à Fontenoy, p. 136.

Argence (d'), colonel de dragons, prête un cheval à l'auteur, à la bataille de Lawfeld, p. 209.

Argenson (Marc-Pierre de Voyer, comte d'), ministre de la Guerre. Campagne des Pays-Bas, p. 87 et suiv.; — sa lettre à l'auteur lui annonçant sa nomination de colonel, p. 95; — son projet sur Fribourg, p. 100; — son grand état de maison à ce siège, p. 119; — 1745, scène avec le maréchal de Saxe après Fontenoy, p. 143; — 1746, l'auteur ménage une réconciliation plâtrée entre lui et le maréchal de Saxe, p. 192-200; — 1747, essaie d'arracher à M. de Valfons le secret d'une conversation du maréchal de Saxe avec M. de Séchelles, p. 223; — 1757, sa disgrâce, mauvais état de ses finances, noble conduite de sa femme, p. 239 et suiv.; — sa retraite aux Ormes avec Mme d'Estrades, p. 247; — sa mort et le quinquina, p. 250; — rivalité avec M. de Machault, p. 253.

Armentières (marquis d'), assiste comme maréchal de camp à Fontenoy, App., p. 438; — 1757, lieutenant général, commande un corps de l'armée du maré-

chal d'Estrées pendant la campagne de Prusse, p. 255; — sa participation au combat d'Hastenbeck, p. 273; — commande à Zelle, p. 323.

Artois (Cte d', futur Charles X); son enfance, ses bons mots, p. 368 et suiv.; — reçoit l'auteur au moment de sa nomination au cordon rouge, p. 356; — 1775, son entrée à Paris; assiste au bal de l'Opéra, p. 385; — bal à l'occasion de son mariage avec Marie-Thérèse de Savoie, p. 376; — insulte au bal de l'Opéra la duchesse de Bourbon; son duel avec le duc, p. 405 et suiv.

Aubeterre (comte d'), colonel du régiment de la Fère; — 1747, blessé mortellement à Lawfeld, p. 209.

Aubigné (marquis d'), lieutenant général; sert dans la campagne de Bohême; — 1741, à Budweiss, p. 59; — à Cheim, p. 64.

Aullans (chevalier d'), capitaine de grenadiers d'Orléans, à la bataille de Raucoux, p. 171.

Ayat (d'), aide-major du régiment de Beauvoisis; épouse Mlle Morphise; nommé colonel et aide-major général; tué à Rosbach, p. 360.

Ayen (Louis de Noailles), créé duc d'Ayen en février 1737; duc de Noailles par la mort de son père en juin 1766; accompagnait le Roi au bal de l'Hôtel de Ville, où il rencontra Mme de Pompadour, p. 128.

Bal chez le duc de Cossé, gouverneur de Paris, en l'honneur de l'archiduc Maximilien (25 février 1775); abstention des princesses du sang sur avis que la Reine ne viendrait pas si elles y assistaient, p. 384.

Bal chez le duc d'Orléans en l'honneur du roi de Danemark, p. 373.

Bals à Versailles : 17 novembre 1773, en l'honneur du mariage du comte d'Artois avec la princesse de Savoie, p. 376; — 8 juin 1782, en l'honneur du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, p. 409.

Barry (comtesse du); son assistance au bal pour le mariage du comte d'Artois et de la princesse de Savoie notée par l'auteur, p. 376; — sa retraite à Rueil, château du duc d'Aiguillon, pendant la dernière maladie de Louis XV, p. 377; — son exil au couvent de Pont-aux-Dames, p. 380.

Bassompierre (duchesse de), sœur du prince de Beauvau; — 1767, intervient auprès de son frère pour faire obtenir à l'auteur le grade de lieutenant général; son mot de dépit, p. 350.

Baudouin, capitaine aux gardes, possesseur d'une belle collection de tableaux, p. 391.

Bauffremont (Louis de, marquis, puis prince de Listenoy), maréchal de camp de tranchée au siège de Namur, lors de l'attaque de l'ouvrage à corne par l'auteur, p. 158.

Beaupréau, maréchal de camp; envoie au secours de l'auteur renversé de cheval à Lawfeld (1746), p. 209.

Beauvau (Charles-Just, prince de), d'abord capitaine aux gardes, ami intime du duc de Choiseul, maréchal de France, gouverneur du Languedoc et de Provence; commande une sortie au siège de Prague, où il est blessé; secouru par l'auteur, p. 349; — refuse d'appuyer sa demande du grade de lieutenant général, p. 350; — (l'auteur ortographie tantôt *Beauveau*, tantôt *Beauvau*).

Beauvau (chevalier de), blessé au siège d'Ypres, p. 91.

Beauvau (Louis-Charles-Antoine,

marquis de), blessé mortellement en 1744, au siège d'Ypres, p. 93.
Belle-Isle (Charles-Louis-Auguste de Fouquet, duc de), maréchal de France ; chargé de l'affaire de Bohême, p. 54, 430 ; — sa maladie à Leipsick en 1741, p. 59 ; — rejoint l'armée en mai 1742 ; sa mésintelligence avec le maréchal de Broglie après le combat de Sahay, p. 64 ; — conseille de se porter sur Horselitz, p. 69 ; — siège de Prague, conflits avec son collègue, p. 72, 77 ; — éloge de sa fermeté, p. 82 ; — dirige avec habileté la retraite de Prague, App., p. 455.
Belle-Isle (Louis-Charles-Armand Fouquet, chevalier de), frère du précédent, conseille l'escalade de Prague, p. 57 ; — lieutenant général de jour à la bataille de Raucoux ; sa réponse légère à l'auteur, p. 177.
Belmont (de), colonel du régiment de la Marine ; brillante conduite à Hastenbeck ; avertit vainement M. de Lorge de l'approche des ennemis, p. 274 ; — fut un des chefs de corps qui, à Brunswick, acceptèrent les livraisons en argent au lieu de denrées, au grand soulagement des populations réquisitionnées, p. 336.
Berg-op-Zoom, place forte des Pays-Bas hollandais, province de Brabant, assiégée et prise par le maréchal de Saxe après Raucoux, p. 227 et suiv.
Bernier (de), ancien capitaine au régiment de Noailles, fait partie de l'état-major du maréchal de Richelieu à l'armée de Prusse ; ses exactions à Halberstadt, p. 314 ; — obtient de son protecteur, Paris-Duvernay, une enquête confiée à M. de Crémille, p. 315.
Bernis (cardinal de) ; sa lettre de félicitations à l'auteur pour sa promotion au cordon rouge, p. 357.
Berwick (maréchal de) ; commandant de l'armée du Rhin en 1723, p. 4 ; — assiège et prend Kehl, p. 7.
Biron (Louis-Antoine de Gontaut, d'abord comte, puis duc de), maréchal de France, colonel des gardes, blessé à la sortie de Prague ; son entretien flatteur avec l'auteur, p. 353 ; — ses sages conseils au siège de Fribourg, p. 110.
Bois (du), premier commis au ministère de la Guerre ; sa conversation et sa réponse honnête à l'auteur, p. 351.
Boufflers (duc de), père du jeune colonel du régiment de Boufflers-Wallon ; a un cheval tué sous lui à la bataille de Raucoux, p. 173.
Boufflers (chevalier de), fils du précédent ; malgré sa jeunesse, commande son régiment à Raucoux ; sa valeur, p. 173.
Bourbon (duchesse de), fille du duc d'Orléans ; insultée au bal de l'Opéra par le comte d'Artois ; duel qui s'ensuit ; p. 405 et suiv.
Bourgogne (duchesse de), fut la descendante, du côté maternel, d'un nommé Mathurin Gaillard, meunier enrichi de Blois, p. 424.
Brême (Description de la ville de), p. 285.
Brocard (du), lieutenant général ; commande l'artillerie au siège d'Ypres, p. 91 ; — à la bataille de Fontenoy, où il fut tué, p. 132.
Broglie (François-Marie, duc de), maréchal de France ; gouverneur de Strasbourg, p. 33 ; — nommé en 1741 au commandement de l'armée de Bohême, à la suite de la maladie du maréchal de Belle-Isle, p. 59 ; — son arrivée est accueillie avec joie, App., p. 429 ; — livre le combat de Sahay, p. 62 ; —

ses fautes pendant la retraite sur Prague et au siège de cette ville, p. 67 et suiv.

Broglie (duchesse de), fille du chancelier Voysin, femme du précédent; son caractère difficile, p. 34.

Broglie (Victor-François de), d'abord comte, puis duc, maréchal de France, fils des précédents; détaché à Porentruy en 1740, p. 33.

Broglie (comtesse de), née de Villars; son caractère vif et enjoué; agrément de son esprit, p. 33 et suiv.

Brosse (de la), lieutenant-colonel du régiment de Nivernais, commande une tentative d'escalade au siège de Namur, p. 163 et suiv.

Brou (P.-E. Feydeau de), intendant d'Alsace, puis garde des Sceaux et chancelier, p. 41; — sa générosité et sa délicatesse, p. 50.

Brunswick (prince Ferdinand de), général au service de la Prusse; prend le commandement des troupes alliées; refuse d'observer la convention de Closterseven et presse le duc de Richelieu dans sa retraite du Hanovre, p. 320 et suiv.

Bussi (comte de), frère du Bussi des Indes; tué au combat d'Hastenbeck, p. 271.

Camisards, surnom donné aux protestants révoltés des Cévennes, p. 15 et note.

Camps (de), capitaine du régiment de la Marine, tué à Hastenbeck, p. 271.

Capreron, dentiste du Roi; sa sotte demande au Dauphin, fils de Louis XV; spirituelle réponse de ce prince, p. 362.

Castellane (chevalier de), officier d'ordonnance du maréchal de Saxe à Fontenoy, p. 137.

Castellas (André de Mathieu, seigneur de), maréchal de camp, gouverneur de Longwy, grand-oncle de l'auteur; ses états de service, belle réponse au prince de Condé, Int., p. IX et note; — son tombeau à Longwy, p. 27.

Castelnau (Château de), aux environs de la Calmette; sa description, p. 18; — le chef des camisards, Rolland, y est surpris et tué dans un combat contre les dragons, p. 18; — propriété actuelle de la famille de Valfons, p. 19, note.

Cavalier (Jean), célèbre chef de camisards, p. 17 et la note.

Cernai (ou Cernay, de), colonel du Royal-Cravates à Fontenoy; échange de politesses avec l'auteur, p. 133; — commande la brigade des régiments de Cravates et de Bellefonds à Lawfeld, y est gravement blessé, p. 216.

Chabannes (de), lieutenant général; faute de tactique qu'il commet à Fontenoy et qui est cause de la débandade du régiment des gardes-françaises, p. 146.

Chabot (La Serre, comte de), maréchal des logis de cavalerie au combat d'Hastenbeck, suspend l'exécution d'un ordre faussement attribué au maréchal d'Estrées, p. 277; — obtient une capitulation inespérée du jeune prince Ferdinaud de Brunswick, p. 332.

Champignelle (ou Champignel, de), officier d'état-major, blessé à Fontenoy, p. 135.

Chapelle de Jumilhac; origine de cette famille, p. 425.

Charles XII, électeur de Bavière; proclamé roi de Bohême le 15 décembre 1741, p. 58; — empereur sous le nom de Charles VII, p. 62.

Châteaurenaud (comtesse de); intérêt qu'elle porte à l'auteur, lors de sa nomination au grade de lieutenant général, p. 352.

Châteauroux (duchesse de); accompagne le Roi avec ses sœurs au siège de Furnes, p. 97; — le Roi met à l'épreuve sa fidélité à l'occasion de la blessure du duc d'Agenois, p. 99; — regrets du Roi à sa mort, p. 125.
Châtelet (comte du), colonel du régiment de Navarre; blessé à Hastenbeck, secouru par l'auteur, p. 271.
Châtillon (duc de), gouverneur du Dauphin, fils de Louis XV; sa complaisance à énumérer sa généalogie, parti plaisant qu'en tire ce prince, p. 362.
Chaulieu (de), aide-major du régiment de la Tour-du-Pin; assiste à la bataille de Lawfeld; sa réflexion à l'auteur, p. 213.
Chetciny (de), officier autrichien, commandant l'avant-garde de l'armée de Soubise; est en partie cause du désastre de Forbach par la légèreté avec laquelle il fait sa reconnaissance, p. 309.
Chevert (François de), lieut. général; son portrait, Int., p. XVIII; — chargé de la défense de Prague après la sortie de Belle-Isle, sa belle capitulation, p. 433; — l'auteur fait fonction auprès de lui de major général au début de la guerre d'Allemagne, p. 259; — sa victoire à Hastenbeck, p. 267 et suiv.; — jalousie de ses collègues, p. 273; — menace de duel avec le comte de Lorge, p. 279.
Chevreuse (duc de), maître de camp général, commandant les dragons au siège d'Ypres; sait gré à l'auteur d'avoir défendu ce corps, p. 92.
Chèze (comte de la), lieutenant général, commandant des mousquetaires gris au moment de la suppression; reçoit une pension de 50,000 francs, p. 388.
Choiseul (duc de), ministre dirigeant; sa froideur, p. 352; — son retour à la Cour après la mort de Louis XV, p. 381; — sa mort, le 7 mai 1785; précautions prises pour trier ses papiers, p. 414.
Choiseul (duchesse de), née Croisar du Châtel; ses vertus, sa noble attitude après la mort de son mari, p. 416.
Christian VII, roi de Danemark; son arrivée à Paris et sa réception à la Cour, p. 369 et suiv.
Clermont (Louis de Bourbon-Condé, comte de); commande une attaque au siège de Menin; sa valeur, p. 87; — au siège d'Ypres, p. 90; — à Furnes, propos avantageux du Roi, p. 96; — l'auteur est son aide-major général pendant la campagne de 1746, p. 146; — sa brouille avec le maréchal de Saxe, leur réconciliation, p. 148 et suiv.; — dirige le siège de Namur avec M. de Lowendal, p. 157 et suiv.; — son manque de parole à l'auteur, p. 160; — à Raucoux, vive réponse de l'auteur, p. 177; — sa témérité à Lawfeld, p. 208; — nommé au commandement de l'armée d'Allemagne en remplacement de M. de Richelieu, p. 324; — sa maladie, p. 343; — (l'auteur le désigne une fois sous le nom inusité de comte de Clermont-prince, p. 85).
Clermont-Tonnerre (comte de); brillante conduite à Fontenoy, à la tête du régiment de Royal-Roussillon-cavalerie, p. 145.
Coigny (François de Franquetot, duc de), maréchal de France; commande au siège de Fribourg, p. 107.
Coincy (de Montreuil de), camarade de l'auteur au régiment de Navarre, p. 39.
Coligny (Jean de); son livre de raison, p. 363.
Condé (Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de); blessé lé-

gèrement dans son duel avec le marquis d'Agout, p. 399.
Cordons bleus, promotion du 8 juin 1783; noms des promus, p. 414.
Corneillan (de), capitaine de grenadiers du régiment de Crillon; a le bras cassé au siège de Namur, p. 162.
Corvey, abbaye de bénédictins sur le Weser, dans la Westphalie; occupée par les Français en 1757; dureté du prince-abbé; une armée de quinze hommes, p. 261.
Cossé (Louis-Joseph-Timoléon, duc de), fils aîné du maréchal duc de Brissac; blessé mortellement à Rosbach, p. 310, note.
Coupenne (de), capitaine du régiment de Navarre; blessé à Hastenbeck, p. 272.
Courtebonne (comtesse de), dame d'honneur de la duchesse de Bourbon; cause d'un duel entre le prince de Condé et le marquis d'Agout; mot d'une dame de la Cour, p. 400.
Cray (Michel-Scipion de), grand-oncle de l'auteur, lieutenant-colonel du régiment de Piémont; blessé et fait prisonnier à Rosbach, Int., p. XIII et note.
Crémille (Louis-Hyacinthe Boyer de), lieutenant général, chef de l'état-major du maréchal de Saxe à Raucoux; assiste à la conversation de l'auteur avec le maréchal au sujet du comte de Clermont, p. 151-153; — adjoint au ministère de la Guerre en 1758; chargé d'une mission délicate et confidentielle à l'armée d'Allemagne; sa répugnance, p. 314.
Crillon-Mahon (Louis de Berton des Balbes de Quiers, duc de), un des lieutenants de Soubise pendant la guerre d'Allemagne, p. 306.
Crussol (... d'Uzès, chevalier de), capitaine des gardes du comte d'Artois; témoin de son duel avec le duc de Bourbon, p. 404-405.
Custine (de); blessé et fait prisonnier à Rosbach, p. 310, note.

Damfreville, lieutenant aux gardes-françaises; blessé à l'affaire de Rechswag, p. 107.
Danois (comte), lieutenant général, commandant sept bataillons de milices à l'armée de Bohême, p. 66; — assiste à la bataille de Fontenoy; ordre de bataille, App., p. 438-439.
Daumitz, général autrichien; défend la place de Fribourg contre l'armée française, p. 107.
Dauphin (Louis, d. de France), fils de Louis XV et de Marie Leczinska; veut charger à Fontenoy à la tête de sa maison, p. 137; — mot de M. de Séchelles, p. 138; — anecdote sur son enfance: un gouverneur entiché de sa généalogie, p. 362.
Dauphin (V. Louis XVI).
Dubella, capitaine aux gardes-françaises; tué à l'affaire de Rechswag, p. 107.
Dumesnil, maréchal de camp; prévient d'avance la duchesse de Châteauroux de la blessure du duc d'Agenois à l'affaire de Montalban; reçoit en récompense une inspection de cavalerie et le cordon rouge, p. 99 et 100.
Durfort Le Sourd, aide-major des gardes du corps; tué à Rosbach, p. 310, note.

Eclimeux (baron d'), lieutenant-colonel du régiment de Boufflers-Wallon; sa belle conduite à Raucoux, p. 174.
Ecluse (fort de l'), dans le département de l'Ain; faisait partie du gouvernement de Bourgogne; M. de Valfons en fut nommé gouverneur en 1746, p. 189.
Ecquevilly (d'); promu au cordon bleu en 1783, p. 413.

Eldorf, aide-major général à Fontenoy; porte l'ordre à la brigade de Piémont d'abandonner le village d'Anthoin, p. 136.

Eparvier (de l'), lieutenant de grenadiers de Picardie; blessé à Hastenbeck, App., p. 440-441.

Espagnac (baron d'), aide de camp du maréchal de Saxe et son biographe; porte au Roi la nouvelle de la bataille de Raucoux, p. 176; — a raconté dans son histoire du maréchal un trait de la vie de l'auteur, Int., p. XVI, note, et p. 210.

Espine (de l'), lieutenant-colonel du régiment d'Orléans, brillante conduite à Raucoux; son mot ironique à ses officiers, p. 183, 184.

Esterhazy (princesse), reçoit l'empereur Joseph II à son passage à Nancy en 1777, p. 389.

Estrées (Gabrielle d'), son origine; petite-fille d'un meunier de Blois, Mathurin Gaillard, p. 424; — lettre de reproches que lui adresse Henri IV, p. 364.

Estrées (Louis-Charles Le Tellier comte d'), connu d'abord sous le nom de chevalier de Louvois, lieutenant général et maréchal de France; son sang-froid à Fontenoy, p. 133; — sa ferme réponse au maréchal de Saxe après Lawfeld, p. 226; — insubordination de ses sous-ordres à l'affaire d'Hastenbeck, p. 276, 279; — cite M. de Valfons à l'ordre du jour de l'armée devant l'état-major réuni, p. 278; — rappelé et remplacé par le duc de Richelieu; fait faire l'encan de ses équipages de guerre; son désespoir; p. 279, 281.

Fare (marquis de la), lieutenant général, commandant en Languedoc, protection qu'il accorde à l'auteur, p. 11; — belle réponse que lui fit la mère de l'auteur, p. 15; — chargé de défendre le passage du pont de Vodian dans la campagne de Bohême, p. 65.

Fénelon (marquis de), lieutenant général; tué à Raucoux, p. 177.

Fischer, officier de partisans sa compagnie détruite à Bischwiller, p. 104.

Flacourt (de), lieutenant-colonel au régiment de Piémont; leçon d'autorité morale qu'il donne à l'auteur, p. 5.

Flaubert, ingénieur, né Français, mais au service de l'Espagne; blessé au siège de Namur en 1746, p. 162.

Fleury (duc de), colonel du régiment d'Angoumois, p. 8.

Fontanille (Charles-Marie de Mathei, marquis de), frère de l'auteur, capitaine dans Royal-cavalerie, Int., p. V; — fait prisonnier aux environs d'Egra, *ib.*, p. XIII; App., p. 434.

Frédéric II, roi de Prusse; son voyage incognito à Strasbourg, p. 38 et suiv.; — sa défection pendant la guerre de la succession d'Autriche, p. 68; — ses habiles manœuvres à Rosbach, p. 308; — sa retraite après la convention de Closterseven; éloge de ses qualités militaires, p. 311.

Fribourg, place forte du grand-duché de Bade, assiégée et prise par l'armée française en 1744, p. 107 et suiv.

Gaslain (de), capitaine de grenadiers; tué à Hastenbeck, p. 271.

Gassion (de), lieutenant général; commandant une aile de l'armée de Bohême pendant la campagne de 1741, p. 55-56.

Gastoing (de), lieutenant-colonel de Picardie; tué au combat d'Hastenbeck, App., ordre de bataille, p. 440-441.

Gauzac (de), capitaine au régi-

ment de Piémont, ami de l'auteur; son mot au siège de Namur, p. 163.
Gisors (comte de), fils du maréchal de Belle-Isle, colonel de Champagne; porte au Roi la nouvelle du succès d'Hastenbeck, p. 279.
Givry (chevalier de), lieutenant général; commande en 1733 un détachement de l'armée aux ordres du maréchal de Berwick; réprime sévèrement la maraude; plaisante aventure d'un dragon, p. 8.
Gramont (duc de), colonel des gardes-françaises; tué à Fontenoy, p. 132.
Gramont (Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse de), sœur du duc de Choiseul; son caractère hautain; cabale contre Mme Du Barry; son amour pour le Roi, p. 417.
Gressian (de), capitaine du régiment d'Eu; blessé à Hastenbeck, App., ordre de bataille.
Gueuse (Geule, Guelle ou Guele), petite rivière qui se jette dans la Meuse au-dessous de Maëstricht; reconnue avec soin par le maréchal de Saxe, accompagné de l'auteur, p. 232.

Halberstadt, ville de la province de Saxe, à 45 kilomètres de Magdebourg; long et inutile séjour de l'armée française pendant la campagne de 1757, p. 304-307.
Hallot (d'); fait fonction de major général au siège de Berg-op-Zoom, p. 229; — porte au Roi la nouvelle de la prise de cette ville, p. 230.
Hambourg (Description de la ville de), p. 295 et suiv.
Hameln, place forte du Hanovre; se rend à l'armée française le 28 juillet 1757, p. 278.
Hanovre, capitale du royaume de ce nom, sur la Leine; description, p. 282.
Harwein (d'), capitaine du régiment de la Marine; blessé à Hastenbeck, App., ordre de bataille.
Hastenbeck, village du cercle de Hanovre; 31 juillet 1757, succès remporté par l'armée française; l'auteur faisait fonction de major général auprès de Chevert, qui eut les honneurs de la journée; p. 268 et suiv., et App., ordre d'attaque des bois d'Hastenbeck.
Hellesme (d'), capitaine de Picardie; blessé à Hastenbeck, App., ordre de bataille.
Henri IV; lettres en possession du duc de Béthune et de M. d'Argenson; extrait d'une d'elles adressée à Gabrielle d'Estrées, où il lui reproche son peu de désir de se rapprocher de lui, p. 364.
Hôpital (marquis de l'), ambassadeur de France en Russie; fière réponse que lui fit l'impératrice Elisabeth, p. 421.

Joseph II (empereur), frère de Marie-Antoinette; son voyage à Paris en 1777; anecdotes diverses; sa simplicité; réponse caustique à sa sœur à propos de son beau-frère, Louis XVI, p. 389 et suiv.

Kehl; siège et prise de Kehl en 1733 par le maréchal de Berwick et le duc de Noailles, p. 5 et suiv.

Laigle (marquis de), colonel d'Enghien, aide de camp du maréchal de Broglie et neveu de la maréchale; attaché à la personne de Frédéric II pendant sa visite à Strasbourg, p. 40.
Lamerville (de), capitaine au régiment d'Enghien; sa brillante conduite à Hastenbeck, p. 272.
Laperonie, premier chirurgien du Roi; perd son sang-froid

pendant sa maladie à Metz, p. 102.
Lavauguyon (duc de), gouverneur des Enfants de France; fait obtenir le cordon rouge à l'auteur en 1771, p. 354.
Lawfeld (ou Laufeld), village de Hollande, province de Limbourg; compte rendu de la bataille, p. 201; — entretien du Roi et de l'auteur, p. 204; — le maréchal de Saxe fait donner à l'auteur un de ses chevaux; une académie d'équitation sous le feu de l'ennemi, p. 210.
Lebel, valet de chambre de Louis XV, chargé de l'entreprise du Parc-aux-Cerfs, p. 361.
Leuville (marquis de), lieutenant général, commandant les troupes envoyées à l'électeur de Bavière; meurt sous les murs d'Egra, p. 55.
Ligonier (de), général anglais; fait prisonnier à Lawfeld, p. 212; — sa fière réponse, p. 222.
Linard (comte de), diplomate danois, gouverneur général d'Oldenbourg; négocie avec le duc de Richelieu la convention de Closterseven, qui ne fut pas acceptée par la Cour de France, p. 287 et suiv.
Lobkowitz (prince), un des généraux de Marie-Thérèse pendant la guerre de la succession d'Autriche, p. 64.
Loménie (de Brienne), famille du Périgord; origine de leur fortune, p. 425.
Longaunay (de), aide-major général; — 1745, blessé mortellement à Fontenoy, p. 135.
Lorge (comte de); commande la brigade de Piémont à Fontenoy, p. 136; — envoyé avec une brigade pour aider Chevert dans l'attaque des bois d'Hastenbeck; sa jalousie, p. 270; — ne suit pas les ordres de Chevert et se laisse surprendre, p. 274; — menaces de duel entre lui et Chevert, p. 279.
Louis XIV; anecdotes sur lui, p. 24, 26.
Louis XV; accueille gracieusement l'auteur, lui apportant la nouvelle de la capitulation de Menin, p. 90; — le nomme directement colonel au siège d'Ypres, p. 94; — met à l'épreuve la fidélité de Mme de Châteauroux, p. 99; — sa grave maladie à Metz; sauvé par un ancien chirurgien-major, p. 102; — réjouissances à l'occasion de son rétablissement; fête à Strasbourg, p. 108-109; — son affliction à la mort de Mme de Châteauroux, p. 125; — son entrevue au bal de l'Hôtel de Ville avec Mme d'Etioles, depuis marquise de Pompadour, p. 127 et suiv.; — assiste à la bataille de Fontenoy; acclamé par l'armée, p. 137; — sa bonne grâce dans la réception de l'auteur envoyé pour lui rendre compte de la victoire de Raucoux, p. 183 et suiv.; — reçoit le maréchal de Saxe à souper chez Mme de Pompadour, p. 193; — bataille de Lawfeld; son sang-froid et sa gaîté, p. 204; — fait donner un de ses chevaux à l'auteur, p. 208; — ses amours; Mlle Morphise, p. 359; — le Parc-aux-Cerfs, modicité de la dépense, p. 361; — sa mélancolique réflexion au roi Christian de Danemark, p. 371; — sa maladie et sa mort, p. 377 et suiv.
Louis, fils de Louis XV (Voir Dauphin).
Louis XVI; anecdotes sur son enfance; son esprit de justice, p. 366, 368; — reçoit assez froidement le duc de Choiseul à sa rentrée à la Cour, p. 381; — réflexion mordante à son sujet de son beau-frère, l'empereur Joseph II, p. 390; —

30

ses hésitations dans l'affaire du comte d'Artois et du duc de Bourbon, p. 405.

Louis (Ordre de Saint-); cérémonie de cet ordre le 25 août 1779 à Versailles; description et rangs de préséance, p. 396-397.

Lowendal (Ulric-Frédéric Woldemar de), arrière-petit-fils naturel du roi de Danemark, Frédéric III; entre au service de la France; blessé au siège de Fribourg, p. 114; — se distingue à la bataille de Fontenoy, p. 145; — dirige le siège de Namur, de concert avec le comte de Clermont, p. 157; — nommé maréchal de France après Lawfeld, sur les instances du maréchal de Saxe; mécontentement que cause cette promotion parmi les plus anciens lieutenants généraux, p. 231.

Lugeac (marquis de), colonel du régiment de Beauvoisis; négocie le mariage de Mlle Morphise avec un de ses officiers, M. d'Ayat, p. 360; — un des lieutenants généraux de Soubise à Rosbach, p. 310, note.

Lunebourg (Etats du duché de); flatteuse attestation qu'ils donnent à l'auteur pour son désintéressement et les services rendus, p. 338.

Lusignan (marquis de), colonel de cavalerie; fait prisonnier à Eglen en 1757, p. 303 et note.

Machault d'Arnouville (J.-B.), contrôleur général des finances; rivalité sourde avec M. d'Argenson; affaire des lits militaires, p. 253.

Maëstricht, place forte de la Hollande, sur la Meuse; assiégée par le maréchal de Saxe en 1748; capitulation brusquée, p. 233 et suiv.

Maillebois (maréchal de); commanda l'armée française du Bas-Rhin; marcha au secours de Prague, p. 77.

Maillebois (Yves-Marie Desmaretz de), lieutenant général; — *erratum* de la note de la page 260, lire *fils aîné* au lieu de *frère cadet* du célèbre maréchal.

Mandoux (abbé), confesseur de Louis XV pendant sa dernière maladie, p. 377.

Marie Leczinska (reine); audience accordée à l'auteur pour le compte rendu de la bataille de Raucoux; sa réflexion obligeante, p. 185; — sa mort et ses obsèques, p. 364.

Marie-Thérèse (impératrice); révérences pour sa mort, p. 403.

Mark (comte de la), lieutenant général; commanda la brigade de Piémont dans Anthoin avec M. de Lorge, p. 136.

Marsan (princesse de), de la Maison de Lorraine; nommée gouvernante des Enfants de France; ses prétentions; réplique qu'elle s'attire, p. 424.

Massilian (Marc-Antoine de Mathei, marquis de), frère de l'auteur, commissaire général de la marine, Int., p. v, note.

Maubourg (marquis de); commande la brigade d'Orléans à Raucoux, p. 172.

Maulevrier (Louis-René-Edouard Colbert, comte de); colonel du régiment de Piémont au moment de l'entrée de l'auteur au service, p. 2; — sa bienveillance, p. 9 et 11; — rivalité avec l'auteur auprès de Mlle de Sebourg, p. 32.

Maupeou (René-Charles de), père du chancelier auteur de la réforme parlementaire, avait été premier président du Parlement, vice-chancelier en 1763; chancelier lui-même pendant vingt-quatre heures, le 15 décembre 1768; sa mort (4 mars 1775), p. 385.

Maurepas; leçon d'étiquette que lui donne l'auteur, p. 184.

Maurice (comte de Saint-), lieu-

tenant du Roi à Valenciennes, oncle du futur ministre de la Guerre, prince de Montbarrey; anecdote sur Louis XIV, p. 24.
Maurins (chevalier de); sa brillante conduite au siège de Fribourg (1744), p. 111.
Maximilien (archiduc), frère de Marie-Antoinette; voyage à Paris, p. 383; — sa réception, difficultés de préséance avec les princes du sang, p. 384.
May (Le), conseiller au Parlement de Paris; s'assoupit pendant une délibération sur un refus de sacrement, en 1768; son réveil plaisant, p. 375.
Menil-Durand (Mesnil-Durand de), aide de camp de Chevert à Hastenbeck, p. 270.
Menin; siège et prise, en 1744, p. 86 et suiv.
Molac; (de) tué à la grande sortie de Prague, p. 79.
Monfalcon; prend le titre des d'Adhémar au moyen d'un subterfuge; son mariage avec Mme de Valbelle; sa brillante carrière, p. 421-422.
Montbarrey (Alexandre-Marie-Léonor de Saint-Maurice, prince de), ministre de la Guerre sous Louis XVI; démissionnaire le 17 décembre 1780; ses relations avec une demoiselle Renard, p. 401; — obtient la survivance du bailliage d'Haguenau, p. 402.
Mont-Boissier (comte de); commandait les mousquetaires noirs au moment de leur suppression; ne seconde pas les efforts de son collègue, pour obtenir une compensation, p. 388.
Montesquiou (de), sous-lieutenant des mousquetaires; sa manœuvre habile à Fontenoy, p. 145.
Montmorency-Fosseuse (duc de); non compris dans la promotion des lieutenants généraux de 1782; dépit de sa femme, petite-fille du maréchal de Luxembourg; spirituelle réponse de M. de Ségur, ministre de la Guerre, p. 412.
Morangiès (de), lieutenant général; obligé de capituler à Minden, p. 343.
Morlière (de la); prend une part active au combat d'Hastenbeck, p. 269.
Morphise (ou Morfiz, Mlle), modèle du peintre Boucher, une des maîtresses de Louis XV; anecdotes, p. 359, 361.
Mortaigne (de); chargé de reconnaître les routes de la Bohême, p. 54; — auxiliaire dévoué du maréchal de Belle-Isle pendant le siège de Prague, p. 81-82.
Münden, ville de la province du Hanovre, au confluent de la Fulda et du Weser; prise par l'armée française, p. 261.
Muy (Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du), maréchal de France, ministre de la Guerre; sa belle réponse à un pauvre officier, p. 424.

Namur, place forte des Pays-Bas; siège et prise par l'armée française, au mois de septembre 1746, p. 157 et suiv.
Necker, contrôleur général des finances; son entretien avec l'empereur Joseph II, p. 392.
Nieupert, un des généraux autrichiens pendant la guerre de la succession d'Autriche; commande contre Frédéric II, p. 55.
Noailles (Adrien-Maurice, duc de); lieutenant général commandant la tranchée au siège de Kehl en 1733; sa prédiction à l'auteur, p. 5; — l'auteur est pris pour lui; anecdote du chocolat, p. 6 et 7; — maréchal de France à la suite du Roi au siège de Menin; observation relevée par l'auteur, p. 89; — commande l'armée d'Alsace pendant la maladie de Louis XV, p. 102.

Noailles (comte de, puis duc de Mouchy), maréchal de France; adopte pour parent le jeune Monfalcon d'Azémar, p. 421.

Officiers du gobelet et de la chambre du Roi; leur curiosité punie au siège de Fribourg, p. 111.
Olbreuse (Eléonore d'), fille d'un gentilhomme protestant de Saintonge, émigré à la révocation de l'édit de Nantes; son histoire romanesque; elle épousa le duc de Lunebourg, p. 301 et suiv.
Onnep (comte d'), lieutenant général, ami et favori du landgrave de Hesse; ses sages conseils à l'état-major français pour la prompte exécution de la convention de Closterseven, p. 290 et suiv.
Ornans (Em.-Dominique Dussaix, comte d'), capitaine de grenadiers de la Marine, blessé à Hastenbeck; *erratum* de la page 272, lire *d'Ornans* au lieu *d'Harnam.*
Ortan (d'), capitaine de grenadiers au régiment d'Eu; tué au combat d'Hastenbeck, p. 272.

Parc-aux-Cerfs; sa dépense minime, p. 361.
Paul (czaréwitch); visita la France sous le nom de comte du Nord avec sa femme; leur réception; leur portrait; bal à la Cour, p. 408 et suiv.
Pereuse (de), maréchal de camp; sa belle défense dans Harbourg avec deux bataillons du régiment de la Roche-Aymond, p. 323, note.
Périchon, prévôt des marchands à Nyon; sa sollicitude pour les troupes, p. 22.
Peyre (de la), capitaine aux gardes-françaises; cause avec l'auteur sur le champ de bataille de Fontenoy; mortellement blessé au cours de la bataille, p. 132.
Pierre III (czar); son caractère; détrôné par sa femme Elisabeth, p. 419.
Polastron (marquis de), un des lieutenants de Belle-Isle pendant la campagne de Bohême; marche en Moravie, p. 59.
Pompadour (Antoinette Poisson, dame Lenormand d'Etioles, marquise de); son portrait, p. 127; — entrevue avec le Roi au bal de l'Hôtel de Ville, p. 128; — l'auteur va lui rendre compte de la bataille de Raucoux, p. 185; — son enthousiasme pour le maréchal de Saxe, p. 187; — celui-ci soupe chez elle avec le Roi à son retour de Paris, p. 193.
Poyonne (marquis de), commandant de l'avant-garde de l'armée du Hanovre; sa position aventurée, p. 285.
Provence (comte de, futur Louis XVIII); audience à l'auteur, p. 354; — son amabilité et son désir de plaire, p. 369.

Raucoux, village de Belgique, province de Liége; récit de la victoire remportée par le maréchal de Saxe, p. 168 et suiv.; — le Hessois tué, p. 171; — triomphe du maréchal sur le champ de bataille, p. 176.
Ravennes (abbé de), secrétaire du cardinal de Rohan; anecdote, p. 49.
Rechswag, bourg de l'Alsace dans les environs de Bischwiller, où eut lieu une escarmouche assez vive entre Autrichiens et Français en 1744, p. 106.
Retz (duc de), colonel du régiment de Lyonnais, p. 8.
Richelieu (Louis-François-Armand Duplessis, duc de), maréchal de France, lieutenant général du Roi en Languedoc; son gracieux accueil à l'auteur, encore jeune lieutenant, p. 29;

— le présente à la duchesse (née de Guise), qui le prend pour son cousin le duc de la Trémoïlle, p. 30; — ses confidences à l'auteur sur le prochain rappel de Mme de Châteauroux, p. 118; — brillante conduite à Fontenoy; son avis que le Roi ne doit pas se retirer du champ de bataille, p. 137; — nommé au commandement de l'armée d'Allemagne en remplacement du maréchal d'Estrées, p. 279; — son premier entretien avec l'auteur; réponse de celui-ci, p. 282; — désavoué par la Cour pour la convention de Closterseven; ne peut empêcher le désastre de Rosbach; mot de l'auteur, p. 315 et suiv.; — remplacé par le comte de Clermont, p. 324.

Rochambeau (marquis de), major général de l'armée du duc de Richelieu, 1757, p. 283.

Rohan (cardinal Armand-Gaston-Maximilien de); ses réceptions fastueuses, p. 44 et suiv.; — son château de Saverne, temple de la liberté et de la facilité; anecdotes, p. 46 à 49.

Rolland, chef des camisards; surpris et tué dans une lutte contre les dragons au château de Castelnau, p. 17.

Rome, lieutenant-colonel de la légion du Hainaut; guide la colonne de Chevert à Hastenbeck, p. 268.

Roquépine (marquis d'Astorg de); maréchal de camp, nommé lieutenant général en 1762, chargé de la direction du service des hôpitaux pendant la retraite du Hanovre, p. 326; — réflexion sur le projet de faire raser les soldats, p. 471.

Rosbach, village de la province de Saxe; le maréchal de Soubise y est défait le 5 novembre 1757, p. 308 et suiv.

Rouillé (Ant.-Louis de), comte de Jouy, ministre de la Marine, surintendant des Postes; notifie sa disgrâce au comte d'Argenson, p. 240.

Rozomowsky, amant de l'impératrice Elisabeth, p. 418.

Ruttowsky (comte de), fils naturel d'Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, demi-frère par conséquent du maréchal de Saxe; commande les troupes saxonnes pendant la campagne de Bohême, p. 56.

Sahay (combat de), p. 63.

Saint-Germain (comte de), futur ministre de la Guerre sous Louis XVI, un des lieutenants du maréchal de Soubise pendant sa campagne de Prusse; détaché à Leipsick, p. 307; — sa conversation avec l'auteur, *ibid.*; — assiste à la déroute de Rosbach sans avoir le temps d'intervenir, p. 310-311.

Saint-Marc (marquis de), officier aux gardes; improvise des vers en l'honneur de Voltaire à la représentation d'*Irène*, p. 393.

Saint-Sauveur (de), camarade de l'auteur à l'état-major; assiste au siège de Fribourg; blessé à Fontenoy, p. 135.

Sartines (comte Gabriel d'Alby de), ministre secrétaire d'Etat de la Marine; disgracié le 13 octobre 1780, p. 400; — motif de ce renvoi; conflit avec Necker, p. 401.

Saxe (Maurice, comte de); lieutenant général à l'armée de Bohême, chargé du siège d'Egra, p. 62; — maréchal de France, gagne la bataille de Fontenoy, p. 129 et suiv.; — sa brouille avec le comte de Clermont, p. 148; — anecdotes, p. 148; — lettres à l'auteur, p. 155; — siège de Namur, p. 156; — gagne la bataille de Raucoux, p. 168, 176; — désigne l'auteur pour porter la nouvelle

au Roi, p. 176; — lettre par laquelle l'auteur lui annonce sa nomination au poste de gouverneur du fort de l'Ecluse, p. 190; — son arrivée à Paris; brouille avec le comte d'Argenson; anecdotes, p. 192; — visite qu'il se décide à faire au ministre, p. 199; — nommé maréchal général des armées du Roi, p. 200; — bataille de Lawfeld, p. 201; — son mot à l'auteur en lui prêtant son meilleur cheval de bataille, p. 210; — ne veut pas poursuivre son succès jusqu'au bout, pourquoi? p. 213; — nouveau conflit avec M. d'Argenson; intrigues de Cour, p. 222 et suiv.; — fait nommer M. de Lowendal maréchal de France, p. 231; — son séjour à Chambord, p. 236 et suiv.

Schélistet (baron de), ministre du duc de Brunswick; son amitié pour l'auteur, p. 334; — ses prévenances pour l'armée française; s'oppose à ce que les malades soient faits prisonniers de guerre, p. 340.

Schmittau (Schmettau), un des généraux de Frédéric II pendant la campagne de Bohême, p. 55.

Schwartzenberg (de), gouverneur de la place d'Ypres; sa capitulation; ses trois chemises, p. 97.

Séchelles (Jean-Moreau de), successivement conseiller au Parlement de Metz, maître des requêtes, intendant général des armées, contrôleur des finances, intendant du Hainaut, p. 24; — ami intime de M. de Belle-Isle; service qu'il rend à l'auteur, p. 32-33; — intendant de l'armée de Bohême, p. 67; — campagne d'Alsace, p. 103; — sa réponse philosophique au Dauphin sur le champ de bataille de Fontenoy, p. 138; — sollicitude du Roi à son égard, p. 187; — ses sentiments hostiles au maréchal de Saxe; embarras où il place l'auteur, p. 222-223.

Ségur (Henri-François, comte de), lieutenant général; enfermé dans Linz pendant la campagne de Bohême et obligé de capituler, p. 56, 61.

Ségur (Philippe-Henri, marquis de), fils du précédent, maréchal de France et ministre de la Guerre sous Louis XVI; blessé à Lawfeld, où il servait dans l'état-major, p. 216; — sa spirituelle réponse à la duchesse de Montmorency-Fosseuse, p. 412-413.

Soubise (Charles de Rohan, prince de), maréchal de France; n'était encore que colonel et aide de camp du Roi lorsqu'il fut blessé au siège de Fribourg, aux côtés de l'auteur, p. 112; — commandant une aile détachée de l'armée française pendant la campagne d'Allemagne en 1757; ses fausses manœuvres, p. 307 et note; — est battu à plate couture à Forbach; ses imprudences, p. 309 et suiv.

Sourdis (d'Escoubleau de), officier de l'état-major de M. de Lowendal; chargé de porter au Roi la nouvelle de la prise de Namur, p. 165.

Starenberg (prince de), ambassadeur d'Autriche près la Cour de France pendant la guerre de Sept ans; ses efforts pour empêcher la ratification de la convention de Klosterseven, p. 289; — il y réussit; malheurs qui en furent la conséquence, p. 313.

Tauchel, baigneur à Versailles; l'empereur Joseph II descend chez lui, p. 389.

Tengry (Charles-François de Montmorency - Luxembourg, prince de), capitaine des gar-

des et maréchal de France, était de quartier à la réception de Christian VII, roi de Danemark, en 1768, p. 371.
Tessé (marquis de); tué à la grande sortie de Prague, p. 79.
Thiers (ou Thiars), maréchal des logis de l'armée de Bohême, p. 67.

Urre (chevalier d'), capitaine au régiment de Picardie, blessé à Hastenbeck, p. 272.

Valenciennes; l'auteur y tient garnison en 1731 et est reçu chez le vicomte de Sebourg, p. 24; — l'auteur va y passer le carnaval incognito, p. 28 et 33; — l'auteur y forme ses équipages au moment de la guerre de Sept ans; y constate l'insuffisance des préparatifs, Int., p. XVIII.
Valfons (comte de), neveu de l'auteur; capitaine dans Royal-Champagne-cavalerie, p. 414; — massacré aux Carmes; Int., p. XXVIII.
Valfons (marquis de), neveu de l'auteur, fils aîné du président de la Calmette; assiste à la bataille de Rosbach et y perd tous ses équipages, Int., p. XX et suiv.; — décoré de la croix de Saint-Louis, p. 375; — lieutenant-colonel du régiment de Flandre, p. 402.
Varte-Lében (comte de), adjudant général, aide de camp favori de Frédéric II, p. 44.
Vaudreuil (vicomte de), major général au siège de Fribourg, p. 108.
Vaux (de), maréchal de camp; commande une colonne d'attaque au siège de Namur, p. 163.
Vermont (chevalier de); tué dans la grande sortie de Prague, p. 79.
Vibraye (de); témoin du duc de Bourbon dans le duel de ce prince avec le comte d'Artois, p. 406.
Vignacourt (de), capitaine de grenadiers au régiment de la Marine; blessé à Hastenbeck, p. 272.
Visé (de), ancien capitaine aux gardes, gouverneur de Longwy; raconte à l'auteur une anecdote témoignant du soin de l'étiquette chez Louis XIV, p. 27.
Vogué (comte, puis marquis de); campagne du Hanovre; commande la brigade de Navarre et la place de Hanovre, p. 324; — reçoit l'empereur Joseph II à son passage à Strasbourg, p. 388.
Voltaire; ovation qui lui est faite à la Comédie-Française, p. 391, 393; — sa déclaration de catholicité à la veille de sa mort, p. 394; — refusa une abjuration plus complète, p. 395; — sa mort chez M. de Villette, quai des Théatins, p. 396.
Voyer (d'Argenson, comte de); fils du ministre de la Guerre; aide son père à faire les honneurs de sa table au siège de Fribourg, p. 119; — brillante conduite à Raucoux, p. 183; — employé à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de Sept ans; commande la brigade de Navarre à Hastenbeck, p. 265; — fait l'avant-garde de l'armée pendant la marche sur Halberstadt, p. 303.

Ypres, place forte de la Belgique; assiégée et prise par l'armée française, commandée par Louis XV, p. 90 et suiv.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Pages.

Notice v

CHAPITRE PREMIER

Les Années de jeunesse.

1710-1740

1710 : Premières années. — 1719 : Etudes au Collège des Jésuites, à Paris. — 1727 : Entrée au régiment de Piémont. — Les années de garnison. — 1729 : Lille; fêtes pour la naissance du Dauphin. — 1731 : Gravelines; leçon de discipline militaire. — 1732 : Verdun. — 1733 : Siège de Kehl; campagne au bord du Rhin. — 1734 : Commission de capitaine; levée d'une compagnie à Nîmes. — Mort du père de M. de Valfons; souvenirs rétrospectifs sur la révolte des camisards. — 1735 : Départ de Nîmes pour l'armée; Bergensheim. — 1736 : Valenciennes; Voltaire et Mme du Châtelet. — Promesse de mariage avec Mlle de Sebourg. — 1739 : Metz; M. de Belle-Isle; M. le duc de Richelieu. — 1740 : Landau; garnison à Strasbourg; le comte et la comtesse de Broglie; visite incognito du prince royal de Prusse à Strasbourg. — Hospitalité fastueuse du cardinal de Rohan; M. de Brou, intendant d'Alsace; préparatifs de campagne 1

CHAPITRE II

La Campagne de Bohême. — Siège de Prague.

1741

Pages.

Origines de la guerre de Bohême. — M. de Belle-Isle; son rôle. — Escalade de Prague. — Nomination de M. le maréchal de Broglie. — Mésintelligence des deux maréchaux. — M. de Ségur est obligé de rendre Linz. — Combat de Sahay. — Retraite de M. de Broglie sur Prague. — L'armée française y est assiégée. — Défection de Frédéric, roi de Prusse. — Inactivité de l'armée saxonne. — Investissement des Français à Prague. — Manque d'approvisionnements. — 13 août : Blocus complet. — Grande sortie. — Hésitations du maréchal de Broglie. — Ses fautes. — L'armée du maréchal de Maillebois et celle de l'électeur de Bavière marchent au secours de Prague. — Levée du siège. — Interruption des souvenirs 53

CHAPITRE III

Campagne des Pays-Bas. — Le Roi a l'armée.

1744

Siège de Menin. — Fonctions de major général. — Attaque d'Halluin. — Le comte de Clermont. — Capitulation de la place. — Compte rendu au Roi. — Siège d'Ypres. — Assaut; le marquis de Beauvau tué. — Promotion au grade de colonel. — Lettre de M. d'Argenson. — Siège de Furnes. — Capitulation du prince de Schwartzenberg. — Séjour du Roi à Dunkerque. — Belle conduite du marquis de Mirepoix. — Service rendu à Mme de Châteauroux par un officier. — Maladie du Roi. — Ses médecins. — Le maréchal de Noailles chargé des opérations de guerre. — Ses hésitations et ses fautes. —

Pages.

L'armée à la poursuite d'un lièvre. — Rechswag. — Siège de Fribourg. — Retour du Roi à l'armée. — Sa réception à Strasbourg et au camp. — Continuation du siège. — Blessures de M. de Soubise et de M. de Lowendal. — Intrigues autour du Roi pour le rappel de Mme de Châteauroux. — Le duc de Richelieu. — Ses confidences à l'auteur. — M. d'Argenson tient table ouverte. — Assaut de Fribourg. — Echec. — Capitulation inespérée. — Entrée à Fribourg. — Désintéressement de M. d'Argenson. — Départ pour Versailles. . . 85

CHAPITRE IV

La Bataille de Fontenoy.

1745

Bal à l'Hôtel de Ville de Paris. — Le Roi et Mme d'Etioles. — Bataille de Fontenoy. — Le maréchal de Saxe. — Le régiment de Courten ramené par M. de Valfons sous les yeux du Roi. — Succès compromis. — Victoire. — Courage du Roi. — Bravoure du Dauphin. — Mot de M. de Séchelles. — L'aide-major blessé. — Une balle en pleine cuirasse. — Cruelle déception. — Confusion de noms. — Récompense perdue. — Regrets du maréchal de Saxe. — Compte rendu par intermédiaire au roi de Prusse. — Le comte de Chazelle. — Ruse d'un officier anglais. — Conseil chez le Roi. — Fautes commises à Fontenoy 127

CHAPITRE V

La Bataille de Raucoux.

1746

Fonctions de major général. — Brouille du maréchal de Saxe et du comte de Clermont. — Négociations épineuses. — Réconciliation. — Deux lettres du maréchal de Saxe. — Siège de Namur. — Comment on entraîne

Pages.

une troupe. — Promesse du comte de Clermont pour porter la nouvelle au Roi. — Son manque de parole. — Reddition de la ville. — Siège des châteaux. — Leur capitulation. — Nouvelle déception. — Retour au grand quartier général. — Bon accueil du maréchal. — Bataille de Raucoux. — Reconnaissance nocturne. — Le duc de Boufflers et son fils. — Les prisonniers nus. — Le prince d'Isenbourg habillé par l'auteur. — Triomphe du maréchal de Saxe. — M. de Valfons est désigné pour aller rendre compte au Roi des détails de la bataille 147

CHAPITRE VI

Mission a la Cour.

1746

Départ du camp. — Arrivée à Fontainebleau. — Rapport à M. d'Argenson. — Compte rendu au Roi. — M. le duc d'Orléans. — Leçon d'étiquette donnée à M. de Maurepas. — Mot de M. de l'Espine à ses officiers. — Bienveillance du Roi. — Audience de la Reine. — Compliments de Sa Majesté. — Mme de Pompadour; son accueil. — Souvenirs d'avant ses grandeurs. — Le grand couvert. — Questions du Roi. — Remerciements des personnes de la Cour. — Mme de Boufflers. — M. de Valfons est nommé gouverneur du fort de l'Ecluse. — Pauvre brigadier et brigadier pauvre. — Lettre au maréchal. — M. d'Argenson est retenu au lit. — Départ pour Paris. — Rencontre du maréchal de Saxe. — Retour à Fontainebleau. — Le maréchal chez Mme de Pompadour. — Griefs du maréchal. — Il refuse de voir le ministre. — Mission par M. d'Argenson pour cet objet. — La cour des Fontaines après minuit. — Le maréchal sort de chez Mme de Pompadour. — Obsessions prolongées. — Il cède enfin. — Joie et reconnaissance de M. d'Argenson. — Le maréchal de Saxe est fait maréchal général des armées du Roi. — On copie les patentes de Turenne. — Bénéfices de la franchise et de l'honnêteté 181

CHAPITRE VII

Bataille de Lawfeld. — Paix d'Aix-la-Chapelle.

1747

Pages.

Bataille de Lawfeld. — Reconnaissance du champ de bataille. — Audace d'un officier de l'état-major ennemi. — Première attaque manquée. — Capture de M. de Ligonier, général anglais. — L'auteur a un cheval blessé et deux chevaux tués. — Le Roi lui en fait donner un. — Un coup de collier. — Le cheval donné par le Roi est tué. — Soixante officiers sur soixante-dix tués ou blessés. — Le maréchal de Saxe fait donner son plus beau cheval à M. de Valfons. — Prise de Lawfeld. — Panique des hussards de Bercheny. — Bataille gagnée. — Souper avec le maréchal. — Mission auprès du Roi. — Proposition d'avancement faite directement par le maréchal de Saxe. — Refus détourné du ministre de la Guerre. — Passe-droit. — Petite vengeance du maréchal vis-à-vis de M. d'Argenson. — Siège de Berg-op-Zoom. — Prise d'assaut de la ville. — Le maréchal de Saxe obtient le maréchalat pour M. de Lowendal. — Retour à l'armée. — Siège de Maëstricht. — Paix d'Aix-la-Chapelle. — Séjour à Chambord 201

CHAPITRE VIII

La Disgrace du comte d'Argenson.

1757

Lettre de M. de Paulmy annonçant à Mme d'Argenson l'exil de son mari. — Son désespoir. — Mauvais état des affaires du comte. — Dévouement de sa femme. — Détails sur sa disgrâce. — Billets anonymes contre le Roi et Mme de Pompadour. — Mission à Versailles. — Mme d'Argenson veut suivre son mari. — Raison intime du refus du comte. — Son départ pour les Ormes avec

Pages.

Mme d'Estrades. — Visites que lui fait l'auteur et les confidences qu'il en reçoit. — Son retour à Paris et sa maladie. — Le quinquina et les médecins. — Mort de M. d'Argenson. — Rappel tardif de la part du Roi. — Jugement sur son caractère. — M. de Paulmy ministre de la Guerre. — Motifs de ce choix. — Marché des lits militaires. — Ruse pour ruse. — Le Roi et le contrôleur général 239

CHAPITRE IX

CAMPAGNE DE PRUSSE.

1757

Départ pour l'armée. — Fonctions de major général. — M. de Chevert. — Conversation avec M. le maréchal d'Estrées. — Influence de Mme de Pompadour et de ses amis sur les opérations. — L'abbaye de Corvey. — Une armée de quinze hommes. — Bataille d'Hastenbeck. — Pertes de l'armée. — Harangue de l'aumônier. — Rappel du maréchal d'Estrées. — Son départ. — Sa tristesse. — Arrivée du maréchal duc de Richelieu, nommé commandant en chef de l'armée. — Ses négociations. — Reddition de Hanovre. — Le comte de Linar. — Convention de Closterseven. — Ses avantages. — Refus de la Cour. — Le comte d'Onnep. — Un sage ennemi . . 255

CHAPITRE X

CAMPAGNE DE PRUSSE (*suite*). — ROSBACH.

1757-1758

Suspension d'armes. — Hambourg. — Description. — Organisation politique. — Le tribun du peuple. — Altona-Zelle. — Le dépôt du conseiller. — Fierté d'une jeune fille. — La duchesse de Zelle-Lunebourg. — Les Saintongeois. — Retour à l'armée. — Marche. — M. de Lusignan est pris. — Halberstadt. — Les canonicats

Pages.

donnés à d'anciens colonels. — Neutralité offerte par le roi de Prusse. — Refus mal avisé. — Un foudre colossal. — Protestants réfugiés à Halberstadt. — Maladies. — Défaite de Rosbach. — Comment ce désastre eût pu être évité. — Lettre du roi de Prusse à M. de Richelieu pour demander la paix. — Tentative du maréchal. — Refus de la Cour. — Motifs. — Conséquences déplorables. — Réflexions sur la victoire du roi de Prusse. . 295

CHAPITRE XI

Campagne de Prusse (*suite*). — Les Hopitaux.

1757 : Brunswick. — Le prince Ferdinand. — Imprudences. — Rupture de la convention. — Déception du duc de Richelieu. — Lunebourg-Zelle. — Attaque de Lunebourg. — Siège de Harbourg. — Le duc de Richelieu remplacé par le comte de Clermont. — Mortalité. — Les hôpitaux. — La contagion. — La peste. — Considérations sur le service sanitaire. — Soins à prendre pour les recrues. — Passage du Weser par le prince héréditaire. — Le comte de Chabot. — Capitulation généreuse. — Evacuation de Brunswick. — Le baron de Schélistet. — Le gouverneur du prince. — Bons procédés. — Les marchés de fourrages. — 1758 : Services rendus. — Offre de rémunération. — Refus. — Déclaration honorable. — Exactions. — Exécution loyale du traité. — Recherche des blessés. — Ressources pour l'armée. — Les malades en croupe. — Bataillons prisonniers. — Canons et munitions sacrifiés. — Fautes stratégiques. — Retour à Paris. 319

CHAPITRE XII

Le Grade de Lieutenant général.

1767 : Demande du grade de lieutenant général. — M. de Beauvau. — Souvenir de Prague. — Mme de Bassompierre. — La Maison et l'infanterie. — M. du Bois. —

Pages.

Conseil. — Une protectrice nécessaire. — La princesse de Beauvau. — Courtoisie de M. le maréchal de Biron. — 1771 : M. de Valfons reçoit le cordon rouge. — Le comte de Provence. — Remerciements au Roi et aux princes. — Félicitations. — Lettre de M. de Lavauguyon. — Lettre du cardinal de Bernis. — M. de Valfons lieutenant général. — Lettre du ministre de la Guerre 345

CHAPITRE XIII

Anecdotes de Cour. — Fin du règne de Louis XV.

Les amours de Louis XV. — Mlle Morphise. — Ses deux mariages. — Mme de Molanda. — Le Parc-aux-Cerfs. — Livre de raison de Jean de Coligny. — Mot de Henri IV à Gabrielle d'Estrées. — 1768 : Funérailles de la Reine. — Le Dauphin, fils de Louis XV. — Les jeunes princes. — Equité du second Dauphin. — Amabilité du comte de Provence. — Vivacité du comte d'Artois. — Visite du roi de Danemark; mot mélancolique de Louis XV. — Bal paré pour le mariage du comte d'Artois. — Présence de Mme Du Barry. — 1774 : Maladie et mort de Louis XV 359

CHAPITRE XIV

Anecdotes de Cour. — Débuts du règne de Louis XVI.

L'archiduc Maximilien à Paris. — Mort du chancelier de Maupeou père. — Entrée du comte d'Artois à Paris. — Distribution des loges de l'Opéra. — 1777 : Séjour de l'empereur Joseph II en France. — 1778 : Voltaire; ovation qu'il reçoit à Paris; sa mort. — Déclaration *in extremis*. — 1779 : cérémonie de l'ordre de Saint-Louis à Versailles. — Duel du prince de Condé et du marquis d'Agout, capitaine de ses gardes. — 1789 : Renvoi de M. de Sartines. — Démission de M. de Montbarrey. — Révérences à la Cour à l'occasion de la mort de l'Impératrice, mère de la Reine. — 1781 : Duel du comte

Pages.

d'Artois et du duc de Bourbon. — Bal pour le grand-duc et la grande-duchesse de Russie. — Disposition de la salle. — Opinion de M. de Roquépine sur le soldat français. — Les Ségur et les Montmorency. — M. d'Apchon et M. d'Ecquevilly. — Il vaut mieux élever des chiens que des princes. — 1784 : Bal paré à Versailles pour le roi de Suède. — 1785 : Mort du duc de Choiseul. — Anecdotes à son sujet. — Correspondances saisies. — Souvenirs de la Cour de Russie. — Monfalcon d'Adhémar. — Mme de Marsan. — Les chevaux et les enfants. — 1786 : Le ministre de la Guerre. — La duchesse de Bourgogne, issue de Mathurin Gaillard, meunier à Blois. — L'hôtel des mousquetaires gris. — Les Loménie et les Jumilhac. — Produit des fermes générales 383

APPENDICE

I. Lettre à M. de la Calmette, de Piseck 427
II. Lettre à Mme de Maillan, d'Amberg. 431
III. Lettre à M. de la Calmette, d'Amberg. 435
IV. Ordre de bataille de l'armée à Fontenoy 438
V. Disposition de l'attaque des bois d'Hastenbeck 441

INDEX. 445

Versailles. — Imp. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

